

# PILLAGES, TRIBUTS, CAPTIFS

PRÉDATION ET SOCIÉTÉS  
DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE  
AU HAUT MOYEN ÂGE



SOUS LA DIRECTION DE  
RODOLPHE KELLER ET LAURY SARTI

---

# Pillages, tributs, captifs

*Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*

Plünderungen, Tributzahlungen und Gefangennahmen. Die Aneignung von fremdem Eigentum von der Spätantike zum frühen Mittelalter

**Rodolphe Keller et Laury Sarti (dir.)**

---

DOI : 10.4000/books.psorbonne.39887

Éditeur : Éditions de la Sorbonne

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 13 février 2020

Collection : Histoire ancienne et médiévale

ISBN électronique : 9791035105655



<http://books.openedition.org>

## Édition imprimée

ISBN : 9791035100490

Nombre de pages : 214

## Référence électronique

KELLER, Rodolphe (dir.) ; SARTI, Laury (dir.). *Pillages, tributs, captifs : Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Sorbonne, 2018 (généré le 27 mars 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/psorbonne/39887>>. ISBN : 9791035105655. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.39887>.

---

© Éditions de la Sorbonne, 2018

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Pillages, tributs, captifs

Plünderungen, Tributzahlungen  
und Gefangennahmen



Histoire ancienne et médiévale – 153  
collection dirigée par Geneviève Bührer-Thierry et Violaine Sebillotte  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

# Pillages, tributs, captifs

Prédation et sociétés  
de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge

## Plünderungen, Tributzahlungen und Gefangennahmen

Die Aneignung von fremdem Eigentum  
von der Spätantike zum frühen Mittelalter

sous la direction de  
Rodolphe Keller et Laury Sarti

*Ouvrage publié avec le concours de la Commission de la recherche  
de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*

ÉDITIONS DE LA SORBONNE  
2018

Couverture : Psautier de Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, WLB Stuttgart, Cod. bibl. 2° 23, Bl. 46v.

© Éditions de la Sorbonne, 2018  
212, rue Saint-Jacques, 75005 Paris  
[www.editions-sorbonne.fr](http://www.editions-sorbonne.fr) – [edsorb@univ-paris1.fr](mailto:edsorb@univ-paris1.fr)

ISBN : 979-10-351-0049-0  
ISSN : 0290-4500



Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

« Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Il est rappelé également que l'usage abusif et collectif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

# Remerciements

Rodolphe Keller et Laury Sarti

Ce volume rassemble une sélection d'études qui furent, dans un premier temps, présentées dans le cadre de deux journées d'études sur le sujet des « Pillages, tributs, captifs : prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge », qui ont eu lieu les 28 et 29 juin 2012 dans les locaux de la Goethe Universität à Francfort. La rencontre fut organisée par l'Institut français d'histoire en Allemagne (IFHA) – depuis lors renommé Institut franco-allemand de sciences historiques et sociales (IFRA) –, en collaboration avec l'université de Hamburg, et a bénéficié d'une aide financière de la part de l'Université franco-allemande (UFA). Nous souhaitons remercier ici tous ceux qui ont rendu ce projet possible.

Cette rencontre a été organisée dans un cadre institutionnel précis : l'IFRA s'est fait le porteur depuis plusieurs années d'une démarche qui consiste à donner aux doctorants membres de l'Institut la possibilité d'organiser un colloque dont la thématique est liée à leur thème d'étude. Ce cadre favorable permet la rencontre entre de jeunes chercheurs et d'autres plus chevronnés, autour d'un effort commun de renouvellement historiographique. Nous tenons à remercier vivement Pierre Monnet, directeur de l'IFRA, qui s'est impliqué dans le projet en le soutenant tout au long de son organisation. N'oublions pas la Goethe Universität de Francfort-sur-le-Main qui a accueilli la rencontre, lui permettant de se dérouler dans un cadre idéal.

Les éditeurs du présent ouvrage tiennent aussi à remercier tous les participants de la rencontre pour leurs contributions. Ce moment a été l'occasion d'échanges riches, autour d'une thématique jusque-là peu abordée par la recherche. Chacun des participants a apporté son expertise dans le domaine qui est le sien, pour parvenir à une meilleure compréhension globale de la prédation dans les sociétés considérées. Les apports de chacun sont apparus clairement, aussi bien lorsqu'il a été possible de constater des similarités ou des continuités, en matière de prédation, entre les différents contextes chronologiques et géographiques traités, que dans les différences qui sont parfois perceptibles dans la manière dont les sociétés de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge intègrent cet ensemble de pratiques.

Nous tenons, enfin, à remercier tous ceux qui, par leur aide, leur soutien, leurs suggestions, leurs relectures, ont permis la parution du présent ouvrage. Nous pensons en particulier à Céline Lebret, chargée des affaires culturelles à l'IFHA au moment de la rencontre, qui n'a pas ménagé ses efforts pour aider à l'organisation. Nous pensons également à Ellora Bennett et Alexander Schie, qui ont fourni une aide précieuse pour la révision des textes et de la bibliographie. Les éditeurs de cet ouvrage ne peuvent enfin s'empêcher de penser à l'aide et aux conseils apportés, tout au long de leurs recherches et de leur cheminement, par ceux qui ont été leurs mentors : que Geneviève Bühler-Thierry et Hans-Werner Gøetz soient chaleureusement remerciés.



# Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au Moyen Âge : remarques introductives

Rodolphe Keller

Alors qu'arrivait la force de l'adolescence et qu'un noble désir pour le commandement brûlait dans sa jeune poitrine, [Guthlac] se souvint des vaillantes actions des héros de jadis. Comme s'il se réveillait du sommeil, animé par un nouvel esprit, il prit les armes et rassembla une suite de guerriers. En dévastant par le fer et le feu les villes et les villages, les domaines et les châteaux de ses ennemis, il réunit d'autres compagnons de toutes origines, et accumula un immense butin. Ensuite, comme instruit par le conseil divin, il rendit un tiers du trésor amassé aux propriétaires<sup>1</sup>.

Cet extrait concerne un jeune aristocrate anglo-saxon, Guthlac, ayant vécu au tournant du VII<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle. Fils d'un noble de Mercie, il nous est connu par l'intermédiaire d'un récit hagiographique, la *Vita Guthlaci*, écrite par un moine d'East-Anglia, Felix<sup>2</sup>. La *vita* retrace le parcours de cet aristocrate qui, après une jeunesse agitée, décide d'abandonner le siècle pour embrasser la vie monastique. Dans l'économie du récit hagiographique, l'évocation de la jeunesse de Guthlac, décrit comme multipliant chevauchées et déprédations avec ses guerriers, est manifestement une manière pour le moine de mettre en scène la progression spirituelle du jeune noble et traduit, *ipso facto*, sa réprobation des valeurs de l'aristocratie anglo-saxonne. Ce faisant, son récit donne aussi un intéressant aperçu de la *praxis* des élites du monde anglo-saxon du VIII<sup>e</sup> siècle, pour lesquelles la guerre et le pillage se présentent comme des modalités pleinement légitimes d'accumulation de ressources.

Cette même remarque vaut pour bien d'autres sociétés du passé. Si, dans notre monde contemporain, le fait de s'approprier des biens par la guerre

1. *Vita sancti Guthlaci*, ch. 16-17, éd. Bernard Colgrave, *Felix's Life of Saint Guthlac*, Cambridge, Cambridge University Press, 1956, p. 80.

2. Les quelques éléments connus de ce personnage se déduisent du texte. La *vita* est écrite par Felix entre 713 et 749 à la demande du roi d'East-Anglia, Ælfwald : cf. Colgrave, *Felix's Life...*, *op. cit.*, p. 15-19.

est devenu moralement illégitime et juridiquement condamnable<sup>3</sup> – particulièrement depuis les développements qu'a connus le droit international au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> –, dans les temps plus anciens la pratique du pillage dans un contexte de guerre est assez généralement admise comme légitime. Que l'on pense, en guise d'exemples, aux déprédations menées par les Hébreux de l'Ancien Testament contre les gentils, aux pillages intervenus lors des incursions barbares de l'Antiquité tardive, à ceux perpétrés plus tardivement par les Vikings, les Hongrois et les Sarrasins contre l'Occident carolingien, au sac de Constantinople en 1204 ou à celui de Rome en 1527 et, enfin, à l'appropriation des trésors italiens et égyptiens par les troupes napoléoniennes : les témoignages de l'importance de l'appropriation de richesses en temps de guerre ne manquent pas. Non seulement le pillage apparaît dans l'histoire comme un aspect normal de l'activité guerrière, mais il en constitue parfois même une motivation importante, voire le mobile premier. L'appropriation prédatrice apparaît même, parfois, comme valorisante – ainsi les triomphes romains étaient-ils l'occasion, pour les généraux victorieux revenant de campagne, de montrer au *populus Romanus* le butin de guerre, témoignage de leur valeur militaire<sup>5</sup>.

Les journées d'études qui se sont tenues à Francfort-sur-le-Main les 28 et 29 juin 2012, et dont le présent volume livre les actes, ont réuni plusieurs chercheurs dans le but de se pencher sur cette thématique de l'appropriation de biens par la contrainte guerrière, dans l'espace européen, depuis l'Antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge. Le cadre géographique et chronologique choisi amenait à mettre en regard de multiples communautés et cultures : il a été question aussi bien des sociétés de l'Empire romain – puis de l'Orient byzantin – que des sociétés barbares qui se situent à ses marges – ennemies ou partenaires de l'empire selon le contexte. Ont été considérés aussi bien les royaumes barbares formés à partir du V<sup>e</sup> siècle dans les territoires de l'empire – royaume franc ou ostrogoth – que les sociétés d'Europe centrale et septentrionale, comme les Slaves et les Scandinaves, qui demeurent alors en dehors de la *koiné* chrétienne. Aussi diverses soient-elles, les sociétés considérées ont en commun d'être profondément guerrières, dans leurs valeurs et dans leurs pratiques. Pour celles-ci, la guerre se présente par ailleurs comme une

3. Le pillage est explicitement interdit par la convention de Genève de 1949 : *Actes de la conférence diplomatique de Genève de 1949*, Berne, Département politique fédéral, t. I, 1950, p. 300.

4. Sur les réglementations contemporaines en matière de conflits armés, voir Geoffrey Best, *Humanity in Warfare. The Modern History of the International Law of Armed Conflicts*, Londres, Columbia University Press, 1980.

5. Michael McCormick, *Eternal Victory. Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium, and the Early Medieval West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 11-34.

importante source d'accumulation de ressources – esclaves amenés à Rome par les armées impériales, richesses pillées par les armées barbares lors des incursions dans l'empire, butins et tributs extorqués par les armées des Francs lors des guerres contre leurs voisins. Le temps et l'espace considérés sont riches en événements de prédation, au travers desquels se révèlent de multiples aspects du fonctionnement des sociétés considérées.

La thématique de la prédation est restée dans l'ombre pendant bien longtemps. En effet, les études qui lui sont consacrées sont, jusqu'à une période récente, demeurées très rares, ce qui peut sembler étonnant au regard de l'importance de la pratique dans tant de sociétés du passé. Ce faible intérêt nous semble devoir s'expliquer par la perspective morale qui caractérise pendant longtemps la démarche historique. La prédation – réalité connotée négativement – ne relève pas de la « grande Histoire ». Elle se trouve associée à un état barbare, voire sauvage, des sociétés humaines. Voltaire, en évoquant les Francs qui s'établissent dans l'empire au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, parle de « brigands » et de « voleurs<sup>6</sup> ». Lorsqu'il en vient aux incursions vikings contre l'Occident chrétien, il dépeint des « sauvages », pour lesquels « le brigandage et la piraterie [...] étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces<sup>7</sup> ». Plus tard, Augustin Thierry reprend ce thème dans ses *Considérations sur l'histoire de France*. Il y condamne les « nations transrhénanes », à propos desquelles il associe les « dispositions féroces » et la « soif de pillage<sup>8</sup> », dans une charge qui doit être comprise à la lumière des débats qui agitent alors la France à propos des origines franques de la noblesse<sup>9</sup>. Plus tard, Jules Michelet, davantage philo-germanique, donne une image plus positive des Francs et autres peuples d'outre-Rhin. Plutôt que d'« invasions », il préfère déjà parler de « migrations<sup>10</sup> ». Chez lui, la barbarie prédatrice existe toujours mais elle est, cette fois, repoussée dans la steppe asiatique. Elle est propre à ces peuples nomades qui ont tant impressionné l'Occident : Vandales, Huns, Tartares<sup>11</sup>. Dans les grandes fresques historiques traditionnelles, les historiens n'évoquent ainsi la prédation que lorsqu'elle doit servir – telle une variable d'ajustement – à

6. Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, éd. Adrien J. Q. Beuchot, Paris, Werdet et Lequien fils, t. I, 1829, p. 423-424.

7. *Ibid.*, p. 475.

8. Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens précédés de considérations sur l'histoire de France*, Paris, Just Tessier, t. I, 1840, p. 25-40.

9. André Burguière, « L'historiographie des origines de la France. Genèse de l'imaginaire national », *Annales HSS*, 58/1, 2003, p. 41-62.

10. Jules Michelet, *Histoire de France*, dans *Œuvres complètes de Jules Michelet*, Paris, Flammarion, t. 1, 1893, p. 129-140.

11. *Ibid.*, p. 145-148.

caractériser négativement des sociétés, dont la figure est mobilisée en miroir de sociétés plus civilisées ou évoluées. La prédation n'est alors pas pensable comme objet de recherche autonome. L'approche positiviste, centrée sur le politique et l'institutionnel, n'y voit rien de plus que l'œuvre de sauvages et barbares, une réalité anémique parfaitement opposée à l'état de droit et de civilisation qui constitue alors l'horizon idéal de toute société.

Pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs travaux intègrent cependant plus directement le thème de la prédation, bien qu'en conservant beaucoup de la perspective décrite. Si plusieurs travaux se penchent alors sur les déprédations vikings du haut Moyen Âge, c'est moins pour en comprendre les ressorts et les logiques que pour en déterminer les conséquences sur l'Occident carolingien. Plusieurs historiens – Ferdinand Lot, par exemple – soulignent ainsi leur rôle dans la crise carolingienne et en font une des causes majeures de la formation d'une société « féodale<sup>12</sup> ». D'autres études viennent de l'histoire du droit qui se développe alors fortement dans l'Allemagne bismarckienne. Se situant à la fois dans la perspective de la *Rechtsgeschichte* allemande et des travaux en droit international menés depuis le XVII<sup>e</sup> siècle par des juristes comme Huig de Groot ou Emmerich de Vattel à propos des bases juridiques dans la conduite de la guerre, le juriste suisse Johann Caspar Bluntschli (1808-1881) publie un ouvrage sur le droit du butin, qui devient rapidement une importante référence : *Das Beuterecht im Krieg und das Seebeuterecht insbesondere*<sup>13</sup>. Le sujet continue, après cela, d'être

12. On peut citer : Adolf Soetbeer, « Beiträge zur Geschichte des Geld- und Münzwesens in Deutschland. Vierter Abschnitt : Geld- und Münzwesen im fränkischen Reiche unter den Karolingern », *Forschungen zur deutschen Geschichte*, IV, 1864, p. 241-354, et VI, 1866, p. 1-112, qui s'intéresse au rôle des prélèvements tributaires dans les évolutions du monnayage carolingien. Ferdinand Lot analyse plus précisément le rôle de l'Église dans ces mêmes versements tributaires : Ferdinand Lot, « La grande invasion normande de 856-862 », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 69, 1908, p. 5-62, et id., « Les tributs aux Normands et l'Église de France au IX<sup>e</sup> siècle », *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVC, 1924, p. 58-78. Enfin Einar Joranson, dans une étude des tributs imposés par les Vikings en Francie occidentale, estime que les prélèvements tributaires sont favorisés par les grands afin d'affaiblir le pouvoir royal et de s'emparer d'une part de l'impôt prélevé pour les versements. Parallèlement, la politique royale est vivement critiquée : les tributs sont présentés comme ruineux pour les finances publiques et inefficaces sur le plan militaire : Einar Joranson, *The Danegeld in France, Roch Island (Illinois)*, Augustana Book Concern, 1923, en particulier le chapitre XVIII, p. 205-219.

13. Johann C. Bluntschli, *Das Beuterecht im Krieg und das Seebeuterecht insbesondere. Eine völkerrechtliche Untersuchung*, Nördlingen, C. H. Beck, 1878. Sur l'apport de Johann C. Bluntschli au développement du droit international, voir Dietrich Schindler, « J. C. Bluntschli's Contribution to the Law of War », dans Marcelo G. Kohen (éd.), *Promoting Justice, Human Rights and Conflict Resolution through International Law/La promotion de la justice, des droits de l'homme et du règlement des conflits par le droit international*, Leyde, M. Nijhoff Publishers, 2007, p. 437-454.

traité presque exclusivement dans cette perspective juridique<sup>14</sup>. On peut – toujours en Allemagne – souligner toutefois l'apparition timide d'une approche plus ethnographique, motivée par la volonté de réhabiliter l'image des peuples germaniques. Karl Weinhold étudie, dans une perspective issue de la *Verfassungsgeschichte*, les pratiques guerrières des anciens Germains pour en souligner la dimension rituelle, en insistant sur les aspects religieux<sup>15</sup>. Karl Lehmann reprend cette approche en 1913 dans une étude sur la guerre et le pillage dans les sociétés scandinaves. Il insiste sur les normes qui codifient le partage du butin et met en avant les offrandes aux dieux, en associant ainsi la prédation au domaine du sacré<sup>16</sup>. Aussi, le pillage et le butin acquièrent une première place dans l'historiographie lorsqu'ils sont envisagés à travers la recherche des cadres normatifs liés à la guerre.

En dehors de ces quelques travaux, relativement marginaux, le sujet demeure en dehors du champ d'exploration des historiens. Il n'a pas davantage vocation à intéresser lorsque la recherche renouvelle ses problématiques sous l'influence de l'école des Annales, qui condamne l'« histoire-bataille ». L'accent étant alors mis sur les structures sociales et économiques, sur les évolutions de long terme, sur les mentalités, toute approche de la guerre et de ce qui s'y rapporte se trouve assimilée à une histoire politique méprisée et écartée. Cela est peut-être plus vrai encore pour les médiévistes, pour lesquels un enjeu implicite a longtemps été de réhabiliter les sociétés médiévales de leur image traditionnellement négative, d'en illustrer les réalisations, de montrer l'ordre derrière les désordres. Dans leurs travaux, Georges Duby ou Jacques Le Goff insistent ainsi sur la grandeur du « beau Moyen Âge » – en fait, celui des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles<sup>17</sup>. Dans ce projet historiographique – certes indubitablement fertile –, les logiques guerrières sont nécessairement reléguées à l'arrière-plan. On retrouve ce même mécanisme dans le champ des études scandinaves, dont les travaux s'efforcent, depuis les années 1960, de briser l'image sanguinaire et brutale que les sources carolingiennes donnaient des Vikings. Il faut alors donner une tout autre perspective sur les sociétés

14. Ainsi dans le travail de Johann G. Helm, *Die Rechtsstellung der Zivilbevölkerung im Kriege in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Ein Beitrag zur Geschichte des Völkerrechts*, Francfort-sur-le-Main, 1957.

15. Karl Weinhold, « Beiträge zu den deutschen Kriegsaltertümern », *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 29, 1891, p. 543-570.

16. Karl Lehmann, *Zum altnordischen Kriegs- und Beuterecht*, Heidelberg, C. Winter, 1913, p. 13-26.

17. Pour un récit rétrospectif de cette démarche, on peut consulter l'entretien donné par Jacques Le Goff à la revue *L'Histoire* : Jacques Le Goff, « Le beau Moyen Âge a vraiment existé ! », *L'Histoire*, 283, janvier 2004, p. 36.

scandinaves, projet qui amène – par un effet de balancier – à insister surtout sur l'économie, la culture, les rituels, les formes d'échange<sup>18</sup>.

On peut identifier, à partir des années 1950, quelques premiers jalons d'une approche historiographique différente de la prédation. Les premières suggestions viennent du champ de l'histoire économique. En 1959, Philip Grierson, spécialiste de numismatique, propose un article sur le commerce au haut Moyen Âge, dans lequel il souligne que la circulation des biens se faisait à cette époque par des modalités diverses, qui étaient loin de se résumer à l'échange commercial. Il insiste particulièrement sur le don, sur le pillage, sur les prélèvements de tributs<sup>19</sup>. La réflexion de Grierson s'inscrit dans un renouvellement de l'approche historique du fait économique, suscité par la parution du travail de Karl Polanyi, pour lequel les économies prémodernes, « encastées » dans le social, ne peuvent être appréhendées par les grilles d'analyse de l'économie contemporaine<sup>20</sup>. Cette perspective, qui alimente le débat entre primitivistes et modernistes en histoire ancienne, et entre substantivistes et formalistes en anthropologie, se retrouve dans le travail de Georges Duby qui, inspiré par les travaux d'anthropologues, contribue aussi à introduire une vision renouvelée des économies médiévales. Dans son ouvrage *Guerriers et paysans* (1973), lorsqu'il traite de l'économie du haut Moyen Âge, il prend la mesure de l'importance de la guerre comme « activité économique régulière » et consacre une partie importante de sa réflexion à l'« économie du pillage, du don et de la largesse<sup>21</sup> ». Il met en avant la complémentarité entre le don et la prédation, qu'il associe à l'exercice du pouvoir aristocratique, dans une réflexion qui semble inspirée de Marcel Mauss :

18. On peut citer à cet égard : Albert d'Haenens, *Les invasions normandes en Belgique au IX<sup>e</sup> siècle : le phénomène et sa répercussion dans l'historiographie*, Louvain, Publications universitaires, 1967 ; id., « Les invasions normandes dans l'Empire franc au IX<sup>e</sup> siècle. Pour une rénovation de la problématique », dans *I Normanni e la loro espansione in Europa nell'alto medioevo*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo (Settimane di studio, 16), 1969, p. 233-298 ; id., *Les invasions normandes, une catastrophe ?*, Paris, Flammarion, 1970 ; Lucien Musset, « Relations et échanges d'influences dans l'Europe du Nord-Ouest (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles) », *Cahiers de civilisation médiévale*, I-1, janv.-mars 1958, p. 63-82 ; id., *Les invasions*, t. 2 : *Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses universitaires de France, 1965, p. 115-154 et 214-251 ; Peter H. Sawyer, *The Age of the Vikings*, Londres, E. Arnolds, 1962, et id., *Kings and Vikings: Scandinavia and Europe 700-1100*, Londres, Methuen, 1982.

19. Philip H. Grierson, « Commerce in the dark Ages: a critique of the evidence », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/9, 1959, p. 123-140.

20. Karl Polanyi, *The Great Transformation. The Political and Economic Origins of Our Time*, Boston, Beacon Press, 2001 [1944].

21. Georges Duby, *Guerriers et paysans, VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. Premier essor de l'économie européenne*, Paris, Gallimard, 1973, p. 61 et 69.

Ravir, offrir : ces deux actes complémentaires gouvernent pour une très large part les échanges de bien. Une intense circulation de dons et de contre-dons, de prestations cérémonielles et sacralisées parcourt d'un bout à l'autre le corps social : ces offrandes détruisent en partie les fruits du travail, mais elles assurent une certaine redistribution de la richesse<sup>22</sup>.

Le regard porté par Georges Duby innove ainsi en profondeur les perspectives, bien qu'il s'inscrive dans une démarche fortement empreinte d'évolutionnisme. Sa description des économies altimédiévales est guidée par la volonté d'« observer dans ce monde très primitif les mouvements de croissance qui, peu à peu, entre le VII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, l'ont fait émerger de la sauvagerie<sup>23</sup> », idée qui s'articule fort bien avec le paradigme mutationniste développé auparavant.

L'insistance de Philip Grierson et de Georges Duby sur les modalités non marchandes de circulation des biens allait de pair avec une attention croissante, dans le domaine de la recherche historique, sur les mécanismes de l'échange de dons. Depuis les années 1970, cette thématique a reçu des développements considérables et elle continue de représenter un aspect majeur de la recherche<sup>24</sup>. La thématique de la prédation n'apparaît en revanche que plus tardivement et plus timidement. Depuis les années 1980, quelques travaux ont été menés sur la Rome antique, focalisés principalement sur le traitement du butin<sup>25</sup>. Un récent programme de recherche, dirigé par Michel Humm et Marianne Coudry de l'université de Strasbourg, a poursuivi les recherches

22. *Ibid.*, p. 60.

23. *Ibid.*, p. 11-12.

24. La bibliographie sur le sujet est abondante ; parmi d'autres, citons Jürgen Hannig, « *Ars donandi. Zur Ökonomie des Schenkens im frühen Mittelalter* », dans Richard Van Dülmen (éd.), *Armut, Liebe, Ehre. Studien zur historischen Kulturforschung*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1988, p. 11-37 ; Gadi Algazi, Valentin Groebner, Bernhard Jussen (éd.), *Negotiating the Gift: Pre-Modern Figurations of Exchange*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003 ; Eliana Magnani (éd.), *Don et sciences sociales : théories et pratiques croisées*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, 2007 ; Wendy Davies, Paul Fouracre (éd.), *The Languages of Gift in Early Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010. Pour une présentation historiographique plus complète : Eliana Magnani, « Les médiévistes et le don. Avant et après la théorie maussienne », dans id. (éd.), *Don et sciences sociales : théories et pratiques croisées*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, 2007, p. 15-28.

25. Parmi les travaux, on peut mentionner celui de Michel Aberson, *Temples votifs et butin de guerre dans la Rome républicaine*, Rome/Genève/Mayence, Institut suisse de Rome/Droz/P. von Zabern, 1994, et l'étude de Michel Tarpin, *Vae victis. De la victoire en général et du butin en particulier chez les anciens Romains*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches dirigé par John Scheid, université Paris 1, 2004.

sur ce point<sup>26</sup>. En histoire moderne, une première approche est proposée dès 1956 par Fritz Redlich, dans une perspective encore fortement juridique<sup>27</sup>. Par la suite, plusieurs travaux apparaissent sur une thématique voisine, celle de la piraterie et la guerre de course<sup>28</sup>. En médiévistique, le thème fait également son apparition. En 1978, Philippe Contamine propose une analyse sur les butins et les rançons dans le cadre de la guerre de Cent Ans<sup>29</sup>. Mais un des renouvellements les plus importants de la perspective vient de Timothy Reuter, dont l'étude proposée en 1985 constitue la première tentative pour penser la prédation comme un fait social<sup>30</sup>. Il souligne que l'Occident carolingien se révèle aussi entreprenant en la matière que les peuples traditionnellement dépeints dans ce rôle, comme les Scandinaves. Les acteurs francs – royauté, aristocratie – se montrent fréquemment engagés dans une activité de pillage et de prise de tributs auprès des peuples voisins, ce qui s'explique par la nécessité d'alimenter les échanges matériels entre les élites et d'entretenir les suites armées des puissants. L'historien voit là un facteur important des équilibres et des dynamiques sociopolitiques dans le monde carolingien. Depuis lors, à la faveur, d'une part, d'une influence croissante de l'anthropologie et, d'autre part, d'un retour du politique, abordé sous de nouvelles perspectives<sup>31</sup>, les éclairages deviennent progressivement plus nombreux. Parmi

26. Marianne Bonnefond-Coudry, Michel Humm (éd.), *Praeda : butin de guerre et société dans la Rome républicaine/Kriegsbeute und Gesellschaft im republikanischen Rom*, Stuttgart, F. Steiner, 2009. Pour un point historiographique plus complet sur les études antiques : *ibid.*, p. 9-19.

27. Fritz Redlich, *De praeda militari: Looting and Booty (1500-1815)*, Wiesbaden, F. Steiner, 1956. Dans un ouvrage postérieur, l'auteur traite des aspects économiques de la guerre et, entre autres, du pillage : *id.*, *The German Military Enterpriser and his Work Force. A Study in European Economic and Social History*, Wiesbaden, F. Steiner, 1965.

28. Kenneth R. Andrews, *Trade, Plunder, and Settlement*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984 ; Salvatore Bono, *Corsari nel Mediterraneo. Cristiani e musulmani fra guerra, schiavitù e commercio*, Milan, A. Mondadori, 1993 ; Gillian L. Weiss, *Captives and Corsairs: France and Slavery in the Early Modern Mediterranean*, Stanford, Stanford University Press, 2011.

29. Philippe Contamine, « Rançons et butins dans la Normandie anglaise (1424-1444) », dans *La guerre et la paix, frontières et violences au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, p. 241-270, et *id.*, « Un contrôle étatique croissant. Les usages de la guerre du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : rançons et butins », dans *id.*, *Guerre et concurrence entre les États européens du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 199-236.

30. Timothy Reuter, « Plunder and tribute in the Carolingian empire », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/35, 1985, p. 75-94, *ici p. 91*.

31. On peut évoquer, par exemple, les travaux récents de Régine Le Jan sur l'articulation entre les structures de la parenté et le fonctionnement des pouvoirs : Régine Le Jan, *Famille et pouvoirs dans le monde franc (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003 ; ceux de Gerd Althoff sur les rituels comme facteurs d'intégration politique : Gerd Althoff, *Die Macht der Rituale. Symbolik und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt, Wissenschaftliche



ceux-ci on peut indiquer l'étude d'Eleanor Searle, qui propose une analyse originale de l'installation des Vikings en terre franque. La guerre prédatrice constituerait un facteur de cohésion des groupes de parenté installés dans la Normandie du x<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. Les travaux de Michael Jucker sur les pratiques du bas Moyen Âge l'amènent à mettre en avant l'importance symbolique du butin<sup>33</sup>. Un récent colloque sur « Les objets sous contrainte », tenu à Auxerre en 2007, a également donné une large place aux modalités de l'appropriation violente<sup>34</sup>. Enfin, on peut signaler l'existence d'un groupe de chercheurs allemands dont les travaux portent sur les *Gewaltgemeinschaften* – groupes sociaux dont le fonctionnement et la reproduction sont fondés en large partie sur l'exercice de la violence – et qui ont récemment publié un colloque sur les profits de la guerre<sup>35</sup>. Mes travaux sur la prédation dans le monde franc<sup>36</sup> s'inscrivent dans ce même mouvement. S'ouvre ainsi progressivement un champ d'étude qu'il nous faut maintenant interroger plus précisément dans ses contours.

---

Buchgesellschaft, 2003 ; ceux de Barbara Stollberg-Rilinger sur la communication symbolique : Barbara Stollberg-Rilinger, *Des Kaisers alte Kleider. Verfassungsgeschichte und Symbolsprache des Alten Reiches*, Munich, C. H. Beck, 2008. Le phénomène guerrier est également abordé moins dans ses dimensions logistiques et stratégiques que dans son articulation avec les structures sociales. En guise d'exemple : Guy Halsall, *Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, Londres/New York, Routledge, 2003.

32. Eleanor Searle, *Predatory Kinship and the creation of Norman Power, 840-1066*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1988. Sur le monde scandinave, on peut également évoquer Thomas Lindkvist, « The Politics of Violence and the Transition from Viking Age to Medieval Scandinavia », dans Toivo Viliamaa et al. (éd.), *Crudelitas – The Politics of Cruelty in the Ancient and Medieval World. Proceedings of the International Conference Turku, May 1991*, Krems, Gesellschaft zur Erforschung der materiellen Kultur des Mittelalters, 1992, p. 139-147.

33. Michael Jucker, « Plünderung, Beute, Raubgut : Überlegungen zur ökonomischen und symbolischen Ordnung des spätmittelalterlichen Krieges (1300-1500) », dans Sébastien Gueux, Valentin Groebner, Jakob Tanner (éd.), *Kriegswirtschaft, Wirtschaftskriege/Économie de guerre et guerres économiques*, Zurich, Chronos, 2008, p. 51-69 ; id., « Le butin de guerre au Moyen Âge, aspects symboliques et économiques », *Francia*, 36, 2009, p. 113-133 ; id., « Zirkulation und Werte der geraubten Dinge : Schatz, Beute und ihre Symbolik im mittelalterlichen Krieg », dans Lucas Burkart et al. (éd.), *Le trésor au Moyen Âge. Discours, pratiques et objets/Schatzkulturen im Mittelalter. Diskurs, Praxis, Vorstellung*, Florence, SISMEL edizioni del Galluzzo, 2010, p. 221-240.

34. Les actes en ont été publiés récemment : Laurent Feller, Ana Rodríguez (éd.), *Objets sous contrainte. Circulation des richesses et valeur des choses au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

35. Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg (éd.), *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, F. Schöningh, 2011.

36. Rodolphe Keller, *Les profits de la guerre. Prédation et pouvoir dans le monde franc (VI<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat dirigée par Geneviève Bühner-Thierry, université Paris-Est, 2013.

Bien que nous ayons jusqu'ici parlé d'une historiographie de la « prédation », en réalité ce concept ne figure pas, en tant que tel, dans l'arsenal conceptuel traditionnel des historiens. Nous proposons son usage afin de mieux circonscrire l'objet d'étude envisagé. Des pratiques diverses sont en effet susceptibles d'être ici examinées : le pillage, certes, mais aussi la capture d'ennemis de guerre – parfois asservis, parfois rendus contre rançon –, le rapt de femmes, le prélèvement de tributs imposés par la force. Ces pratiques se présentent dans nos sources par un vocabulaire varié et se distinguent dans la mise en œuvre pratique. Au-delà de ces différences, elles partagent toutefois une même logique, celle de l'appropriation de ressources par l'usage de la force. Lorsque les Vikings mènent leurs incursions dans le monde carolingien, ils pillent ou imposent des tributs par la terreur, dans une démarche qui est dans l'ensemble prédatrice. Les tributs annuels imposés par les Carolingiens aux *gentes* voisines se présentent – selon le mot de Timothy Reuter – comme un « pillage institutionnalisé », dont le versement n'est assuré qu'au prix de fréquentes expéditions guerrières<sup>37</sup>. Un champ cohérent de la pratique se révèle donc à nous, que le concept de prédation – considérée *sensu lato* – permet le mieux de circonscrire. Il convient toutefois de conserver à l'esprit qu'il s'agit là d'une notion non indigène, pour laquelle nous ne trouverions pas de réel équivalent dans les sociétés concernées, et qu'elle correspond ainsi à ce que l'anthropologue Louis Dumont appelle un « système nominal », un outil conceptuel qui permet d'abstraire un segment logique de la vie sociale (tel le statut social, la hiérarchie ou l'économie), par opposition à un « système réel », objet qui, reconnu dans sa réalité par une société elle-même, s'inscrit en tant que tel dans son système symbolique<sup>38</sup>.

Le concept de prédation a une histoire déjà longue en anthropologie, dont l'apport se révèle ici encore déterminant. Les réflexions les plus abouties viennent des chercheurs qui ont consacré leurs travaux aux sociétés indigènes d'Amérique latine et qui se sont concentrés, plus spécifiquement, sur la place de la guerre au sein de ces sociétés. Ils encouragent à se départir d'une conception pathologique de la pratique guerrière qui constitue le cadre de la prédation. Claude Lévi-Strauss, dans une réflexion qui place déjà l'échange au cœur de la vie sociale, voyait ainsi dans l'activité guerrière une manière d'établir entre les tribus le « lien inconscient de l'échange, peut-être involontaire mais en tout cas inévitable, des prestations réciproques essentielles

37. Reuter, « Plunder and tribute... », art. cité, p. 87.

38. Louis Dumont, *Groupes de filiation et alliance de mariage. Introduction à deux théories d'anthropologie sociale*, Paris, Gallimard, 1997, p. 31-35.

au maintien de la culture<sup>39</sup> ». Plus récemment, Philippe Descola, prenant ses distances avec les tentatives consistant à dégager la finalité de la guerre dans les sociétés humaines, préfère constater que la guerre constitue une « manifestation spécifique de certains types de rapports sociaux à travers lesquels l'identité, les frontières ethniques et les positions statutaires sont constamment négociées et reproduites<sup>40</sup> ». Ces mêmes observateurs des sociétés indigènes d'Amérique latine soulignent également l'importance de la prédation comme aspect de la pratique guerrière. Pour Eduardo Viveiro de Castro, qui a posé les bases du débat actuel, le rapport guerrier et la prédation constituent les formes paradigmatiques du rapport à l'environnement et à l'Autre dans les sociétés amazoniennes<sup>41</sup>. Philippe Descola, qui a beaucoup travaillé sur les Jivaros amazoniens et sur leurs pratiques guerrières, voit dans la prédation un phénomène de destruction productive indispensable à la reproduction – matérielle et symbolique – d'un individu ou d'un groupe. Elle ne relève pas d'une volonté d'anéantissement gratuite, mais elle transforme au contraire la proie en un objet de la plus haute importance : la condition même de sa survie. La prédation se présente ainsi comme l'une des modalités fondamentales de l'action humaine<sup>42</sup>.

Pour mieux restituer la place qu'elle occupe dans la pratique sociale, le mieux est sans doute de ne pas envisager la prédation isolément, mais comme un élément d'un champ plus large, celui de l'ensemble des modalités de transfert de biens. La symétrie entre don et prédation était déjà implicite chez Georges Duby. Mais les réflexions les plus abouties sur le concept figurent dans des travaux qui tentent de proposer un schéma général des modalités de transfert de biens. Plusieurs chercheurs se sont essayés à cet exercice. Paul Veyne, dans sa recherche sur l'évergétisme romain, a été amené à établir une distinction entre le cadeau, l'hommage, l'échange et, enfin, « la prestation, où je me vois obligé par la violence ou l'autorité de transférer des biens à autrui sans retirer de cette redistribution la moindre satisfaction personnelle

39. Claude Lévi-Strauss, « Guerre et commerce chez les Indiens d'Amérique du Sud », *Renaissance. Revue trimestrielle publiée par l'École libre des hautes études*, 1, 1943, p. 122-139, ici p. 124.

40. Philippe Descola, « Les affinités sélectives : alliance, guerre et prédation dans l'ensemble jivaro », *L'Homme*, 33/126-128, 1993, p. 171-190, ici p. 172 ; cf. également Salvatore d'Onofrio, « Guerre et récit chez les Indiens ayorés du Chaco boréal paraguayen », *Journal de la Société des américanistes*, 89/1, 2003 (<http://jsa.revues.org/index3743.html>, mis en ligne le 16 janvier 2008, consulté le 17 juillet 2012).

41. Dimitri Karadimas, « Le don ou le droit à la prédation. Le rituel des esprits des animaux chez les Miraña (Amazonie colombienne) », dans Eliana Magnani (éd.), *Don et sciences sociales : théories et pratiques croisées*, Dijon, Éd. universitaires de Dijon, 2007, p. 105-122.

42. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 426-439.

ni, évidemment, matérielle<sup>43</sup> », catégorie dans laquelle on peut regrouper aussi bien le prélèvement fiscal que l'appropriation de biens dans un cadre guerrier. Plus récemment, la question a été reprise par Alain Testart, dans le cadre d'une remise en cause de la conception traditionnelle du don, qu'avait élaborée Marcel Mauss et qu'avait approfondie Claude Lévi-Strauss<sup>44</sup>. Testart distingue nettement le don de l'échange d'une part et, d'autre part, il en distingue une catégorie de prestations matérielles, qu'il appelle les « t3t » (transferts du troisième type), qui incluraient l'impôt ou le tribut<sup>45</sup>. Notons que, dans son modèle, il ne considère pas le cas de l'appropriation par la force – ce qui revient à considérer qu'elle ne s'inscrit pas dans la normalité de la pratique sociale, mais constitue, au contraire, une pratique en quelque sorte pathologique. Ce n'est pas le cas d'une autre proposition de taxinomie des formes de transfert de bien, celle élaborée par Philippe Descola. Celui-ci distingue trois formes de base : le don, l'échange, la prédation. Cette dernière, envisagée comme une « contrainte fondamentale inhérente à la vie animale », se différencie de l'échange, en tant que le transfert d'un bien n'est pas conditionné par l'obtention d'une contrepartie, et du don, en tant qu'elle est imposée par le bénéficiaire<sup>46</sup>.

Les classifications présentées jusqu'ici envisagent les formes de transfert comme des entités discrètes, clairement distinctes les unes des autres, alors que la pratique présente des dynamiques croisées et complexes. Le mieux est alors d'abandonner une logique strictement classificatoire, pour un modèle d'analyse graduel. C'est ce que propose Marshall Sahlins, qui différencie les formes de transfert non pas selon des catégories étanches, mais en fonction de degrés de réciprocité, reconnaissant ainsi l'existence d'une multitude de nuances dans les pratiques, au sein d'un *continuum* délimité par deux extrêmes : à une réciprocité « positive », associée à des échanges organisés selon le modèle du don « pur », s'oppose une réciprocité « négative », associée à la prédation violente, en passant par une réciprocité « équilibrée », qui correspond à l'échange de biens équivalents – autrement dit l'échange

43. Paul Veyne, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil, 1976, p. 75.

44. Marcel Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », dans id., *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 143-273 (1<sup>re</sup> éd. dans *L'année sociologique*, n. s. : 1, 1923-1924, p. 30-186) ; Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. ix-lii.

45. Alain Testart, « Qu'est-ce qu'un don ? », dans Eliana Magnani (éd.), *Don et sciences sociales*, op. cit., p. 153-164.

46. Descola, *Par-delà nature et culture*, op. cit., p. 426-439.

marchand<sup>47</sup>. Dans le modèle proposé par Sahlins, les différents degrés de réciprocité observés s'articulent avec différents degrés de proximité sociale : la réciprocité généralisée caractérise les relations intrafamiliales, là où une réciprocité plus équilibrée caractérise les rapports entre les différents segments qui constituent les sociétés tribales. Quant à la réciprocité négative, elle caractérise principalement les relations avec les autres tribus, sans que cela exclue, bien sûr, des ajustements des formes relationnelles établies en fonction des alliances, des rapports de force, et ainsi de suite. Don et prédation se présentent ainsi comme deux pôles opposés, entre lesquels nous pouvons trouver une infinie gradation de pratiques, faisant plus ou moins de place à la réciprocité ou la contrainte. Le marchandage, la tricherie, le tribut se rapprochent d'une logique de prédation à des degrés variables de contrainte, ce dont le modèle de Sahlins permet de rendre compte. Il se présente ainsi comme un moyen pertinent de penser ensemble la diversité des pratiques que l'on peut retrouver dans les différents contextes culturels ou sociaux.

Les réflexions des anthropologues incitent ainsi à ne pas réduire la prédation à une simple activité menée accessoirement en marge de la guerre, mais à y voir un fait social de toute première importance. En tant que telle, nous ne pouvons comprendre et restituer sa place qu'en la considérant comme une forme particulière d'un segment plus large de la pratique sociale, celui de la circulation des biens. La prédation se présente comme une pratique parfaitement symétrique et opposée à celle du don, et c'est dans cette opposition complémentaire que l'une et l'autre trouvent leur sens. À l'opposé du don – un opérateur politique qui opère une alliance, une *adsociation*, le passage de la guerre à la paix, comme le souligne Alain Caillé<sup>48</sup> –, la prédation se présente comme l'expression – à la fois matérielle et symbolique – d'un rapport guerrier, d'une *dissociation* et, à ce titre, elle est au cœur de la pratique sociale, cela particulièrement dans des sociétés où la guerre prend une place importante. L'enjeu pour les participants de la journée d'étude était ainsi moins de traiter des aspects techniques et logistiques de la pratique prédatrice que d'analyser le rôle qu'elle remplit dans les sociétés qui la mettent en œuvre, rejoignant en cela les orientations récentes de la recherche historique en matière de phénomène guerrier, qui est traité moins dans sa dimension tactique et stratégique,

47. Marshall Sahlins, *Stone Age Economics*, Chicago, Tavistock Publications, 1974 (1972), p. 191-196 ; id., *Tribesmen*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1968, p. 81-86.

48. Alain Caillé, « Ce qu'on appelle si mal le don... Que le don est de l'ordre du don malgré tout », *Revue du Mauss*, 30, 2007, p. 393-404, ici p. 401.

mais davantage dans son articulation avec les réalités sociopolitiques, économiques et culturelles des sociétés considérées<sup>49</sup>.

Plusieurs axes ont ainsi été placés au cœur de la rencontre, et c'est autour d'eux que les chercheurs réunis à Francfort ont été invités à réfléchir. Il convient tout d'abord de tenir compte de la dimension symbolique de la prédation afin de préciser comment elle s'inscrit dans le fonctionnement des relations sociales. Dans grand nombre des sociétés considérées ici, les rapports sociaux, qu'il s'agisse des rapports infrasociétaux – entre groupes de parenté, par exemple – ou entre groupements plus vastes (*regna, gentes*), oscillent en permanence entre deux pôles : d'une part, des situations d'équilibre qui prennent la forme de rapports d'alliance (*amicitia*), fondés sur des rituels de paix comme le banquet et sur des transactions comme l'échange de don ou l'échange matrimonial, ceci étant particulièrement déterminant dans des sociétés altimédiévales où les rapports politiques et institutionnels reposent fortement sur la construction de liens personnels ; d'autre part, des relations d'hostilité qui se caractérisent par la pratique légitime de la violence, susceptible d'intervenir dès lors que la paix est rompue. Le rapport guerrier – qui ne doit pas être assimilé à l'absence de tout rapport –, loin de se présenter comme un déchaînement incontrôlé et irrationnel de violence, connaît des logiques et des normes qui lui sont propres : il existe des modulations dans le niveau de violence mis en œuvre. Les pratiques de la guerre, pas moins que les pratiques de la paix, obéissent à des règles et constituent un langage<sup>50</sup>. C'est à la lumière de ce fait qu'il convient d'analyser la prédation. Elle apparaît parfois comme un moyen de déployer une vengeance limitée, qui s'en prend aux choses et non aux hommes. Ainsi en 1002, le roi de Francie orientale Henri II, nouvellement élu mais faisant face à plusieurs oppositions, parmi lesquelles celle du duc Hermann de Souabe, fait dévaster les terres de ce dernier. Celui-ci, refusant d'accepter cet avertissement et ne voulant pas être humilié, fait à son tour piller la cathédrale de l'évêque Werner de Strasbourg,

49. C'est cette perspective qui domine les études de Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, ou de Franco Cardini, *La culture de la guerre (x<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Gallimard, 1992 (éd. originale : *Quell'antica festa crudele*, Florence, 1982). En histoire contemporaine, un exemple de ce renouvellement historiographique est représenté par les travaux de l'« école de Péronne ». Dans une bibliographie abondante, on peut signaler : Stéphane Audoin-Rouzeau et al. (éd.), *La violence de guerre (1914-1945)*, Paris, Complexe, 2002 ; Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Au nom de la Patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.

50. Guy Halsall, « Violence and Society in the Early Medieval West: An Introductory Survey », dans id. (éd.), *Violence and Society in the Early Medieval West*, Woodbridge, Boydell Press, 1998, p. 1-45.

en raison du soutien de ce dernier au roi<sup>51</sup>. Pour Dominique Barthélemy, la dévastation des domaines d'un seigneur par les guerriers d'un autre représente ainsi souvent une forme de « vengeance indirecte<sup>52</sup> ». Il n'est, bien sûr, nullement question de considérer ici que la prédation se résume à sa composante symbolique, sans que les considérations matérielles entrent en ligne de compte de quelque manière – cela serait d'autant plus abusif que le caractère symbolique de la prédation repose précisément sur le fait qu'elle suppose un transfert matériel. Mais il convient de ne pas perdre de vue que sa mise en œuvre s'inscrit dans un système régulé de relations, qu'elle intervient dans la dialectique entre construction et déconstruction du rapport social – et cela même lorsqu'il est question de relations avec l'extérieur : ainsi, en 828, les guerriers du roi danois Godfrid dévastent un camp franc situé à la frontière entre les deux *regna*, pour se venger des déprédations menées contre eux par un autre chef danois allié aux Francs, Harald Klak. L'équilibre restauré, la paix peut être rétablie : afin d'éviter que l'événement ne déclenche un cycle de violence, les Danois proposent à l'empereur franc de se racheter, « afin qu'à l'avenir, la paix demeurât entre eux<sup>53</sup> ».

Cela amène à poser la question de l'espace de légitimité de la *depraedatio*. Dans quel contexte et contre qui est-elle acceptable ? Bien qu'il ne soit pas possible de faire des considérations générales, eu égard à la diversité des situations, quelques suggestions peuvent être émises, sur la base des dossiers francs. Quelle que soit la société considérée, l'altérité apparaît comme un facteur important : la prédation est d'abord légitime contre l'étranger et illégitime chez soi. Isidore de Séville définit ainsi le verbe *praedare* comme une entreprise de prédation menée à l'égard d'une « province étrangère<sup>54</sup> ». Cette définition trouve ses limites dans un contexte tardo-antique où la réalité d'une *res publica* détenant le monopole de la pratique de la guerre s'efface peu à peu. À un moment où les structures étatiques traditionnelles perdent de leur force, la pratique des armes est de plus en plus diffuse à travers la société, et l'état de guerre – pensons à la faide<sup>55</sup> – peut se retrouver à toutes les échelles :

51. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, V, 12, éd. Robert Holtzmann, MGH [= Monumenta Germaniae Historica], SS rer. Germ. N.S. 9, Berlin, 1935, p. 234.

52. Dominique Barthélemy, *La chevalerie. De la Germanie antique à la France du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2007, p. 62.

53. *Annales regni Francorum*, a. 828, éd. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 6, Hanovre, 1895, p. 175.

54. Isidore de Séville, *Etymologiarum sive originum libri XX*, X, 219, éd. Wallace M. Lindsay, Oxford, Clarendon Press, 1911 : *Praedo est qui populando alienam provinciam invadit*.

55. Sur ce sujet, voir par exemple : *Le règlement des conflits au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne (XXXI<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP [Angers, juin 2000]), 2001.

entre groupes de parenté, entre communautés villageoises, entre principautés, *regna*, *gentes*... Toutefois, même dans ce nouveau contexte, il demeure des combats plus légitimes que d'autres, des ennemis plus naturels que d'autres. Dans le royaume franc, le combat contre les autres *gentes* apparaît comme une activité normale, presque saisonnière, les annales égrenant une longue litanie d'expéditions guerrières menées par les rois francs contre les Lombards, les Saxons, les Frisons, les Alamans<sup>56</sup>... La guerre au sein du royaume constitue, en revanche, une rupture de l'ordre social – du moins pour certains observateurs. Grégoire de Tours fustige ainsi les conflits incessants qui opposent les princes de la famille mérovingienne, responsables d'avoir amené la guerre civile au sein du royaume, tout en leur opposant Clovis qui a su, lui, porter la guerre contre les nations étrangères<sup>57</sup>. C'est donc sans surprise que la prédation s'exerce prioritairement dans le cadre des relations entre *regna* et entre *gentes*. Les marges des aires civilisationnelles et religieuses sont particulièrement concernées : aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, une intense activité prédatrice se concentre aux marges orientales de la Francie orientale, les *gentes* slaves païennes étant alternativement pillées ou placées sous régime tributaire par les pouvoirs francs<sup>58</sup>.

Quid, ensuite, des profits de la prédation ? Dès lors que la prédation se présente comme une modalité d'appropriation de ressources, il y a lieu de poser la question de son rôle économique. Les sources faisant défaut, il est bien difficile d'avoir une idée – même approximative – des quantités qui sont en jeu. Il est toutefois évident que l'apport économique de l'activité guerrière doit être relativement important, si l'on en juge par le comportement des acteurs. Ainsi, l'expédition lancée par les pouvoirs carolingiens contre les Avars en 795 a manifestement pour objectif premier la capture du trésor du *hring*, le siège des khans avars, bien qu'elle aboutisse finalement aussi à la chute de cet empire oriental<sup>59</sup>. De même, les expéditions scandinaves en terre chrétienne, au tournant du VIII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, ont clairement pour enjeu – du moins au début – l'appropriation de richesses<sup>60</sup>. Pour comprendre la place

56. On le constate facilement, par exemple, à la lecture des *Annales sancti Amandi*, éd. Georg H. Pertz, MGH SS 3, Leipzig, 1926, p. 6-14.

57. Grégoire de Tours, *Libri historiarum decem*, V, prologue, éd. Bruno Krusch, Wilhelm Levison, MGH SS rer. Merov. 1/1, Hanovre, 1951, p. 193.

58. Timothy Reuter, *Germany in the Middle Ages, 800-1056*, Londres, Longman, 1991, p. 77-84 et 160-166.

59. Sur ce point, renvoyons à Rodolphe Keller, « Pillages et butin dans la représentation du pouvoir à l'époque carolingienne », *Médiévales. Langues, textes, histoire*, 62, printemps 2012, p. 135-152.

60. Pierre Bauduin, *Le monde franc et les Vikings (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, Paris, A. Michel, 2009.



de la prédation dans l'accumulation de ressources, il convient toutefois de considérer son apport d'un point de vue non seulement quantitatif, mais également qualitatif, en considérant la nature des biens saisis. Si, dans certains cas, les réalités économiques imposent de se contenter d'un tribut en nature, comme les vaches payées annuellement par les Saxons aux Francs depuis le VI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>, ces derniers imposent aux principautés italiennes – royaume lombard d'abord, duché de Bénévent ensuite – un important tribut d'or, métal disponible en quantité dans la péninsule<sup>62</sup>. Au-delà même de la question des quantités, il apparaît que la prédation se révèle avant tout comme une modalité privilégiée d'accès aux biens de valeur – objets d'or et d'argent, armes, chevaux, autrement dit, ces mêmes biens que l'on retrouve si fréquemment dans l'échange de don au sein de l'aristocratie. Don et prédation contribuent ensemble à organiser la circulation des biens de prestige et c'est à ce titre qu'ils ont tant d'importance dans l'*ethos* aristocratique, comme l'illustre bien le poème *Beowulf*<sup>63</sup>.

Cela nous amène à la question du rapport entre prédation et pouvoir, et, particulièrement, à la manière dont les acteurs du pouvoir mettent à profit le produit de la prédation afin d'asseoir leurs positions. La capacité d'un chef de guerre à assurer un enrichissement par la guerre apparaît comme un facteur important de sa légitimité face à ses guerriers. En 532, le roi Thierry – fils aîné de Clovis et héritier du nord-est du royaume – ne parvient à convaincre ses hommes de le suivre contre ses frères qu'en leur assurant qu'ils en tireront « des troupeaux, des esclaves, des vêtements en abondance<sup>64</sup> ». Le même mécanisme se trouve ailleurs, par exemple en Scandinavie<sup>65</sup>. La répartition du butin au sein des groupes armés fait souvent l'objet de normes, auxquelles les chefs doivent se plier. En ce qui concerne le monde mérovingien, un témoignage important en est le récit par Grégoire de Tours de l'épisode du vase de Soissons, lors duquel un guerrier de Clovis met en cause la volonté de ce dernier d'exclure un vase de la répartition du butin et l'oblige à renoncer<sup>66</sup>. Dans

61. Frédégaire, *Chronicarum libri IV cum continuationibus*, IV, 38, éd. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 2, Hanovre, 1888, p. 139.

62. *Ibid.*, IV, 45, p. 143-144 ; Grégoire de Tours, *Libri historiarum decem*, op. cit., IX, 29, p. 447-448 ; *Annales Mettenses priores*, a. 754 et 755, éd. Bernhard von Simson, MGH SS rer. Germ. 10, Hanovre/Leipzig, 1905, p. 45-49.

63. *Beowulf*, éd. André Crépin, Paris, Le Livre de poche, 2007.

64. Grégoire, *Libri historiarum decem*, op. cit., III, 11, p. 107.

65. Cf. le cas intéressant du roi Anund, rapporté par la *Vita Anskarii* : Rimbart, *Vita Anskarii*, éd. Werner Trillmich, *Quellen des 9. und 11. Jahrhunderts zur Geschichte der hamburgischen Kirche und des Reiches*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, 19, p. 60.

66. Grégoire, *Libri historiarum decem*, op. cit., II, 27, p. 71-73.

ce récit comme ailleurs, il apparaît que les pratiques qui organisent le partage ou la distribution du butin sont en lien étroit avec les rapports de force et les équilibres du pouvoir au sein des groupes armés. Si, dans le monde franc, la pratique du partage normé disparaît progressivement, le butin approprié par des chefs de guerre continue de servir à entretenir des suites armées et à renforcer les clientèles, par le biais de dons de parts du butin, comme le fit Charlemagne après la prise de Pavie, en 774<sup>67</sup>. En 796, ce don du butin prend une dimension politique particulière, lorsque Charlemagne distribue le trésor du *hring* avar non seulement aux grands vassaux et aux églises, mais également au pape et au souverain de Mercie, acte qui vise à manifester le rôle du souverain franc dans la défense du peuple chrétien et dans lequel on voit déjà les prémices d'une posture impériale<sup>68</sup>.

Ainsi que le suggère le don de 796, les profits de la prédation ne sont pas que matériels, mais aussi symboliques. L'illustrent bien les triomphes romains, qui permettent de manifester le prestige du général victorieux par l'exposition du butin<sup>69</sup>, pratique que l'on retrouve plus tardivement, lorsque Clovis distribue de l'or wisigoth au peuple de Tours, au retour de la campagne de 508<sup>70</sup>. À l'époque carolingienne, on observe les grands généraux francs « présenter » le butin au souverain, un don qui se présente comme un trophée<sup>71</sup>, ce qui témoigne bien de la place que la pratique de la prédation occupe dans le système de valeurs de la société franque. Cela explique d'autant mieux que, non seulement facteur de cohésion, les profits de la guerre sont aussi facteur de compétition. On l'observe aux marges de l'empire, où agissent les grands qui sont en charge des opérations militaires. Ils se montrent souvent prompts à multiplier les affrontements avec les peuples extérieurs, parfois au détriment de la politique royale. Source de gloire et de richesse, la guerre est au cœur de rivalités qui se concluent parfois en désastres<sup>72</sup>. Il faut considérer

67. *Chronicon Laurissense breve*, éd. Hans Schnorr von Carolsfeld, « Das Chronicon Laurissense breve », *Neues Archiv*, 36, 1910-1911, p. 13-39, ici p. 31.

68. Keller, « Pillages et butin... », art. cité.

69. McCormick, *Eternal Victory...*, *op. cit.*, p. 11-34.

70. Grégoire de Tours, *Libri historiarum decem*, *op. cit.*, II, 37-38, p. 88-89.

71. Pour une analyse complète de cette pratique : Rodolphe Keller, « *Insignia victoriae* : gloire militaire et rivalité aristocratique à l'époque carolingienne », dans François Bougard, Régine Le Jan, Thomas Lienhard (éd.), *Agôn. La compétition (V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 93-109.

72. Le désastre du Süntel, en 782, lors duquel un important contingent franc fut défait par les Saxons, résulte ainsi d'une rivalité entre les chefs de deux armées franques : *Annales qui dicuntur Einhardi*, a. 782, éd. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 6, Hanovre, 1895, p. 63. Un événement similaire se produit en 849, lorsque deux généraux de Louis le Germanique sont

également que les tributs perçus des peuples frontaliers bénéficient directement au fisc royal<sup>73</sup>, là où le pillage représente un profit important pour les groupes de guerriers engagés dans les nombreux conflits, que l'on observe, par exemple, aux marges de la Francie orientale de Louis le Germanique.

Ce n'est là qu'une partie des enjeux autour desquels les participants des journées d'études tenues à Francfort-sur-le-Main étaient invités à discuter. Bien d'autres points étaient ouverts à débat. Pour ne donner qu'un exemple, le vocabulaire des sources devait être questionné, certains termes soulevant des ambiguïtés. *Munus* est souvent employé pour désigner des tributs – éventuellement dans le but d'en dissimuler le caractère contraint. Le pillage est tantôt qualifié de *depraedatio*, tantôt de *rapina*, qualificatif juridique dont l'utilisation traduit une volonté de condamnation et soulève, en même temps, la question de l'articulation entre prédation et droit. Certaines difficultés terminologiques résultaient, enfin, de la présence de chercheurs originaires de plusieurs pays – particulièrement de France et d'Allemagne –, chacun utilisant des concepts liés à sa propre tradition scientifique, parfois difficiles à restituer (« pouvoir », « prédation », « Herrschaft », « Gewalt »...). Cela n'a pas empêché la rencontre d'être riche en échanges.

Les communications qui suivent abordent chacune, selon un angle propre, tout ou partie des aspects que nous avons mis ici en avant. Elles ont été l'occasion de porter le regard sur des sociétés très diverses et de proposer, ce faisant, un panorama très riche sur le sujet qui nous réunissait à Francfort-sur-le-Main. Elles ont été, enfin, l'occasion de poser des jalons pour de futures recherches. Nous tenons à en remercier l'ensemble des participants.

Rodolphe KELLER

Université Paris-Est / laboratoire ACP-EA 3350

---

en désaccord quant aux négociations à mener contre les groupes slaves : *Annales Fuldenses*, éd. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 7, Hanovre, 1891, a. 849, p. 38-39.

73. Bien que les sources soient rares sur ce point, plusieurs indices le suggèrent clairement : par exemple Frédégaire, *Chronicarum...*, *op. cit.*, IV, 81, p. 162.



## Limitem restitueret, praedam militibus daret : l'Empire romain en difficulté face aux défis de la prédation, des derniers Antonins à la Tétrarchie

Benoît Rossignol

**L**imitem restitueret, praedam militibus daret : restaurer la frontière et donner du butin aux soldats, c'est ainsi que l'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste* imaginait, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, dans un passage de fiction de la vie d'Aurélien (X, 2), l'action du bon général au cœur d'un siècle difficile pour Rome. Dans cet *exemplum* idéal – car parfaitement inventé –, le butin ne profite pas d'ailleurs qu'aux soldats, des provinces s'enrichissent aussi de bœufs, de chevaux, de captifs pris à l'ennemi. Les dépouilles de guerre sont déposées au Palatin, au cœur de Rome, et parce que la fantaisie de l'auteur n'a pas de limites, la villa privée de l'empereur regroupe elle aussi esclaves, vaches, juments, moutons et chèvres – ou chevreuils – par milliers<sup>1</sup>. Cet extrait ne peut donc pas nous offrir une description historique de la prédation dans la période qui nous intéresse, il offre en revanche un bon aperçu de la manière dont elle était conçue, représentée, désirée dans l'imaginaire historique romain, en même temps qu'il résume deux des grands défis des empereurs du III<sup>e</sup> siècle : assurer la sécurité des provinces par la défense des limites de l'empire et conserver, par la victoire et ses dividendes, le soutien de l'armée. Notre extrait, enfin, met bien en valeur la position paradoxale de l'empire et de ses forces armées face à la prédation : il s'agit de l'empêcher à l'intérieur de l'empire mais aussi de l'exercer à son profit. L'empire de Rome ne saurait être une proie, il est

1. SHA [= *Scriptores Historiae Augustae*], *Divus Aurelianus*, X, 2 : [...] exercitum duceret, limitem restitueret, praedam militibus daret, Thracias bubus, equis, mancipiis captivis locupletaret, manubias in Palatio conlocaret, quingentos servos, duo milia vacarum, equas mille ovium decem milia, caprearum quindecim in privatam villam Valeriani congereret ([Aurélien] dirigea l'armée, rétablit l'intégrité des frontières, distribua le butin aux soldats, enrichit les provinces de Thrace de bœufs, de chevaux et d'esclaves qu'il avait capturés, déposa les dépouilles de guerre au palais et regroupa dans la maison privée de Valérien cinq cents esclaves, deux mille vaches, mille juments, dix mille moutons, quinze mille chèvres) (*Histoire Auguste*, t. V, 1<sup>re</sup> partie, éd. François Paschoud, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 23, 87-88, 324 ; traduction française par André Chastagnol, *Histoire Auguste*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, p. 981).

bon pour lui d'être un prédateur, c'est aux Romains que revient le monopole de la prédation légitime, c'est le sens profond de la « paix romaine ». Rien de nouveau dans ces deux faces de l'exercice du pouvoir romain sur son empire, on sait comment elles avaient été développées par Tacite, à quelques années d'écart, dans deux discours célèbres de ses œuvres historiques. Dans la bouche du chef calédonien Calgacus, les Romains sont les brigands du monde, *raptores orbis*, uniquement portés par l'avidité, et leur paix n'est qu'un désert<sup>2</sup>. Dans la bouche du légat Cerialis, l'ordre romain garantit la sécurité aux Gaules, perpétuellement menacées par leurs cupides voisins germaniques et incapables de se défendre sans la force de Rome<sup>3</sup>. Dans cette logique, le tribut versé à Rome n'est que la contrepartie de cette protection, la participation financière à l'effort de défense de l'empire.

Cette situation de paix proclamée dans les provinces de l'empire et le caractère limité des progressions territoriales des conquêtes après Auguste expliquent que l'historiographie ait surtout considéré les questions de prédation pour la période précédente, celle de la République, que l'on peut qualifier de prédatrice si l'on songe aux conquêtes et aux triomphes des *imperatores* de ses derniers siècles<sup>4</sup>.

À partir de la fin de l'époque antonine toutefois, pillages, captures, raids et razzias apparaissent plus nettement dans de nombreuses provinces et jusque sur le sol de l'Italie, semblant remettre en cause la situation que nous venons de décrire. Les conflits entre Rome et les barbares dans cette époque, et plus largement leurs relations et les rapports de prédation qui pouvaient s'exercer ont reçu ces dernières années une mise en valeur assez remarquable à l'occasion notamment de publications et d'expositions qui présentaient au grand public des trouvailles qui peuvent témoigner de pratiques de prédation. Ainsi, au cours des années 2000, les trouvailles de Neupotz et d'Hagenbach ont été présentées dans diverses expositions<sup>5</sup>, de même que les dépôts, peut-être votifs, de butin effectués au Danemark<sup>6</sup>. Parallèlement, le renouvellement historiographique peut s'appuyer sur de nouveaux documents, on peut songer

2. Tacite, *Agricola*, XXX, 6-7.

3. Id., *Histoires*, IV, 73-74.

4. Coudry, Humm (éd.), *Praeda. Butin de guerre et société dans la Rome républicaine*, op. cit.

5. Voir ainsi *Historisches Museum der Pfalz* (éd.), *Geraubt und im Rhein versunken: der Barbarenschatz*, Stuttgart, Theiss, 2006 ; Jean-Jacques Aillagon (éd.), *Rome et les Barbares. La naissance d'un nouveau monde*, Venise, Skira, 2008.

6. Lars Jørgensen, Birger Storgaard, Lone G. Thomsen (éd.), *The Spoils of Victory. The North in the Shadow of the Roman Empire*, Copenhagen, Nationalmuseet, 2003. Pour un bilan en français sur ces dépôts : Xavier Pauli Jensen, « Les armes sacrifiées au Nord : les armes votives de l'Antiquité scandinave », dans Alain Testart (éd.), *Les armes dans les eaux*, Paris, Errance, 2012, p. 167-192.

à cet égard au désormais célèbre autel de la Victoire d'Augsbourg, mais aussi plus récemment à l'autel de la *Dea Fortuna* à Dalheim<sup>7</sup>. Mais les sources plus anciennes gagnent toujours à être revisitées, on peut ainsi songer au bénéfique que l'on peut tirer de la récente réédition des fragments de Dexippe<sup>8</sup>, et plus encore de la découverte de nouveaux fragments<sup>9</sup>. La numismatique témoigne éloquentement de ces renouvellements<sup>10</sup> offrant des documents essentiels sur certains règnes brefs et très mal connus, ou sur la chronologie de règnes plus importants<sup>11</sup>. Surtout, elle soulève directement la question de la prédation et de l'insécurité à travers l'interprétation que l'on donne des trésors. Si l'interprétation univoque, expliquant nécessairement les trésors par des raids barbares, reste parfois présente, il faut attirer plutôt l'attention sur les analyses plus nuancées et plus précises, sur la mise en évidence de différentes logiques à l'œuvre derrière la thésaurisation<sup>12</sup>. Une réaction semblable peut se trouver dans le domaine archéologique, où les signes de destruction ne sont plus nécessairement corrélés aux récits historiques anciens des invasions sans pour autant dénier toute importance à l'insécurité<sup>13</sup>, si bien que l'on peut

7. Jean Krier, « *Deae Fortunae ob salutem imperii*. Nouvelles inscriptions de Dalheim (Luxembourg) et la vie religieuse d'un vicus du nord-est de la Gaule à la veille de la tourmente du III<sup>e</sup> siècle », *Gallia*, 68-2, 2011, p. 313-340.

8. Bernadette Puech, « Comment il faut écrire, dans la tradition classique, l'histoire des guerres romaines contre les Barbares », *Ktema*, 36, 2011, p. 43-56.

9. Ainsi Jana Grusková, Gunther Martin, « Ein neues Textstück aus den "Scythica Vindobonensia" zu den Ereignissen nach der Eroberung von Philippopolis », *Tyche*, 29, 2014, p. 29-43.

10. Bilan et bibliographie sur les recherches récentes : Sylviane Estiot, « De Pertinax à la réforme de Dioclétien (192-294) », dans Michel Amandry, Donald Bateson (éd.), *A Survey of Numismatic Research 2002-2007*, Glasgow, International Numismatic Commission, 2009, p. 157-174, ici p. 157-158 sur les trésors et 165-166 sur la « crise » du III<sup>e</sup> siècle.

11. Par exemple Sylviane Estiot, « Une campagne germanique de l'empereur Probus : l'atelier de Ticinum en 277-278 », dans Ségolène Demougis et al. (éd.), H.-G. Pflaum, un historien du XX<sup>e</sup> siècle, Genève, Droz, 2006, p. 207-247 et pl. V-IX, ici p. 223-226 sur l'insécurité dans les provinces.

12. Estiot, « Une campagne... », art. cité, p. 225, n. 44, et précédemment id., « Le III<sup>e</sup> siècle et la monnaie : crise et mutations », dans Jean-Luc Fiches (éd.), *Le III<sup>e</sup> siècle en Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*, Sophia-Antipolis, 1996, p. 33-70, ici p. 56-63.

13. Ainsi Paul Van Ossel, *Établissements ruraux de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule*, Paris, Éd. du CNRS, 1992, ici p. 35, 49-53, 69-72 ; Andrew Pearson, « Piracy in Late Roman Britain: A Perspective from the Viking Age », *Britannia*, 37, 2006, p. 337-353, ici p. 345-346. Bilan récent sur ces questions dans Paul Van Ossel, « Les cités de la Gaule pendant la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. État de la recherche et des questions », dans Regula Schatzmann, Stefanie Martin-Kilcher (éd.), *L'Empire romain en mutation. Répercussion sur les villes dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle*. Colloque international Bern/Augst (Suisse, 3-5 décembre 2009), Montagnac, Monique Mergoïl, 2011, p. 9-22, ici p. 12-15.

noter un écart entre les débats des spécialistes et la présentation parfois univoque des expositions que nous évoquions précédemment<sup>14</sup>.

Par-delà les débats qui subsistent sur la « crise » du III<sup>e</sup> siècle, l'approche peut se faire désormais autour d'une chronologie et d'une géographie plus précises des difficultés politiques et militaires de l'empire<sup>15</sup>. Ces difficultés ne sont pas homogènes sur toute la période et sur tout l'espace de l'empire, des moments de crise marqués par des raids importants frappent certaines régions et déstabilisent le pouvoir, mais l'empire ne se trouvait pas alors face à un déferlement de masse ni face à des peuples migrants, et ses capacités de réponse étaient considérables<sup>16</sup>. Ainsi, si le tableau s'est précisé et nuancé, les positions historiographiques sur l'impact de ces invasions restent très diverses : la question demeure ouverte, parfois dérangeante<sup>17</sup>.

## L'empire, victime de la prédation

### *Un arrière-fond de pratiques de prédations continues, à basse intensité et opportunistes*

Il faut tout d'abord considérer la situation en temps ordinaire, en dehors des crises militaires qui frappent l'empire au cours du III<sup>e</sup> siècle. Malgré les représentations officielles ou courtoises célébrant, comme le *Panegyrique de Rome* d'Aelius Aristide, un empire pacifié, où la guerre est devenue un mythe, où l'ordre s'impose sans bruit et sans trouble, et où tous peuvent se déplacer librement<sup>18</sup>, brigandage et piraterie n'ont jamais totalement disparu mais subsistent à un niveau de basse intensité et peuvent prendre plus d'ampleur à l'occasion d'une mauvaise conjoncture<sup>19</sup>. En temps ordinaire, la prédation

14. Voir par exemple Fraser Hunter, dans son compte rendu de Jørgensen et al., *The Spoils of Victory...*, op. cit., dans *Britannia*, 36, 2005, p. 519-520, ou encore Alain Ferdière, « Voyage à travers les campagnes de la Gaule romaine - XIII », *Revue archéologique du Centre de la France*, 47, 2008, p. 11-13 (<http://racf.revues.org/1240>) à propos de Neupotz.

15. Michel Christol, *L'Empire romain du III<sup>e</sup> siècle. Histoire politique*, Paris, Errance, 2006, p. 117-118. C'est à partir de ses grandes scansion chronologiques qu'il faut aborder la période.

16. Sur cette situation, on verra les réflexions de John F. Drinkwater, *The Alamanni and Rome, 213-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 77-79, dans une tendance, il faut le dire, assez générale de son ouvrage à minimiser la menace barbare.

17. Voir les réflexions de Van Ossel, « Les cités de la Gaule... », art. cité, p. 12-15.

18. Aelius Aristide, *En l'honneur de Rome*, ici § 30, 32-33, 70, 100-101.

19. Pour la piraterie : David Braund, « Piracy under the principate and the ideology of imperial eradication », dans John Rich, Graham Shipley (éd.), *War and Society in the Roman World*, Londres/New York, Routledge, 1993, p. 195-212. Pour les brigands, la meilleure introduction reste l'article de Brent D. Shaw, « Le bandit », dans Andrea Giardina (éd.), *L'homme romain*, Paris, Seuil, 2002, p. 385-435.



est avant tout le fait des brigands, certaines régions étant réputées pour leur présence. Dans nos sources, ce sont des régions marginales, pauvres, éloignées des douceurs de la cité et de la prospérité de la civilisation. Ainsi les montagnes de Thrace et les marais égyptiens offrent du pittoresque aux tribulations des héros de roman en même temps qu'elles peuvent appeler l'intervention des agents du prince<sup>20</sup>. Loin des clichés de la littérature antique sur les brigands, dans la réalité les situations étaient probablement bien plus complexes. L'empire ne répugne pas à laisser aux autorités locales la prise en charge de ces problèmes tant qu'ils ne dépassent pas un certain seuil<sup>21</sup>, au-delà duquel l'armée peut intervenir. Ponctuellement toutefois, des situations plus graves attestent de la possibilité de menaces d'une autre ampleur.

Un raid barbare en quête de butin au sein du territoire provincial était toujours ponctuellement possible. Les Chattes en offrent un exemple durant le règne de Claude. Si le gouverneur Pomponius y gagna, aux dires de Tacite<sup>22</sup>, les ornements triomphaux, il faut admettre que les opérations furent d'une ampleur limitée, ne mobilisant que quelques unités auxiliaires pour rattraper et châtier les pillards. Si la raison exacte d'un tel raid n'est pas vraiment précisée par Tacite, la suite de ce passage des *Annales*, avec l'histoire du roi Vannius<sup>23</sup>, montre l'importance du butin et de la richesse pour les voisins germaniques de l'empire. Il montre aussi comment l'empire s'en protégeait habituellement par un subtil mélange de diplomatie et de dissuasion. Un déséquilibre dans cette situation pouvait assez rapidement avoir des conséquences. Dans le contexte troublé de l'année des quatre empereurs, en 69, les différends entre les cités d'Oea et de Leptis en Tripolitaine dégénèrent<sup>24</sup>. Ayant le dessous, les habitants d'Oea s'offrent, en 70, le service des Garamantes, farouche peuple des oasis du Sahara. Ces derniers pillent le territoire de Leptis, dont les habitants se réfugient derrière le rempart de la cité. L'intervention de l'armée romaine met fin au pillage et permet de récupérer le butin qui n'a pas encore été vendu aux gens inaccessibles de l'intérieur. L'armée romaine pousse jusqu'au cœur du pays des Garamantes pour éviter le retour de tels troubles<sup>25</sup>. Significativement, Tacite décrit les Garamantes qu'il

20. Benoît Rossignol, « Les attitudes de quelques agents du prince à l'époque des guerres des règnes de Marc Aurèle et Commode », *Cahiers Glotz*, 21, 2010, p. 119-137, ici p. 125-128.

21. Pour les provinces hellénophones : Cédric Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Bâle, Schwabe, 2005.

22. Tacite, *Annales*, XII, 27-28. PIR2 [= *Prosopographia Imperii Romani*], P 754, voir aussi P 756.

23. *Ibid.*, 29-30.

24. *Id.*, *Histoires*, IV, 50.

25. Pline, *Histoire naturelle*, V, 38.

caractérise comme nomades, *vagi*, prédisposés à ce type de comportement<sup>26</sup>. Sa description cependant témoigne que la situation de pillage ne ressort pas que de l'essence des Garamantes, mais d'une situation particulière où l'ordre habituel est perturbé, à laquelle s'ajoute une demande en amont, celle d'Oea, les Garamantes agissant quasiment comme des mercenaires, et en aval un marché pour écouler le butin dans les inaccessibles *mapalia* de l'intérieur : les Garamantes avaient déjà témoigné de leurs qualités de receleurs à l'occasion de la révolte de Tacfarinas<sup>27</sup>. À cet égard, l'exemple a aussi le mérite de montrer la complexité des interactions de part et d'autre de la frontière de l'empire.

Cette complexité devait jouer aussi pour des situations moins exceptionnelles. Le cas du célèbre centurion d'Auchendavy l'illustre au milieu du II<sup>e</sup> siècle et a aussi le mérite de jeter une vive lumière sur des cas de prédation. Ce centurion, Marcus Cocceius Firmus, nous est connu par plusieurs inscriptions du mur d'Antonin mais aussi par un passage du juriste Pomponius<sup>28</sup>. Eric Birley a éclairé magistralement ce cas. Une femme avait été condamnée aux mines de sel, mais fut capturée par des brigands extérieurs à l'empire (*a latrunculis exterae gentis capta*). Elle fut ensuite vendue et finalement rachetée par le centurion. Elle retourna subir sa peine dans les salines, mais le fisc remboursa à Firmus le prix du rachat. La frontière apparaît comme un lieu offrant des opportunités de brigandage, mais la prédation exercée par les brigands barbares n'est absolument pas coupée de l'empire et de son économie puisque c'est là qu'on peut revendre les captifs. Le terme de *latrunculi* témoigne du caractère modéré de la prédation qui s'était exercée à ce moment sur les marges de la Bretagne. Il s'agit de brigandage ordinaire, même s'il engage des barbares extérieurs, une menace de plus grande ampleur les aurait fait qualifier d'*hostes*<sup>29</sup>. En droit, sinon dans les faits, la paix romaine n'était pas menacée par ces situations, ce qui ne veut pas dire que le pouvoir impérial s'en soit nécessairement désintéressé.

Ainsi, le terme de *latrunculi*, appliqué à des peuples extérieurs à l'empire, se retrouve dans une série d'inscriptions pannoniennes datant de la première partie du règne de Commode, au plus tard de 185, et célébrant l'édification

26. Tacite, *Histoires*, IV, 50 : *Gentem indomitam et inter accolos latrociniis fecundam*.

27. Id., *Annales*, IV, 23.

28. RIB [= *Roman Inscriptions of Britain*], 2174-2177 ; *Digeste*, 49, 15, 6 ; Eric Birley, « Marcus Cocceius Firmus: an epigraphic study », *Proc. Soc. Ant. Scotland*, 70, 1936, p. 363-377, désormais dans id., *Roman Britain and the Roman Army*, Kendal, 1953, p. 87-103 ; R. W. Davies, « A lost inscription from Auchendavy », *Glasgow Archaeological Journal*, 1976, p. 103-107. Sur le passage du *Digeste*, voir Hervé Huntzinger, *La captivité de guerre en Occident dans l'Antiquité tardive*, thèse de doctorat dirigée par Alain Chauvot, université de Strasbourg, 2009, t. 1, p. 69-70 ; t. 2, p. 90.

29. Selon la distinction exposée par Ulpien et conservée par *Digeste*, 49, 15, 24.

de *burgi* et de *praesidia* pour défendre la frontière de la province, la rive (*ripa*) du Danube, contre les incursions des *latrunculi*<sup>30</sup>. Le contexte est ici bien différent de celui de Cocceius Firmus sur le mur d'Antonin. La frontière exposée aux raids des *latrunculi* n'est pas une avancée extrême de l'empire récemment installée. Au contraire, ces fortifications de la rive du Danube prennent place après une période de graves menaces sur cette région qui a connu un effondrement des systèmes de défense romain au cours du règne précédent et de longues et difficiles guerres pour ramener la sécurité sur le territoire provincial et l'ordre sur ses frontières. La sécurité complète n'était apparemment pas revenue mais l'usage du terme *latrunculi* proclame l'absence de gravité de la situation : il s'agit de protéger l'ordre public dans la province au cours d'une période de paix.

### **Une prédation tournée vers les personnes**

L'importance de l'esclavage dans la société romaine contribuait à faire des personnes des objets de butin recherchés ; pour reprendre les mots de Claude Lepelley, on peut dire que « l'histoire de la jeune fille enlevée par des brigands de la maison de ses parents et vendue dans une région lointaine, lieu commun habituel des romans grecs et latins, correspondait [...] à une réalité ». Mais il faut en même temps souligner avec lui les limites de ce phénomène. Il ne connaissait une véritable recrudescence que lorsque « l'autorité publique n'était plus capable de faire régner l'ordre et la loi<sup>31</sup> ». La correspondance d'Augustin offre un aperçu d'une de ces périodes dans les années 420. La lettre Divjak 10<sup>32</sup> en particulier, adressée à Alypius de Thagaste, insiste sur les ravages des marchands d'esclaves galates, les *mangones*. Elle montre aussi les protections que ces derniers trouvaient et la variété de leurs fournisseurs : des bandes de ravisseurs, mais aussi un mari cupide qui vend sa femme, une femme d'Hippone qui tend des pièges à des campagnardes pour les vendre. Ce sont finalement 120 personnes qui furent libérées à Hippone sous l'impulsion d'Augustin. Pour le III<sup>e</sup> siècle, la correspondance de Cyprien, en particulier sa lettre 62<sup>33</sup>, offre un écho notable à celle de l'évêque d'Hippone. Il ne

30. Sur ce dossier, voir Péter Kovács, « Burgus building inscriptions of Commodus from Pannonia », *Sylloge Epigraphica Barcinonensis*, VI, 2008, p. 125-138 (p. 136, il faut éliminer la personne d'Artorius Castus de sa reconstitution).

31. Claude Lepelley, *Aspects de l'Afrique romaine*, Bari, Edipuglia, 2001, p. 369-375, p. 373-374 pour les citations.

32. Saint Augustin, *Epist.* 10\* ; voir aussi 24\* ; voir Lepelley, *Afrique romaine...*, *op. cit.* ; Serge Lancel, *Saint Augustin*, Paris, 1999, p. 371-374.

33. Michel Christol, *Regards sur l'Afrique romaine*, Paris, Errance, 2005, p. 259-261.

s'agit plus de Galates mais de barbares de Numidie, le problème est cependant le même : la capture de libres et leur asservissement. Toutefois l'évêque de Carthage n'est pas en situation, comme le fut Augustin, d'en appeler à la loi. La libération doit passer par une rançon. La lettre de Cyprien témoigne d'une situation de difficultés locales dans une province au dispositif militaire transformé et affaibli depuis plus d'une dizaine d'années, difficultés graves qui transparaissent avant tout dans la documentation épigraphique et en particulier en 253 dans le « bulletin de victoire » du gouverneur Caius Macrinus Decianus qui avait vaincu, entre autres, les *Fraxinenses* qui ravageaient la province de Numidie (qui provinciam Numidiam vastabant)<sup>34</sup>.

Les raids barbares profonds et massifs qui au cours du III<sup>e</sup> siècle percèrent ponctuellement mais à plusieurs reprises le dispositif frontalier romain sur le Rhin et le Danube se traduisirent, semblablement, par d'importantes saisies humaines<sup>35</sup>. L'inscription de l'autel de la Victoire d'Augsbourg l'a illustré éloquemment. Ce sont des milliers de captifs italiens qui sont libérés en 260 grâce à la victoire de Marcus Simplicinius Genialis (*excussis milibus Italarum captivor[um]*)<sup>36</sup>. Ce que l'Italie et les provinces internes ne subissaient qu'exceptionnellement à l'occasion de raids audacieux ou de périodes de difficultés extrêmes, les provinces frontalières durent l'expérimenter bien plus régulièrement et rudement. Les guerres du règne de Marc Aurèle constituèrent sans doute un moment marquant à cet égard. Lors de négociations de paix, les Quades promirent de rendre treize mille captifs et déserteurs, puis d'autres ensuite en nombre indéterminé<sup>37</sup>. Mais par la suite ils ne s'acquittèrent pas réellement de ces promesses, ne rendant que des captifs sans intérêt pour eux ou exerçant des pressions pour faire revenir les autres<sup>38</sup>. Finalement, en 175, après neuf années de guerre dans les régions pannoniennes, ce sont cent mille captifs que les Sarmates Iazyges vaincus auraient finalement rendus à l'Empire romain, aux dires de Dion Cassius. L'historien bithynien précise que le nombre réel de captifs avait été bien supérieur mais que beaucoup étaient morts ou avaient été vendus<sup>39</sup>. Comme on l'a vu, la paix n'apporta pas une

34. CIL [= *Corpus Inscriptionum Latinarum*], VIII, 2615, p. 1739 ; voir Christol, *Regards...*, *op. cit.*, p. 229-277, ici p. 236, 249.

35. N. Lensky, « Captivity and Romano-Barbarian Interchange », dans Ralph W. Mathisen, Danuta Shanzer (éd.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World*, Ashgate, Farnham/Cherry Street, 2005, p. 185-198.

36. Christol, *L'Empire romain...*, *op. cit.*, p. 142. Voir *infra*, note 89.

37. Dion Cassius, LXXI (LXXII), 11, 2 (Exc. UG 57).

38. *Ibid.*, 13, 3 (Exc. UG 59).

39. *Ibid.*, 16, 2 (Exc. UG 61).

solution à tous les problèmes et, dix ans plus tard, l'empire proclamait qu'il fortifiait la région contre les incursions des *latrunculi*. On doit bien sûr s'interroger très sérieusement sur la validité de ces chiffres, ils expriment en tout cas un ressenti considérable et une situation installée, durable.

Ramener la paix, c'était donc pour l'empire rétablir la sécurité des personnes mais aussi permettre le retour des captifs et l'exercice du *postliminium*. Celui-ci ne se déroulait pas toujours par le biais de la victoire, et comme on l'a vu avec Cyprien, seul le rachat permettait souvent le retour. Comme l'a observé Hervé Huntzinger, le retour à l'ordre tétrarchique montre un effort législatif sur le rachat des esclaves et l'application du *postliminium*<sup>40</sup>. De nombreux rescrits témoignent des cas qu'il fallait trancher. Plus fondamentalement, par-delà les cas individuels, il fallait favoriser le retour des captifs et pour cela il fallait protéger les intérêts des marchands d'esclaves : le captif racheté, *redemptus*, ne retrouvait sa liberté complète qu'après remboursement du prix – *pretium* – qu'avait payé le marchand. Cela posait assurément un certain nombre de problèmes, les aspects juridiques sont ainsi particulièrement complexes et discutés, la situation pouvait donner lieu à des abus, le *redemptor* pouvant abuser de sa position. En considérant ces sources juridiques, on peut constater combien les situations de captivité pouvaient se prolonger, engager des histoires personnelles sur des années : les conséquences et le souvenir de la prédation étaient durables. Si, déjà en 50, Pomponius avait libéré des Romains capturés quarante et un ans plus tôt<sup>41</sup>, on en donnera deux autres exemples pour notre période. Un rescrit de Septime Sévère et Caracalla à Ovinus Tertullus mentionne le cas d'une femme née en Sarmatie de deux parents captifs<sup>42</sup>. Ovinus fut gouverneur de Mésie inférieure entre 198 et 201<sup>43</sup>. La naissance d'un enfant suppose un certain temps de captivité, on pourrait se demander si la capture des parents ne remontait pas aux difficultés des règnes de Marc Aurèle et Commode que nous avons précédemment évoquées. Une telle durée ne serait pas étonnante au regard de notre second exemple. Un rescrit de Dioclétien et Maximien en 293 mentionne le cas d'une personne prise comme captive, *Palmyrenae factionis dominatione*<sup>44</sup>. La sécession

40. Huntzinger, *La captivité...*, op. cit., p. 305-306 ; sur les règles du retour et du rachat, voir p. 143-156.

41. Tacite, *Annales*, XII, 27.

42. CJ [= *Codex Justinianus*], 8, 50, 1 ; le rescrit est aussi cité par Ulpien : *Digeste*, 38, 17, 1, 3 (Ulpien, lib. XII *ad Sabinum*), et *Digeste*, 49, 15, 9 (Ulpien, lib. III *ad legem Iuliam et Papianam*).

43. PIR2 O 191. Voir ISM [= *Inscriptiones Scythiae Minoris*], II, 84, AE [= *L'Année épigraphique*], 1997, 1325 (Tomis), et CIL III, 781 (ILS [= *Inscriptiones Latinae Selectae*], 423) (Tyras).

44. CJ, 7, 14, 4.

de Palmyre avait pris fin dans l'été 272, vingt et un ans auparavant. Ce dernier cas nous rappelle aussi que les affrontements internes à l'empire, les guerres civiles, étaient tout autant l'occasion d'accès de prédation envers les personnes. La question se posa sans doute avec une acuité nouvelle lors des conflits qui suivirent la mort de Commode, et lorsque Ulpie précisait que ces cas ne relevaient pas du *postliminium*, il envisageait incontestablement des situations concrètes<sup>45</sup>. En raison des difficultés militaires et politiques de l'empire, la période allant du règne de Marc Aurèle à la Tétrarchie représenta donc incontestablement un moment d'accroissement des pratiques prédatrices tournées envers les sujets de l'empire. Cet accroissement fut sans doute marqué par une hétérogénéité considérable, il dut varier énormément selon les régions et les moments.

Les conséquences furent importantes aussi pour le pouvoir impérial et ses représentations : il se devait de protéger ses sujets, l'exaltation de la *tranquillitas* et de la *securitas* qu'il garantissait avait des racines très concrètes. En cas d'échec, il lui appartenait de garantir le retour de chacun dans son statut en conciliant les ambiguïtés d'une société fondamentalement esclavagiste. À cet égard, obtenir le retour de captifs sans rachat, soit par traité comme dans le cas de Marc Aurèle, soit par une victoire sur les ennemis comme dans le cas de l'autel de la Victoire d'Augsbourg, était apprécié et appréciable car le *postliminium* s'appliquait directement sans que l'ancien captif ait à s'acquitter du *pretium* auprès de son racheteur. C'est la valeur des soldats des empereurs qui devait permettre de telle libération (*virtute militum nostrorum*)<sup>46</sup>. Les crises qui avaient touché l'empire avaient pourtant mis aussi, nous le verrons, l'armée en situation de prédatrice sur le sol même de l'empire.

### **L'impact de la prédation sur les biens**

Sauf trouvaille épigraphique exceptionnelle, comme celle d'Augsbourg, la prédation sur les personnes et ses circuits ont peu de chances d'apparaître clairement dans les sources archéologiques. On peut cependant en constater l'existence par la découverte ponctuelles d'entraves dans des contextes liés à des situations de prédation. Ce fut le cas dans les découvertes de Neupotz et d'Hagenbach. Ces découvertes archéologiques et leurs publications ont attiré à nouveau l'attention sur les aspects très matériels du butin, sur le pillage des biens et des richesses<sup>47</sup>, mais soulèvent d'importantes questions

45. *Digeste*, 49, 15, 21 (Ulpie, lib. V *Opinionum*).

46. *CJ*, 8, 50, 12 (28 décembre 293).

47. Sur ces aspects, beaucoup d'éléments ont été traités par Jerzy Kolendo, « Rome et les barbares : effets économiques des guerres sous le Haut Empire », dans Jean Andreau, Pierre Briant,

d'interprétation<sup>48</sup>. Il est en effet très difficile d'établir les modalités de provenance d'un objet archéologique trouvé en un lieu donné : comment distinguer l'objet parvenu par voie commerciale du cadeau diplomatique ou du butin<sup>49</sup> ? Quelques cas apparemment sans ambiguïté existent, ainsi une main votive déposée par un soldat romain dans un sanctuaire en Dacie et retrouvée en Ukraine<sup>50</sup>. C'est le cas aussi des lamelles d'argent d'Hagenbach. Le « trésor » de Neupotz a en revanche fait l'objet de discussions.

Par-delà le côté spectaculaire de ces trouvailles ponctuelles, il est difficile, voire impossible de formuler un bilan global de l'impact économique de ces pillages. Cet impact est cependant certain et a dû être fortement ressenti, par contraste avec la période prospère et la sécurité provinciale précédant les difficultés qui se manifestèrent à la fin de l'époque antonine puis se renouvelèrent plus fortement et plus généralement lors des diverses crises militaires du III<sup>e</sup> siècle. Il faut toutefois résister à la systématisation et à la généralisation, et éviter d'exagérer les conséquences des cas qui nous sont connus. Ainsi, dans le cas du trésor d'Hagenbach, il faut observer que les plaques d'argent qui avaient été arrachées à un sanctuaire aquitain – c'est ce que l'on peut déduire des noms qu'elles portent<sup>51</sup> – manquèrent sans doute peu à l'économie locale. Certes, elles finirent au fond du Rhin, mais il s'agissait d'une richesse immobilisée par une thésaurisation sacrée locale, et elles auraient pu tout aussi bien finir dans une cache maçonnée dans leur sanctuaire, à l'occasion d'une réfection, comme ce fut sans doute le cas du trésor de Berthouville<sup>52</sup>. On ne soutiendra pas ainsi évidemment que de tels raids étaient sans conséquences

---

Raymond Descat (éd.), *Économie antique. La guerre dans les économies antiques. Entretiens d'archéologie et d'histoire*, Saint-Bertrand de Comminges, Musée archéologique départemental, 2000, p. 377-398.

48. Ferdière, « Voyage... », art. cité ; voir surtout Jean Hiernard, « Un témoin archéologique exceptionnel des invasions du III<sup>e</sup> siècle : la trouvaille de Hagenbach (Rhénanie-Palatinat) », *Cahiers Glotz*, 8, 1997, p. 255-260.

49. Pearson, « Piracy... », art. cité, p. 346-347.

50. ILS, 9171 ; AE 1998, 1113 ; ILD [= *Inscriptiones latinae Daciae*], 805 ; voir Kolendo, « Rome et les barbares... », art. cité, p. 386. Une clepsydre en bronze du musée de Francfort, donnée pour trouvée dans le Rhin, semble aussi avoir fait partie d'un butin, mais le contexte exact de sa trouvaille manque : AE 2003, 1279b.

51. Hiernard, « Un témoin archéologique... », art. cité.

52. Voir surtout Élisabeth Deniaux, « Les dédicants du sanctuaire de Berthouville (cité des Lexouii) » dans id. et al. (éd.), *Sanctuaires, pratiques culturelles et territoires civiques dans l'Occident romain*, Bruxelles, Timpermann, 2006, p. 271-295, ici p. 291-292 ; sur le lien possible à la réfection : Patrice Lajoie, « Analyse sociale des donateurs du trésor de Berthouville (Eure) », dans Ralph Häussler (éd.), *Romanisation et épigraphie. Études interdisciplinaires sur l'acculturation et l'identité dans l'Empire romain*, Montagnac, Mergoïl, 2008, p. 127-132 (moins fiable par ailleurs).

immédiates, mais il faut attirer l'attention sur les capacités de résilience des sociétés locales. À Dalheim, on peut réparer le portique et les bains mis à mal par la violence des barbares *ui barbarorum*<sup>53</sup>, car les ressources de la communauté des *uicani* permirent ce retour à la normalité.

Plus largement, les conséquences du raid isolé n'étaient pas nécessairement catastrophiques mais avaient un fort impact psychologique<sup>54</sup>. La perte de l'argenterie d'un sanctuaire civique ne mettait pas immédiatement en danger l'économie locale, en revanche elle touchait clairement l'identité collective qui était représentée par ces monuments, la dignité de la cité était donc atteinte. Plus que le raid ponctuel, c'est la récurrence sur certaines régions qui fut dommageable, ou bien la concomitance d'un raid et de difficultés autres qui donnent à ses dégâts une importance critique. Ajoutons qu'un certain nombre d'aspects matériels de ces raids prédateurs nous échappent. Lors des raids les plus lointains, les pillards devaient vivre sur le terrain et fonder leur logistique sur l'extorsion puisant dans les réserves des exploitations agricoles, quand bien même leur cible principale pouvait être constituée d'établissements bien plus riches ou de sanctuaires. Ce ravitaillement qui pouvait se faire sans destruction notable ne saurait se voir dans nos sources, il pouvait cependant considérablement compliquer l'existence d'une exploitation pour peu que les récoltes aient été maigres. On ne saurait nier non plus le contexte de violence de ces raids et les crimes qui les accompagnaient<sup>55</sup>.

### **Des difficultés grandissantes pour l'empire**

Le déroulement des conflits montre que l'empire eut à faire face à des difficultés croissantes à partir du second tiers du III<sup>e</sup> siècle. Il arriva un moment où certains raids barbares se dotèrent de véritables capacités de siège autorisant

---

Présentation générale : Kenneth Lapatin (éd.), *The Berthouville Silver Treasure and Roman Luxury*, Los Angeles, Getty Trust Publications, 2014.

53. Jean Krier, « *Deae Fortunae ob salutem imperii*. Nouvelles inscriptions de Dalheim (Luxembourg) et la vie religieuse d'un vicus du nord-est de la Gaule à la veille de la tourmente du III<sup>e</sup> siècle », *Gallia*, 68-2, 2011, ici p. 332-333.

54. Voir, pour le cas de la Grèce entre les Costobokes et les Hérules, les réflexions d'Amelia Robertson Brown, « Banditry or Catastrophe? History, Archaeology, and Barbarian Raids on Roman Greece », dans Ralph W. Mathisen, Danuta Shanzer (éd.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World*, Ashgate, Farnham/Cherry Street, 2005, p. 79-96.

55. On verra par exemple John F. Drinkwater, *The Alamanni and Rome, 213-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford, 2007, p. 78-79, avec notamment les 13 cadavres retrouvés dans le puits de la villa de Regensburg-Harting. De telles trouvailles sont cependant difficiles à interpréter, voir Simon Kramis, « La fontaine souterraine de la colonia Augusta Raurica : étude anthropologique des vestiges humains. Rapport préliminaire », dans Schatzmann, Martin-Kilcher (éd.), *L'Empire romain en mutation*, op. cit., p. 133-140.



la prise de ville : un fragment célèbre d'Eusèbe de Nantes montre comment les Francs, lors du siège de Tours dans les années 260-270, firent usage de machines de guerre<sup>56</sup>. L'impact symbolique de telles actions, qui ne furent pas nécessairement des plus courantes, était sans doute bien plus fort que celui représenté par le pillage de *villae* dans la campagne ou la mise à sac de sanctuaires extra-urbains, car attaquer le cœur urbain des cités, c'était véritablement quitter le domaine du brigandage pour entrer dans celui de la guerre<sup>57</sup>. L'insécurité des villes touchait directement les aristocraties provinciales, couche sociale qui était le principal soutien du pouvoir impérial. D'autres zones, qui n'avaient pas pour les contemporains la dignité des villes, pouvaient être frappées de manière très perturbante pour le pouvoir central : les mines semblent avoir été particulièrement vulnérables aux raids<sup>58</sup>. Les difficultés de l'empire s'expliquent par des capacités plus grandes de la part de ses voisins barbares mais aussi par ses difficultés internes qui pouvaient rendre certaines de ses régions plus vulnérables.

Ce développement de la prédation trouvait aussi ses causes dans les transformations du monde barbare en Europe centrale et orientale, transformations difficiles à cerner dans ces mondes sans écritures dont les métamorphoses profondes ne nous sont connues, bien souvent, que par l'évolution des cultures matérielles. Dans quelle mesure les pratiques de la prédation s'y sont-elles transformées ? Y eut-il le développement particulier d'une économie de la prédation, du conflit, du raid ? Une telle économie ne devait pas être comprise uniquement dans le sens matériel et financier : indépendamment de son contenu matériel, le butin procure aussi du prestige, une distinction et peut jouer un rôle social et politique majeur même s'il finit immergé dans un lac. On sait l'importance des dépôts de butin dans le sud de la Scandinavie à partir du II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>59</sup>, qu'en était-il dans les régions barbares

56. Felix Jacoby, *F. Gr. Hist.*, II, 101, 2, p. 480-482. Voir Hagith Sivan, « The Historian Eusebius (of Nantes) », *Journal of Hellenic Studies*, 112, 1992, p. 158-163 ; Jean-Pierre Callu, « D'Evagre à l'Histoire Auguste », dans Giorgio Bonamente, François Paschoud (éd.), *Historiae Augustae Colloquium Genevense*, Bari, Habelt, 1994, p. 71-87, ici p. 76-77 ; Puech, « Comment il faut écrire, dans la tradition classique, l'histoire des guerres romaines contre les Barbares », art. cité, p. 47-48.

57. En témoigne le passage d'Hérodien sur Maternus et les déserteurs (I, 10, 1-2) : le passage du brigand à l'ennemi au moment où l'on passe du pillage des villages et campagnes à l'attaques des grandes cités.

58. Voir Slobodan Dušanić, « Army and Mining in Moesia Superior », dans Géza Alföldy, Brian Dobson, Werner Eck (éd.), *Kaiser, Heer und Gesellschaft in der Römischen Kaiserzeit*, Stuttgart, Franz Steiner, 2000, p. 344-363, ici p. 347-349.

59. Cette pratique du « sacrifice de butin », bien attestée en Scandinavie, ne manquait pas de surprendre les Romains, comme en témoigne Orose, *Histoires*, V, 16, 5-6. On notera au passage

plus proches de l'empire ? On sait la place de la violence et du conflit dans ces sociétés barbares voisines de l'empire<sup>60</sup>, les circonstances et les transformations postérieures au II<sup>e</sup> siècle les ont-elles exacerbés ? Autant de questions difficiles à résoudre, qui engagent de nombreux domaines et dépassent notre propos : la place de la guerre et de la violence dans les sociétés barbares, leurs rapports à Rome, leur structuration et leur hiérarchisation sociales, leurs dynamiques économiques, leurs diversités culturelles et géographiques... Enjeux matériels et enjeux immatériels – comme le prestige – ne s'opposaient sans doute pas, et il serait sans doute réducteur et faux d'expliquer les raids du III<sup>e</sup> siècle par une cause exclusive. La crise militaire et sa traduction en termes de prédation pouvaient avoir des racines multiples pour l'empire, tandis que pour les barbares la décision de mener un raid pouvait trouver des causes immédiates diverses et changeantes. Nous avons ainsi pu proposer, dans le cas du début du règne d'Aurélien, que des difficultés agraires liées à une situation climatique ponctuelle très spécifique aient joué comme facteur aggravant<sup>61</sup>. La question peut être posée pour d'autres cas, son approche ne peut être que prudente.

Pour l'empire, les crises militaires et politiques qui marquèrent la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle eurent un coût non négligeable et se soldèrent, à terme, par l'abandon de territoires, en Dacie et sur la rive droite du Rhin, et par le

---

que, dans des trouvailles comme celle de Neupotz ou d'Hagenbach, les interprétations comme dépôt votif ou comme butin ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Sur les trouvailles scandinaves, outre les références indiquées *supra* en notes 6 et 14, on pourra voir les courtes synthèses de Charlotte Fabeck, « Booty sacrifices in Southern Scandinavia. A history of warfare and ideology », dans Eva Björklund et al., *Roman Reflections in Scandinavia*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1996, p. 135-138 ; Ruth Blankenfeldt, Andreas Rau, « Die skandinavischen Kriegsbeuteopfer. Befunde, Funde und Interpretationen », dans *Varusschlacht im Osnabrücker Land GmbH/Museum und Park Kalkriese* (éd.), *2000 Jahre Varusschlacht. Konflikt*, Stuttgart, Konrad Theiss, 2009, p. 132-139.

60. Brève synthèse et bibliographie dans Hans-Peter Hasenfratz, « Feind und Freund. Zur Kulturgeschichte der Aggression bei den Germanen », dans *Varusschlacht im Osnabrücker Land GmbH/Museum und Park Kalkriese* (éd.), *2000 Jahre Varusschlacht*, op. cit., p. 285-289.

61. Benoît Rossignol, Sébastien Durost, « Volcanisme global et variations climatiques de courte durée dans l'histoire romaine (I<sup>er</sup> s. av. J.-C.-IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) : leçons d'une archive glaciaire (GISP2) », *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseums*, 54, 2007, p. 395-438, ici p. 429. Précisons ici, pour avoir vu notre propos caricaturé et transformé, qu'il n'a jamais été question d'envisager un déterminisme climatique, mais de prendre en compte un contexte que les proxys nous permettent désormais de connaître, un contexte où les variations météorologiques peuvent jouer, dans le cadre d'une situation de causalités multiples, un rôle de déclencheur. La chronologie doit être désormais affinée avec Michael Sigl et al., « Timing and climate forcing of volcanic eruptions for the past 2,500 years », *Nature*, 523, 30 juillet 2015, p. 543-549.

déplacement des élites habitant ces régions<sup>62</sup>. Le plus grave fut cependant le passif financier de l'empire, dû à la situation militaire, mais celle-ci engageait bien plus que les raids des barbares d'Europe qui ne doivent pas éclipser les conséquences de la menace des Perses sassanides et les conséquences des guerres civiles<sup>63</sup>. À un autre niveau, on peut s'interroger sur d'autres conséquences économiques indirectes de cette situation d'insécurité. L'économie impériale romaine et sa prospérité ont récemment été considérées dans le cadre d'une approche en termes d'économie institutionnelle dans la continuité des analyses économiques de la nouvelle économie institutionnelle élaborée en particulier par Douglass North<sup>64</sup>. Jusqu'où la capacité de l'empire à faire baisser les coûts de transaction sur son territoire par la mise en place d'une propriété privée protégée et d'institutions encourageant le commerce joua dans l'intégration des économies générales et la mise en place d'une éventuelle croissance? La question est difficile et débattue. Mais on peut par contraste s'interroger sur la situation entraînée par un risque de prédation plus élevé : dans quelle mesure la perspective de pillage, la difficulté à circuler et le poids fiscal plus grand de l'armée purent contribuer à un processus partiel de désinstitutionnalisation de l'économie, en parallèle avec d'autres phénomènes indépendants, comme la disparition des métiers de banque à la même époque? Le développement de la prédation aux dépens de Rome<sup>65</sup>

62. Phénomène qui trouve des échos dans d'autres moments marqués par la prédation, comme lorsque les élites romaines se replient sur l'Afrique après le sac de 410. Voir aussi, pour le haut Moyen Âge, Pearson, « Piracy... », art. cité, 37, p. 343. Mais les crises internes à l'empire pouvaient se révéler tout autant capables de désorganisation, ainsi qu'en témoigne Ausone à propos du conflit qui opposa Autun à Victorin ; voir Antony Hostein, *La cité et l'empereur. Les Éduens dans l'Empire romain d'après les Panégyriques latins*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, p. 148-149 et 445. Sur l'abandon de la rive droite du Rhin : Alexander Reis, *Nida-Heddernheim im 3. Jahrhundert n. Chr. Studien zum Ende der Siedlung*, Francfort, Schnell & Steiner, 2010, ici p. 271-274, et Christian Witschel, « Die Provinz Germania superior im 3. Jahrhundert. Ereignisgeschichtlicher Rahmen, quellenkritische Anmerkungen und die Entwicklung des Städtewesens », dans Schatzmann, Martin-Kilcher (éd.), *L'Empire romain en mutation*, op. cit., p. 23-64.

63. Jean-Michel Carrié, « Le bilan économique de la guerre dans l'Empire romain tardif », dans Andreau, Briant, Descat (éd.), *Économie antique*, op. cit., p. 103-124.

64. Voir ainsi Elio Lo Cascio, « The Role of the State in the Roman Economy: making use of the New Institutional Economics », dans Peter F. Bang, Mamoru Ikeguchi, Harmut G. Ziche, *Ancient Economies, Modern Methodologies: Archaeology, Comparative History, Models and Institutions*, Bari, Edipuglia, 2006, p. 215-234 ; Peter F. Bang, « The ancient economy and New Institutional Economics », *Journal of Roman Studies*, 99, 2009, p. 194-206.

65. Car, dans la période républicaine, elle avait pu servir la prospérité romaine : Bang, « The ancient economy... », art. cité, p. 202-203. On verra aussi ses réflexions p. 205 sur l'empereur comme « marchand de protection ».

entraînait un risque nouveau qui, à terme, n'était sans doute pas négligeable dans les grands équilibres économiques de l'empire, puisque ces derniers semblent avoir reposé sur des marges étroites<sup>66</sup>.

Si l'on considère la période à l'échelle des cités, il faut convenir que c'était, pour elles, la survenue d'un risque nouveau ou, pour les plus anciennes, oublié<sup>67</sup>. Face à ce risque, leur vulnérabilité était très inégale et dépendait de nombreux facteurs : localisation géographique, taille de la cité, proximité d'une garnison romaine, présence d'une muraille, réactivité de la population, capacité à mobiliser les puissants personnages qui pouvaient décider de la protection de la cité... Les cités n'étaient donc pas totalement dépourvues de capacités à faire face<sup>68</sup>. Elles pouvaient aussi faire preuve d'une remarquable résilience : se remettre des dévastations d'un raid n'exigeait sans doute pas des capacités bien différentes de celles mobilisées pour se remettre d'un incendie, d'une inondation, d'un séisme ou d'une peste. Comme pour les autres calamités, c'est surtout, semble-t-il, la récurrence ou la survenue simultanée de crises de natures différentes qui épuisent les cités.

Dans une certaine mesure, il était possible, face à la prédation, de corriger partiellement sa vulnérabilité en se dotant d'une muraille, de fortifications. Pour une région qui se considérait comme particulièrement exposée, la meilleure des protections envisageable fut rapidement la présence de l'empereur, présence qui normalement garantissait la sécurité et l'intérêt bienveillant du défenseur de l'empire. Certes, la présence d'un empereur pouvait garantir une tranquillité face à la prédation, mais une telle attente de la part des provinciaux favorisa les usurpations. L'instabilité du pouvoir impérial, en partie liée à cette situation, entraîne aussi une insécurité provinciale : les armes des compétiteurs au pouvoir s'affrontent, choisir le mauvais parti, c'est s'exposer

66. Pour la période considérée, l'empereur se retrouve facilement en situation d'impécuniosité et doit alors user d'expédients. La prédation diminuait sa capacité fiscale. Les grands équilibres économiques, à commencer par le budget de l'État, nous restent dans une large mesure inconnus, on peut cependant essayer de se donner des ordres d'idées, on pourra voir par exemple les réflexions proposées par Peter F. Bang, « Romans and Mughals. Economic integration in a tributary empire », dans Lukas De Blois, John Rich (éd.), *The Transformation of Economic Life under the Roman Empire (Proceedings of the Second Workshop of the International Network Impact of Empire)*, Amsterdam, Brill, 2002, p. 1-27.

67. Nous résumons ici les analyses que nous avons développées, à partir de l'exemple de l'époque de Marc Aurèle, dans « "Il avertissait les cités de se méfier des pestes, des incendies, des tremblements de terre", crise militaire, frumentaire et sanitaire : les cités de l'Occident au temps de la peste antonine », dans Mireille Cébeillac-Gervasoni, Clara Berrendonner, Laurent Lamoine, *Gérer les territoires, les patrimoines, les crises : le quotidien institutionnel II*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2012, p. 451-470.

68. Outre l'exemple de Tours vu plus haut, il faut citer celui de *Saldæ* connu par AE, 1928, 38.

au pillage. Autun et les Éduens en firent l'amère expérience. Après la mort de Postumus, ils subirent un long siège – sept mois – face à l'armée de Victorinus, soucieuse de punir une puissante cité qui avait tenté de renouer avec le pouvoir légitime romain<sup>69</sup>. Même s'il faut observer que de tels sièges sont plus l'exception que la règle, cet exemple illustre bien la capacité de certaines villes à résister au pouvoir en place et le paradoxe qui frappe l'empire dans de tels cas : sa défense contre les conflits génère des conflits internes à l'empire, la prédation est finalement conduite par celui qui doit l'empêcher. Au regard du point de résistance que pouvait constituer une cité mobilisée et dotée de bonnes murailles, de l'appui potentiel qu'elle pouvait donner à un usurpateur, on comprend que Dexippe – qui en son temps avait défendu Athènes contre un raid des Hérules – ait souligné, à propos de Trajan Dèce, l'ambiguïté du pouvoir impérial face aux capacités de défense locales :

Dèce, l'empereur de Rome, considérait avec crainte la force combative des Thraces, redoutant qu'elle ne fût à l'origine de quelque coup de force menaçant la stabilité de son pouvoir. Aussi s'efforça-t-il, dans une lettre, de les empêcher de mener une sortie contre les ennemis : sans laisser paraître les intentions qu'il avait en tête, il tâchait de les contrôler par la peur, pour éviter qu'en allant trop loin, ces gens sans expérience de la guerre n'eussent à vérifier le caractère inopportun de leur impulsivité, avant que les secours qu'il leur envoyait ne pussent être sur place<sup>70</sup>.

La nécessité de faire face à la prédation entraîne donc une redistribution des capacités de défense, ce qui ne manquait pas à terme de conséquences politiques : dans un contexte de guerre civile, une cité fortifiée contre les barbares pouvait aussi constituer un problème pour une armée impériale, l'armée redéployée engageait des rapports nouveaux avec les civils et les autorités. Dans une certaine mesure, la redéfinition des risques et des capacités de les affronter peut aussi déterminer une redéfinition de l'usage de l'espace : à terme le cœur des villes se contracte, se ferme et se fortifie, même si l'on sait aujourd'hui que ce mouvement fut bien plus lent et ordonné que ce que l'on avait un temps imaginé ; les campagnes doivent aussi se protéger<sup>71</sup>, se résoudre parfois à être abandonnées à leur sort.

69. Hostein, *La cité et l'empereur...*, op. cit., p. 146-154.

70. Dexippe, *Scythica*, F22 Martin, 1, tr. fr. Puech, « Comment il faut écrire, dans la tradition classique, l'histoire des guerres romaines contre les Barbares », art. cité, p. 53.

71. Van Ossel, *Établissements ruraux...*, op. cit., p. 53, 163-165, 173.

## L'empire prédateur

Le monopole progressivement mais fermement imposé par Auguste sur les dividendes de la victoire militaire, des plus matériels aux plus symboliques, avait placé la question du butin fait par les armées romaines en dehors des luttes politiques : comme l'apprit à ses dépens Licinius Crassus<sup>72</sup>, le temps des *imperator* était bel et bien fini. Ce monopole dura jusqu'au Bas-Empire<sup>73</sup>, pourtant les difficultés militaires du III<sup>e</sup> siècle ramenèrent, mais d'une manière nouvelle, le butin au cœur des débats politiques implicites qui animaient l'empire. C'est d'abord l'absence du butin qui amena le débat sur les guerres de l'empire. Après la mise en coupe réglée de la Dacie et de ses trésors par Trajan, au début du II<sup>e</sup> siècle, la partie occidentale de l'empire ne recevait plus de terres extérieures susceptibles d'offrir un butin considérable : les guerres ne pouvaient qu'y être coûteuses. L'Orient sembla offrir des possibilités plus grandes tant que Rome put accéder au cœur de la Mésopotamie. Bien que terni par l'historiographie de la fin de l'Antiquité, le pillage de Séleucie du Tigre par les troupes d'Avidius Cassius entraîna un butin non négligeable : de très nombreux captifs, des objets précieux rapportés à Rome. Les bénéfiques en furent sans doute cependant rapidement dilapidés par le retour coûteux des nombreuses troupes engagées dans le conflit, par le triomphe fastueux des deux Auguste puis par les difficultés considérables touchant l'empire, menaces graves sur le Danube et épidémie de peste qui fut finalement même attribuée à la rapacité des soldats lors du sac de Séleucie<sup>74</sup>. Le pillage de Ctésiphon par les troupes de Septime Sévère procura assurément encore un butin considérable et glorieux : les trésors du Grand Roi des Parthes. Hérodien y voit un effet de la fortune, mais Dion souligne comment l'armée agit comme si son seul but était le pillage<sup>75</sup>. Dans cette région toutefois, ces succès du début 198 furent les derniers pour une longue période.

L'arrivée au pouvoir des Sassanides inversa la situation stratégique, et ce fut Rome qui fut obligée de subir la prédation de son voisin. À l'exception possible

72. Michel Tarpin « M. Licinius Crassus imperator, et les dépouilles opimes de la République », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 77-2, 2003, p. 275-311.

73. Bilan pour l'époque postérieure à Constantin, dans Roland Delmaire, *Largesses sacrées et res privata. L'aerarium impérial et son administration du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, Rome, École française de Rome, 1989, p. 412-413.

74. Ammien Marcellin, XXIII, VI, 24 ; SHA, *Vita Veri*, VIII, 1-4.

75. Hérodien III, 9, 10-12 ; Dion Cassius, LXXV (LXXVI), 9 ; voir Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., p. 17.

des coups de main audacieux et heureux d'Odénath<sup>76</sup>, il fallut attendre Carus et Numérien dans l'été 283 pour voir les armées romaines prendre à nouveau les grandes cités de la Mésopotamie perse<sup>77</sup>. Dans l'économie générale de l'empire, les guerres s'inscrivent désormais dans le passif, et tout effort militaire, même couronné de succès, est subordonné à l'exercice d'une pression fiscale. Ce fut la réponse de Marc Aurèle à ses soldats, demandant une gratification après la victoire : tout ce qu'il pourrait leur donner serait pris à leurs concitoyens et parents<sup>78</sup>. Tous les empereurs ne voulurent ni ne purent maintenir une telle attitude : il s'agissait aussi de tenir compte des demandes d'une armée professionnelle pour qui les guerres se révélaient bien plus dures et difficiles. Dans un empire très inégalement exposé à la prédation de ses voisins, ce sont alors les exigences fiscales impériales qui pouvaient passer pour prédatrices aux yeux des régions et couches sociales protégées. La situation est alors dépeinte sous les traits de la tyrannie et du paradoxe : le mauvais prince cupide ravage son empire et lui extorque les richesses que la victoire ne lui donne pas. Deux exemples peuvent illustrer la situation. Traditionnellement, la célébration d'une victoire impériale entraînait une demande d'or coronaire<sup>79</sup>. C'était une pratique qui remontait à l'époque hellénistique et républicaine, les cités offrant des couronnes d'or au prince victorieux. Pratique au départ proche du butin, c'était aussi pour les cités une occasion de communication politique avec le pouvoir victorieux. Sous l'empire, ce dernier caractère ne s'était pas perdu, mais la pratique avait aussi évolué vers un impôt déguisé exceptionnel. Tout l'empire devait célébrer la victoire en envoyant de l'or et de l'argent – les couronnes étaient toujours réalisées mais comptaient moins que les sommes réelles. Les bons empereurs pouvaient en faire remise<sup>80</sup>, les mauvais en abusaient. Ce fut le cas de Caracalla, aux dires de Dion Cassius, qui enchaîna conflit après conflit et pressura les contribuables – jusqu'aux sénateurs<sup>81</sup>. Sans butin véritable, les victoires devenaient coûteuses pour tous, elles perdaient leur sens et ne pouvaient plus offrir une légitimation au pouvoir

76. Benjamin Isaac, *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 32.

77. Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., Paris, 2006, p. 188.

78. Dion Cassius, LXXI (LXXII), 3, 3-4.

79. Marianne Coudry, « Les origines républicaines de l'or coronaire », dans id., Humm (éd.), *Praeda*, op. cit., p. 153-185. Un bon exemple en 198 : IGBulg [= *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*], 659 ; J. H. Oliver, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri*, Philadelphie, American Philosophical Society, 1989, p. 217.

80. Ainsi, pour Marc Aurèle et Lucius Vèreus, voir *ibid.*, n° 177, et pour Alexandre Sévère, *ibid.*, n° 275 (P. Fayum, 20).

81. Dion Cassius, LXXVII (LXXVIII), 9.

de l'empereur. Le récit du règne de Maximin dans l'œuvre d'Hérodien en offre un second exemple et montre l'aggravation de la situation. Dans le récit de ce dernier, les expéditions de Maximin en terre germanique ne sont pas dépourvues de butin<sup>82</sup>, mais le coût politique en est trop lourd : « À quoi bon faire du butin sur l'ennemi si c'était pour dépouiller et priver ses compatriotes de leurs biens<sup>83</sup> ? » Et finalement, pour Hérodien, c'est la pression fiscale exercée sur les biens des cités qui paraît un siège et un pillage, les identités civiques sont heurtées par la confiscation des ornements des cités et des biens de temples, trésors sacrés qui ne finirent pas dans un bras du Rhin mais dans les ateliers monétaires impériaux<sup>84</sup>. La révolte de Thysdrus montre qu'il ne s'agit pas là seulement de la rhétorique propre à Hérodien et que cela témoigne des graves déséquilibres induits par l'hétérogénéité de la pression prédatrice sur un empire qui ne saisit pas les priorités militaires partout de la même manière.

Empêcher les barbares de faire du butin, en faire soi-même à leurs dépens et à quel coût ? Avec la répétition des crises militaires après 230, cela devint un enjeu finalement vital dans les relations du pouvoir impérial avec les cités et avec l'armée. Comme Hérodien lui-même le reconnaît dans le cas de Maximin, ces guerres permettaient bel et bien de faire, malgré tout, du butin, ce qui posait la question de son usage et de sa répartition. Un cas nouveau apparut cependant, le butin de butin. La situation décrite par l'inscription d'Augsbourg semble avoir été assez typique : c'est à leur retour que les pillards barbares sont attaqués par l'armée romaine, alors qu'ils sont encombrés de captifs et de richesses. C'était déjà la situation de Pomponius contre les Chattes dans les années 50, ce fut aussi ce qui permit à Marc Aurèle de punir les Marcomans de leurs incursions dans l'empire : « Il mit en déroute les Marcomans pendant qu'ils traversaient le Danube et rendit aux habitants des provinces le butin qu'ils leur avaient pris<sup>85</sup>. » On a vu l'importance de la libération des captifs dans cette situation. La récupération du butin matériel soulève d'autres problèmes : comment rendre aux provinciaux ce qui a été pris, comment savoir à qui rendre de l'argenterie découpée en morceaux, des pièces, des outils agricoles, des ex-voto, de la vaisselle ? Nul doute que le fisc impérial devait reprendre une grande partie de ces richesses. Comment une telle situation était-elle perçue, organisée ? Des dérives étaient possibles,

82. Hérodien, VII, 2, 3-4 et 9.

83. Id., VII, 3, 1 ; traduction française par Denis Roques, *Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 176.

84. Id., VII, 3, 5-6.

85. SHA, Vita Marci, XXI, 10 : *Marcomannos in ipso transitu Danuvii delevit et praedam provincialibus reddidit.*



comme en témoigne l'histoire de Carausius au début du règne de Dioclétien, telle que racontée par Eutrope : « Il faisait souvent prisonniers de nombreux barbares mais le butin n'était pas intégralement rendu aux provinciaux ni envoyé aux empereurs ; on s'était mis à le soupçonner de laisser passer à dessein les barbares afin de les intercepter avec le butin et de s'enrichir à cette occasion<sup>86</sup>. » On voit là une collusion objective entre les barbares et ceux qui, censés pourtant défendre l'empire, pouvaient également recueillir les fruits de la prédation. Il s'agit certes aussi d'accabler un usurpateur qui résista longtemps et fièrement au pouvoir légitime : la figure de Carausius reste définitivement marquée par l'image très dévalorisante qu'élaborèrent à son encontre les Tétrarques et leurs soutiens. Carausius – comme ensuite son successeur Allectus – est un archipirate, le chef d'une bande de pirates rebelles, image que l'historiographie moderne a volontiers reprise, même s'il fut un acteur politique qui revendiquait la même légitimité qu'un Dioclétien ou un Maximien<sup>87</sup>. On peut alors légitimement se demander si ce que l'on observe pour l'usurpateur n'existait pas aussi dans une certaine mesure pour le pouvoir ordinaire.

Le comportement de Carausius par rapport au butin ne soulevait pas qu'une question d'enrichissement personnel et de corruption, il engageait aussi un rapport politique à ses soldats. Les questions de la répartition du butin et de son usage avaient en effet pris une importance considérable à partir des grandes crises militaires des années 250. Le pouvoir impérial devait répondre aux demandes de l'armée. Incapables de trouver la victoire, ses titulaires sont dans une position fragile, et leur pouvoir est éphémère lorsqu'ils ne peuvent faire face. Même pour ceux qui parviennent à durer, comme Gallien, Postume, Aurélien ou Probus, la situation n'est jamais acquise. Le partage du butin est un élément important des rapports entre l'empereur et ses troupes, il a pu devenir déterminant, vital. Il n'engageait pas nécessairement uniquement le rapport entre l'empereur et les soldats du rang, il faut aussi penser au noyau des officiers qui entouraient le prince et faisaient la médiation avec les troupes.

86. Eutrope IX, 21 : *Multis barbaris saepe captis nec praeda integra aut provincialibus reddita aut imperatoribus missa, cum suspicio esse coepisset consulto ab eo admitti barbaros, ut transeuntes cum praeda exciperet atque ac se occasione ditaret [...]* ; traduction française par Stéphane Ratti, *Les empereurs romains d'Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d'Eutrope*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 148 (légèrement modifiée) et p. 355 pour un bref commentaire. Voir aussi les récits très proches d'Aurélius Victor, 39, 21, et d'Orose, VII, 25, 3. Sur l'usurpation de Carausius : Peter J. Casey, *Carausius and Allectus. The British Usurpers*, Londres, Taylor & Francis, 1994, p. 52-53 ; Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., p. 193.

87. Pan. Lat., II (10), XII ; Pan. Lat., IV (8), VI, XII et XVI ; ce second texte, prononcé en 297, abonde au demeurant en notations sur la prédation soit subie, soit exercée par l'empire.

On jugera de l'importance politique de cette question du butin au regard de deux récits notables et opposés.

Tout d'abord l'histoire de Postume, ou plutôt la double histoire de Postume : celle de son accession au pouvoir et celle de sa chute. Deux versions de son accession au pouvoir nous sont procurées par nos sources. Dans l'une, il est un usurpateur involontaire, porté au pouvoir par les troupes. Dans l'autre, plus proche peut-être de la vérité, plus précise en tout cas, et qui semble remonter à Dexippe mais qui nous a été transmise par Zosime et Zonaras, Postume prend le pouvoir pour une raison de partage du butin :

Postume, commis à la garde du Rhin pour interdire aux barbares qui habitaient au-delà du fleuve le passage en territoire romain, s'en prit à un parti qui avait réussi à traverser le fleuve à son insu et revenait chargé de butin : il en tua un grand nombre, leur enleva tout le butin et le partagea aussitôt entre ses soldats. Albanus, l'ayant appris, lui envoya l'ordre de le lui livrer, ainsi qu'au jeune Gallien. Postume appela alors ses soldats et leur réclama leur part de butin dans le but de les exciter à la révolte ; ce qui advint<sup>88</sup>.

Malgré ses approximations – Albanus est en fait Silvanus et le jeune Gallien est en fait Salonin qui se trouvait alors à Cologne –, ce récit a le mérite de nous montrer comment la répartition du butin est un enjeu disciplinaire mais aussi un levier politique et le symbole du pouvoir. Postume fut porté sur le trône grâce à sa capacité à distribuer du butin, son refus de le faire lui coûta en revanche finalement la vie. Eutrope raconte comment « il fut tué au cours d'une révolte de ses soldats, pour n'avoir pas autorisé la troupe à piller Mayence qui s'était soulevée contre lui au moment où Laelianus fomentait sa révolte<sup>89</sup> ».

Notre second cas, en revanche, nous montre qu'il n'y avait pas de fatalité et témoigne qu'un empereur pouvait encore reprendre en main le contrôle de ses armées qui ne s'étaient pas laissées complètement aller à la prédation. Il

88. Zonaras, XII, 24 ; tr. fr. Hiernard, « Un témoin archéologique... », art. cité, p. 255 ; voir aussi Henri Lavagne, « Une nouvelle inscription d'Augsbourg et les causes de l'usurpation de Postume », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 138-2, 1994, p. 431-446, ici p. 440. Sur cet épisode et ses sources, voir Ingemar König, *Die gallischen Usurpatoren von Postumus bis Tetricus*, Munich, C. H. Beck, 1981, p. 46-49 ; Bruno Bleckmann, *Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung. Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras*, Munich, Herbert Utz, 1992, p. 243-248 ; Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., p. 143.

89. Eutrope IX, 9 : *Qui seditione militum interfectum est, quod Mogontiacum, quae adversus eum rebelaverat Laeliano res novas moleinte, diripiendam militibus tradere noluisse* ; tr. fr. Ratti, *Les empereurs romains...*, op. cit., p. 145 (légèrement modifiée), et voir p. 324 pour un bref commentaire. Voir Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., p. 161-162.

s'agit d'Aurélien parti à la reconquête de la partie orientale de l'empire, passée sous le pouvoir de Zénobie de Palmyre, et arrivant devant la ville de Tyane<sup>90</sup>. Celle-ci refuse de se rendre et ferme ses portes. Furieux, Aurélien décrète que, une fois Tyane prise, il ne laissera pas un chien vivant dans la cité. C'était promettre à ses troupes un sac complet de la ville en utilisant une image que l'on peut déjà trouver dans Polybe, une vieille tradition de l'armée romaine<sup>91</sup>... Mais la ville ne fut pas mise à sac, et pour faire face aux demandes de ses soldats, privés d'un butin désiré, Aurélien répondit : « J'ai dit que je ne laisserai pas un chien vivant dans cette ville ? Eh bien ! Tuez tous les chiens<sup>92</sup>. » L'*Histoire Auguste* ne détaille pas plus le discours d'Aurélien et dépeint la noble attitude des soldats convaincus, apparemment, par ce jeu de mots. C'est que l'auteur anonyme tardif est plus intéressé par une longue digression de son cru sur Apollonius de Tyane. Une autre source, mal connue, l'*Anonymus post Dionem*, précise les choses : Aurélien y convainc ses soldats en distinguant une guerre de libération d'une guerre de conquête, en expliquant les raisons stratégiques qui empêchaient de piller la ville, il s'agissait de travailler au ralliement de l'empire : « Nous combattons pour libérer ces villes et, si nous commençons par les saccager, alors elles ne nous seront plus loyales ; il vaudra mieux chercher le butin sur les Barbares, en épargnant celles-ci qui sont nôtres<sup>93</sup>. » La prédation n'était donc pas une fatalité, le redressement de l'empire pouvait s'appuyer aussi sur son armée et sur le groupe d'officiers efficaces qui s'étaient emparés du pouvoir à partir de la mort de Gallien. Aurélien réussit là où Postume échoua. Il permit le pillage de Palmyre quand même, lors de la seconde prise de la ville, mais il s'agissait là d'un message politique bien plus que de céder aux soldats<sup>94</sup>...

La prédation jouait donc un rôle important et accru dans les pratiques militaires romaines. Le butin apparaît comme un enjeu tactique essentiel. Il concourait grandement à la motivation des soldats. À la fin de l'Antiquité, le butin est l'horizon d'attente du soldat professionnel en campagne

90. Alaric Watson, *Aurelian and the Third Century*, Londres/New York, Routledge, 1999, p. 71-72.

91. Polybe, X, 15, 5, dans sa célèbre description du pillage d'une ville par l'armée romaine, description dont on peut se demander dans quelle mesure elle correspondait à la réalité : Adam Ziolkowski, « *Urbs direpta, or how the Romans sacked cities* », dans Rich, Shipley (éd.), *War and Society in the Roman World*, op. cit., p. 69-91.

92. SHA, *Divus Aurelianus*, XXIII, : « *canem* », inquit, « *negavi in hac urbe me relicturum : canes omnes occidite* » ; tr. fr. Chastagnol, *Histoire Auguste*, op. cit., p. 995.

93. C. Müller, FHG [= *Fragmenta Historicorum Graecorum*], IV, p. 197, 4 ; traduction Jean-Pierre Callu, « D'Évagre à l'*Histoire Auguste* », art. cité, p. 80, n. 41, que l'on verra aussi pour l'analyse des rapports de ce texte avec le récit de l'*Histoire Auguste* et peut-être avec Eusèbe de Nantes.

94. Watson, *Aurelian...*, op. cit., p. 81-82 ; Christol, *L'Empire romain...*, op. cit., p. 166.

pour Végèce, et un puissant moyen de l'encourager<sup>95</sup>. Cette motivation avait cependant un revers grave en termes de discipline et de cohésion au combat, la précipitation pour profiter des dépouilles de l'ennemi pouvait désorganiser les premiers rangs dans la bataille et entraîner le retournement de son issue, parce qu'on la croyait gagnée. L'*Histoire Auguste* place sous Claude un tel épisode<sup>96</sup>. Même si la victoire ne fut pas, cette fois-ci, remise en cause, la cupidité et l'inconscience de ses soldats auraient alors coûté la vie à deux mille hommes. Claude aurait alors sévi fortement envers les soldats. S'il est difficile de se prononcer sur la réalité de cet épisode particulier, qui a pu être aussi bien inventé que repris à la narration de Dexippe, il s'agissait en tout cas réellement d'une question tactique importante et présente dans la longue durée de l'histoire militaire, comme en témoigne le *Strategikon* de Maurice<sup>97</sup>. Le comportement prédateur des soldats pouvait aussi être coûteux, on l'a vu, quand il se retournait contre l'empire à l'occasion de guerres civiles, de conflits entre usurpateurs. Les déplacements de troupes pouvaient alors se révéler très pesants, bien plus que les exigences courantes que des soldats en déplacement pouvaient avoir auprès des civils<sup>98</sup>. Toutefois, en temps plus ordinaire et dans la mesure de ses capacités, le pouvoir impérial s'attachait à montrer qu'il disciplinait ses soldats et protégeait les cités et les communautés locales, ces dernières pouvant faire graver sur la pierre le rappel à l'ordre de l'empereur pour dissuader les soldats cupides<sup>99</sup>.

95. Végèce, II, 24, 2 : [...] non tantum gloriosa uictoria sed etiam amplior praeda [...], et III, 26, 30 : Milites timor et poena in sedibus corrigit, in expeditione spes ac praemia faciunt meliores.

96. SHA, *Divus Claudius*, XI, 5-8.

97. Maurice, *Strategikon*, VIIA, 14, éd. George T. Dennis, *Maurice's Strateikon: Handbook of Byzantine Military Strategy*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1984, ici p. 78. Sur cette phase de la bataille dans l'Antiquité tardive, Sylvain Janniard, *Les transformations de l'armée romano-byzantine (III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.) : le paradigme de la bataille rangée*, thèse de doctorat dirigée par J.-M. Carrié, École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 407.

98. Voir les réflexions de Lukas de Blois, « The crisis of the third century A.D. in the Roman Empire: a modern myth? », dans id., Rich (éd.), *The Transformation of Economic Life...*, op. cit., p. 204-217, ici p. 211-212.

99. Voir Peter Herrmann, *Hilferufe aus römischen Provinzen: ein Aspekt der Krise des römischen Reiches im 3 Jhd n. Chr.*, Göttingen/Hambourg, Joachim Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften, 1990; Tor Hauken, *Petition and Response. An Epigraphic Study of Petition to Roman Emperors 181-249*, Bergen, Norwegian Institute at Athens, 1998. Nous avons abordé certains aspects de cette question dans Benoît Rossignol, « Élitisme locaux et armées : quelques problèmes », dans Mireille Cébeillac-Gervasoni, Laurent Lamoine (éd.), *Les élites et leurs facettes*, Clermont-Ferrand/Rome, École française de Rome, 2003, p. 349-380, ici p. 360-361; et « Les attitudes de quelques agents du prince à l'époque des guerres des règnes de Marc Aurèle et Commode », *Cahiers Glotz*, 21, 2010, p. 119-137, ici p. 128-129 : l'exercice du pouvoir même à une échelle subordonnée pouvait toujours s'accompagner de l'exercice du type particulier de prédation qu'est la corruption.

Les crises militaires qui touchent l'empire entre 155 et 285 montrent incontestablement que la question de la prédation s'est réimposée avec force au sein des rapports politiques et militaires dans le monde romain. La prédation n'est plus le privilège d'une armée romaine conquérante, elle est aussi subie, il faut s'en défendre, il faut en jouer. Elle devient donc un enjeu important pour le pouvoir et s'impose dans les représentations politiques, le bon empereur doit protéger ses provinces des raids barbares, affaiblir leur cupidité<sup>100</sup>, restituer le butin aux provinciaux, en faire lui-même aux dépens des ennemis. Au cœur des difficultés, dans le contexte d'un empire divisé et affaibli, la prédation semble un enjeu essentiel dans les rapports du prince face à ses soldats, elle est en tout cas, pour l'historiographie ancienne de la période, une pierre de touche pour distinguer l'usurpateur de l'empereur légitime. Le redressement du IV<sup>e</sup> siècle ne constitua pas un retour en arrière : le défi de la prédation resta présent jusqu'à la fin de l'empire.

Benoît ROSSIGNOL

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / Anhima-UMR 8210

100. On verra, par exemple, les ruses proposées par l'auteur de l'*Histoire Auguste* dans sa *Vie de Pescennius niger*, X, 1-2 et 7. La dernière de ces ruses est peut-être une rétroprojection par l'auteur, sur une figure idéale d'empereur disciplinant les soldats, d'une mesure décidée après la terrible défaite d'Abritus où les Goths s'étaient emparés de quantités sans doute considérables d'or ; on verra sur cela la belle étude d'Aleksander Bursche, « The Battle of Abritus, the Imperial Treasury and Aurei in Barbaricum », *The Numismatic Chronicle*, 173, 2013, p. 151-168, pl. 32-37.



# Predatory Warfare – the Moral and the Physical

Guy Halsall

The terms that we consider in this volume – looting, tribute paying, the taking of captives and predation – are haunted by some important assumptions. One is an implicit opposition between predation and some other type of warfare. Presumably, following usual military historical typologies, that type of war would be one based around set-piece battles. But is any sort of warfare not predatory? Also possibly implicit in our rationale is a concentration on what we might term the physical or the material, on the economic uses of the things taken during such warfare. In that analysis, the focus remains on the deliberate, human manipulation of objects. This paper aims to rake up those presuppositions, bring them to the surface and swirl them about.

At the very beginning of the analysis, we must recognise the diversity of early medieval warfare. One cannot take the whole era from 450 to 900, across all of Western Europe, and treat it interchangeably as far as warfare is concerned<sup>1</sup>. The sixth century differed from the seventh in many areas, one of the clearest of which was the organisation and practice of warfare<sup>2</sup>. The late seventh century and the decades around 700 saw further important economic developments<sup>3</sup>. Finally, there were more changes in the ninth century, many of which were at least exacerbated by the Vikings, the way in which they

1. This issue of diversity and change was one that I endeavoured to highlight in Guy Halsall, *Warfare and Society in the Barbarian West, c. 450-900*, London, Routledge (Warfare and History), 2003.

2. I explored the change between the sixth and seventh centuries in a Leverhulme Major Research Fellowship project entitled 'The Transformations of the Year 600'. A volume stemming from that project will appear in the future.

3. The social and economic importance of the period around 700 needs greater recognition. Ganshof thought the era was crucial to the development of 'feudalism'. François-Louis Ganshof, *Feudalism*, 3rd edn, Toronto/London, University of Toronto Press (Medieval Academy Reprints for Teaching, 34), 1964. Although the specifics and details of Ganshof's argument have been critiqued and rejected, that he had identified a real period of important change seems reasonable: Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 71-74. On economic change, see, e.g., Inge-Lise Hansen, Chris Wickham (ed.), *The Long Eighth Century*, Leiden, Brill (Transformation of the Roman World, 11), 2000.

practised warfare, particularly raiding and predation, and by the responses to it<sup>4</sup>. In *Warfare and Society in the Barbarian West* I found it helpful to discuss the raising of armies century by century<sup>5</sup>. To do otherwise obscured many important changes, although of course these generally remained in the sphere of hypothesis. Separating the data according to date and place usually left one with little evidence but nonetheless revealed potentially important differences between various times and places.

In assessing the role of plunder and booty in medieval warfare, the composition of armies, their size and how they were raised are all issues of crucial importance. One might expect the distribution and circulation of plunder to differ significantly in small armies composed essentially of aristocrats and their retainers, compared with that in large armies with a greater percentage of small-holding farmers, or ones raised on more of a levy basis. The ease with which armies might have been raised might have been closely related to issues of remuneration through booty. Historiographically, the clearest example of the exploration of such a possibility would lie in the late Tim Reuter's theories about the ends of Carolingian military expansion<sup>6</sup>. We cannot speak of a "general early medieval culture of predatory warfare", at least in any detail.

4. This is of course a subject with an enormous bibliography. See also Lucie Malbos' contribution to this volume. As a fairly representative sample of work from roughly the last twenty-five years (most of which contains very full bibliographies), see Richard Abels, "English Logistics and Military Administration, 871-1066. The Impact of the Viking Wars", in Anne Nørgård Jørgensen, Birthe L. Claussen (ed.), *Military Aspects of Scandinavian Society in a European Perspective AD 1-1300*, Copenhagen, National Museum (National Museum Studies in Archaeology and History, 2), 1997, p. 256-265; Erik Christiansen, *The Norsemen in the Viking Age*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2002; Simon Coupland, "The Rod of God's Wrath or the People of God's Wrath? The Carolingians' Theology of the Viking Invasions", *Journal of Ecclesiastical History*, 42/4, 1991, p. 535-554; id., "From Poachers to Gamekeepers. Scandinavian Warlords and Carolingian Kings", *Early Medieval Europe*, 7/1, 1998, p. 85-114; id., "The Frankish Tribute Payments to the Vikings and their Consequences", *Francia*, 26/1, 1999, p. 57-75; Guy Halsall, "Playing by Whose Rules? A Further Look at Viking Atrocity in the Ninth Century", *Medieval History*, 2/2, 1992, p. 3-12; Niels Lund, "Allies of God or Man? The Viking Expansion in a European Perspective", *Viator*, 20, 1989, p. 45-59; Simon MacLean, "Charles the Fat and the Viking Great Army. The Military Explanation for the End of the Carolingian Empire (876-88)", *War Studies Journal*, 3/2, 1998, p. 74-95; Gareth Williams, "Raiding and Warfare", in Stefan Brink, Neil Price (ed.), *The Viking World*, London, Routledge (Routledge Worlds), 2008, p. 193-103 (this has, alas, a surprisingly dated bibliography).

5. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 40-110.

6. Timothy Reuter, "Plunder and Tribute in the Carolingian Empire", *Transactions of the Royal Historical Society*, 5th ser., 35, 1985, p. 75-94; id., "The End of Carolingian Military Expansion", in Peter Godman, Roger Collins (ed.), *Charlemagne's Heir. New Perspectives on the Reign of Louis the Pious*, Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 391-405.



The shortage of data makes precision difficult and aggregation almost unavoidable, but what we say should be inflected by this point.

## Economic Background

One particularly important variable that underlines this point is the economic context within which warfare was waged. The nature of early medieval evidence is such that we can say far more, in far more detail, about the economics of different regions at particular points in time than we can about the armies that operated in those contexts. This in turn means that this knowledge must govern what we suggest about armies and warfare, not the other way round. Historiographically, this seems like an obvious point, but it must be remembered that the most prolific writer on early medieval warfare, Bernard S. Bachrach, has adopted the diametrically opposite approach<sup>7</sup>.

Working from these data further underlines regional diversity and chronological change. If fifth- and sixth-century north-west Europe is a particularly clear point of economic regression, more southerly regions cannot exactly be said to have been experiencing economic growth at that time<sup>8</sup>. The northern economy picked up, as is well-known, in the seventh century, but by the end of that century other regions, like the south of Gaul, were undergoing economic decline<sup>9</sup>. The eighth and especially ninth centuries saw further growth,

7. See, e. g., Bernard S. Bachrach, *Merovingian Military Organization, 481-751*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1972; id., *Armies and Politics in the Early Medieval West*, London, Variorum, 1993; id., *The Anatomy of a Little War. A Military and Diplomatic History of the Gundovald Affair*, Boulder, Westview Press (History and Warfare), 1994; id., "Medieval Military Historiography", in Michael Bentley (ed.), *The Routledge Companion to Historiography*, London, Routledge, 1997, p. 203-220; id., "Early Medieval Europe", in Kurt Raaflaub, Nathan Rosenstein (ed.), *War and Society in the Ancient and Medieval Worlds. Asia, the Mediterranean, Europe, and Mesoamerica*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press (Center for Hellenic Studies Colloquia), 1999, p. 271-307; id., "Early Medieval Military Demography. Some Observations on the Methods of Hans Delbrück", in Donald J. Kagay, L. J. Andrew Villalon (ed.), *The Circle of War in the Middle Ages. Essays on Medieval Military and Naval History*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 1999, p. 3-20; id., *Early Carolingian Warfare. Prelude to Empire*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2000. All this work has been heavily criticised by historians of the early middle ages.

8. Chris Wickham, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean 400-800*, Oxford, Oxford University Press, 2005; Richard Hodges, William Bowden (ed.), *The Sixth Century. Production, Distribution and Demand*, Leiden, Brill, 1998; Simon T. Loseby, "The Mediterranean Economy", in Paul Fouracre (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, vol. 1, p. 605-638.

9. Information on the seventh-century economy can be found in Wickham, *Framing the Early Middle Ages...*, *op. cit.*; Hodges, Bowden, *The Sixth Century...*, *op. cit.*; Hansen, Wickham, *The Long*

especially in towns and markets, in the north<sup>10</sup>. The economic possibilities of warfare – of predation – were therefore not constant across early medieval Europe, either from century to century or from place to place during the same century. Thus a very important question is raised: If warfare was for plunder, what – and how much of it – was it that was being plundered?

Settlement archaeology implies that for much of the period there was little by way of wealth to be gained from looting settlements – even the larger commercial centres that began to emerge from the seventh century – until perhaps the ninth century<sup>11</sup>. Fifth- and sixth-century northern Gaulish and English settlements are pretty ephemeral. It has taken fairly detailed work with the pottery of the period even to identify certain periods in the excavated record. Such is the decline in the complexity of the pottery industry and its transportation. Much of the early medieval period in the West was incompletely monetised<sup>12</sup>. It might, then, not be coincidental, that the fortification of such settlements only begins to look significant from late within this period: the fortification programme of Alfred of Wessex, for instance<sup>13</sup>.

---

*Eighth Century*, *op. cit.* See also Stéphane Lebecq, “The Northern Seas (fifth to eighth centuries)”, in Paul Fouracre (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, *op. cit.*, vol. 1, p. 605-638.

10. Hansen, Wickham, *The Long Eighth Century*, *op. cit.*; Wickham, *Framing the Early Middle Ages...*, *op. cit.*; Helen Clarke, Bjorn Ambrosiani, *Towns in the Viking Age*, Leicester, Leicester University Press, 1991; Ross Balzaretti, “Cities, Emporia and Monasteries. Local Economies in the Po Valley, c. a. AD 700-875”, in Neil Christie, Simon T. Loseby (ed.), *Towns in Transition. Urban Evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, Scolar Press, 1996, p. 213-234; Gian Pietro Brogiolo, Bryan Ward Perkins (ed.), *The Idea and the Ideal of the Town Between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden, Brill, 1999; Gian Pietro Brogiolo, Neil Christie, Nancy Gauthier (ed.), *Towns and their Territories Between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden, Brill, 2000; Richard Hodges, *Dark Age Economics. The Origins of Towns and Trade, AD 600-1000*, London, Bristol Classical Press (*New Approaches in Archaeology*), 1982; Richard Hodges, Brian Hobbey (ed.), *The Rebirth of Towns in the West, 700-1050*, London, Council for British Archaeology, 1988.

11. Neil Christie (ed.), *Landscapes of Change. Rural Evolutions in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot, 2004; Helena Hamerow, *Early Medieval Settlements. The Archaeology of Rural Communities in North-West Europe, 400-900*, Oxford, Routledge, 2002; id., *Rural Settlements and Society in Anglo-Saxon England*, Oxford, Oxford University Press, 2012; Édith Peytremann, *Archéologie de l’habitat rural dans le nord de la France du IV<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Condé sur Noireau, AFAM (Mémoires publiés par l’Association française d’archéologie mérovingienne, 13), 2003; Elisabeth Zadora-Rio, “Early Medieval Villages and Estate Centres in France (c. a. 300-900)”, in Juan Antonio Quiros Castillo (ed.), *The Archaeology of Villages in Europe*, Bilbao, Universidad del País Vasco (Documentos de Arqueología e Historia, 1), 2009, p. 77-98.

12. Mark Blackburn, “Money and Exchange”, in Paul Fouracre (ed.) *The New Cambridge Medieval History*, *op. cit.*, vol. 1, p. 660-674.

13. Richard Abels, *Lordship and Military Obligation in Anglo-Saxon England*, London, University of California Press, 1988; Nicholas P. Brooks, “The Development of Military Obligations in

The exception, of course, would be furnished by churches and monasteries. This is the obvious reason for their targeting by Vikings, but it might also explain why even Christian armies were incapable of always leaving them entirely untouched. Ecgfrith of Northumbria, for example, attacked Irish churches in 684, “sparing neither churches nor monasteries from the ravages of war.” According to Welsh poetry, Cynddylan’s Christian Welsh seem to have killed English clergy at Lichfield, whilst the *Annales Cambriae* record the burning of Saint David’s in 645. It has long been pointed out that the Irish attacked churches before the coming of the ‘Foreigners’; twenty-seven possible instances of such activity are recorded in the annals between 612 and 792. O Corraín says that church-burning was “an integral part of [Irish] warfare.” The Austrasian Franks of Theuderic I ravaged the Auvergne some time between 525 and 532, destroying the churches of the region and killing priests in front of their altars<sup>14</sup>.

Related to this is the decline in fortification and siege warfare<sup>15</sup>. Roman towns, of course, retained their walls but numerous sources suggest that these were not always kept up in a very good state of repair. Indeed some stories suggest their deliberate dismantling – at Reims and at Mainz for example – in the eighth century<sup>16</sup>. Fortified rural settlements are rare, outside Ireland from

---

Eighth and Ninth Century England”, in Peter Clemons, Kathleen Hughes (ed.), *England before the Conquest*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971, p. 69-84 [reprinted in Brooks’ *Communities and Warfare, 700-1400*, London, Hambledon Continuum, 2000, p. 32-47]; David Hill, Alexander Rumble (ed.), *The Defence of Wessex. The Burghal Hidage and Anglo-Saxon Fortifications*, Manchester, Manchester University Press, 1996.

14. Ecgfrith in Bede, *Ecclesiastical History*, 4, 26, ed. and trans. Bertram Colgrave, R. A. B. Mynors, *Bede’s Ecclesiastical History of the English People*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Medieval Texts), 1969. Cynddylan’s attack is discussed in Nicholas P. Brooks, “The Formation of the Mercian Kingdom”, in Steve Bassett (ed.), *The Origins of Anglo-Saxon Kingdoms*, London, Leicester University Press (Studies in the Early History of Britain Series), 1989, p. 159-170, at p. 169. For the *Annales Cambriae*, see John Morris (ed. and trans.), *Nennius. The British History and the Welsh Annals*, Chichester, George Bell and Sons, 1980. Irish attacks on churches, see Donnchadh O’Corraín, *Ireland Before the Normans*, Dublin, Gill and Mac Millan, 1982, p. 85. Theuderic’s attack, see Gregory of Tours, *Histories*, 3, 12-13, in Lewis Thorpe (trans.), *Gregory of Tours. The History of the Franks*, Harmondsworth, Penguin (Penguin Classics), 1974; Gregory of Tours, *Life of the Fathers*, 4, 2, in Edward James (trans.), *Gregory of Tours. The Life of the Fathers*, 2nd edn, Liverpool, Liverpool University Press, 1991. Similar attacks on churches are recorded by Gregory at *Histories*, 4, 47.

15. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 215-227.

16. Mainz: Matthew Innes, *State and Society in the Early Middle Ages. The Middle Rhine Valley, 400-1000*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, 4th ser., 47), 2000, p. 97. Reims: Flodoard, *Flodoardi Historia Remensis ecclesiae* 2, 19, Johannes Heller, Georg Waitz (eds.), MGH [= Monumenta Germaniae Historica] SS 13, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1881, p. 405-599. Ed. Georges Tessier, *Recueil des Actes de*

the seventh century onwards. The processes of *incastellamento* are a matter of debate but they certainly do not span the whole early medieval period<sup>17</sup>. As with the forts of Scotland<sup>18</sup>, the purpose of even these fortifications might be debated. What size of threat did they protect against? What other social factors might have led to their appearance? Again, it seems no coincidence that the true aristocratic fortified settlement is something that generally appears at the end of the period that I am talking about, in the ninth century<sup>19</sup>.

The study of early medieval warfare and politics has run a historiographical course quite separate from that of the analysis of material culture and the history of rural and urban settlement. When this dislocation is pointed out and the different lines of argument are brought together, we can see that the standard models for understanding the economic purposes of warfare are entirely unsatisfactory. The political economy of western Europe across most of the early Middle Ages quite simply cannot have been fuelled by the provision of loot, booty or treasure taken in small-scale, predatory, raiding warfare.

---

Charles II le Chauve, Paris, Imprimerie Nationale, 1953-1955, 3 vols., no. 130. See also Edward James, *The Origins of France. From Clovis to the Capetians, 500-1000*, London, Palgrave Macmillan, 1982, p. 63.

17. Ricardo Francovich, "Changing Structures of Settlements", in Cristina La Rocca (ed.), *Italy in the Early Middle Ages, 476-1000*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 144-167, at p. 151-167.

18. Leslie Alcock, *Kings, Warriors, Craftsmen and Priests in Northern Britain, AD 550-850*, Edinburgh, Society of Antiquaries of Scotland, 2003, esp. p. 179-201; Sally M. Foster, *Picts, Gaels and Scots*, 2nd edn, Edinburgh, Birlinn, 2004, p. 41-52; Martin Carver, *Surviving in Symbols. A Visit to the Pictish Nation*, Edinburgh, Birlinn, 1999, p. 25-32. Angus Konstam, *Strongholds of the Picts. The Fortifications of Dark Age Scotland*, Botley, Osprey Publishing (Osprey Fortress Series, 92), 2010, is a nicely illustrated popular treatment of the subject, though the text requires some care.

19. For late Carolingian 'castles', see, e. g., Charles L. H. Coulson, "Fortresses and Social Responsibility in Late Carolingian France", *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, 4, 1976, p. 29-36. André Debord, "Castrum et castellum chez Ademar de Chabannes", *Archéologie médiévale*, 9, 1979, p. 97-113; Marcel Deyres, "Les châteaux de Foulque Nerra", *Bulletin monumentale*, 32, 1974, p. 7-28; Michel Fixot, *Les fortifications en terre et la naissance de la féodalité dans le Cinglais*, Caen, Publications du CRAHM, 1968; Jacques Le Maho, "De la curtis au château. L'exemple du Pays de Caux", *Château Gaillard*, 8, 1977, p. 171-183; "Les Fortifications de terre en Europe occidentale du x<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle (Colloque de Caen, 2-5 octobre 1980)", *Archéologie médiévale*, 11, 1981, p. 5-123; Ghislaine Noyé, "Les fortifications de terre dans la seigneurie de Toucy du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle. Essai de typologie", *Archéologie médiévale*, 6, 1976, p. 149-218; Annie Renoux, "Châteaux normands au x<sup>e</sup> siècle dans le *de moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin", in *Mélanges d'archéologie et d'histoire médiévales en l'honneur du doyen Michel de Bouard*, Genève, Droz (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes, 27), 1982, p. 327-346.

## The Strategic Consequences of the Economic Background

This archaeologically-revealed material poverty therefore has several important implications, which begin to stir up the sedimented assumptions with which I began. Where is the wealth that we know existed? This wealth may have been rather less than was accumulated by Roman senatorial aristocrats or later medieval noblemen but it existed. Some fairly spectacular archaeological finds have suggested this (although it is always worth reminding ourselves how small the value of even the greatest finds is, compared with the treasures alluded to in the written sources<sup>20</sup>). Yet the very context of such finds points us at an answer. It seems to me that the disjuncture between the settlement archaeological record and the written sources is best explained by the assumption that early medieval wealth went into adornment and other, essentially portable, items. People *wore* their riches. When one looks at some of the costume adornments found in burials like Sutton Hoo Mound 1, or many others, this conclusion does not seem very surprising. It can easily be set alongside considerable written evidence for the importance of costume in competitive status display<sup>21</sup>.

If we pursue this possibility into the military sphere it gains further credibility. The lavish burials of the first part of the period make clear that weaponry and other military accoutrements were one of the main foci for the expenditure of wealth. Almost every surface that could practically be decorated *was* decorated. The helmets of the period serve as good examples<sup>22</sup>. Even spurs were frequently inlaid with precious metals, and the belts by which they were attached to a rider's boots had similar, intricate inlaid patterns. Bridles and elements of horse-harness, too, show similar attention<sup>23</sup>. The Staffordshire Hoard underlined much of what we knew already about this aspect of early

20. Classic words of caution about the wealth of archaeological discoveries are found in James Campbell, "The Impact of the Sutton Hoo Discovery on the Study of Anglo-Saxon History", in Calvin B. Kendall, Peter S. Wells (ed.), *Voyage to the Other World*, Minneapolis, University of Minnesota Press (Medieval Cultures), 1992, p. 79-101.

21. For the social importance of display and costume, see Guy Halsall, *Cemeteries and Society in Merovingian Gaul. Selected Studies in History and Archaeology*, 1992-2009, Leiden, Brill, 2010, the essays in which address various aspects of this issue. See, especially, p. 289-381. Mary Harlow, "Clothes Maketh the Man. Power Dressing and Elite Masculinity in the later Roman World", in Leslie Brubaker, Julia M. H. Smith (ed.), *Gender in the Early Medieval World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 44-69.

22. Kurt Böhner, "Die frühmittelalterlichen Spangenhelme und die nordischen Helme der Vendelzeit", *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseums Mainz*, 41/2, 1994, p. 471-549.

23. Chris Fern, "The Archaeological Evidence for Equestrianism in Anglo-Saxon England", in Aleks Pluskowski (ed.), *Just Skin and Bones? New Perspectives on Human-Animal Relations in the*

medieval warfare, but did so spectacularly. Elements of over eighty decorated swords were found in the hoard. Much of the gold in the treasure was incorporated in their hilts and fittings<sup>24</sup>.

That, of course, limits the discussion to the things which are – in general – archaeologically visible. Written texts tell us of the provision of clothes for a retinue<sup>25</sup>. One imagines that the appearance of one's followers was as much a source of competition as that of the warband leader himself. The horse, too, a *sine qua non* of the early medieval warrior, was costly. Although horseflesh was highly vulnerable on campaign and a warrior would need more than one horse if he could afford it, it is clear from charter evidence that horses were not cheap – they could be exchanged for pieces of land. The cost of a decent horse appears to have remained fairly constant at about ten *solidi* (whatever that might have meant in practice) throughout the period, and that could equate with the cost of the rest of the warrior's equipment<sup>26</sup>.

In addition to all of the above, it is clear that kings and their aristocrats took their treasure with them on campaign. The social élite stayed in costly tents. What all this means, when placed alongside the general poverty of the archaeological record in terms of the settlements and economy of the period, is that, in fact, looting in early medieval warfare was best focused not upon raiding and harrying but upon *battle*. This erodes the frequently-assumed opposition between raiding or plundering warfare and the warfare of fixed battles. Battle does seem to have been comparatively common between the mid-fifth century and the end of the ninth. Its size may not have been great when compared with other eras but its importance is best measured in terms of stakes fought for. Quite apart from loss of life – and the numbers of early medieval aristocrats killed in battle are high throughout the era<sup>27</sup> – there were

---

Historic Past, Oxford, BAR International Series (British Archaeology Reports, inter. ser. 1410), 2005, p. 43-71, with excellent bibliography.

24. For interim information on the hoard, see above all the lovely booklet prepared by Kevin Leahy and Roger Bland, *The Staffordshire Hoard*, London, British Museum Press, 2009. See also <http://www.staffordshirehoard.org.uk/>. The Portable Antiquities Scheme website, on which the details of the finds are posted as they are updated, is <http://finds.org.uk/>. Summaries of the papers given at the Staffordshire Hoard Symposium in London can also be found on-line at <http://finds.org.uk/staffshoardsymposium> (all websites accessed 4 October 2011).

25. Stephen of Ripon, *Life of Wilfrid 2*, ed. and trans. Bertram Colgrave, *The Life of Bishop Wilfrid by Eddius Stephanus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1927, p. 6-7: *arma, equos vestimenta*que.

26. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 174-175. Cf. Simon Coupland, "The Carolingian Army and the Struggle against the Vikings", *Viator*, 35, 2004, p. 49-70, for slightly different estimates but a not incompatible overall view.

27. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 212-213.

the political consequences of a defeat in terms of the instability that would follow the deaths of a portion of the realm's royalty and aristocracy. A king's defeat could and did frequently lead to deposition and assassination<sup>28</sup>.

Why did early medieval leaders so frequently play for such high stakes, when even people at the time (such as Sedulius Scottus<sup>29</sup>) knew that battle was a complete lottery? One reason is the importance of warfare and battlefield prowess in the construction of especially élite masculine identity. I will return to this but for now as good an illustration as I know can be found in Paul the Deacon's account of a catastrophic Friulian Lombard defeat against the Slavs. One Lombard leader accused another of cowardice, which resulted in the latter challenging him to follow him in a charge uphill against the fortified Slavic camp. The rest of the army followed because, in Paul's words, "they considered it base not to". So many were slaughtered that the next duke had to set up a sort of orphans' home for the children of the aristocrats who had been killed<sup>30</sup>.

Apart from the demands of honour, the other reason for the frequency of battle must have been that it was the best way of taking treasure or increasing one's wealth from warfare. This sort of context is, I think, probably the best mechanism within which one might imagine the assembly of the collection of objects found in the Staffordshire Hoard.

### The Strategic Role of Harrying

All that being said, it cannot be denied that early medieval armies did harry and raid their enemies. One must, therefore, ask why. If the movable objects to be found in the average settlement were unlikely to oil the cogs of early medieval politics – unless fairly undiagnostic common wares were more sought after than we have hitherto imagined – what was at stake? One might envisage the taking of cattle and other livestock. Perhaps this is where we touch upon the theme of slave-taking. And yet I do not find either possibility particularly convincing. Obviously there are exceptions. Cattle were effectively the units of currency of early medieval Ireland, held as much as signs of status as for any actual economic value. The slave-raiding of the Vikings is

28. A fairly long list of examples, drawn from across western Europe and from the sixth century to the ninth, can be found in Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 29-30, & 38.

29. Sedulius Scottus, *On Christian Rulers* 3, in Paul Edward Dutton, *Carolingian Civilization. A Reader*, Peterborough, Ontario, 1996, p. 402-411.

30. Paul, *History of the Lombards*, 6, 24; 6, 26, in William Dudley Foulke (trans.), *Paul the Deacon. History of the Lombards*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1974 [originally 1907].

well-enough documented, and so is that of Franks on their eastern frontier. But we might be cautious about generalising from these examples.

The importance of cattle within the Irish political economy is particular to the island<sup>31</sup>. Is it likely that a powerful aristocrat like Robert the Strong – whose family’s possessions in several kingdoms made them the Carolingian equivalent of a ‘multinational’ – was particularly interested in livestock? The Vikings struck across the sea and were able to carry captives, quickly, far away from their homelands. For similar reasons, sea-borne attack remained the principal mechanism of slave-taking in Europe and the Mediterranean (and beyond) into the sixteenth and seventeenth century<sup>32</sup>. The Franks appear to have established a solid military superiority over their Slavic neighbours by the tenth century<sup>33</sup>. Absolute military dominance (as with Europeans or European-backed Africans in Africa, or with the early Roman expansion) or the capacity for rapid transportation overseas seem to be the essential requirements for significant slave-taking. Most early medieval warfare, by contrast, was small-scale and waged against enemies of roughly equal military capacity. Trains of slaves and herds of captured cattle would slow down an invading army making it vulnerable to attack.

Perhaps, however, that was the point. In my reconstruction, the main objective of early medieval raiding was to provoke battle – partly of course for the economic reasons just set out. Harrying territory, burning houses and crops, killing or dispersing livestock, ripping up vines (Gregory of Tours gives a good account of what was involved in Book II of the *Histories*<sup>34</sup>) struck at the political

31. For Irish politics, see Francis J. Byrne, *Irish Kings and High Kings*, London, Batsford, 1973; Gearóid Mac Niocaill, *Ireland Before the Vikings*, Dublin, Gill, 1972; Donnchadh Ó Cróinín, *Early Medieval Ireland, 400-1200*, London, Longman, 1995; for an archaeological approach, see Harold Mytum, *The Origins of Early Christian Ireland*, London, Routledge, 1992.

32. Pierre Dockès, *Medieval Slavery and Liberation*, Chicago, Chicago University Press, 1982; David Pelteret, “Slave Trading and Slave-Raiding in early England”, *Anglo-Saxon England*, 9, 1980, p. 99-114; id., *Slavery in Early Mediaeval England, from Alfred until the Twelfth Century*, Woodbridge, Boydell Press, 1995; Charles C. Verlinden, *L’esclavage dans l’Europe médiévale*, vol. 1, Ghent, De Tempel, 1955. Algerian corsairs continued this practice as late as the early nineteenth century.

33. Charles R. Bowlus, *Franks, Moravians and Magyars. The Struggle for the Middle Danube, 788-907*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995; Karl Leyser, “The Battle at the Lech, 955”, in id. (ed.), *Medieval Germany and its Neighbours*, London, Hambledon, 1982, p. 43-67; Karl Leyser, “Early Medieval Warfare”, in id. (ed.), *Communications and Power in Medieval Europe: The Carolingian and Ottonian Centuries*, London, Hambledon, 1994, p. 29-50; Timothy Reuter, *Germany in the Early Middle Ages*, London, Longman, 1994; id., “Carolingian and Ottonian Warfare”, in Maurice Keen (ed.), *Medieval Warfare. A History*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 13-35.

34. Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 2, 32.



legitimacy of the opposing realm. A king or lord was, after all, supposed to defend his subjects, followers or clients and their property from these sorts of depredations. A ruler who shut himself up in his fortresses might well see off an invading army, given the risks of disease and the usual inadequacy of early medieval logistics and siege techniques – but the efficacy of this strategy was strictly limited over time. Repeated plunderings that went unchallenged could produce political crisis. One early ninth-century Slavic leader, Liutwit, faced down the Franks for several years by avoiding battle but eventually was assassinated by his followers<sup>35</sup>. One could stop the plundering by paying tribute: the other means by which considerable wealth might be transferred from one early medieval western polity to another.

The advantage of tribute, of course, was that it diverted resources used to maintain political support and military effectiveness away from one ruler and towards his overlord. Further light might be shed on this by the Staffordshire Hoard with its dozens of sword pommels and other fittings. Some look like they have been snapped off their swords with minimal care<sup>36</sup>. This might of course have taken place on the battlefield during looting of the dead but it might also have taken place in the context of tribute taking, with the enemy army forced to give up the decorations from their weaponry<sup>37</sup>. With the concentration of precious metal in these items it is not difficult to suppose that items like this could have been the currency of such transactions. It would also, of course, remove from the enemy army much of the display and show that was so important, as discussed: a very visible means of shaming an enemy.

Important quantities of wealth could be obtained in early medieval warfare but not – I suggest – simply by raiding. Battle was more important, either through the destruction and looting of the dead and captured members of an enemy army, or its camp, or through strategies that turned upon the very real possibility that a battle might come about.

### The Other Purposes of Harrying

Raiding and harrying operations were nevertheless common in the early medieval west, and often produced neither battle nor tribute. Sometimes one might wonder what sort of tribute might be forthcoming in any case. Visigothic armies appear to have fought in Basque territory frequently, often it

35. *Royal Frankish Annals a. 822*, in Bernhard W. Scholz (trans.), *Carolingian Chronicles*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1972, p. 35-125.

36. See above, note 24, p. 60.

37. I owe this suggestion ultimately to a discussion with Dr Jonathan Jarret (Leeds).

seems as part of the process of establishing a new king<sup>38</sup>. According to Julian of Toledo's account, the new king Wamba spent a week ravaging Basque territory before the Basque leaders submitted and paid tribute<sup>39</sup>. But one is entitled to wonder what booty could have been taken in the Pyrenean foothills. Sheep? Developing the points made earlier, it might have been the case that the economic value of what was taken as tribute was less important than the public, symbolic and probably heavily ritualised process whereby the dominated yielded tribute – whatever it was, however economically useless it might have been – to the dominant, as a material, physical representation of their domination.

One might also suppose that, in Irish, Welsh or northern British (Pictish, Scottish, English or British) cattle-rustling or the cross-border raiding that, to judge from the treaties signed between the Doges of Venice and the Carolingian Kings of Italy<sup>40</sup>, formed a sort of background noise to early medieval politics, much of the booty taken by one side in one raid would be taken back by the other next time<sup>41</sup>.

Plunder flowed in other directions than from king to follower. One is suggested by the story of John, a warrior on the Franks' Spanish march who sent the loot he took from a defeated Moorish warrior up the political food-chain to his lord, Louis the Pious – who in turn bestowed lands upon him<sup>42</sup>. Other stories contain some admittedly problematic indications that loot might actually be returned to the people from whom it had been taken. Gregory's story of the Vase of Soissons and Felix's tale of Guthlac returning a third share of the loot he took in his warrior days both come from hagiographic contexts that should make us hesitate before accepting them<sup>43</sup>. Nonetheless there are reasons why such a thing might be plausible. Quite apart from the ostentatious display of superiority involved in such a gesture, the act of giving would, in early medieval terms, further establish a relationship of dominance over the receiver. It would also ensure that there remained something to be taken in future raids!

38. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 3, 63, 136-37, and references.

39. Julian of Toledo, *Historia Wambae*, Wilhelm Levison (ed.), MGH SS rer. Merov. 5, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1910, p. 501-526.

40. Alfred Boretius, Victor Krause (ed.), MGH Capit. 2, Hanover, Hahnsche Buchhandlung, 1895-1897, nos. 233-239, p. 130-148; Paul F. Kehr (ed.), *Karoli III. diplomata*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1937, p. 27-31.

41. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 135-143, for endemic raiding.

42. Engelbert Mühlbacher (ed.), MGH DD Kar. 1, Hanover, Hahnsche Buchhandlung, 1906, no. 179, p. 241-242.

43. Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 2, 27; Felix, *Vita Guthlaci*, 17-19, ed. and trans. Bertram Colgrave, *Felix's Life of Guthlac*, Cambridge, Cambridge University Press, 1956.

We can therefore propose that the flow of objects in raiding warfare was not always or exclusively in the direction that one might expect. What must be stressed, though, are the non-material rewards of raiding: the moral rewards as opposed to the physical. I suggest that these were, given the economic realities discussed above, often actually rather more important than material remuneration. I have alluded to the importance of warfare in the construction of identities. It was also, warfare, specifically, rather than violence or fighting in general, that was important to these identities. In the fifth and sixth centuries in particular, military service was important in the construction of ethnic identities. Attendance in the ranks (and the acceptance of one's attendance) when the army was called out was, one imagines, a very important way of underlining a claim to a particular ethnic identity. Later, involvement in military activity was a sign of belonging to a particular stratum of the free population. By the ninth century this was so important that aristocrats were known to attack lesser freemen who presumed to take up arms<sup>44</sup>. Both mechanisms required, one imagines, fairly frequent mustering of the army. Not only does this explain why, in some times at least, we can see the army being assembled without any significant military activity ensuing – it was the assembling of the force that was important, with the consequent selection of who was and was not deemed to be of military rank. Military assemblies on 1 March seem thus to have been annual events in Merovingian Gaul and in eighth-century Lombard Italy. Theoderic of Italy is known to have held regular assemblies of the Goths, the army<sup>45</sup>.

The importance of warfare in the construction of royalty must also have led to frequent mustering of the army. Few were the times and places where kings did not feel the need to place themselves at the head of their armed forces on a regular basis. The Merovingian realms during the reigns of Clovis' grandsons seems to be one such moment<sup>46</sup>, but more typical, one might suggest, is the kingdom of Mercia, where, between 600 and 850, military action on such a scale as to be recorded in the later *Anglo-Saxon Chronicle* took place within four years of a king's accession at the latest<sup>47</sup>. We can imagine that smaller-scale

44. *Edict of Pitres*, 25 June 864, in Boretius, Kraus, *Capitularia*, *op. cit.*, no. 273, ch. 27, p. 231-322. Cf. *Annals of St Bertin*, a. 859. J. L. Nelson (trans.), *The Annals of St-Bertin. Ninth-Century Histories*, vol. 1, Manchester, Manchester University Press, 1991.

45. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, 43, 82 and references.

46. See Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 27-28. Nevertheless see *ibid.*, p. 231-233, for a list of occasions when significant armed forces were summoned in Merovingian Gaul during the 580s – a doubtless incomplete list that still adds up to about three dozen instances.

47. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 27 (and p. 28, fig. 1).

actions might have been brought about rather sooner. Wamba's harrying of the Basques seems like another example<sup>48</sup>.

A further reason for military assembly of course was that it was the closest thing that a king had to a parliament. It was thus a prime occasion to expose the political and military élite to royal ideology. It was an occasion, documented in several contexts, for the bestowal of royal patronage. Warriors who had done well were rewarded; those who had not were punished. Such seems, for instance, to have been the case at Theoderic's military musters<sup>49</sup>. If military assemblies were important for all these reasons it is not surprising that some sort of military activity might follow. It is probably not coincidental then that the three recorded *Marchfields* of Childebert II of Austrasia in the 590s all took place on his Rhine frontier – convenient for some sort of display of strength in the trans-Rhenan areas of the Merovingian hegemony<sup>50</sup>. I suggest, therefore, that the assembly of an army was itself a crucial – if not the crucial – political and even political-economic aspect of military activity, more important, I propose, than any material wealth obtained on campaign.

That leads to what might be considered as the main point of this paper. For most warriors warfare's primary purpose was as a means of coming to the attention of their socio-political superiors. Performing well on campaign was a means by which *pueri* could come to the attention of their lords, by which their lords could come to the attention of the magnates of the kingdom, or of the king himself. Such attention could bring patronage in the form of offices and of gifts, whether of lands or of movable objects – not necessarily or even, perhaps, very often those taken on campaign. To be granted lands, titles or honores was probably far more economically valuable than anything that might be taken on campaign – but warfare was the principal means by which one showed that one deserved such patronage. The *Hispanus* John's despatch of loot to Louis of Aquitaine in return for land illustrates this well. Thus it might be that whatever was stolen during raids in effect served more as tokens or even as proxies for more important gifts, of intangible things like patronage, of titles, or of lands and movables that were actually transacted afterwards. If you look at it in that perspective, the returning of the 'loot' taken on campaign seems less bizarre than it might otherwise appear.

48. Julian, *Historia Wambae*, *op. cit.*, 10.

49. Peter Heather, "Theoderic, King of the Goths", *Early Medieval Europe*, 4, 1995, p. 145-173.

50. The three edicts of Childebert II are dated (all on 1 March) at Andernach in 594, Maastricht in 595 and Cologne in 596. Kathleen Fischer Drew (trans.), *The Laws of the Salian Franks*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1991, p. 156-159.

My thesis is also supported by the events of the first crisis of Louis the Pious' reign. The actions of Hugh and Matfrid, sent away to campaign on the Spanish March, make it clear that campaigning, even with the chance of loot, was less important than being close to the king at the centre of politics<sup>51</sup>. Remember, too, that the possibilities of real loot were more likely in campaigns in Spain than on perhaps any other of the Franks' borders. Hugh and Matfrid's actions make no sense at all if booty and predation were as essential to early medieval politics as we have been given to believe.

Predatory warfare might then have resembled hunting at this point in time. The assemblages from high-status sites, where they exist, show low percentages of hunted animals, compared with those from the end of the first millennium and later<sup>52</sup>. Set alongside a story towards the end of Gregory of Tours' *Histories*<sup>53</sup> the suggestion can be made that hunting was more about training, teamwork and prowess, and about the simple killing of animals – not then taken home to be eaten. Similarly, much low-level warfare might have been an exercise that served more to demonstrate skill and bravery than to produce valuable treasures.

### Different Ways of Seeing Objects

Finally, we might look once again at the material gained on campaign, in ways that go beyond the usual material, economic perspective. The standard way of seeing early medieval predatory warfare, one which this paper has been at pains to disturb, sees the personnel involved taking material and exchanging it with each other. These transactions then embody various political relationships. It is a natural tendency, from that point, to match the value of the relationship to an assessment of the value of the objects which established it: a richly adorned sword, for example, might well reflect the loyalty of a powerful magnate to his king. This, clearly, is reasonable enough, given the early medieval obsession with precious metals and stones.

In rethinking this idea, we need not only to point out that the biography of an object – to whom it had belonged, the events in which it had participated in the past – might be more valuable than its adornment<sup>54</sup>. Nor do I want solely

51. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 91.

52. Aleks Pluskowski, Personal communication. See also Aleks Pluskowski, "Holy and Exalted Prey. Hunters and Deer in High Medieval Seigneurial Culture", in Isabelle Sidera (ed.), *La Chasse. Pratiques sociales et symboliques*, Paris, De Boccard, 2006, p. 245-255.

53. Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 10, 10.

54. For some discussion see Frans Theuws, "Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul", in Ton Derks, Nico Roymans (ed.), *Ethnic Constructs*

to repeat the point that an object's value transcended its simple cost in terms of labour and materials. A sword's value in some early medieval texts, vis-à-vis other items such as cattle or bread, is derived not from its relative cost, a frequent mistake, but from a sort of social-symbolic surplus-value – the fact that its possession enabled participation in particular social circles<sup>55</sup>.

Following on from that, we might open up the possibility of seeing particular types of plundered or looted object in less passive terms. Might we view them as something akin to the 'actants' of Bruno Latour's "actor-network theory"<sup>56</sup>? Perhaps certain objects – ones that we might not now immediately detect – were so linked to the essential political activity of warfare that they shaped relationships between individuals in a way that seems to transcend their material value. Their employment might also not fit what one might expect to be their rational use by human agents. The case of the gold plate given by Sisenand to the Franks, and then asked for back as a result of Gothic outcry<sup>57</sup>, might be a good example of an actant object.

If we bear all this in mind, in early medieval warfare it might well have been that, in the quote often attributed Napoleon, "the moral [was] to the physical as three to one"<sup>58</sup>.

Guy HALSALL  
University of York

---

in *Antiquity. The Role of Power and Tradition* (Amsterdam Archaeological Studies, 13), Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009, p. 283-317.

55. Halsall, *Warfare and Society...*, *op. cit.*, p. 174-175.

56. See, e. g., Bruno Latour, *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

57. Fredegar, *Chronicle*, 4, 73, Bruno Krusch (ed.), MGH SS rer. Merov. 2, Hanover, Hahnsche Buchhandlung, 1888, p. 1-193.

58. Though often cited, the attribution is unverifiable. Apparently a hand-written note in the Congressional Research Service files says that the War Department Library had frequently but unsuccessfully tried to find the origin of the quote! <http://www.bartleby.com/73/1213.html> (accessed 17 July 2013).

# Gewaltsame Ressourcenbeschaffung – Zu einigen raubwirtschaftlichen Praktiken gotischer Kriegergruppen<sup>1</sup>

Guido M. Berndt

Nach dem Tod Attilas 453 n. Chr. und der in den darauffolgenden Jahren rasch erfolgten Auflösung seines riesigen polyethnischen Kriegerverbandes gingen verschiedene gotische Verbände dazu über, als eigenständige Kriegergruppen ihr Auskommen zu suchen. Gleich mehreren Anführern, so auch den drei aus der angesehenen Familie der Amaler stammenden Brüdern Valamir, Thiudimir und Vidimer, gelang es, nach der Befreiung aus der jahrzehntelangen hunnischen Vorherrschaft, größere Gruppen waffenfähiger und kampferprobter Männer um sich zu scharen und eigene Gefolgschaften aufzubauen<sup>2</sup>. Einige gotische Verbände baten um Aufnahme ins Imperium und stellten sich als reichsangehörige Förderaten in römischen Dienst<sup>3</sup>, andere wählten einen von Rom unabhängigen Weg. Den

1. Dieser Beitrag entstand während der zweiten Förderphase des Projekts ‘Gotische Kriegergruppen im spätrömischen Reich’ der DFG-Forschergruppe 1101 ‘Gewaltgemeinschaften’ (2012-2015). Für Anregungen und Kritik danke ich den Teilnehmerinnen und Teilnehmern der Frankfurter Tagung sowie Agnes Luk und Hans-Ulrich Wiemer für die Durchsicht des Textes.

2. Peter Heather, *The Goths (The Peoples of Europe)*, Malden, Massachusetts, Blackwell, 1996, S. 111-112 zählt immerhin sieben verschiedene gotische Verbände auf.

3. So etwa die Kriegergruppe des Triarius oder die des Sidimund (zu ihm siehe John R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, Bd. 2, AD 395-527, Cambridge, Cambridge University Press, 1980; *ibid.*, Bd. 3, AD 527-641, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, im Folgenden PLRE; hier Bd. 2, S. 1007). Vgl. Herwig Wolfram, *Die Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie (Frühe Völker)*, München, C. H. Beck, 1979 [5. Aufl. 2009], hier S. 261. Die einzelnen Elemente des Förderatenstatus fasst Maria Cesa, « Überlegungen zur Förderatenfrage », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, 62, 1984, S. 307-316, hier S. 312, folgendermaßen zusammen: « Erstens erhielten sie Wohnsitze; zweitens leisteten sie den Römern Militärdienst und erhielten jährlich dafür Geld; drittens galten sie als ‘reichsangehörig’, unterschieden sich daher von den unterworfenen und ‘bedingungslos’ angesiedelten Barbaren. [...] Kennzeichen dieses Status ist etwa die Tatsache, daß die Förderaten unter eigenen Fürsten lebten und zumeist auch, obgleich nicht immer, unter ihren Anführern im römischen Heer dienten. » Peter Heather hat

wenigen historischen Quellen, die über diesen Zeitraum Auskunft geben, ist nicht zu entnehmen, wie groß diese Gruppen anfangs waren. Sie umfassten aber wohl kaum mehr als einige hundert bis vielleicht einige tausend Krieger mit entsprechendem Anhang<sup>4</sup>. Ebenso ist nicht klar, ob die ostgotischen Verbände mit der Erlangung ihrer Unabhängigkeit über dauerhafte Siedlungsplätze mit entsprechenden Flächen für eine landwirtschaftliche Produktion verfügten oder ob sie andere friedliche Möglichkeiten zur regelmäßigen Absicherung ihrer Versorgung hatten<sup>5</sup>. Sie hielten sich zu diesem Zeitpunkt südlich des Plattensees in Gebieten des heutigen Ungarn auf.

Jordanes, der zwar erst etwa ein Jahrhundert nach den Ereignissen schrieb, aber einer unserer Hauptinformanten ist, berichtet in seinem auf der (heute verlorenen) Gotengeschichte des Cassiodors basierendem Werk, dass die Amalerbrüder bei Kaiser Markian (450–457) um Aufnahme ins Römerreich gebeten und Land in Pannonien zur Besiedlung zugewiesen bekommen hätten<sup>6</sup>. Wie auch immer die Goten dort ihre Existenz organisiert haben mögen, erkennbar ist, dass sie gar nicht daran dachten, ihre Schwerter zu Pflugscharen zu machen und eine agrarische Lebensweise anzunehmen. Sie

---

auf einen 'propagandistischen Aspekt' in der römischen *foederati*-Terminologie hingewiesen, siehe «*Foedera and foederati of the Fourth Century*», in Walter Pohl (Hrsg.), *Kingdoms of the Empire. The Integration of Barbarians in Late Antiquity*, Leiden/Boston, Brill (The Transformation of the Roman World, 1), 1997, S. 57-74.

4. Thomas S. Burns, «*Calculating Ostrogothic Population*», *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 26, 1978, S. 457-463 hat die wenigen Belege mit konkreten Zahlenangaben zusammengetragen.

5. Ob die Goten bereits in den 440er Jahren von den Hunnen Land in Pannonien zugewiesen bekommen hatten, was dann 457 von der kaiserlichen Regierung bestätigt worden wäre, ist umstritten. Vgl. Peter Heather, *Goths and Romans 332-489*, Oxford, Oxford University Press (Oxford Historical Monographs), 1991, S. 242, und Wolfram, *Die Goten...*, op. cit., S. 260.

6. Jordanes, *Getica* 50, 263-264, ed. Theodor Mommsen, MGH [= Monumenta Germaniae Historica] Auct. ant. 5/1, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1882 [Neudruck 1982], hier S. 34: *Venientes que multi per legatos suos ad solum Romanum et a principe tunc Marciano gratissime suscepti distributas sedes, quas incolerent, acceperunt [...] Gothi vero cernentes Gepidas Hunnorum sedes sibi defendere Hunnorumque populum suis antiquis sedibus occupare, maluerunt a Romano regno terras petere quam cum discrimine suo invadere alienas, accipientesque Pannoniam, quae in longo porrecta planitiae habet ab oriente Moesiam superiorem, a meridie Dalmatiam, ab occasu Noricum, a septentrione Danubium. Ornata patria civitatibus plurimis [...].* Kaiser Markian befahl damit über Gebiete, deren Status zu diesem Zeitpunkt ungeklärt war und in denen der Einfluss des Westens seit Beginn des 5. Jahrhunderts zurückgegangen war. Vgl. Attila Kiss, «*Ein Versuch die Funde und das Siedlungsgebiet der Ostgoten in Pannonien zwischen 456-471 zu bestimmen*», *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 31, 1979, S. 329-339; Rajko Bratož, Art. «*Pannonien*», in *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, 22, 2. Aufl., Berlin, De Gruyter, 2003, S. 476-479.



blieben in erster Linie Krieger und dürften von den Römern, neben anderen militärischen Diensten, als Grenzschutztruppen vorgesehen gewesen sein<sup>7</sup>.

Da die von Ostrom in diesem Kontext gewährten Hilfszahlungen offenbar unzureichend waren, die Goten mit ihren Familien von den Erträgen aus den ihnen zugestanden Gebieten nicht ausreichend versorgt werden konnten und es offenbar keine Versuche gab, subsistenzwirtschaftlich den Lebensbedarf ganz oder teilweise selbst zu produzieren, setzten ihre Anführer für die Ressourcenbeschaffung wiederholt auf raubwirtschaftliche Praktiken, indem sie sich Strategien und Vorgehensweisen zu eigen machten, die bereits von den Hunnen jahrzehntelang zur Anwendung gebracht worden waren<sup>8</sup>. Für diese spezialisierte Art der Versorgung war eine permanente Gewaltfähigkeit der Akteure von entscheidender Bedeutung<sup>9</sup>. Die von Pannonien ausgehenden gotischen Aktionen richteten sich in ganz überwiegendem Maße gegen die Bevölkerung der von ihren Operationsbasen aus rasch erreichbaren Gebiete, darunter sowohl römische Provinzen als auch Regionen jenseits der Reichsgrenzen. Für die Menschen in den betroffenen römischen Gebieten stellten die Goten eine zunehmende Gefahr dar, weshalb sie Schutz vom Kaiser forderten. Durch hohe Mobilität und dadurch, dass sie in verschiedenen Verbänden operierten, waren die gotischen Kriegergruppen für das römische Militär aber nur schwer zu bekämpfen. Der Konflikt war asymmetrisch. Bei ihren Plünderungszügen vermieden es die Goten nach Möglichkeit, in direkte Auseinandersetzungen, geschweige denn Gefechte oder offene Schlachten mit der römischen Armee zu geraten. Wiederholt reichte allein ihre Präsenz aus, um das Geforderte ausgehändigt

7. So könnte man den Zug Theoderichs gegen den Sarmaten Babai deuten, der nach einem Sieg über den *dux* Camundus (PLRE, *op. cit.*, II, S. 256) mit seinen Leuten die römische Stadt Singidunum eingenommen hatte. Dass der Amaler Theoderich die Stadt dann für sich selbst beanspruchte, dürfte allerdings kaum im Sinne des Kaisers gewesen sein. Jordanes, *Getica*, *op. cit.*, 55, 282. Auch eine Episode in der Severinsvita des Eugippius, *Vita Severini* 5, 1, ed. Hermann Sauppe, MGH Auct. ant. 1/2, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1877 [Neudruck, 1985], S. 10, deutet auf die Rolle der pannonischen Goten als Grenzschutz hin. Sie hätten den Rugiern den Durchzug verweigert.

8. Vgl. etwa Edward A. Thompson, *The Huns. Revised and with an Afterword by Peter Heather*, 7. Aufl., Malden, Massachusetts, Blackwell (The Peoples of Europe), 2006, insb. Kapitel 7 « Hun Society under Attila », S. 177-202; Timo Stickler, *Die Hunnen*, München, C. H. Beck, 2007, insb. das Kapitel « Die Hunnen in Europa », S. 45-114.

9. Bislang gibt es nur wenige Spezialstudien zu spätantiken und frühmittelalterlichen Kriegergruppen. So hat etwa für die merowingischen Franken Jean-Pierre Bodmer eine vorbildliche Arbeit vorgelegt: *Der Krieger der Merowingerzeit und seine Welt. Eine Studie über Kriegertum als Form menschlicher Existenz im Frühmittelalter*, Zürich, Fretz & Wasmuth (Geist und Werk der Zeiten, 2), 1957.

zu bekommen. Auch solche Strategien, die auf der Androhung von Gewalt basierten, waren bereits von Attila angewandt worden, aber auch von anderen spätantiken Warlords<sup>10</sup>.

Im Folgenden werden unterschiedliche Formen raubwirtschaftlicher Ressourcenbeschaffung thematisiert und insbesondere am Beispiel der amalisch-ostgotischen Kriegergruppe dargestellt, die zunächst von den Amalerbrüdern zusammengeschmiedet, seit 474 von Thiudimirs Sohn und Nachfolger Theoderich übernommen und nach weiteren 15 Jahren aus dem römischen Osten nach Italien geführt worden war<sup>11</sup>. Die Größe des Gesamtverbandes (inklusive Frauen, Kindern, Alten und Sklaven) dürfte bei Theoderichs Herrschaftsantritt bereits mehrere zehntausend Menschen umfasst haben und sollte bis 489 auf etwa 100.000 Leute ansteigen<sup>12</sup>. Dementsprechend groß waren die Mengen, die zur Versorgung beschafft werden mussten. Wie konnte dies erfolgreich bewerkstelligt werden? Für die Kriegergruppen bestanden zwei Möglichkeiten, die sich – wie zu zeigen sein wird – aber nicht gegenseitig ausschlossen: auf der einen Seite die Einbindung in das römische System, indem Krieger zu reichsangehörigen Soldaten wurden und fortan für ihre Dienste mit entsprechender Entlohnung – sei es nun durch Geldzahlung oder andere materielle Zuwendungen – rechnen konnten. Ihren Anführern wurden dabei zum Teil hohe militärische Rangstellungen im römischen Militär in Aussicht gestellt. Auf der anderen Seite die Beibehaltung des Status einer Kriegergemeinschaft, die ihr Auskommen durch die Beschaffung materieller Güter durch Gewalt und Zwang bewerkstelligte. Gerade anhand der Goten des Amalers Theoderich lässt sich zeigen, dass je

10. Der Begriff 'Warlord' beruht auf dem deutschen 'Kriegsherr' oder 'Kriegsfürst'. Englischsprachige Korrespondenten hatten diese Übersetzung gewählt, als sie über die gewalttätig ausgetragenen Konflikte im China der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts berichteten. Warlords agieren in Räumen begrenzter oder nicht (mehr) vorhandener Staatlichkeit. Auch in die Erforschung vormoderner Epochen hat der Terminus Einzug gehalten, siehe etwa Bernhard Jussen, « Chlodwig und die Eigentümlichkeiten Galliens. Ein warlord im rechten Augenblick », in Misha Meier (Hrsg.), *Sie schufen Europa. Historische Portraits von Konstantin bis Karl dem Großen*, München, C. H. Beck, 2007, S. 141-155 und Penny MacGeorge, *Late Roman Warlords*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

11. Die Ereignisgeschichte jener Jahre findet sich detailliert beschrieben u. a. bei Wilhelm Enßlin, *Theoderich der Große*, München, Bruckmann, 1959, 2. Aufl., S. 35-61; Wolfram, *Die Goten...*, op. cit., S. 259-279; Heather, *Goths and Romans...*, op. cit., S. 240-308.

12. In der modernen Forschung hat sich diese Zahl als *communis opinio* etabliert, wobei es sich hier um die Gesamtstärke (also alle Menschen, nicht nur die waffenfähigen Männer) handelt. Schätzungen die Kriegerzahl betreffend belaufen sich auf 15.000 bis 20.000. So etwa Wolfgang Giese, *Die Goten*, Stuttgart, Kohlhammer, 2004, S. 69.

nach Ausgangslage sich beide Formen auch abwechseln konnten, sie also einmal für und einmal gegen den Kaiser agierten<sup>13</sup>.

Um die Versorgung einer Kriegergemeinschaft und der dazugehörigen Familien zu gewährleisten, war eine ständige Beschaffung von Ressourcen notwendig: Lebensmittel, Trinkwasser, Futter für Reit- und Zugtiere sowie für das mitzuführende Vieh<sup>14</sup>, dann aber auch Waffen, Werkzeuge, Kleidung, Schmuck sowie sonstige Luxusgüter. Insbesondere Gold in jeglicher Form, ob nun gemünzt, in Barren gegossen, als Tafelgeschirr oder Schmuckstück gearbeitet, war von besonderer Bedeutung<sup>15</sup>. Den Zustrom an Gütern aller Art nicht versiegen zu lassen lag vornehmlich in der Verantwortung des Anführers, der die Güterdistribution zum Herrschaftsmittel machte. Zudem musste er gewährleisten, dass genügend Märkte in Reichweite waren, um seinen Leuten den Tausch, Kauf oder Verkauf der Waren und Produkte zu ermöglichen<sup>16</sup>. Dies hatte zur Folge, dass das an die Barbaren gezahlte Geld, im Falle des Einkaufes römischer Waren, auf diesen Wegen wieder ins Imperium zurückfließen konnte.

Schon bald nach der militärischen Katastrophe von Adrianopel im späten vierten Jahrhundert ist eine Kursänderung in der römischen Barbarenpolitik zu beobachten. Offene Schlachten oder Kriege gegen barbarische

13. Vgl. dazu Hans-Ulrich Wiemer, « Kaiserkritik und Gotenbild im Geschichtswerk des Malchos von Philadelphiea », in Andreas Goltz, Hartmut Leppin, Heinrich Schlange-Schöninggen (Hrsg.), *Jenseits der Grenzen. Beiträge zur spätantiken und frühmittelalterlichen Geschichtsschreibung*, Berlin/New York, De Gruyter (Millennium-Studien, 25), 2009 S. 25-60, insb. S. 54-55.

14. Fälle von Viehdiebstahl sind wiederholt belegt, so etwa Jordanes, *Getica*, op. cit., 53, 273, S. 129: [...] *Hunumundus Suavorum dux dum ad depraedandas Dalmatias transit, armenta Gothorum in campis errantia depraedavit, quia Dalmatia Suaviae vicina erat nec a Pannonios fines multum distabat, praesertim ubi tunc Gothi residebant.*

15. Jan Iluk, « The Export of Gold from the Roman Empire to Barbarian Countries from the 4th to the 6th Centuries », *Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte*, 4/1, 1985, S. 79-102, hier S. 85. Siehe auch den Ausstellungskatalog Alfried Wiczorek, Patrick Périn (Hrsg.), *Das Gold der Barbarenfürsten. Schätze aus Prunkgräbern des 5. Jahrhunderts n. Chr. zwischen Kaukasus und Gallien*, Stuttgart, Theiss, 2001. Die Bedeutung von Gold und Schätzen in jeglicher Form für die Anführer barbarischer Verbände hat Matthias Hardt herausgearbeitet, siehe: *Gold und Herrschaft. Die Schätze europäischer Könige und Fürsten im ersten Jahrtausend*, Berlin, Akademie-Verlag (Europa im Mittelalter. Abhandlungen und Beiträge zur historischen Komparatistik, 6), 2004, sowie seinen Beitrag im vorliegenden Band.

16. Im sog. Vertrag von Margus aus dem Jahr 434, in dem die Jahrgelder für die Hunnen von 350 auf 700 Goldpfund verdoppelt wurden, verlangten die hunnischen Verhandlungsführer Zugang zu freien Märkten: Priskos, fr. 2, ed. Roger C. Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, Liverpool, Cairns, 1983, Bd. 2, S. 224-227; = fr. 1, ed. Karl Müller, *Priscus. Fragmenta*, Paris, Editore Ambrosio Firmin Didot (*Fragmenta historicorum Graecorum*, 4), 1851 [Neudruck 1975], S. 69-110.

Völker sollten möglichst vermieden werden. Vielmehr sollten Geld- und Subsidienszahlungen die Konflikte beruhigen<sup>17</sup>. Zuweilen sollten bestimmte Verträge, *foedera*, zu einem Ausgleich zwischen den Parteien führen. Dies ist im 5. Jahrhundert gerade im Umgang der Römer mit den Hunnen, dann aber auch mit gotischen Kriegergruppen zu beobachten. Bereits im 3. Jahrhundert, während der massiven gotischen Plünderungszüge zu Land und zur See, hatten römische Kaiser wiederholt auf Geldzahlungen an die Barbaren gesetzt. Letztlich waren sie den Plündergruppen aber militärisch überlegen. In der Mitte des 4. Jahrhunderts geschaffenen Wulfila-Bibel wird gotisch *kaisaragild*<sup>18</sup> für griechisch κῆνος (lat. *tributum/census*) geschrieben, gemeint ist bei Mk 12,14 freilich nicht etwa Geld, das man vom Kaiser bekam, sondern Geld, das man dem Kaiser zahlen musste. Bei den Goten des 5. und 6. Jahrhunderts mag das Wort dann aber noch andere Assoziationen geweckt haben. Spätantike oströmische Autoren wie Prokop von Kaisareia<sup>19</sup> oder Agathias von Myrina<sup>20</sup> (beide 6. Jahrhundert) haben die kaiserliche Praxis der Geldzahlungen an Barbaren wiederholt scharf kritisiert, da diese die militärische Schwäche der Römer nur noch unterstrichen habe. Andererseits konnten die Zahlungen aber auch als Sold an abhängige Barbaren gedeutet werden, die fortan als Söldner Rom zu dienen hatten und dafür eine gnädige Entschädigung erhielten<sup>21</sup>. Spätantike Historiker nennen an vereinzelt Stellen konkrete Summen, die römische Kaiser an Anführer barbarischer

17. Zu Geldzahlungen als Mittel römischer Außenpolitik: Colin D. Gordon, « Subsidies in Roman Imperial Defense », *Phoenix*, 3, 1949, S. 60-69; Roland Delmaire, *Largesses sacrées et res privata. L'aerarium impérial et son administration du IVe au VIe siècle*, Paris, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 121), 1989, S. 539-546; Alan Douglas Lee, *War in Late Antiquity. A Social History*, Malden, Massachusetts, Blackwell, 2007, S. 119-122.

18. Gerhard Köbler, *Gotisches Wörterbuch*, 2. Aufl., Leiden, Brill, 1989, S. 50.

19. Prokop von Kaisareia, *Bellum Gothicum* 4, 15; 17, ed. Otto Veh, *Prokop. Werke*, München, Heimeran, 1966, Bd. 2, S. 834-835, und Prokop von Kaisareia, *Anekdotia* 19, 13; 19, 16, ed. Otto Veh, *Prokop, Werke*, München, Heimeran, 1961, Bd. 1, hier S. 166-167: « So sind die Barbaren insgesamt vollständig in den Besitz des römischen Wohlstands gelangt. Entweder empfangen sie das Geld aus der Hand des Kaisers oder plünderten das Römerreich oder verkauften die Gefangenen oder ließen sich den Waffenstillstand bezahlen. »

20. Agathias, *Hist.* 5, 2, 3, ed. Karl Wilhelm Dindorf, *Historici Graeci Minores*, Leipzig, Teubner, 1871, Bd. 2, S. 349-350.

21. Offenbar wurde vom oströmischen Kaiser sogar Geld ins merowingische Frankenreich geschickt, auch wenn der konkrete Anlass unbekannt bleibt. Zumindest deuten die prägefischen *solidi* aus dem Grab Childerichs in Tournai darauf hin. Vgl. Hardt, *Gold und Herrschaft...*, *op. cit.*, S. 188-189, und Guido M. Berndt, « Der *rex Francorum* Childerich, die Umstrukturierung der Macht in Gallien und ein Grab in Tournai. Indizien für einen Wechsel der Religion », in Niklot Krohn, Sebastian Ristow (Hrsg.), *Wechsel der Religionen – Religion des Wechsels. Tagungsbeiträge der Arbeitsgemeinschaft Spätantike und Frühmittelalter* 5. Religion im archäologischen

Gruppen ausbezahlen. Natürlich muss bei der Bewertung dieser Zahlen vorausgesetzt werden, dass sie überhaupt korrekt überliefert sind, was keineswegs selbstverständlich ist<sup>22</sup>. So soll Attila im Jahre 447 nach verheerenden Plünderungszügen und einer siegreichen Schlacht 2.100 Goldpfund (das entspricht 151.200 *solidi*) als ab sofort regelmäßig zu zahlendes Jahrgeld vom oströmischen Kaiser gefordert haben, zusätzlich zu einer Einmalzahlung von 6.000 Goldpfund<sup>23</sup>. Der römische Verhandlungsführer Anatolius gestand Attila die Summen zu. Um die Höhe dieser von Priskus von Panium als Tribute gekennzeichneten Zahlungen einordnen zu können, mag ein Vergleich mit anderen Angaben hilfreich sein: So soll der groß angelegte (aber kläglich gescheiterte) Feldzug Kaiser Leos I. (457–474) im Jahre 468 gegen Geiserich und die Vandalen in Nordafrika<sup>24</sup> nach den Angaben des Anfang des 6. Jahrhunderts schreibenden oströmischen Beamten Johannes Lydos mit insgesamt 65.000 Goldpfund (ca. 4,7 Millionen *solidi*) und zusätzlich 700.000 Pfund Silber zu Buche geschlagen haben<sup>25</sup>. Dem letzten weströmischen Kaiser Romulus (genannt Augustulus) gestand Odoaker nach der Absetzung 476 ein Landgut in Kampanien und eine jährliche Rente in Höhe von 6.000 *solidi* zu<sup>26</sup>. Der Gotenkönig Theodahat (534–536) soll in seinen Verhandlungen mit dem Kaiser die Möglichkeit zur Niederlassung in Konstantinopel, die Ernennung zum Senator sowie 1.200 Goldpfund als Jahreseinkommen für die Aufgabe des gotischen Thrones gefordert haben<sup>27</sup>. Prokop überliefert auch, dass beim Tod des Kaisers Anastasius I. im Jahr 518 n. Chr. der oströmische Staatsschatz nicht weniger als 320.000 Goldpfund umfasst habe<sup>28</sup>. Dagegen nehmen sich

---

Befund, Hamburg, Verlag Dr. Kovač (Studien zu Spätantike und Frühmittelalter, 4), 2012, S. 167-192, hier S. 178.

22. Mögliche Fehlerquellen: falsche Angaben im ursprünglichen Informationsmaterial der Historiker und Chronisten sowie Abschreibfehler im Prozess der handschriftlichen Überlieferung, etwa simple 'Zahlendreher'.

23. Priskos, fr., op. cit., 9, 3, S. 236-241 [= 5 Müller, Priscus, op. cit.].

24. Zu diesem Flottenunternehmen siehe Guido M. Berndt, *Konflikt und Anpassung. Studien zu Migration und Ethnogenese der Vandalen*, Husum, Matthiesen (Historische Studien, 489), 2007, S. 199-200.

25. Johannes Lydos, *De Magistratibus reipublicae Romanae* 3, 43, ed. Anastasius C. Bandy, *Ioannes Lydos. On Powers or the Magistracies of the Roman State*, Philadelphia, The American Philosophical Society, 1983, S. 200-201. Zum Werk siehe generell Michael Maas, *John Lydos and the Roman Past. Antiquarianism and Politics in the Age of Justinian*, London/New York, Routledge, 1992.

26. Anonymus Valesianus, 8, 37, ed. Ingemar König, *Aus der Zeit Theoderichs des Großen. Einleitung, Text und Übersetzung einer anonymen Quelle*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, S. 70-71.

27. Prokop von Kaisareia, *Bellum Gothicum*, op. cit., 5, 6, 19, S. 44-45.

28. Prokop von Kaisareia, *Anekdotia*, op. cit., 19, 7, S. 166-167.

die bei Priskos und Malchos genannten Tribute und *donativa*, die den Hunnen und später den Goten zugesagt wurden, und auf die noch näher einzugehen sein wird, eher gering aus<sup>29</sup>.

Im Unterschied zum 'einfachen' Diebstahl erfolgt Raub (*rapina*) unter Einsatz von physischer Gewalt. Beute wird bei Menschen gemacht, die nicht zur eigenen Gemeinschaft gehören; Ziel des Raubes ist, sich fremde materielle Güter anzueignen. Bei Beutezügen und Plünderungsaktionen sind Mobilität und Schnelligkeit entscheidende Faktoren des Erfolgs. Da sich das Beutemachen in der Regel aber nur schwer institutionalisieren lässt, sind die daraus zu erwartenden Erträge unvorhersehbar und unstetig. Kriegergruppen, die ausschließlich vom Beutemachen leben, müssen außerdem mobil bleiben, da ihr Handeln die Grundlagen der eigenen Existenz permanent untergräbt. Die ausgeplünderten Gebiete eignen sich nicht für den dauerhaften Verbleib des Verbandes. Die Verteilung von Beute (an seine Krieger) nach erfolgreichen Aktionen verschafft, dem Anführer einen Handlungsspielraum, seine Leute für ihre Beteiligung zu entlohnen, abhängig von ihrem gezeigten Engagement. Die innere Hierarchie einer Kriegergruppe dürfte sich also im jeweiligen Anteil, der vom Anführer gewährt wird, widerspiegeln. Gleichzeitig ergab sich daraus eine Motivationsquelle für einen noch stärkeren Einsatz bei zukünftigen Aktionen der Gemeinschaft. Die Distribution der von der Kriegergruppe gewaltsam beschafften Güter dient dem Anführer also zum einen als Instrument zur Steuerung der Gruppendynamik, zum anderen aber auch zur eigenen Herrschaftssicherung und Machtdemonstration. Über Erfolg lässt sich die Gemeinschaft verstetigen und ggf. vergrößern, Misserfolg hingegen bedroht den Zusammenhalt und Fortbestand unmittelbar.

Die amalisch-gotischen Krieger haben diese Form der Ressourcenbeschaffung im hier zu betrachtenden Zeitraum wiederholt angewandt. Ob es bei ihnen spezifische Regeln, etwa für den Fall der Beuteteilung, gegeben hat, ist nicht überliefert<sup>30</sup>. Anzunehmen ist aber, dass der Anführer die Entscheidungsbefugnis

29. Iluk, « The Export... », Art. zitiert, S. 88, kalkuliert die Gesamtmenge des zwischen 450 und 491 an Goten bezahlten Goldes auf 13.261 Pfund. Siehe auch Henning Börm, « "Es war allerdings nicht so, dass sie es im Sinne eines Tributes erhielten, wie viele meinten..." Anlässe und Funktion der persischen Geldforderungen an die Römer (3. bis 6. Jahrhundert) », *Historia*, 57/3, 2008, S. 327-346.

30. Als König Totila im Jahr 546 Rom für die Goten zurückeroberte, soll er angeordnet haben, dass die kostbarsten Beutestücke ihm selbst vorbehalten sein sollten, seine Krieger hingegen den Rest unter sich verteilen durften, siehe Prokop von Kaisareia, *Bellum Goticum* 3, 20, 25, S. 574-575. Es kann zudem auf den merowingischen Fall der Beuteteilung von Soissons verwiesen werden, der in der historischen Forschung wiederholt thematisiert worden ist: Gregor von Tours, *Libri historiarum* X, 2, 27, ed. Bruno Krusch, Wilhelm Levison, MGH SS rer. Merov. 1/1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1951. Vgl. Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit., S. 178-179.

für sich beanspruchte. Im Unterschied dazu scheint der Anführer über Jahrgelder und Subsidien direkter verfügen zu können, da sie in der Regel an ihn persönlich ausgezahlt wurden. Zudem waren die Summen kalkulierbar, wodurch letztlich seine Position noch gestärkt wurde. Gleichwohl musste er die Krieger zufrieden stellen, wenn er seine Anführerschaft dauerhaft festigen wollte. Mit dieser Problematik sahen sich auch die gotischen 'Warlords' in der zweiten Hälfte des 5. Jahrhunderts wiederholt konfrontiert. Unzureichende Versorgung und Misserfolge konnten schnell zur Unzufriedenheit der Gefolgsleute führen. In solchen Situationen lag eine Handlungsoption der Krieger darin, sich einem anderen Gefolgherrn anzuschließen.

Für die pannonischen Goten hatte der Kaiserwechsel des Jahres 457 im Hinblick auf ihre Versorgung direkte Konsequenzen. Denn Leo I. war nicht gewillt, ihnen die « gewohnten Jahrgelder » zu schicken<sup>31</sup>. Die eilig in die Hauptstadt geschickte Gesandtschaft konnte beim Kaiser nichts erreichen und musste dort zudem erfahren, dass die Goten des Theoderich Strabon mittlerweile hohes Ansehen genossen und mit üppigen Jahrgeldern versorgt wurden. Die amalischen Goten sahen keinen weiteren diplomatischen Spielraum. Ihr Mittel, die römische Regierung zum Einlenken zu bewegen, war der Einsatz von Gewalt. Sie unternahmen Raubzüge in Epirus, das ein halbes Jahrhundert zuvor schon von Alarich und seinen Kriegern heimgesucht worden war, besetzten die Provinzhauptstadt Dyrrhachium (Durrës, Albanien) und raubten die Bevölkerung des Illyrikum aus. Jordanes beschreibt das Einlenken des Kaisers als unmittelbare Folge dieser Gewalttaten<sup>32</sup>. Dem Bericht des Priskus zufolge sollten die Amaler fortan 300 Goldpfund (21.600 *solidi*) als Jahrgeld erhalten<sup>33</sup>. Sie kehrten nach Pannonien zurück, mussten aber als Absicherung des Vertrages den etwa zehnjährigen Königssohn Theoderich

---

Der Vandalen Geiserich behielt sich nach der Eroberung Nordafrikas vor, bestimmte Ländereien für sich bzw. die königliche Familie in Besitz zu nehmen.

31. Gereon Siebigs, *Kaiser Leo I. Das oströmische Reich in den ersten drei Jahren seiner Regierung (457-460 n. Chr.)*, Berlin/New York, De Gruyter (Beiträge zur Altertumskunde, 276), 2010, S. 474-477.

32. Jordanes, *Getica*, *op. cit.*, 52, 271, S. 35.

33. Priskos, *fr.*, *op. cit.*, 37, S. 340-341 [= 28 Müller, *Priscus*, *op. cit.*]. Später, im italischen Gotenreich, erhielten die Soldaten vom König ein jährliches Donativ in Höhe von drei (manchmal fünf) *solidi*. Nach Arnold H. M. Jones, *The Later Roman Empire 284-602. A Social, Economic and Administrative Survey*, Oxford, Blackwell, 1964, S. 447-448 konnte eine Person im 6. Jahrhundert von durchschnittlich drei bis vier *solidi* pro Jahr leben. Evangelos Chrysos, « Die Amaler-Herrschaft in Italien und das Imperium Romanum. Der Vertragsentwurf des Jahres 535 », *Byzantion*, 51, 1981, S. 430-474, hier S. 445 führt in Bezug auf kaiserliche Soldaten aus: « Im 6. Jahrhundert war der Sold des einfachen Soldaten auf fünf *solidi* festgesetzt. Zusätzlich rechnete man mit dem Betrag von zwei *solidi* pro Kopf für die Rüstung und die inzwischen regelmäßig gewordenen Gehaltszulagen, also im ganzen sieben *solidi* pro Mann. »

als Geisel nach Konstantinopel geben. Für immerhin zehn Jahre scheint dieser Vertrag den Frieden zwischen den Römern und den Goten gesichert zu haben. Ihre Versorgungslage in Pannonien blieb aber prekär. Daraus ergab sich in den folgenden Jahren eine Handlungssequenz, die eine ganz eigene, vom Gewalthandeln der Goten in Gang gehaltene Dynamik hatte.



Aus: Frank Ausbüttel, *Theoderich der Große. Der Germane auf dem Kaiserthron*, Darmstadt, 2003, S. 26. Mit der freundlichen Genehmigung der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft (WBG).

Die Krieger der Amalerbrüder unternahmen weitere Raubzüge in den Grenzregionen, ohne dass diese Plünderungen auf Seiten der Römer als unmittelbarer Vertragsbruch gedeutet worden wären. Für den Winter 468/9 berichtet Priskus von einer kriegerischen Auseinandersetzung zwischen



den Goten und den Skiren, in deren Verlauf Valamir ums Leben kam<sup>34</sup>. Thiudimir war fortan 'Oberkönig' über die amalischen Goten und vereinigte die Gefolgschaft seines Bruders mit seiner eigenen zu einer großen Kriegergruppe. Diese stemmte sich erfolgreich gegen einen multigentilen Verband, bestehend aus Sueben, Herulern, Skiren und Sarmaten, dem zudem reguläre römische Einheiten zu Hilfe kamen. In der Schlacht an der Bolia blieben die Ostgoten siegreich<sup>35</sup> und konnten so zwar ihre Stellung in Pannonien festigen, die Etablierung einer stabilen Herrschaft oder gar eines *regnum* blieb aber aus.

Der junge Theoderich wurde in Folge der erneut umgeschwenkten Gotenpolitik des Kaisers aus Konstantinopel entlassen und zu seinen Leuten nach Pannonien zurückgeschickt. Sein kurz darauf unternommener Zug gegen den Sarmatenkönig Babai 471 ist als ein Versuch zu bewerten, Akzeptanz in der gotischen Kriegergesellschaft zu finden. Auch das eigenhändige Ausschalten des gegnerischen Anführers dürfte den gotischen Kriegern Theoderichs unbedingten Willen und Anspruch auf Führung deutlich aufgezeigt haben. Und schließlich blieb das von den Goten heimgesuchte Gebiet um Singidunum, Grenzstadt des oströmischen Reiches an der Donau, unter ihrer Kontrolle, denn Theoderich, das betont Jordanes ausdrücklich, « gab die Stadt den Römern nicht zurück<sup>36</sup> ». Bei den Goten muss sich in der Folgezeit aber die Erkenntnis durchgesetzt haben, dass sie in Pannonien nicht dauerhaft nach ihren Vorstellungen leben können würden. Thiudimir führte die Goten aus den Grenzregionen weiter ins Imperium hinein, zunächst nach Griechenland, wo sie in Makedonien plünderten<sup>37</sup>. Bei diesen Unternehmungen zeichnete sich der junge Theoderich wiederholt als mutiger und fähiger Anführer aus, auch wenn er bei seinem Zug gegen die Stadt Stobi (Hauptstadt der Provinz *Macedonia Salutaris*) noch durch die Heerführer Astat und Invilia unterstützt wurde. Nach weiteren gotischen Erfolgen trat ein

34. Priskos, *fr.*, *op. cit.*, 5, S. 228-229 [= 35 Müller, *Priscus, op. cit.*] und Jordanes, *Getica, op. cit.*, 5, 276, S. 129. Für die wenigen Ereignisse, die sich den Quellen über gotische Aktivitäten in diesen Jahren entnehmen lassen, lässt sich kaum eine schlüssige Chronologie rekonstruieren. So bleibt auch das Todesjahr Valamirs unsicher.

35. Jordanes, *Getica, op. cit.*, 54, 277-279, S. 129-130.

36. *Ibid.*, 55, 282, S. 130-131.

37. Thiudimirs Bruder Vidimer hingegen zog mit seinen Leuten in den Westen. Über Italien gelangten sie nach Gallien, wo sich ihre Spuren verlieren. Siehe Patrick Périn, « L'armée de Vidimer et la question des dépôts funéraires chez les Wisigoths en Gaule et en Espagne (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècles) », in Françoise Vallet, Michel Kazanski (Hrsg.), *L'armée romaine et les barbares du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle*, Rouen, Association française d'archéologie mérovingienne/Musée des Antiquités nationales, 1993, S. 411-423.

gewisser Hilarianus für die Römer mit den Goten in Verhandlung und konnte immerhin erreichen, dass die gotischen Krieger sich der Hauptstadt nicht weiter näherten – ein deutliches Zeichen, dass man die Goten als ernstzunehmende Bedrohung einschätzte. Von Subsidienzahlungen, geschweige denn der Vergabe von militärischen Ehrenstellungen an die gotischen Anführer, hört man in diesem Kontext allerdings nichts.

Nach weiteren gotischen Zügen, von denen unter anderem auch die Stadt Thessaloniki betroffen war, setzten sich die Goten unter Thiudimir in und um Kyrrhos fest, wo der Amaler im Jahre 474 (wohl an einer Krankheit) starb. Theoderich konnte offenbar ohne jeden innergotischen Konflikt die Führungsrolle über die Gruppe erben. Es gibt nicht den leisesten Hinweis auf einen Konkurrenzkampf um die Anführerschaft und das, obwohl Theoderich nachweislich einen Bruder namens Thiudimund hatte, der ebenfalls hätte Ansprüche geltend machen können. Ein freiwilliges Teilen der Befehlsgewalt, wie es noch in seiner Vatergeneration praktiziert worden war, kam für Theoderich offenkundig nicht in Frage. Er brauchte eine unangefochtene Stellung in der gotischen Kriegergesellschaft, um seinem härtesten Konkurrenten, Theoderich Strabon, Anführer der 'thrakischen Goten' und auf dem Höhepunkt seiner Macht Befehlshaber über ca. 30.000 Mann, Paroli bieten zu können. Kaiser Leo I. hatte Strabon als gotischen Oberherrscher anerkannt und ihm zudem 2.000 Goldpfund als Jahrgelder zugesichert. Eine stattliche Summe, verglichen mit den 300 Pfund, welche die Amaler zuvor erhalten hatten.

Der auf Leo II. folgende Kaiser Zenon (474–491) schlug einen anderen Weg ein, mit den Goten umzugehen. Er versuchte sich deren in der Regel prekäre Versorgungslage zu Nutzen zu machen und sie, durchaus mit zeitweiligem Erfolg, gegeneinander auszuspielen<sup>38</sup>. Zunächst stand der Amaler in seiner Gunst. Er machte Theoderich zum 'Waffensohn' und übertrug ihm das oberste Heermeisteramt. Die *adoptio per arma* war ein Akt, der durch die Schenkung von Waffen ein künstliches Verwandtschaftsverhältnis herstellte<sup>39</sup>. Verbunden waren diese Ehrungen mit der Zusicherung von Jahrgeldern. Ein Ansehensverlust seines Konkurrenten Strabon, sowohl in der Hauptstadt als auch bei seinem Gefolge, war eine direkte Folge davon und manifestierte

38. Auf die Rolle der beiden Theoderiche im Machtkampf in Konstantinopel, der auf die Usurpation des Basiliskus folgte, kann hier nicht im Detail eingegangen werden. Siehe dazu etwa Ernst Stein, *Geschichte des spätromischen Reiches*, Bd. 1, *Vom römischen zum byzantinischen Staate* (284-476 n. Chr.), Wien, Seidel, 1928, 2. Aufl., Brüssel, Desclée de Brouwer, 1959, S. 526-537; Heather, *The Goths*, *op. cit.*, S. 154-164.

39. Herwig Wolfram, Art. « Waffensohn », in *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, Bd. 33, 2. Aufl., Berlin, De Gruyter, 2006, S. 49-51.

sich zusätzlich darin, dass Zenon ihn zum *hostis publicus* erklärte und seine Vertrauensleute aus der Hauptstadt vertreiben ließ. Doch durch militärische Stärke und Verhandlungsgeschick gewann Strabon rasch wieder an Einfluss. Bereits im Herbst 478 hatte er sein Heermeisteramt zurückgewonnen, bekam Sold für 13.000 Männer, den Oberbefehl über zwei Palasteinheiten und konnte schließlich auch die seit 476 ausstehenden Jahrgelder für seine Leute eintreiben. Leidtragende dieser machtpolitischen Ränkespiele waren sowohl die Zivilbevölkerung als auch die amalischen Goten, die nun keine Hilfszahlungen mehr erreichten. Um seine Kriegergruppe über den anstehenden Winter ausreichend versorgen zu können, begann Theoderich Thiudimirsohn erneut Plünderungszüge. Vor allem Bauern in Thrakien sollen betroffen gewesen sein. Abgedrängt von kaiserlichen Truppen zog dieser mit seiner Gefolgschaft nach Stobi und verwüstete diese Stadt – die gesamte Besatzung soll dabei getötet worden sein. Dann führte er seine Krieger Richtung Thessaloniki weiter, wo sich die Stadtbevölkerung nur zu gut an die Goten erinnerte und dementsprechend mit Panik reagierte. Unruhen brachen aus, Kaiserstatuen wurden gestürzt, der Amtssitz des Präfekten von einem Mob gestürmt. Erneut gelang es Theoderich mittels Gewalthandelns den Kaiser zu einer Reaktion zu bringen. Über diplomatischen Austausch wurde der Konflikt beigelegt. Theoderich blieb aber weiterhin in Bedrängnis und verlor in den darauffolgenden Monaten viele Männer.

In einem Verhandlungsgespräch mit dem römischen Unterhändler Adamantius stellte Theoderich in Aussicht, mit 6.000 Mann gegen die thrakischen Goten vorzugehen. Offenbar war die Zahl seiner Krieger erheblich geschrumpft. Viele Goten waren in römische Gefangenschaft geraten, als der Feldherr Sabinianus im epirotischen Gebirge den Tross angegriffen hatte und Thiudimund<sup>40</sup>, Theoderichs Bruder, die Seinen im Stich gelassen hatte. Theoderichs Stellung war also keineswegs gesichert. Dies verdeutlichen auch die Folgen einer direkten Konfrontation mit Strabon im Jahr 478 am Fuße des (nicht genau lokalisierbaren) Berges Sondis in der Grenzregion zwischen Moesia und Thracia. Hier begegneten sich unerwartet Theoderichs Krieger, die gemeinsam mit dem römischen Militär gegen Strabon ziehen sollten, und die Krieger Strabons. Die Römer waren aber nicht eingetroffen, Theoderich fühlte sich vom Kaiser verraten. Vielleicht durch anhaltende Versorgungsschwierigkeiten und vorangegangene Verluste entmutigt, scheinen viele Männer Theoderichs mit dem Gedanken gespielt zu haben, zum Gegner überzulaufen. Für Theoderich bedeutete dies eine unmittelbare Bedrohung seiner Vorrangstellung. Erst durch langwierige Verhandlungen,

40. PLRE, *op. cit.*, II, S. 1084.

zu denen sich Theoderich nicht zuletzt durch seine Anhänger genötigt sah, konnten die beiden Goten einen offenen Kampf vermeiden<sup>41</sup>. Gegenüber dem Kaiser blieben beide bei ihren Forderungen, die sie mithilfe des Gewaltpotentials ihrer Kriegergruppen immer wieder unterstrichen:

Er [der Amaler Theoderich] verlangte, dass man ihm Land gebe, wo er bleiben könne, und genügend Getreide, dass er sein Heer bis zur Ernte durchbringen könne [...]. Wenn die Römer nicht dies für ihn täten, könne er selbst seinen großen Haufen nicht davon abhalten, dass sie ihrer Not, wo sie könnten, durch Raub Abhilfe schafften. Dies sagte der eine Theoderich. Der Sohn des Triarius hingegen verlangte, dass ihm unverkürzt zuteil werde, was zur Zeit Leos vereinbart worden war, dass er die Subsidien für die vergangene Zeit erhalte und dass ihm seine Verwandten zurückgegeben würden<sup>42</sup>.

Der Konkurrenzkampf zwischen den beiden Theoderichen wurde erst durch den Unfalltod Strabons 481 beendet. Dessen Kriegergruppe löste sich rasch auf, nachdem es seinem Sohn Rekitach nicht gelungen war, die Männer für sich zu gewinnen. Viele von ihnen schlossen sich dem Amaler an. Mit dieser Verstärkung nahm Theoderich seine Erpressungspolitik wieder auf. Er ließ seine Männer Griechenland verwüsten, wobei es wiederholt zu Übergriffen auf die Bevölkerung kam. Die Gewalt endete erst, als der Kaiser ihm das Heermeisteramt zurückgab, ihn zum Patricius erhob und ihm das Konsulat für das Jahr 484 in Aussicht stellte. Doch schon zwei Jahre später befanden sich der Kaiser und Theoderich erneut im offenen Konflikt. Der Gote reagierte auf die Verwerfungen wie üblich mit exzessiver Gewalt. Er ließ seine Krieger von Novae aus, wohin sie mittlerweile ihre Operationsbasis verlegt hatten, in Thrakien plündern und bereitete schließlich eine Offensive gegen die Hauptstadt selbst vor. Nach der Besetzung einiger Vororte durch die Goten erkannte der Kaiser den Ernst der Lage und konnte die Goten nur durch reiche Geschenke zum Abzug bewegen. Theoderichs Drohungen hatten also noch einmal Wirkung gezeigt. Der Abzug seiner Kriegergruppe nach Italien im Jahr 488 dürfte in Ostrom als Erlösung empfunden worden sein.

Die bis hierhin nachgezeichneten gewaltsamen Formen der Ressourcenbeschaffung gotischer Kriegergruppen waren Raubzüge und das Abpressen von Jahrgeldern und Subsidien. Dass auch Lösegeldzahlungen die Kassen der Goten aufzufüllen halfen, lässt sich ebenfalls an verschiedenen

41. Malchos, fr. 18, 2, in Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians...*, op. cit., Bd. 2, hier S. 426-431 = fr. 15, ed. Lia Raffaella Cresci, *Malco di Filadelfia*, Neapel, Bibliopolis (Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana, 9), 1982.

42. Malchos, fr., op. cit., 18, 3, S. 430-435 [= 16 Cresci, *Malco...*, op. cit.].

Beispielen aufzeigen<sup>43</sup>. Raub von Menschen im Zuge der Beutezüge und anschließende Lösegeldforderungen und, im Falle des Nichtzahlens, Töten oder Versklaven, gehörten sicherlich zu den häufigen Folgen<sup>44</sup>. Für die Krieger war es lukrativer, ihre Gefangenen an deren Angehörige zu verkaufen als über den Sklavenmarkt, da Lösegeldsummen deutlich höher angesetzt werden konnten als die Preise für einzelne Sklaven. Klar dürfte sein, dass jeder Beutezug nicht nur für die Bevölkerung, auf deren Gebiet die Aktionen sich abspielten, sondern auch für all diejenigen, die in der Nähe der Wege lebten, welche die Kriegergruppen benutzten, katastrophale Folgen haben konnte. Immer wieder wurde von spätantiken Kriegergruppen Lösegeld für gefangene Personen oder Gruppen (oder Familien) eingefordert. Mitunter wurden ganze Stadtbevölkerungen in die Gefangenschaft geführt. Attila soll während der hunnischen Raubzüge in den 440er Jahren die Bewohner von Ratiaria, Naissus, Phillippopolis, Arcadiopolis und Constantia, und weiterer thrakischer Städte, gefangen genommen haben. Einzelschicksale bleiben weitestgehend im Dunkeln. Eine Ausnahme stellt eine reiche Römerin aus Ratiaria dar, die im Jahr 449 von ihrem Mann Syllus für 500 solidi aus hunnischer Gefangenschaft freigekauft wurde<sup>45</sup>. Diese Summe überstieg den durchschnittlichen Preis für einen Sklaven um ein Vielfaches<sup>46</sup>. Schon in klassischer Zeit hatte es den Römern als eine moralische Verpflichtung gegolten, die insbesondere für Familienmitglieder galt, Angehörige aus der

43. Vgl. Guido M. Berndt, « Beute, Schutzgeld und Subsidien. Formen der Aneignung materieller Güter in gotischen Kriegergruppen », in Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg (Hrsg.), *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, Ferdinand Schöningh (Krieg in der Geschichte, 72), 2011, S. 121-147.

44. Noel Lenski, « Captivity and Roman-Barbarian Interchange », in Ralph W. Mathisen, Danuta Shanzer (Hrsg.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World. Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, Farnham/Burlington, Ashgate Publishing, 2011, S. 185-198.

45. Priskos, fr., *op. cit.*, 14, S. 288-295 [= 8 Müller, Priscus, *op. cit.*].

46. Als die Hunnen Uldin und Sarus im Jahre 406 den Goten Radagaisus besiegten und töteten, verkauften sie anschließend die Gefangenen für den Preis von je einem solidus. Marcellinus Comes, *Chron.* a. 406, 2, ed. Theodor Mommsen, MGH Auct. ant. 11/2, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1894, S. 69: *Huldin et Sarus Hunnorum Gothorumque reges Radagaisum continuo devicerunt, ipsius capite amputato, captivos eius singulis aureis distrahentes*. Die Höhe der Lösegelder schwankte erheblich. So überliefert Prokop von Kaisareia, *Anekdotia, op. cit.*, 12, 7-8, S. 106-107, den Fall des Johannes, Sohn eines sehr angesehenen Mannes namens Basileios aus Edessa, dass dieser bei den Persern in Geiselnhaft war, übergeben vom Feldherrn Belisar als Unterpfand eines Vertrages. Die Großmutter des jungen Mannes bot 2.000 litra (ein Hohlmaß von etwa 300 bis 350 Gramm; es wären also etwa 650 Kilo zu veranschlagen) Silber als Lösegeld an – das 'Geschäft' kam aber nicht zustande.

Gefangenschaft freizukaufen<sup>47</sup>. Diese Gewohnheit wurde im 6. Jahrhundert durch die Gesetzgebung Kaiser Justinians zu einer Art Rechtspflicht ausgestaltet<sup>48</sup>. Das Thema der *redemptio captivorum* findet sich wiederholt in spätantiken und frühmittelalterlichen Quellen<sup>49</sup>. So verhandelte etwa Theoderich im Jahre 495 mit dem Burgunderkönig Gundobad über 6.000 ligurische Kriegsgefangene, die bereits seit vier Jahren auf ihre Freilassung hofften. Epiphanius von Pavia führte dabei die Verhandlungen für den Gotenkönig<sup>50</sup>. Ennodius von Pavia und Liberius bemühten sich gemeinsam um den Freikauf einer Frau namens Camella, die in Gallien festgehalten wurde<sup>51</sup>. Avitus von Vienne wollte gemeinsam mit dem Bischof von Mailand, Maximus, einen Jungen namens Avulus aus ostgotischer Gefangenschaft freikaufen<sup>52</sup>. Offenbar war die Aussicht, bei Beutezügen Gefangene zu machen, für manche Krieger von großer Bedeutung. Anders wäre nicht zu erklären, dass sich der fränkische König Theuderich weigerte, mit Lothar und Childebert gegen die Burgunder zu ziehen. Vorausgegangen war nämlich eine Meuterei seiner Krieger. Diese hatten darauf beharrt, dass ein Ziel auszuwählen sei, das

47. Paulus, *Dig.* 24, 3, 20, ed. Rolf Knütel et al., *Corpus Iuris Civilis. Text und Übersetzung*, Bd. 4, *Digesten 21-27*, Heidelberg, C. F. Müller, 2005, hier S. 281: *Quamvis mulier non in hoc accipiat constante matrimonio dotem, ut aes alienum solvat aut praedia idonea emat, sed ut liberis ex alio viro egentibus aut fratribus aut parentibus consuleret vel ut eos ex hostibus redimeret, quia iusta et honesta causa est, non videtur male accipere et ideo recte ei solvitur: idque et in filia familias observatur.* Für eine rechtshistorische Perspektive siehe Ernst Levy, « Captivus Redemptus », *Classical Philology*, 38/3, 1943, S. 159-176.

48. So etwa in Justinians *Novelle 115*, § 13, ed. Rudolf Schöll, Wilhelm Kroll, *Corpus Iuris Civilis*, Berlin, Weidmann, 1954, Bd. 3, aus dem Jahr 542. Karl-Heinz Ziegler, « Lösegeld-Probleme im römischen Privatrecht », in Hans-Peter Benöhr et al. (Hrsg.), *Iuris professio. Festgabe Max Kaser zum 80. Geburtstag*, Wien/Köln, Böhlau, 1986, S. 381-393, zeichnet die groben Entwicklungslinien nach und kommt dann zu folgendem Urteil: « Justinians Gesetzgebung zum Freikauf Gefangener bleibt, bei aller Originalität im einzelnen, letztlich eingebettet in die große Tradition auch der heidnischen Vergangenheit Roms, in der Recht und Moral sich vielfach ergänzt und wechselseitig durchdrungen haben » (S. 393).

49. Viele Beispiele finden sich gesammelt in der Studie von William Kingshirn, « Caesarius of Arles and the Ransoming of Captives », *The Journal of Roman Studies*, 75, 1985, S. 183-203.

50. Ennodius, *Vita Epiphani* 120-176, ed. Friedrich Vogel, *MGH Auct. ant.* 7, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1866, S. 99-106. Dazu Danuta Shanzer, « Two Clocks and a Wedding. Theoderic's Diplomatic Relations with the Burgundians », *Romanobarbarica*, 14, 1996-97, S. 225-254.

51. Ennodius, *Epp.* 9, 29 (an Liberius), in Vogel, *Magni Felicis Ennodi, op. cit.*, Berlin, Weidmann, 1866, S. 317-318.

52. Avitus, *Epp.* 12, ed. Rudolf Peiper, *MGH Auct. ant.* 6/2, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1883, S. 45-46.

genügend menschliche Beute versprach. Die Wahl fiel dann auf die Gegend um Clermont-Ferrand<sup>53</sup>.

Seit der Spätantike vermehrten sich Fälle, in denen Bischöfe mittels Kirchengut Gefangene freikaufte<sup>54</sup>. So soll Ambrosius von Mailand Kirchengut verkauft haben, um Lösegeldforderungen nachzukommen<sup>55</sup>. Aus dem vandalenzeitlichen Afrika ist überliefert, dass der Bischof von Karthago, Deogratias, viel Mitgefühl für die aus Italien verschleppten Menschen empfand und sogleich goldene und silberne liturgische Gefäße verkaufte, um die Gefangenen aus der Gewalt ihrer vandalischen Entführer freizukaufen<sup>56</sup>. Freilich beschränkte sich die bischöfliche Solidarität auf Freigeborene<sup>57</sup>. Ein Gesandter Kaiser Leos, der Patrizier Severus<sup>58</sup>, verhandelte im Jahr 474 mit Geiserich in Karthago. Er lehnte die üblichen Geschenke ab und wollte die Gefangenen befreien. Und tatsächlich übergab ihm Geiserich seine Gefangenen und die seiner Söhne. Außerdem erlaubte er es Severus, auch die Gefangenen anderer Vandalen freizukaufen, so diese denn dazu bereit seien. Dafür setzte Severus alle Finanzmittel ein, die ihm zur Verfügung standen<sup>59</sup>.

Malchos überliefert den Fall des Freikaufs eines hochrangigen römischen Militärs aus gotischer Gefangenschaft:

53. Gregor, *Hist.*, *op. cit.*, 3, 11-13, S. 107-110. Zu dieser Episode siehe Bodmer, *Der Krieger*, *op. cit.*, S. 71-72.

54. Bereits im 3. Jahrhundert diskutierten christliche Bischöfe über die Aufgabe, Gefangene freizukaufen. So etwa überliefert in einem Brief Cyprians von Karthago, *Epp.* 62, 4, ed. Wilhelm Hartel, *Opera omnia*, Wien, Gerold (CSEL 3/2), 1871, S. 699-700, mit Anspielungen auf Mt. 25, 36.

55. Seine Argumentation in *De officiis* 15, 70-73, ed. Maurice Testard, *De officiis ministrorum*, Turnhout, Brepols (CCSL 15/5), 2000, S. 122-124.

56. Auch die Methode, römische Bürger gefangen zu nehmen, um mit ihnen dann politische Ziele durchzusetzen, lässt sich wiederholt in den Quellen finden. Priskos berichtet, dass der Vandal Geiserich die italischen Küsten angegriffen und die Bevölkerung gefangen genommen habe, um Valentinian III. und Aëtius dazu zu bewegen, ihm den Besitz zu übergeben, auf den er seit der Heirat Eudocias Anspruch erhob. Priskos, *fr.*, *op. cit.*, 39, 1 [= 30 Müller, *Priscus*, *op. cit.*].

57. Victor Vitensis, *Historia Persecutionis Africanae Provinciae* 2, 25, ed. Serge Lancel, *Victor de Vita, Histoire de la persécution vandale en Afrique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, S. 108. Siehe dazu Guido M. Berndt, « Formen solidarischen Handelns im nordafrikanischen Vandalenreich », in Joachim Bahlcke, Rainer Leng, Peter Scholz (Hrsg.), *Migration als soziale Herausforderung. Historische Formen solidarischen Handelns von der Antike bis zum 20. Jahrhundert*, Stuttgart, Franz Steiner (Stuttgarter Beiträge zur historischen Migrationsforschung, 8), 2011, S. 57-75, hier S. 73-74.

58. PLRE, *op. cit.*, II (Severus 8), S. 1003.

59. Malchos, *fr.*, *op. cit.*, 5, S. 410-411 [= 3 Cresci, *Malco...*, *op. cit.*].

Als der Kaiser Zenon an den Anführer der Goten eine Gesandtschaft schickte wegen Heraclius, des Feldherrn, der von den Goten besiegt worden war, versprach dieser, ihn gegen Lösegeld freizulassen, und stimmte der Summe von 100 Talenten zu. Diese Summe aufzubringen trug Zenon den Verwandten des Heraclius auf, damit es nicht so aussehe, als sei er, weil von anderen freigekauft, auf den Status eines Sklaven reduziert worden. Das Geld wurde den Goten nach Thrakien geschickt. Die nahmen es in Empfang und ließen Heraclius aus dem Gewahrsam heraus frei.

Lange konnte sich der Römer seiner neu gewonnenen Freiheit allerdings nicht mehr erfreuen, denn,

als er in Arkadiupolis aus dem Haus ging, begegneten ihm einige Goten, und einer der Goten schlug Heraclius im Vorbeigehen kräftig auf die Schulter. Einer aus Heraclius' Eskorte maßregelte den Goten, indem er sagte: "Weißt Du nicht, wer Du bist? Kennst Du den nicht, den Du geschlagen hast?" Der aber sagte, er kenne sehr wohl den, der durch ihn ein elendes Ende nehmen werde. Und sogleich zogen sie ihre Schwerter; der eine schlug Heraclius den Kopf ab, der andere die Hände<sup>60</sup>.

Aber auch Goten gerieten in Gefangenschaft. So berichtet Malchos, dass es dem römischen General Sabinianus im Jahre 479 in der griechischen Epiros gelungen war, den Tross der Goten, den Theoderichs Bruder Thiudimund – wie oben erwähnt – beschützen sollte, in seine Gewalt zu bringen. Die Gefangenen teilte er in zwei Gruppen. Mitglieder des Adels behielt er unter seiner Aufsicht, wohingegen alle anderen dem Beuteanteil für seine Soldaten zugeschlagen wurden<sup>61</sup>.

Der hier betrachtete Kriegerverband der amalischen Goten war im Verlaufe seiner Geschichte auf unterschiedliche Formen der Aneignung materieller Güter angewiesen, denn die Eigenproduktion von Gütern in Pannonien oder den späteren Aufenthaltsgebieten auf dem Balkan war unzureichend und konnte den Bedarf keinesfalls decken. Verschiedene Formen von Raubwirtschaft lassen sich über den gesamten hier betrachteten Zeitraum in unterschiedlicher Intensität feststellen, je nach politischer und sozioökonomischer Ausgangslage. In der Zeit zwischen ihrer Formierung und dem Abzug aus der östlichen Reichshälfte pressten die Goten dem Kaiser wieder und wieder Jahrgelder und Subsidien ab. Allerdings wurden ihnen diese Gelder nur unregelmäßig gezahlt, da sie mit anderen gotischen Verbänden konkurrieren mussten. Theoderichs Schicksal hing in

60. Malchos, *fr.*, *op. cit.*, 6, 2, S. 412-413 [= 4 Cresci, *Malco...*, *op. cit.*].

61. *Ibid.*, 20, S. 434-451 [= 18 Cresci, *Malco...*, *op. cit.*].



der vor-italischen Zeit in hohem Maße von militärischen Erfolgen ab. Als erfolgreichem 'Warlord' gelang es ihm gerade deshalb umso leichter, die Zahl seiner Krieger zu erhöhen, je größer der Optimismus war, der seinen Unternehmungen entgegengebracht wurde. Je mehr Krieger sich beteiligten, desto höher war die Aussicht auf weitere Erfolge. Daraus ergaben sich beiderseitige Loyalitäten und Verpflichtungen. Es gibt zahlreiche Beispiele dafür, wie schnell der Stern eines Anführers sinken konnte, sobald der Erfolg ausblieb, man denke nur an den Hunnen Attila. So war es von entscheidender Bedeutung, dass Theoderich 471 bei seinem ersten eigenständigen Zug gegen den Sarmaten Babai Erfolg hatte. Sicher dürfte seine Herkunft aus dem angesehenen Geschlecht der Amaler höchst hilfreich gewesen sein, um auf Anhieb 6.000 Mann zusammenzubekommen. Theoderichs Aufstieg wäre wohl ziemlich rasch beendet gewesen, wäre er hier ohne Erfolg geblieben. Mit ihrem Gewaltpotential bedrohten die Theoderich-Goten fortan die römische Bevölkerung, die Beraubung, Gefangennahme oder gar Tod zu fürchten hatte. Wenn Drohungen nicht zum gewünschten Ziel führten, setzten die Goten auf Gewalt. Dann unternahmen sie weitreichende und verheerende Raubzüge, nahmen Römer zwecks Lösegeldforderungen gefangen, mordeten und zerstörten. Ganz anders sollte die Ausgangslage nach dem erfolgreichen Krieg und der Übernahme der Herrschaft in Italien sein<sup>62</sup>. Sie waren dort nicht mehr abhängig von der kaiserlichen Staatskasse. Die bis dahin mobilen gotischen Krieger wurden stationiert und mit ihren Familien angesiedelt, sie erhielten regelmäßige Zahlungen, die ihr König Theoderich im Wesentlichen aus Steuern und Abgaben seiner Untertanen finanzierte. Ihr Auskommen war damit nicht länger von raubwirtschaftlichem Handeln abhängig.

Guido M. BERNDT  
Freie Universität Berlin

62. Hans-Ulrich Wiemer, « Die Goten in Italien. Wandlungen und Zerfall einer Gewaltgemeinschaft », *Historische Zeitschrift*, 2013, S. 593-628.



# L'économie du pillage et les prisonniers de guerre : Byzance, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle

Marilia Lykaki

**L**e pillage et la prise de butin ont un rôle important dans ce qu'on appelle l'économie de la guerre. Cette expression se réfère de manière générale aux méthodes de financement des forces armées, à la fourniture de l'équipement, à la logistique générale, comme par exemple le logement et la nourriture des soldats, et au support matériel des opérations militaires, qui est un des principaux enjeux. L'économie de guerre comporte aussi une dimension stratégique, lorsqu'il est question de compromettre le support matériel de l'adversaire. La destruction des ressources de l'ennemi est ainsi toujours un des buts principaux de la stratégie militaire.

Le phénomène du pillage a d'abord des aspects militaires et sociaux, mais il touche aussi à la diplomatie, à la culture et à la communication, puisqu'il donne lieu à des transferts tant matériels que culturels. Le butin a aussi son rôle à jouer dans l'organisation militaire de Byzance, en aidant à motiver les soldats de l'empire. Comme l'indique, au X<sup>e</sup> siècle, l'auteur du *Περὶ παραδρομῆς πολέμου* – un traité sur la guerre –, les soldats entrent en bataille en méprisant la mort afin de profiter du pillage. L'espoir de ramasser quelque richesse les aide à surmonter l'ennemi<sup>1</sup>.

La dimension symbolique doit également être considérée. Lors d'une confrontation militaire, les êtres humains et leurs objets matériels ou sacrés se commercialisent et se transforment en symboles de pouvoir<sup>2</sup>. L'appropriation de reliques, d'objets sacrés, d'images des saints et d'œuvres d'art apportait

1. *Three Byzantine Military Treatises*, éd. George T. Dennis, Washington, Dumbarton Oaks (CFHB, 25), 1985, p. 180<sup>153-155</sup> : ὀρμήσουσι καὶ αὐτοὶ θανάτου καταφρονούντες εἰς ἀρπαγὴν τῶν λαφύρων διὰ τὴν τοῦ κέρδους ἐλπίδα· καὶ περιγέρονται τούτων τῆ τοῦ Χριστοῦ χάριτι ῥαδίως ; voir Gilbert Dagron, Haralambie Mihaescu (éd.), *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969)*, Paris, CNRS Histoire, 1986, p. 234.

2. Pour le symbolisme du butin au Moyen Âge, voir Michael Jucker, « Le butin de guerre au Moyen Âge, aspects symboliques et économiques », *Francia*, 36, 2009, p. 113-134.

un grand profit aux « infidèles », ou bien aux chrétiens qui pillaient l'empire. Ces objets du pillage démontraient le pouvoir du pilleur, autant qu'ils illustraient l'affaiblissement de la victime dépouillée. Un exemple classique en est la Vraie Croix, que l'armée du l'empereur sassanide Chosroès emporta dans son butin après avoir conquis Jérusalem. La relique représentait une monnaie d'échange en cas de négociations avec Byzance et une preuve du pouvoir perse. La reconquête de la Croix par Héraclius représenta un triomphe pour ce dernier. Un autre exemple du symbolisme du butin beaucoup discuté par les historiens est celui de la richesse accumulée par les croisés lors du pillage de Constantinople.

Le pillage ne se limite pas à l'appropriation des biens mais concerne aussi des personnes qui pouvaient être vendues en tant qu'esclaves. L'économie de l'esclavage est un sujet majeur qui a fait l'objet de plusieurs recherches<sup>3</sup>. Cette étude se concentrera davantage sur l'économie du pillage et le rôle des prisonniers de guerre dans la vie économique de Byzance.

Notre recherche, qui s'étend du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, commence à une époque où l'attitude à l'égard des prisonniers de guerre héritée du monde romain est en train de changer sous l'impact du christianisme ; elle se termine à une période où les échanges des prisonniers avec les Arabes, auparavant habituels, deviennent moins fréquents, et alors que les guerres avec les Bulgares battent leur plein. Il faudra préciser les inflexions que l'on peut constater en raison de ces évolutions.

Nos sources sont surtout narratives et législatives ; parmi les premières, les sources hagiographiques fournissent des données d'un grand intérêt, car elles révèlent des situations que les sources officielles byzantines passent sous silence ou décrivent de façon lapidaire. En nous focalisant surtout sur la période méso-byzantine, nous allons commencer par aborder la question du pillage et du butin, pour passer ensuite au sujet des prisonniers de guerre et de leur apport financier.

3. Voir Anna Hadjinicolaou-Marava, *Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin*, Athènes, Imprimerie de l'Institut français d'Athènes (Collection de l'Institut français d'Athènes, 45), 1950 ; Nicolas Oikonomidès, « Les douloparèques byzantins », *Symmeikta*, 5, 1983, p. 295-302 ; Christine Angelidi, « Esclaves à Constantinople au X<sup>e</sup> siècle : le témoignage de la Vie de saint Basile le Jeune », *Symmeikta*, 6, 1985, p. 33-51 ; Michael McCormick, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce AD 300-900*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; Youval Rotman, *Les esclaves et l'esclavage. De la Méditerranée antique à la Méditerranée médiévale (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 ; Angeliki Laiou, Cécile Morrisson, *The Byzantine Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

## Le pillage et le butin

L'appropriation des dépouilles adverses sur les champs de bataille et le pillage de la campagne étaient, pour une armée médiévale, la principale façon de gagner du butin aux frais de l'ennemi, tout en détruisant sa base économique. Une armée impériale en campagne bénéficiait certes, pendant l'époque méso-byzantine, d'un système sophistiqué d'approvisionnement. Ainsi, les traités de Constantin VII Porphyrogénète, rédigés au milieu du x<sup>e</sup> siècle, érigent en devoir pour chaque province de fournir aux armées une certaine quantité de nourriture et d'animaux de bât<sup>4</sup>. Le rôle du butin n'était pas pour autant négligeable. Le même Constantin Porphyrogénète raconte que les biens pillés les plus importants sont présentés en parade dans la capitale de l'empire avec les plus illustres prisonniers agarènes<sup>5</sup>. Cela montre l'importance du butin acquis dans la bataille en tant que démonstration de pouvoir et moyen de soulever le moral de l'armée et du peuple.

Les sources byzantines décrivent les différentes actions de dévastation, de pillage ou bien de partage du butin par le verbe σκυλεύειν, employé depuis le *Stratigikon* de Maurice, le plus ancien des manuels techniques sur la guerre (fin du vi<sup>e</sup> siècle), jusqu'à la fin de l'ère byzantine<sup>6</sup>. On trouve aussi le mot λάφυρα qui décrit dès l'époque classique le butin et oppose les biens aux personnes vivantes. Enfin, les mots λεία et πραιῖδα désignent les opérations de razzia et de pillage.

La forme la plus simple de pillage consistait en une simple opération de ravitaillement, menée d'ordinaire par la cavalerie, souvent à proximité de l'adversaire. On peut imaginer que la faim, le salaire modeste des soldats et la dureté de leur vie les amenaient souvent à multiplier ces opérations, afin d'améliorer leur quotidien. Les objectifs étaient donc variés : ils pouvaient aller du simple approvisionnement de l'armée en campagne à la destruction des ressources d'un pays où l'adversaire était susceptible de séjourner.

La réglementation militaire du pillage est relativement restreinte : elle se limite à la protection des lieux de culte et au respect des cadavres. En revanche,

4. Dagron, Mihaescu (éd.), *Le traité sur la guérilla...*, op. cit., p. 234.

5. Constantin VII Porphyrogénète, *Constantine Porphyrogenitus Three Treatises on Imperial Military Expeditions*, éd. John F. Haldon, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften (CFHB, 28), 1990, p. 140, 142 : ἐν δὲ τῷ λιβαδίῳ τῷ ἔξω τῆς χρυσῆς πόρτης ἐπήγησαν τένται, καὶ διεπέρασαν ἀπὸ Ἱερείας ἐκεῖσε τοὺς εὐγενεῖς καὶ ἐμφανεῖς τῶν αἰχμαλώτων Ἀγαρηνῶν καὶ τὰ ἐξάίρετα τῶν λαφύρων τοῦ πολέμου, φλαμούλων τε καὶ ἀρμάτων, καὶ ἐν ταῖς τέντεσιν ἔνδον ἀποτεθέντα δηρέθησαν [...].

6. Maurice, *Das Strategikon des Maurikios*, éd. George T. Dennis, E. Gamillscheg, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften (CFHB, 17), 1981, livre VII, chap 14, p. 240.

le partage du butin est un acte ayant une base juridique solide. Conséquence légale de la victoire, il est réglementé dans le dernier chapitre de l'Éclogue des empereurs Léon III et Constantin V (Περὶ διαχωρισμοῦ τῶν σκύλων [Sur la division du butin])<sup>7</sup>. Après la référence habituelle à Dieu pourvoyeur de victoire, les législateurs ordonnent

que la sixième part du butin soit réservée au fisc et le reste sera attribué en parties égales à tous les combattants, au grand comme au petit. Car aux officiers suffit l'avantage qu'ils tirent de leur solde. S'il en est parmi eux qui se soient conduits valeureusement, leur général respectif doit attribuer à eux une part prélevée sur la sixième susdite partie réservée au fisc. Ainsi ils seront honorés convenablement. Enfin, ceux qui sont préposés à la garde des bagages recevront une part proportionnelle du butin, cela conformément à l'inventaire.

On trouve dans ce passage les éléments essentiels de la législation sur le partage du butin. Cette pratique favorisait la poursuite de la guerre de deux points de vue : en permettant le financement central des frais des expéditions et en motivant les soldats.

Les sources juridiques postérieures<sup>8</sup> reprennent les dispositions de l'Éclogue, ce qui montre que l'empire conserva la même politique sur ce sujet au cours des siècles. Ce paragraphe de l'Éclogue a été aussi traduit en slavon au plus tard au x<sup>e</sup> siècle et reçu en Bulgarie puis en Russie<sup>9</sup>. L'influence byzantine

7. *Ecloga. Das Gesetzbuch Leons III. und Konstantinos V.*, éd. Ludwig Burgmann, Francfort-sur-le-Main, Löwenklau-Gesellschaft, 1983, p. 244, 18 : Τοὺς ἐξερχομένους εἰς ἐχθροὺς ἐπὶ πολέμῳ φυλάξαι δεῖ ἑαυτοὺς ἀπὸ παντὸς πονηροῦ ῥήματος καὶ πράγματος καὶ πρὸς μόνον τὸν Θεὸν τὸν νοῦν αὐτῶν ἔχειν καὶ τὴν δέησιν καὶ μετὰ συμβουλίας ποιῆσαι τὸν πόλεμον· βοήθεια γὰρ ἐκ Θεοῦ δίδεται μετὰ καρδίας βουλευτικῆς· οὐκ ἐν πλῆθει γὰρ δυνάμειος νίκη πολέμου, ἀλλ' ἐκ Θεοῦ ἡ ἰσχύς. τοῦ δὲ Θεοῦ παρέχοντος νίκην τὸ ἕκτον μέρος ἀφιεροῦσθαι δεῖ τῷ δημοσίῳ καὶ τὸ λοιπὸν πᾶν μέτρον ἅπαντας τοὺς τοῦ λαοῦ ἐξ ἴσης καὶ ἐφ' ἴσης μοίρας μερίζεσθαι, τὸν μέγαν καὶ τὸν μικρόν. ἀρκεῖ γὰρ τοῖς ἄρχουσιν ἡ προσθήκη τῶν ῥογῶν αὐτῶν. εἰ δὲ εὐρεθῶσι τινες ἐκ τῶν αὐτῶν ἀρχόντων ἀνδρείως φερόμενοι, ὁ εὐρισκόμενος στρατηγὸς ἐκ τοῦ εἰρημένου ἔκτου μέρους τοῦ δημοσίου ἴνα παράσχη καὶ κατὰ τὸ πρέπον συγκροτήσῃ αὐτοῦς. κατὰ δὲ τὴν μερίδα τοῦ εὐρισκομένου εἰς τὸν πόλεμον οὕτως ἔστω κατὰ τὸ γεγραμμένον καὶ ἡ μερὶς τῶν ἐν τοῖς τούλδοις ἀπερχομένων.

8. Comme l'*Ecloga privata aucta* du ix<sup>e</sup> siècle, ou le *Prochiron* de Basile, Léon et Constantin.

9. Alphonse Dain, « Le partage du butin de guerre d'après les traités juridiques et militaires », dans *Actes du VI<sup>e</sup> congrès international d'études byzantines* (Paris, 27/7-2/8 1948), Paris, École pratique des hautes études, 1950, p. 347-354. Sur la contribution d'Alphonse Dain, on peut consulter, dans le même ouvrage, la note de Heinrich Felix Schmid, « Le partage du butin dans le soi-disant plus ancien code slave, la "Loi pour juger les gens" (*Zakon soudnyi ljudem*) », dans *ibid.*, p. 353-354.

en ce domaine ne s'arrête pas là. Un nouveau mot d'origine grecque est arrivé par les Balkans pour désigner l'action de faire du butin : *πλιάτσικο*<sup>10</sup>.

On trouve les mêmes conseils pour le partage du butin, mais en paraphrase, dans les *Taktika* de Léon VI. Selon l'empereur, le butin comprenait, outre les prisonniers dont il sera question plus loin, les bagages des ennemis, l'équipement, les biens provenant des agglomérations et des forteresses<sup>11</sup>. Les auteurs du pillage pouvaient garder à titre personnel la part qui leur revenait. Dans la pratique, le butin était d'ordinaire partagé entre les unités militaires, chaque combattant touchant le fruit de la vente du lot commun. Ainsi, le partage du butin était une façon de récompenser le soldat victorieux. Aux dires de Léon VI : « N'est-il pas juste que les braves jouissent des dépouilles de l'ennemi? On voit que les chasseurs donnent la curée à leurs chiens en leur livrant le sang et les entreilles des bêtes prises. Ainsi l'armée marchera volontiers dans la guerre<sup>12</sup>. » Il ne dit rien de plus précis sur le partage légal, laissant supposer que la répartition reste au bon vouloir du général.

Le pillage pouvait intervenir dans un contexte de guerre, mais aussi dans le cadre de *razzias* ou d'actes de piraterie. Cette dernière est pratiquée notamment par les Arabes d'Espagne qui capturent la population byzantine pour sa valeur commerciale. Les *razzias* terrestres exercées par l'infanterie deviennent un élément central de la stratégie des forces arabes aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles en Asie Mineure<sup>13</sup>, qui reculent après avoir capturé la population des villes byzantines ; on peut ainsi mentionner l'attaque sur Héraclée et la réduction de sa

10. Th. Capidan, « À propos de *πλιάτσικα* (*πλιάτσικα*), "butin", et des mots apparentés », *Byzantion*, 13, 1938, p. 745-748.

11. Léon VI, *The Taktika of Leo VI. Text, Translation and Commentary*, éd. George Dennis, Washington, Dumbarton Oaks (CFHB, 49), 2010, Const., XVI, 382, p. 24-25 : εἶτε ἀποσκευαί εισίν εἶτε τὸ τοῦλδον, εἶτε πόλις ἢ κάστρον ἢ τι ἕτερον.

12. *Ibid.*, 384, p. 27-32 : Καὶ πῶς γὰρ οὐ δίκαιον τοῖς εἰρημένοις ἀπὸ τῶν πολεμίων σκύλοις τοὺς ἀριστεύσαντας στρατιώτας φιλοτιμεῖσθαι ; ὁρῶμεν γὰρ ὅτι καὶ τοὺς κυνηγετικούς κύνες οἱ κυνηγοὶ τοῦ θηρευομένου ζώου τῷ αἵματι, καί ποτε καὶ τοῖς ἐντοσθίοις δελεάζειν ἀναγκαῖον ποιοῦνται, ἵνα προθυμότερους καὶ πάλιν εἰς τοὺς ἀγῶνας τῆς θήρας ποιήσωσιν· οὕτως γὰρ μάλιστα, εἰ καὶ μήπω τέλος δέξεται ὁ πόλεμος, προθυμότερος ὁ στρατὸς πρὸς τὰς μάχας γενήσεται.

13. John F. Haldon, Hugh Kennedy, « The Arab-Byzantine Frontier in the 8th and 9th Centuries: Military Organization and Society in the Borderlands », *Zbornik Radova*, 19, 1980, p. 76-116 ; voir aussi Walter E. Kaegi, *Byzantium and the Early Islamic Conquests*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

population en esclavage<sup>14</sup>. Les razzias aux dépens de la population byzantine se pratiquaient au x<sup>e</sup> siècle également dans les Balkans<sup>15</sup>.

Ces opérations militaires avaient des conséquences économiques, comme le montrent abondamment les sources hagiographiques. Dans la *Vie de Luc le Jeune*, par exemple, on lit qu'un envoyé impérial intervient et procède à un nouveau partage des terres au sein d'un village de Phokis, à cause de l'opposition des villageois à l'installation d'une famille qui fuit les attaques pirates arabes de l'île d'Égine. Les déplacements continus à cause des razzias provoquaient ainsi la nécessité de redistribuer les terres, ce qui est un fait d'importance majeure pour l'économie paysanne. Le même texte nous informe aussi sur les ravages des Bulgares. Beaucoup de captifs sont pris, tués ou réduits en esclavage<sup>16</sup>.

De même, la *Vie de Pierre, évêque d'Argos* nous fournit des images du pillage pendant le x<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Elle décrit des razzias par les pirates arabes venant de l'île de Crète et la conquête du Péloponnèse par les « barbares » bulgares. Pendant cet événement, qui a duré trois ans, la population du Péloponnèse souffrait de famine. Le récit nous donne l'image d'une terre détruite, de lieux pleins de cadavres, de personnes affaiblies qui mangeaient les racines des plantes ou des herbes. On apprend aussi la tactique des pirates de Crète qui vivaient de la prédation. Leurs navires harcelaient pendant la nuit la population des îles, pillant les villages et les villes à proximité de la côte. Ils n'hésitaient pas à tuer ou prendre des esclaves pour les vendre. Ainsi, ils vinrent à Nauplion pour vendre leurs captifs à l'évêque d'Argos. Ce type de commerce était assez fréquent, bien que les navires byzantins aient fait des patrouilles afin de chasser les pirates et les arrêter.

Les sources arabes nous informent sur les razzias organisées par les Byzantins. La marine les perpétuait en Syrie, en Palestine et même en Égypte,

14. Marius Canard, « La prise d'Héraclée et les relations entre Hârûn al-Rashîd et l'empereur Nicéphore I<sup>er</sup> », *Byzantion*, 32, 1962, p. 345-379.

15. Athina Kolia-Dermitzaki, « Some remarks on the fate of prisoners of war in Byzantium (9th-10th Centuries) » dans Giulio Cipollone (éd.), *La liberazione dei «Captivi» tra Cristianità e Islam. Oltre la crociata e il gihad: tolleranza e servizio umanitario*, Città del Vaticano, Archivio segreto vaticano, 2000, p. 606-611 ; Yanko M. Hristov, « Prisoners of War in Early Medieval Bulgaria (preliminary remarks) », *Studia Ceranea*, 5, 2015, p. 73-105.

16. Dēmētrios S. Sophianos, Ὁσίου Λουκάς. Ὁ Βίος του ὁσίου Λουκά του Στειρώτη, Athènes, Ἀγιολογικὴ Βιβλιοθήκη [Bibliothèque archéologique], 1989, p. 145-148.

17. Christianou Papaoikonomoy, Ὁ πολιοῦχος του Ἄργους, Ἅγιος Πέτρος ἐπίσκοπος Ἄργους ὁ Θαυματουργός, Athènes, 1908, p. 35-55. Voir aussi Alexander Vasiliev, « The "Life" of St Peter of Argos and its historical significance », *Traditio*, 5, 1947, p. 163-191.



comme le relate Al-Balādhurī pour l'année 710<sup>18</sup>. En plus, Michel le Syrien écrit, sur le règne de Théophile<sup>19</sup> : « À cette époque les Romains vinrent à Antioche par mer jusqu'au port ; ils pillèrent des marchands, firent des captifs et repartirent sur leurs navires. » De même, Ibn Ḥawḳal en 988, dans sa description de la Méditerranée, relate : « À notre époque, les Byzantins se sont acharnés à tenter des descentes sur le littoral de la Syrie et les plages de l'Égypte. Ils pourchassent les navires des riverains sur toutes les côtes et les capturent partout<sup>20</sup>. »

Le but des assauts byzantins était exactement le même que celui des Arabes : le rapt de civils qui étaient amenés à Constantinople où ils étaient vendus ou gardés pour l'échange ; en témoignent Léon VI dans ses *Taktika* et Hâroun-ibn-Yahya qui raconte son arrivée à la cour byzantine en tant que captif enlevé à Ashkelon<sup>21</sup>.

Les Byzantins avaient la même politique en Asie Mineure. En 855, ils attaquèrent la ville Anazarbe en Cilicie en capturant des femmes, des enfants et des troupeaux<sup>22</sup>. De même, en 942-943, une force byzantine arriva à Amida (Diyarbakir) et captura un grand nombre d'habitants avant de dévaster toute la région. Al-Mukaddasi décrit également comment les navires byzantins amènent des prisonniers arabes en Palestine pour échange ou rachat (trois pour 100 dinars). Le motif de ces actes de rapt était, donc, la valeur marchande des personnes enlevées, qui se traduisait par d'importants profits si les familles les rachetaient. Plusieurs récits dans les *Vies* des saints attestent de cette pratique<sup>23</sup>. Il s'agit là de rachats individuels qui diffèrent des échanges organisés par le pouvoir public.

18. Al-Balādhurī, *Kitāb Futūḥ al-Buldān*, éd. Michael Jan De Goeje, Leyde, 1968, p. 133.

19. Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien patriarche jacobite d'Antioche (1169-1199)*, éd. Jean-Baptiste Chabot, Paris, E. Leroux, 1963, vol. 3, XII, 21, p. 100.

20. Ibn Ḥawḳal, *Kitāb ṣūrat al-arḍ* (bga 3), éd. Johannes H. Kramers, Gaston Wiet, Beyrouth, 1964, p. 205.

21. *Histoire de Yahyā-ibn-Sa'īd d'Antioche, continuateur de Sa'īd-ibn-Bitriq*, éd. et trad. en français Ignace Kratchkovsky, Alexander Vasiliev, Paris, Firmin-Didot (*Patrologia Orientalis*, 18), vol. 2, 1957, p. 382-394.

22. Aleksandr A. Vasiliev, Henri Grégoire, Marius Canard (éd.), *Byzance et les Arabes*, vol. 1, *La dynastie d'Amorium (820-867)*, Bruxelles, Institut de philologie et d'histoire orientales (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae), 1935, p. 201.

23. Comme par exemple les vies de Luc le Stereiotte, Josèphe l'Hymnographe, Blaise d'Amorion, Athanasie d'Égine, Nahum, Nil de Rossano, Ioannikios, les miracles de saint Démétrius et autres. Voir Marilia Lykaki, *Les prisonniers de guerre dans l'empire byzantin (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup>) : l'Église, l'État, la diplomatie et la dimension sociale*, thèse de doctorat, Athènes, EHESS/Université nationale et capodistrienne d'Athènes, 2016, p. 164-187 (<http://thesis.ekt.gr/thesisBookReader/id/37409#page/1/mode/2up>).

Les sources historiques traitent des prises de prisonniers de guerre, des sièges de villes et des occupations de territoires comme relevant du droit de guerre (*jus belli*), qui émane du *jus gentium* élaboré au VI<sup>e</sup> siècle et qui traite de l'occupation des villes et de la captivité<sup>24</sup>. L'expression νόμος πολέμου, que l'on trouve souvent dans les sources, renvoie à ce corpus normatif. Ainsi, Ioannes Skylitzès justifie par le *jus belli* la prise des prisonniers agarènes et la mise à mort de l'ennemi lors de la campagne de Ioannès Tzimiskès en Cilicie en 963<sup>25</sup>. De même, Léon VI utilise cette phrase quand il décrit le comportement d'un général après le siège d'une ville<sup>26</sup>.

Si la capture d'être humains est parfaitement légitime, quelques voix ecclésiastiques, comme celles d'Anastase le Sinaïte et plus tard du patriarche Nikolaos Mystikos, demandent le respect des prisonniers, surtout chrétiens, ou la modération pendant le ramassage du butin, sans mettre en question le droit du vainqueur<sup>27</sup>.

24. On voit l'écho de cet esprit dans le poème de Théodosie le Diacre pour la capture de l'île de Crète. Il complimente l'empereur pour avoir tué des femmes âgées, des mères et des enfants : *Theodosii Diaconi de Creta capta*, éd. Hugo Criscuolo, Leipzig, Teubner, 1979, p. 1-39. Sur la notion de la guerre juste : Georges Michaelidès-Nouaros, « Ο δίκαιος πόλεμος κατά τα Τακτικά του Λέοντος του Σοφού », dans *Mélanges Séfériadès/Symmikta Seferiadou*, Athènes, École des sciences politiques panteios, 1961, p. 411-434 ; Evangelos Chrysos, « Νόμος Πολέμου », dans *Byzantium at War (9th-12th c.)*, Athènes, National Hellenic Research Foundation/Institute for Byzantine Research, International Symposium 4, 1997 ; Ioannis Stouraitis, « “Just War” and “Holy War” in the Middle Ages, Rethinking Theory through the Byzantine Case-Study », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 62, 2012, p. 227-264.

25. Ioannes Skylitzès, *Synopsis historiarum*, éd. Ioannes Thurn, Berlin/New York, De Gruyter (CFHB, 5), 1973, p. 267 : γενόμενος δ' οὗτος πρὸς πόλιν Ἄδαναν καὶ πλήθος καταλαβὼν ἐπιλέκτων Ἀγαρηνῶν συνειλεγμένον ἐκ πάσης τῆς Κιλικίας, συμπλέκεται τούτῳ καὶ τρέπεται κατὰ κράτος. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι τῶν Ἀγαρηνῶν νόμῳ πολέμου κατεκόπησαν· μέρος δὲ τοῦ στρατοῦ ὡσεὶ πεντακισχίλιοι τὸν ἀριθμὸν ὄντες φεύγουσιν εἰς τινα λόφον δύσβατον καὶ ἀπόκρημον, περὶ τοὺς ἵππους ἀποβάντες, καὶ τῆ τοῦ τόπου θαρρήσαντες εὐκαιρία εὐρώστας τοὺς ἐπιόντας ἡμύοντο. οὗς καὶ περιστοιχίσας ὁ Ἰωάννης, ὅτι μὴ μεθ' ἵππων οἴος τε ἦν αὐτοῖς συμβαλεῖν, περὶ τοὺς ἀποβάντας τοὺς στρατιώτας ἄνεισι μετ' αὐτῶν περὶ καὶ αὐτῶν. καὶ καταγωνισάμενος πάντας ἀπέσφαξε, νῶτα μηδενὸς δεδωκότος, ὡς βεῦσαι διὰ τοῦ πρηνοῦς εἰς τὸ πεδίον τὸ αἶμα ποταμηδόν, καὶ ἀπὸ τούτου τοῦ συμπτώματος κληθῆναι τὸν βουνὸν βουνὸν αἵματος.

26. *Sylloge Tacticorum quae olim « Inedita Leonis » dicebatur*, éd. Alphonse Dain, Paris, 1938, 54, p. 6 : Ληφθείσης μέντοι πολέμου νόμῳ τῆς πόλεως, διαλαλεῖτω πᾶσι στρατιώταις διὰ μανδατώρων ὁ στρατηγὸς κατὰ τὴν τῶν πολεμίων διάλεκτον ὡς μήτινα τῶν πολιτῶν ἄοπλον ὄντα κτείνειν [...].

27. Anastase le Sinaïte, *Sermones duo in constitutionem hominis secundum imaginem dei necnon opuscula adversus monotheletas*, éd. Karl-Heinz Uthemann, Turnhout, Brepols (Corpus christianorum Series Graeca, 12), 1985, III, 1. 86-100 ; Nicholas I, patriarche de Constantinople, *Letters*, éd. Romilly J. H. Jenkins, Leendert G. Westernik, Washington, Dumbarton Oaks (CFHB, 6), 1973, lettres n<sup>os</sup> 3, 5-11, 14-31 ; sur l'attitude de l'Église à l'égard des captifs, voir Lykaki, *Les prisonniers de guerre...*, op. cit., p. 189-200.

Concrètement, le destin des non-combattants semble rester à la discrétion de l'empereur. Par exemple, l'empereur Nicéphore Phokas (963-969), en occupant après un long siège la ville de Tarse en Cilicie (965), conclut un accord pour le départ des habitants avec leurs seuls vêtements. Seulement après l'armée byzantine commença le pillage. En revanche, selon al-Ṭabarī, l'empereur Théophile captura la ville de Sozopetra en Asie Mineure, tua tous les hommes et brûla les non-combattants avec la ville.

Un témoignage important sur le sujet vient de la narration de Kaminiatès qui fut capturé avec sa famille après le siège de Thessalonique par les Arabes en 904<sup>28</sup>. Il s'agit d'une ville d'importance économique et politique majeure grâce à son port et sa proximité avec Constantinople. Le but de cette campagne, dans le contexte de la guerre arabo-byzantine, n'était pas seulement l'appropriation de sa grande richesse mais aussi une démonstration symbolique du pouvoir. La destruction des moyens productifs d'une ville, y compris du peuple qui travaillait, la contamination de l'eau potable, le pillage total et la destruction de la terre aboutissaient au déclin de l'économie de la ville ; en revanche, sa reconstruction donnait des occasions de charité et d'enrichissement. Ainsi la capture d'une ville fut, pour les vainqueurs, une source tant d'approvisionnement pour la continuation de la guerre que de compensation pour les soldats. Les exemples de destruction des villes en Asie Mineure sont nombreux, surtout en comparaison avec la région des Balkans. Mais la reconstruction devait parfois faire suite, pour assurer l'avenir<sup>29</sup>.

## Les prisonniers de guerre

Quand on parle des prisonniers de guerre, on se réfère à un ensemble qui regroupe des catégories diverses. Il peut s'agir de populations civiles soumises dans le cadre d'épisodes belliqueux, ou de soldats participant à une bataille. Les prisonniers issus d'actes de piraterie, de razzias, d'opérations militaires, de la capture de la population d'une ville après une défaite, et ainsi de suite, constituent autant de catégories différentes par rapport au conquérant qui acquiert le pouvoir sur eux : les guerriers, les pirates ou l'État.

La captivité est une situation transitoire qui conduit soit à l'esclavage, soit à la libération. Pendant ce temps d'incertitude, on voit les captifs assumer des rôles divers. Il nous faudra y revenir. Il est également intéressant de considérer

28. Ioannes Cameniates, *De expugatione Thessalonicae*, Berlin/New York, G. Böhlig, 1973.

29. Quelques exemples des villes assiégées répétitivement, détruites et reconstruites, sont la ville d'Amorion [665, 669, 796, 838], d'Ankara (654, 740, 776, 798), de Sozopetra (743, entre 744 et 750, 837), de Adrianoupolis (813, 914, 922, 1002), de Beroe (812, 986) et de Mesembria (812, 867/886, 894/904, 971).

l'argent qui circule autour des prisonniers de guerre, car le commerce, le rachat ou la rançon sont des actions financières qui sont souvent au cœur de la situation de ces captifs. Enfin, la question de l'insertion des prisonniers de guerre dans la vie économique et du rôle productif qu'ils peuvent y assumer devra également être abordée.

La rançon individuelle des prisonniers de guerre était pratiquée depuis l'époque romaine tardive ; elle est reconnue notamment dans deux *Novelles* de Justinien (120 et 131). L'Église, avec son caractère philanthropique, collaborait avec l'État sur ce sujet. Selon des canons et des lois, elle pouvait vendre sa vaisselle précieuse afin de réunir l'argent pour le rachat des chrétiens en captivité, mais en même temps elle pouvait hériter du patrimoine de ceux qui étaient morts en captivité, à condition que les biens ne soient pas revendiqués par la famille<sup>30</sup>.

Une particularité de la période étudiée réside dans la fréquence croissante d'échanges de prisonniers, qui deviennent le moyen le plus commun de libération pour ceux-ci. C'est une évolution de la diplomatie byzantine intervenue surtout pendant les guerres contre les Arabes. Cette procédure est décrite dans les sources par le mot ἀλλάγια (échanges) qui peut avoir lieu dans le cadre d'un traité de paix ou d'une trêve. Les sources sur des tels échanges viennent surtout du côté non byzantin, ce qui s'explique peut-être par le fait que les Byzantins ne souhaitent pas faire une publicité excessive à ce genre d'échanges<sup>31</sup>, bien qu'ils deviennent très fréquents.

L'attitude de Byzance à l'égard des prisonniers variait toutefois selon l'occasion. Les *Taktika* conseillent de tuer les prisonniers quand cela est nécessaire pour le bon déroulement de la guerre<sup>32</sup>. Si le général n'arrive pas à persuader

30. Photios, *Nomocanon*, éd. G. A. Rhalles, M. Potles, Σύνταγμα των θείων και ιερών κανόνων, Athènes, Μιχαήλ Ποτλής [Michael Potlis], 1852-1868, p. 408.

31. Voir Al-Muqaddasī, *Description de l'Occident musulman aux IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles*, éd. Charles Pellat, Alger, Carbonel, 1950 ; Al-Ṭabarī, *The History of Al-Tabari*, éd. et trad. Clifford E. Bosworth, Albany, SUNY Press, 1991 ; Ibn Rusteh, *Les atours précieux*, éd. et trad. Gaston Wiet, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1955, p. 134-146 ; Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, éd. Adrien Casimir Barbier de Meynard, Pavet de Courteille, Charles Pellat, Paris, Imprimerie impériale, 1861-1867, et *The Meadows of Gold. The Abbasids*, éd. et trad. Paul Lunde, Caroline Stone, Londres/New York, 1989 ; Bar Hebraeus, *The Chronography of Gregory Abu'l Faraj, The Son of Aaron, The Hebrew Physician, Commonly Known as Bar Hebraeus Being the First Part of His Political History of the World*, éd. et trad. Ernest A. Wallis Budge, Londres, 1932 ; Hadjinicolaou-Marava, *Recherches sur la vie des esclaves...*, op. cit. ; Kolia-Dermitzaki, « Some remarks... », art. cité, p. 614-620. Pour les lois islamiques, voir Majid Khadduri, *War and Peace in the Law of Islam*, Baltimore, The Lawbook Exchange, 1955.

32. Cette attitude est attestée aussi dans les *Vies des saints*. La narration du miracle du dragon de Théodore le Tiron, *Narratio de trucidato dragone*, AASS Nov. 4, p. 46-48, pose le sujet du

l'ennemi de se soumettre, il doit tuer tous les prisonniers afin de casser leur moral<sup>33</sup>. Même en cas de victoire, certains textes indiquent de laisser vivre les plus prestigieux des prisonniers et de laisser mourir les autres<sup>34</sup>. Il apparaît donc que seuls les prisonniers les plus importants, comme les officiers et les fonctionnaires d'État, étaient gardés pour les échanges. Dans le cas où les deux parties disposaient d'un nombre inégal de prisonniers, la différence était compensée par une somme d'argent.

Au fil du temps, le problème des prisonniers préoccupa de plus en plus les Byzantins, comme le montrent les lois rédigées afin d'affronter des problèmes quotidiens comme le mariage, les enfants, l'héritage et le statut civil des prisonniers durant leur captivité<sup>35</sup>.

Sur le front des Balkans, les ennemis de Byzance étaient païens jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle. À la différence du front arabe, il y avait ici lieu de mener une politique de christianisation. Le traitement des prisonniers de guerre était ici associé à ce but. La législation byzantine témoigne de la persistance de la coutume de réduire surtout des Bulgares en esclavage aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles.

La Nouvelle de Jean I<sup>er</sup> Tzimiskès (entre 972 et 975) fixe une taxe que les soldats doivent payer lorsqu'ils vendent les prisonniers de guerre qu'ils ont réduits en esclavage à une personne hors de l'armée. C'est une source d'argent pour le soldat et pour le fisc, mais Helga Köpstein y voit aussi un témoignage de la lutte du pouvoir impérial contre les puissants<sup>36</sup>.

traitement des captifs étrangers par les Byzantins, ce qui est évidemment absent des sources historiographiques byzantines.

33. Léon VI, *Taktika*, *op. cit.*, Const., XVI, p. 384<sup>48</sup>-386<sup>55</sup> : Τοὺς δὲ αἰχμαλώτους πρὸ τοῦ τελείως καταπαῦσαι τὸν πόλεμον μὴ κτείνει, καὶ μάλιστα τοὺς ἐνδόξους καὶ μεγάλους παρὰ τοῖς πολεμίοις ὄντας· ἐνθυμούμενος τὸ ἄδηλον τῆς τύχης καὶ τὸ παλίντροπον ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τῆς νίκης, ἵν' ἔχη, εἴ γε συμβῆ ἢ τῶν ὑπὸ σέ τινας κρατηθῆναι ἢ κάστρου γενέσθαι ἰδίου σου ἄλωσιν, δι' αὐτῶν ἀντικαταλλάττειν καὶ ἀνακαλεῖσθαι τά, ὡς εἰκός, συμβαίνοντα ἡττήματα, καὶ ἀντὶ τῶν πολεμίων αἰχμαλώτων ἀναλάβης τοὺς φίλους καὶ συμμάχους. εἰ δὲ μὴ βούλωνται τοῦτο ποιεῖν οἱ πολεμιοί, τότε δικαίως κατὰ τὸ ἴσον ἀμύνου, διαχρώμενος ὡς βούλει ἐπὶ λύπῃ τῶν ἐναντίων.

34. *Sylloge Tacticorum...*, *op. cit.*, p. 99.50.8 : Τῶν μέντοι πολεμίων μὴ κατανευόντων πρὸς ταῦτα μηδὲ τὴν εἰρήνην ἀσπαζομένων, τότε δὴ τοὺς μὲν ἀξιολογωτέρους τῶν αἰχμαλώτων περιποιεῖσθαι χρὴ τὸν στρατηγὸν καὶ μηδέποτε κτείνειν· τὸ δὲ λοιπὸν συρφετῶδες καὶ χυδαῖον πλῆθος λιμῶ καὶ ζίφει παραδιδόναι [...].

35. Dimitrios Letsios, « Die Kriegsgefangenschaft nach Auffassung der Byzantiner », *Byzantinoslavica*, 53, 1992, p. 213-227 ; Lykaki, *Les prisonniers de guerre...*, *op. cit.*, p. 50-69, et table détaillée des lois liées aux captifs dans l'Appendice, p. 372.

36. Helga Köpstein, « Einige Aspekte des byzantinischen und bulgarischen Sklavenhandels im X. Jahrhundert : zur Novelle des Ioannes Tzimiskes über Sklavenhandelszoll », dans Vladimir I. Georgiev, Nikolai Todorof, Vasilka Tapkova-Zaimova (éd.), *Actes du premier congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, Association internationale d'études du Sud-Est européen, 1966, vol. 3, p. 237-247. Voir aussi Taxiarchis G. Kolias, « Kriegsgefangene,

La *Novelle* traite des prisonniers de guerre qui appartiennent à titre privé aux soldats qui les ont capturés (infanterie ou marine), en précisant que ce sont les captifs bulgares. Ainsi la règle des *Lois militaires* promulguées avec l'*Éclogue*, selon laquelle les prisonniers de guerre ne font pas partie du butin et doivent être gardés pour un échange, n'est pas appliquée au x<sup>e</sup> siècle aux Bulgares. En effet, la prise des captifs et leur réduction en esclavage semblent être la règle dans les Balkans jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle, bien que les Bulgares soient alors chrétiens.

Si un grand nombre de simples prisonniers furent rachetés par leurs familles, l'État ou l'Église, d'autres furent vendus en tant qu'esclaves. Le prix d'un esclave variait – pour les adultes – de 20 à 70 nomismata selon leurs capacités. En tant que marchandise, les captifs constituaient une source de richesse personnelle pour les guerriers, mais aussi pour l'État, qui en tirait un bénéfice à travers les prélèvements fiscaux.

Néanmoins, la pratique de la vente n'est pas systématique, une grande partie des captifs étant préservés pour d'autres usages. En particulier, les échanges de captifs réduisent, au fur et à mesure, la place de la guerre comme moyen d'approvisionnement en esclaves. Les *Lois militaires*<sup>37</sup> notent clairement que les prisonniers de guerre ne faisaient pas partie du butin : le stratège devait les garder auprès de lui et les expédier à l'empereur pour servir à des échanges. Les sources narratives et hagiographiques confirment ces dispositions, puisque de nombreux récits laissent entendre que les deux côtés gardaient leurs captifs pour les échanger<sup>38</sup>.

Les prisonniers de guerre doivent être vus aussi sous le prisme de la transmission de savoir-faire et de main-d'œuvre, sans négliger la transmission de la culture et des idées, puisqu'ils sont fréquemment employés en tant qu'artisans, soldats, domestiques, espions et traducteurs pendant leur captivité. De

---

Sklavengandel und die Privilegien der Soldaten. Die Aussage der *Novelle* von Ioannes Tzimiskes », *Byzantinoslavika*, 54, 1995, p. 129-135 ; Martin Marko Vučetić, « Die *Novelle* des Kaisers Iōannēs I. Tzimiskēs über das aufversklavte Kriegsgefangene zu entrichtende Kommerkion », *Fontes Minores*, 12, 2015, p. 279-327.

37. *Leges militares*, éd. E. Korzensky, *Jus Gregoromanus*, Athènes, 1931, XLVIII, 2.

38. Théophane, par exemple, en racontant la campagne d'Héraclius contre les Perses, écrit que, quand l'empereur séjourna en Albanie pendant l'hiver, il emmena avec lui 50 000 prisonniers de guerre. Héraclius en accomplissant un acte de clémence libéra ces prisonniers. Un autre exemple vient des 42 martyres d'Amorion. Théophile proposa de racheter les prisonniers mais les Arabes refusèrent. Pourtant les Arabes ne vendirent pas les prisonniers mais ils les gardèrent en prison en attendant, peut-être, un échange officiel.

nombreux prisonniers byzantins étaient utilisés aussi pour leur expérience dans le domaine de l'administration, de la construction et de l'armée. De plus, dans certains cas, des populations enlevées des villes étaient employées par l'empereur byzantin dans la production agricole<sup>39</sup>. Même pendant leur captivité, les prisonniers peuvent ainsi être mis à profit dans un but productif.

Enfin, on observe de véritables processus d'intégration des captifs dans la société byzantine. Dans le contexte du combat contre les Arabes, qui avait une forte dimension religieuse, la conversion au christianisme et le mariage avec une femme byzantine permettaient aux captifs musulmans d'être libérés et acceptés par la société byzantine<sup>40</sup>. Pour l'État byzantin, c'était une façon de mettre à profit la capture d'ennemis qu'il n'échangeait pas.

Pour conclure, les exemples proposés ici permettent de donner quelques éléments sur la perception méso-byzantine du pillage et du traitement des prisonniers de guerre en tant que butin. La contribution de ces deux aspects à l'économie de la guerre fut importante. Les traités juridiques et militaires qui mentionnent l'action de piller pendant une guerre et les résultats de cette action se font l'écho de la législation de l'*Éclogue*. Les sources historiographiques et hagiographiques montrent cependant que l'attitude des acteurs à l'égard du butin matériel et humain dépendait fortement des circonstances et de la situation militaire et financière de l'empire.

Notre dossier permet également de constater certaines évolutions. Au cours du temps et pendant la période tardive de l'empire, le butin devint une pratique fondamentale pour la survie de l'armée byzantine. Quand le système logistique d'approvisionnement des troupes se délitait, le pillage leur fournissait l'essentiel. En outre, le déclin économique de Byzance tardive renforçait le rôle du butin dans la maintenance des soldats. Le pillage a alors progressivement cessé de constituer une source complémentaire d'enrichissement, devenant essentiel pour nourrir l'armée tout en épuisant les ressources de l'ennemi. De plus, lorsque l'empire commença à recruter des mercenaires

39. Sophia Patoura, *Οι αιχμάλωτοι ως παράγοντες επικοινωνίας και πληροφόρησης (4ος-10ος αι.)* [Les prisonniers de guerre en tant que facteurs de communication et d'information], Athènes, Centre de recherches byzantines/Fondation nationale de la recherche scientifique, 1994 ; voir aussi Kolia-Dermitzaki, « Some Remarks... », art. cité, p. 583-620.

40. Rotman, *Les esclaves et l'esclavage...*, op. cit., p. 74.

en quantité croissante, le butin joua aussi un rôle pour leur motivation<sup>41</sup>. La prédation devint alors, de plus en plus, un facteur essentiel dans la capacité du pouvoir byzantin à disposer des forces armées nécessaires pour sa survie.

Marilia LYKAKI

Laboratoire Orient et Méditerranée-UMR 8167

41. Savvas Kyriakidis, « The Division of Booty, in Late Byzantium: 1204-1453 », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 59, 2009, p. 163-175 ; Nafsika Vassilopoulou, Marilia Lykaki, « Μισθοφόροι του Βυζαντίου : ο ρόλος τους κατά τη μετάβαση από τη Μέση στην Ύστερη περίοδο [Mercenaries of Byzantium : Their role during the transition from the Middle to the Late Byzantine period] », dans Athina Kolia-Dermizaki, Vaso Seirinidou, Spyridon P. Ploumidis, Marilia Lykaki (éd.), *Histories of War in South-Eastern Europe: An Approach in the Longue Durée. Acts of the International Conference on the Occasion of the Centenary since the Balkan Wars 1912-1913 (Athens, 7-9 november 2013)*, Athènes, Hêrodotos Publications, 2017, p. 179-198.



# Fortia hostile aliquid praedare – Plünderung, Raub, Diebstahl und die Heeresdisziplin in den süddeutschen leges<sup>1</sup>

Miriam Czock

Plünderungen scheinen in Kriegszeiten so allgegenwärtig zu sein, dass sie von den Zeitgenossen häufig nur *en passant* erwähnt werden<sup>2</sup>. Allein das mag dazu beigetragen haben, dass in der Forschung zum Krieg der Aspekt des Beutemachens bis in jüngste Zeit wenig Beachtung gefunden hat. Erst in den letzten Jahrzehnten trat, mit der Verschiebung des Forschungsinteresses von den klassisch militärhistorischen hin zu stärker kulturwissenschaftlich geprägten Fragestellungen, eine Veränderung ein<sup>3</sup>. So wird dem Aspekt des Beutemachens in der heutigen Forschung eine – wenn auch immer noch untergeordnete – Rolle eingeräumt<sup>4</sup>. Was eine Plünderung konstituiert, lässt

1. Für seine Bereitschaft zur Diskussion und für fruchtbare Hinweise zu diesem Aufsatz bin ich Stephan Ridder zu Dank verpflichtet. Außerdem möchte ich Alexander Berner und Melanie Panse für ihre Kommentare und Anregungen danken.

2. Georg Scheibelreiter, *Die barbarische Gesellschaft. Mentalitätsgeschichte der europäischen Achsenzeit 5.-8. Jahrhundert*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1999, S. 340-343; Miriam Czock, « Wo gesündigt wird, kann der Sieg nicht gewonnen werden – Plünderungen von Kirchen im Krieg in den Werken Gregors von Tours (538-594) », in Bodo Gundelach, Ralf Molkenthin (Hrsg.), *Blicke auf das Mittelalter. Aspekte von Lebenswelt, Herrschaft, Religion und Rezeption. Festschrift Hanna Vollrath zum 65ten Geburtstag*, Herne, Schäfer, 2004, S. 13-23, hier S. 13-14, bes. Anm. 4.

3. Hans-Henning Kortüm, « Der Krieg im Mittelalter als Gegenstand der Historischen Kulturwissenschaften. Versuch einer Annäherung », in id. (Hrsg.), *Krieg im Mittelalter*, Berlin, Akademie-Verlag, 2001, S. 13-43, hier S. 27-43. Allgemeiner Anne Lipp, « Diskurs und Praxis. Militärgeschichte als Kulturgeschichte », in Thomas Kühne, Benjamin Ziemann (Hrsg.), *Was ist Militärgeschichte?*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2000, S. 211-227.

4. Das hebt auch eine neuere Untersuchung hervor: Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg, « Einleitung. Beutepraktiken – Historische und systematische Dimensionen des Themas "Beute" », in id. (Hrsg.), *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, S. 11-30, hier S. 17-18. Eine grundlegende Studie zum Beutemachen, die aber vor allem das Spätmittelalter und die Neuzeit berücksichtigt, ist immer noch Fritz Redlich, *De praeda militari. Looting and Booty 1500-1815*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1956.

sich unterschiedlich typisieren<sup>5</sup>. Eine knappe Definition haben Horst Carl und Hans-Jürgen Bömelburg vorgenommen: Sie begreifen das Phänomen des Beutemachens im Krieg als « erzwungene Mobilität von Gütern, die den vormaligen Eigentümern ohne Gegenleistung, Entschädigung oder vertragliche Regelung abgenommen wurden »<sup>6</sup>. Schon die Charakterisierung deutet auf die ökonomische Bedeutung der Beute hin, folgerichtig betont ihre Betrachtungsweise die Ökonomie der Beute. Sie sehen den Faktor der Beute eng mit dem Modell der Gewaltgemeinschaft verbunden, das nach den Logiken der Gewaltausübung von Gruppen fragt<sup>7</sup>, und begreifen das Gewalthandeln im Zusammenhang mit der Beute damit zum einen als ein kollektives und zum anderen als in hohem Maße von ökonomischer Zweckrationalität bestimmt. Auch die Mittelalterforschung betrachtet bisher vor allem das ökonomische und herrschaftslegitimierende Potential der Beute<sup>8</sup>. Zwar hat auch die

5. Heiko Steuer, Art. « Kriegswesen », in *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, Bd. 17, S. 354-355, hier zur Beute, S. 333-373; Rainer Wenskus, Art. « Beute », *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* 2, S. 323-330, zur Kriegsbeute bes. S. 323, zum Recht allerdings ohne die Nennung der *leges*, S. 329-330; Karl-Heinz Ziegler, Art. « Beute », in *Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte*, Bd. 1, 2. Aufl., S. 557-558; Jutta Nowosadtko, Art. « Kriegsbeute », in *Enzyklopädie der Neuzeit*, S. 171-173; Carl, Bömelburg, « Einleitung. Beutepraktiken... », Art. zitiert, S. 11-23. Für die Zeit ab dem Spätmittelalter Heinz Holzhauser, Art. « Plünderung, plündern », in *Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte* 13, 1. Aufl., Sp. 1778-1781.

6. Carl, Bömelburg, « Einleitung. Beutepraktiken... », Art. zitiert, S. 13.

7. Zur Verbindung von 'Beutepraktiken' und Gewaltgemeinschaften siehe Carl, Bömelburg, « Einleitung. Beutepraktiken... », Art. zitiert, S. 23-30. Zu den Gewaltgemeinschaften siehe Winfried Speitkamp (Hrsg.), *Gewaltgemeinschaften. Von der Spätantike bis ins 20. Jahrhundert*, Göttingen, V & R unipress, 2013. Winfried Speitkamp erklärt in der Einführung (ebd., S. 7-15, S. 7) Gewaltgemeinschaften als Gruppen, die in « Konstellationen unvollständiger Staatlichkeit » permanent Gewalt ausüben oder Gewalt androhen, ohne dass sie Träger obrigkeitlicher Gewalt wären.

8. Jean-Pierre Bodmer, *Der Krieger der Merowingerzeit und seine Welt. Eine Studie über Kriegertum als Form der menschlichen Existenz im Frühmittelalter*, Zürich, Fretz & Wasmuth (Geist und Werk der Zeiten, 2), 1957, S. 70-74; Scheibelreiter, *Die barbarische Gesellschaft...*, op. cit., S. 340-356; Timothy Reuter, « Plunder and Tribute in the Carolingian Empire », in id., Janet Nelson (Hrsg.), *Medieval Politics and Modern Mentalities*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, S. 231-250; Guido M. Berndt, « Beute, Schutzgeld und Subsidien. Formen der Aneignung materieller Güter in gotischen Kriegergruppen », in Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg, *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, S. 121-147. Neben dem Frühmittelalter ist vor allem das Spätmittelalter in den Fokus der Forschung gerückt, siehe u. a. folgende einschlägige Arbeiten: Stephan Selzer, « Sold, Beute und Budget. Zum Wirtschaften deutscher Italiensöldner des 14. Jahrhunderts », in Gerhard Fouquet, *Harm von Seggern* (Hrsg.), *Adel und Zahl. Studien zum adeligen Rechnen und Haushalten in Spätmittelalter und früher Neuzeit*, Ubstadt-Weiher, Verlag Regionalkultur, 2001, S. 219-246; Michael Jucker, « Zirkulation und Werte der geraubten Dinge. Schatz, Beute und ihre Symbolik im mittelalterlichen Krieg », in Lucas Burkart, Philippe Cordez, Pierre A. Mariaux, Yann Potin (Hrsg.), *Le trésor*

ältere kulturwissenschaftliche Forschung zum Krieg im Frühmittelalter die Zentralität des Beutemachens erkannt<sup>9</sup>, dennoch sah sie die Kriegsführung nicht in allen Fällen in erster Linie ökonomisch begründet, sondern ging von einer nur als 'Kriegssucht' zu bezeichnenden Kriegslust der Gesellschaft aus, zu der auch Plünderungen gehörten<sup>10</sup>. Bis heute beschäftigten sich viele Studien, obwohl sie die ökonomische Dimension der Beute nie ganz ausblendeten, eher mit der Beute als einem kriegsinhärenten Übel. Einen anderen Ansatz verfolgte Timothy Reuter in einem Aufsatz zu Tribut und Beute in der Karolingerzeit, indem er die ökonomische wie politische Dimension der Beute hervorhob<sup>11</sup>. Ihm zufolge stand die ökonomische Bedeutung der Beute für die Königsherrschaft klar im Zentrum: Über die Akkumulation und Distribution von Beute sei es den Königen gelungen, ihre Herrschaft zu erweitern und zu sichern. Gleichzeitig sah er eine Entwicklung der Ökonomisierung des Krieges von der merowingischen zur karolingischen Zeit. So hätten die merowingischen Könige das Plündern in erster Linie ermöglicht. Die Beute, da sie jene nicht selber verteilten, hätten sie jedoch nur in geringem Maße in politisches Kapital umgesetzt. Anders seien die Karolinger vorgegangen: Sie hätten die Verteilung der Beute an sich gezogen und hätten so deren ökonomisches Kapital in politische Legitimität umgewandelt<sup>12</sup>. Auch die neuere Forschung zu mittelalterlichen Plünderungspraktiken sieht Sammlung und Verteilung der Beute als Hauptmerkmale dieser kriegerischen Praxis<sup>13</sup>. Insgesamt gilt der Aspekt des Beutemachens damit weithin als zentraler Bestandteil der Kriegs- und der politischen Ökonomie. Vor allem Michael Jucker hat in jüngster Zeit darüber hinaus auf das symbolische Potential der Beute verwiesen,

---

au Moyen Âge. Pratiques, discours, images, Florenz, SISMEL, 2010, S. 221-240; id., « Plünderung, Beute, Raubgut. Überlegungen zur ökonomischen und symbolischen Ordnung des spätmittelalterlichen Krieges 1300-1500 », in Sebastian Gueux, Valentin Groebner (Hrsg.), *Kriegswirtschaft, Wirtschaftskriege*. Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte, Zürich, Chronos, 2008, S. 51-70; id., « Vom Chaos zur Ordnung. Beuteökonomie und deren Repräsentation als methodische und pluridisziplinäre Herausforderung », in Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg, *Lohn der Gewalt*, op. cit., S. 33-54.

9. Bodmer, *Der Krieger...*, op. cit., S. 70-74; Scheibelreiter, *Die barbarische Gesellschaft...*, op. cit., S. 340-356.

10. Bodmer, *Der Krieger...*, op. cit., S. 68-74. Bodmer überschrieb sogar eines seiner Kapitel mit « Kriegssucht gegen Herrscherpolitik », ebd. S. 72. Scheibelreiter, *Die barbarische Gesellschaft...*, op. cit., spricht vom « kriegerischen Wesen des barbarischen Menschen » (S. 349) oder von der « Beutelust der fränkischen Krieger als Teil ihrer totalen Kampfhaltung » (S. 351).

11. Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert.

12. *Ibid.*, S. 235-36.

13. Jucker, « Vom Chaos zur Ordnung... », Art. zitiert, S. 37.

das wiederum in Prestige und politisches Kapital umwandelbar war<sup>14</sup>. Neben der Beute stehen in der Forschung bisher die Plünderungspraktiken im Mittelpunkt des Diskurses. Die dazu entstandenen Studien konzentrierten sich jedoch auf die situative Logik des Plünderns sowie die zeitgenössischen Bewertungen des Plünderungsvorgangs<sup>15</sup>.

Modelle vom Plündern im Frühmittelalter hat die historische Forschung bislang aus der Historiographie erarbeitet<sup>16</sup> und dabei häufiger auch auf normative Vorstellungen geschlossen<sup>17</sup>; die frühmittelalterlichen Rechtsetzungen hat sie hingegen nahezu völlig ausgeblendet<sup>18</sup>. Damit ist der normative

14. Jucker, « Zirkulation und Werte... », Art. zitiert; id., « Plünderung, Beute, Raubgut... », Art. zitiert, S. 51-70; id., « Vom Chaos zur Ordnung... », Art. zitiert.

15. Bodmer, *Der Krieger...*, op. cit., S. 70-74; Scheibelreiter, *Die barbarische Gesellschaft...*, op. cit., S. 340-356; Czock, « Wo gesündigt wird... », Art. zitiert.

16. Zur Problematik der Erzählabsichten und Topoi in der historiographischen Berichterstattung: Thomas Scharff, *Die Kämpfe der Herrscher mit den Heiligen. Krieg und historische Erinnerung in der Karolingerzeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002; id., « Reden über den Krieg. Darstellungsformen und Funktionen des Krieges in der Historiographie des Frühmittelalters », in Manuel Braun, Cornelia Herberichs (Hrsg.), *Gewalt im Mittelalter. Realitäten – Imaginationen*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005, S. 65-80; Malte Prietzel, *Kriegsführung im Mittelalter. Handlungen, Erinnerungen, Bedeutungen*, München, Ferdinand Schöningh, 2006, S. 109-118. Daneben gibt es auch archäologisch ausgerichtete Studien, die sich mit dem Phänomen beschäftigen, Matthias Hardt, *Gold und Herrschaft. Die Schätze europäischer Könige und Fürsten im ersten Jahrtausend*, Berlin, Akademie-Verlag (Europa im Mittelalter. Abhandlungen und Beiträge zur historischen Komparatistik, 6), 2004, bes. S. 32-34 und 161-187.

17. Die wohl am häufigsten in dieser Hinsicht herangezogene Episode ist bei Gregor von Tours überliefert: *Gregor von Tours, Zehn Bücher Geschichten*, 2, 27, hrsg. und auf Grund der Übersetzung von W. Giesebrecht neu bearb. v. Rudolf Buchner, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000, Bd. 1, S. 110-113. Er berichtet davon, wie Chlodwig einen seiner Krieger mit dem Tode bestraft, der gegen seinen Befehl einen Kelch aus einer Kirche entwendet hatte. Siehe hierzu Philippe Contamine, *War in the Middle Ages*, London, Wiley-Blackwell, Neudruck, 1985, S. 261. Die Episode ist schon häufiger zur Frage der Verteilung der Beute herangezogen worden, siehe Reinhard Schneider, « König und Königsherrschaft bei den Franken », in Franz-Reiner Erkens, Hartmut Wolff (Hrsg.), *Von Sacerdotium und Regnum. Geistliche und weltliche Gewalt im frühen und hohen Mittelalter. Festschrift für Egon Boshof zum 65. Geburtstag*, Köln, Böhlau, 2002, S. 11-26, S. 24-25; Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit., S. 178-179. Die besondere Bedeutung dieser Episode wird auch hervorgehoben in der Monographie zu Chlodwig von Matthias Becher, *Chlodwig I. Der Aufstieg der Merowinger und das Ende der Antiken Welt*, München, C. H. Beck, 2011, S. 9-11 und S. 158-161.

18. Normative Vorstellungen sind bisher in erster Linie aus der Historiographie abgeleitet worden, siehe Bodmer, *Der Krieger...*, op. cit., S. 101-103 (Beuteverbot), S. 103-106 (Disziplinlosigkeit); Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 236. Auch die neuere Literatur geht so vor, wobei hier die Symbolik der Beute eine größere Rolle spielt und wenigstens die *Lex Baiuvariorum* Erwähnung findet, siehe Prietzel, *Kriegsführung im Mittelalter...*, op. cit., S. 109-118, zur *Lex Baiuvariorum*, S. 110.

frühmittelalterliche Gedankenhorizont in Bezug auf das Beutemachen von der Geschichtsforschung bisher kaum ausgeleuchtet worden. Aus der Sicht der Rechtsgeschichte hinwieder ist das Plündern bislang alleine als eine Verletzung der Heeresdisziplin gedeutet worden, die einen Friedensbruch, d. h. ein Vergehen gegen den königlich bzw. herzoglich gebotenen Frieden bedeutete<sup>19</sup>. Ökonomische und funktionale Aspekte, wie sie heute im Mittelpunkt des Interesses stehen, sind dagegen kaum untersucht worden. Im Rahmen der neueren Überlegungen und Modellbildung erscheint es also sinnvoll, auch die Funktionalität, die dem Plündern in der rechtlichen Konzeption zukommt, genauer zu betrachten. Vor allem gilt zu überprüfen, ob die Verschränkung von ökonomischem Kalkül, Gewalt und legitimierendem Potential, die mit der Beute einherging, auch im Denkraum der Zeitgenossen Bedeutung hatte oder hier ganz andere Muster zum Tragen kamen. Im Folgenden soll daher geklärt werden, wer nach den Rechtstexten für die Akkumulation und Distribution der Beute verantwortlich war, welche Funktion ihr innerhalb der normativen Regelungen zugewiesen und welche ökonomische Bedeutung ihr beigemessen wurde.

Die *leges* erschöpfen sich nicht nur darin, Plünderungen zu reglementieren, sondern bieten darüber hinaus einen facettenreichen Zugang zum Phänomen der Disziplin, aber auch der Aneignung vom Fremdeigentum im Heer. Da sich in diesem Zusammenhang Anknüpfungspunkte für die Klärung der Plünderungspraktiken und der Funktionszuschreibungen im Rahmen des Beutemachens ergeben, sollen die Aspekte Raub, Diebstahl und ganz allgemein die Heeresdisziplin im Weiteren in die Überlegungen miteinbezogen werden<sup>20</sup>.

19. Heinrich Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, neu bearb. v. Claudius Freiherr von Schwerin, Berlin, Duncker & Humblot, 1958, unveränd. Neudruck der 2. Aufl. v. 1928, Bd. 2, S. 286.

20. Ein Vergleich mit den antiken Vorlagen soll hier nicht stattfinden, da die Bestimmungen zu Plünderungen in den süddeutschen *leges*, soweit ich sehe, keine direkten älteren Rechtsvorlagen haben, vgl. auch Isabella Fastrich-Sutty, *Die Rezeption des Westgotischen Rechts in der Lex Baiuvariorum*, Köln, Heymanns, 2001, S. 155-156. Allerdings sind auf anderen Ebenen, wie beispielsweise der Heeresdisziplin und der Heeresorganisation, Anklänge an das römische Militärrecht nachzuweisen, siehe Stefan Esders, « Late Roman Military Law in the Bavarian Code. Droit militaire romain tardif dans le code de Bavière », in *Clio@Thémis. Revue électronique d'histoire du droit*, 10, 2016, S. 1-24.

Das Plündern erfährt nur in den süddeutschen *leges*-Kodifikationen des 8. Jahrhunderts, der *Lex Alamannorum*<sup>21</sup> sowie der *Lex Baiuvariorum*<sup>22</sup> größere

21. Die *Lex Alamannorum* als älteres der beiden Werke entstand in ihrer ursprünglichen Form wahrscheinlich unter der Herrschaft Chlothars II. in den Jahren 613-623. Erst die zweite Rezension, die ungefähr auf die Jahre von 712 bis 725 zu datieren ist und heute allgemein als eine Kodifikation des alamannischen Herzogs Lantfried gilt, beginnt mit Kirchensachen. Die Datierung, die Zahl der Rezensionen wie auch der Schöpfer der *lex* sind umstritten. Heute wird im Allgemeinen von zwei Rezensionen ausgegangen. So wird angenommen, dass die erste durch Chlothar II. und die zweite durch Lantfried veranlasst worden sei. Zur älteren Forschung und grundlegend zur *Lex Alamannorum* siehe Clausdieter Schott, « Pactus, Lex und Recht », in Wolfgang Hübener (Hrsg.), *Die Alemannen in der Frühzeit*, Bühl, Konkordia AG (Veröffentlichung des Alemannischen Instituts, 34), 1974, S. 135-168. Neu ist sein Versuch die *lex* als eine Fälschung zu erweisen, siehe: Clausdieter Schott, « Lex und Skriptorium – Eine Studie zu den süddeutschen Stammesrechten », in Gerhard Dilcher, Eva-Maria Distler (Hrsg.), *Leges – Gentes – Regna. Zur Rolle von germanischen Rechtsgewohnheiten und lateinischer Schrifttradition bei der Ausbildung der frühmittelalterlichen Rechtskultur*, Berlin, Schmidt, 2006, S. 257-290. Es existieren mehrere Editionen der *Lex Alamannorum*. Die neueste ist von Clausdieter Schott anhand des *Codex Sangallensi* 731 vorgenommen worden: Clausdieter Schott, *Lex Alamannorum – Gesetz und Verfassung der Alemannen*, Augsburg, Schwäbische Forschungsgemeinschaft, 1997. Das ausführlichste Verzeichnis von Sachparallelen findet sich in der ältesten Edition der *lex* durch Johannes Merkel. Siehe *Lex Alamannorum*, ed. Johannes Merkel, MGH [= Monumenta Germaniae Historica] LL 3, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1863. Daneben sind noch eine Quartausgabe von Karl Lehmann und eine jene verbessernde Fassung durch Karl August Eckhardt vorgelegt worden, siehe *Leges Alamannorum*, ed. Karl Lehmann, August Eckhardt, MGH LL nat. Germ. 5/1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1888 [Neudruck 1966]. Zitiert wird an dieser Stelle nach der Edition von Karl August Eckhardt aus dem Jahr 1966. Zur Einschätzung der verschiedenen Editionen und der Überlieferungslage siehe Wilfried Hartmann, « Einige Fragen zur *Lex Alamannorum* », in Hans Ulrich Nuber, Heiko Steuer, Thomas L. Zotz, *Der Südwesten im 8. Jahrhundert aus historischer und archäologischer Sicht*, Ostfildern, Thorbecke, 2004, S. 313-333, S. 315-317 und S. 313 Anm. 1, S. 319-324.

22. Die *Lex Baiuvariorum* wurde mehrfach ediert. Als die ausführlichste Edition gilt immer noch die von Johannes Merkel, die einen detaillierten Sachapparat enthält: *Lex Baiuvariorum*, ed. Johannes Merkel, MGH LL 3, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1863. Daneben gibt es eine weitere Edition in der MGH durch Ernst von Schwind: *Leges Baiuvariorum*, ed. Ernst von Schwind, MGH Leges nat. Germ. 5/2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1926. Im Weiteren wird nach dieser Edition zitiert = *Lex Baiuvariorum*. Zudem liegt die Handschrift B1 als Lichtbildabdruck mit Edition und Übersetzung von Karl Beyerle vor. Dort findet sich auch eine Handschriftenübersicht, siehe: Konrad Beyerle, *Lex Baiuvariorum. Lichtdruckwiedergabe der Ingolstädter Handschrift des bayrischen Volksrechts mit Transkription, Textnoten, Übersetzung, Einführung, Literaturübersicht und Glossar*, München, Hueber, 1926, S. xcii-xciii. Eine neuere Handschriftenübersicht gibt Raymund Kottje, « Die *Lex Baiuvariorum* – das Recht der Baiern », in Hubert Mordeck (Hrsg.), *Überlieferung und Geltung normativer Texte des frühen und hohen Mittelalters*, Sigmaringen, Thorbecke, 1986, S. 9-23, siehe bes. schematische Abb. S. 19-21. Eine kurze, neuere Übersicht zum Forschungsstand bietet Thomas Holzner, *Die Decreta Tassilonis. Regelungsgehalt, Verhältnis zur Lex Baiuvariorum und politische Implikationen*, Berlin, Duncker & Humblot, 2010, S. 34-35. Die Entstehung der *Lex Baiuvariorum* ist das Thema einer langen Forschungsdiskussion, die vor allem um die Frage kreist, ob die *lex* ein einheitliches

Aufmerksamkeit. Die älteren fränkischen Gesetzeskodifikationen beschäftigen sich auffallend wenig mit dem Heer und nehmen das Plündern selber nicht auf. Die *Lex Salica* verzeichnet nur eine Regelung zum Heer, in der verboten wird, jemanden im Heer zu töten<sup>23</sup>. Die *Lex Ribuaria* nimmt dann neben der Tötung eines anderen im Heer das Verbot des Diebstahls auf Heeresfahrt auf<sup>24</sup>. Die Regelungsgegenstände beziehen sich hierbei eindeutig auf die Disziplin im Heer und nehmen das Plündern nicht als eigenständiges Vergehen auf. Deutlich ist allerdings schon in diesen frühen Verordnungen, dass der Heerzug disziplinarischen Regeln unterworfen werden sollte, die darauf zielten, das Heer als Einheit zu erhalten<sup>25</sup>. Dieser Grundgedanke bleibt auch in den süddeutschen *leges* bestehen, wird aber gerade in die Hinsicht auf Plünderungen erweitert.

Die das Heer betreffenden Regelungen haben innerhalb der in Kirchen-, Herzogs- und Volkssachen untergliederten süddeutschen *leges* ihren Platz

---

Werk sei oder stufenweise entstandenen ist. Auch heute ist die Diskussion darüber keineswegs beendet. Eine gute neuere Zusammenfassung des Forschungsstandes findet sich bei Harald Siems, « Das Lebensbild der *Lex Baiuvariorum* », in Hans-Joachim Hecker, Reinhard Heydenreuther, Hans Schlosser (Hrsg.), *Rechtssetzung und Rechtswirklichkeit in der bayerischen Geschichte*, München, C. H. Beck, 2006, S. 29-73 und S. 31-37. Zur Einheitstheorie mit einem Entstehungsdatum um 740, vgl. außerdem Peter Landau, *Die Lex Baiuvariorum. Entstehungszeit, Entstehungsort und Charakter von Bayerns ältester Rechts- und Geschichtsquelle*, München, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 2004, S. 3-12 und S. 30-38; Fastrich-Sutty, *Die Rezeption...*, op. cit., S. 17-39 und 284-292; Eva Schumann, « Entstehung und Fortwirkung der *Lex Baiuvariorum* », in Gerhard Dilcher, Eva-Maria Distler (Hrsg.), *Leges – Gentes – Regna: Zur Rolle von germanischen Rechtsgewohnheiten und lateinischer Schrifttradition bei der Ausbildung der frühmittelalterlichen Rechtskultur*, Berlin, Schmidt, 2006, S. 291-319 und S. 303-307, dort auch jeweils die ältere Forschungsliteratur. Zur Stufentheorie siehe Wilhem Störmer, « Zum Prozeß sozialer Differenzierung bei den Bayern von der *Lex Baiuvariorum* bis zur Synode von Dingolfing », in Herwig Wolfram, Walter Pohl (Hrsg.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1990, Bd. 1, S. 155-170 und S. 157-160. Zur besonderen Bedeutung des Militärs im bayerischen Dukat und deren Wirkung auf die *Lex Baiuvariorum* Stefan Esders, « Spätantike und frühmittelalterliche Dukate. Überlegungen zum Problem historischer Kontinuität und Diskontinuität », in Hubert Fehr, Irmtraut Heitmeier (Hrsg.), *Die Anfänge Bayerns. Von Raetien und Noricum zur frühmittelalterlichen Baiuvaria*, St. Ottilien, EOS Verlag, 2012, S. 425-462.

23. *Pactus Legis Salicae* 63, 1-2, ed. Karl August Eckhardt, MGH LL nat. Germ. 4/1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1962, S. 229-230.

24. *Lex Ribuaria* 64, 1-2, ed. Franz Beyerle, Rudolf Buchner, MGH LL nat. Germ. 3/2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1954, S. 118. Siehe dort auch den Sachapparat, S. 166.

25. Der Versuch der Heeresdisziplinierung belegt, dass es bereits vor der Neuzeit Bemühungen in diese Richtung gegeben hat. Dahingegen scheint die Forschung anzunehmen, dass die Disziplinierung des Heeres ein neuzeitliches Phänomen ist, siehe Jutta Nowosadtko, *Krieg, Gewalt und Ordnung. Einführung in die Militärgeschichte*, Tübingen, Edition Diskord, 2000, S. 200-213.

unter den Herzogssachen<sup>26</sup>. In dieser Zuordnung spiegelt sich die besondere Stellung der beiden süddeutschen Rechte in der Gesamtheit des fränkischen Rechts: sie verzeichnen Herzogsrecht<sup>27</sup>. Da die Einhaltung von Ordnung und Recht im Heer nach den süddeutschen *leges* dem Herzog, bzw. dem König und weiteren Amtsträgern zufällt, wird die Heeresdisziplin zu einer Sache der öffentlichen Ordnung gemacht<sup>28</sup>. Die Profilierung der Funktion des Herzogs ist nur eine der Überschneidungen, die zwischen *Lex Alamannorum* und *Lex Baiuvariorum* bestehen, auch inhaltlich finden sich Ähnlichkeiten. Demgemäß ist häufig ein enger Zusammenhang der *Lex Alamannorum* mit der *Lex Baiuvariorum* angenommen worden. Die Theorie der gegenseitigen Beeinflussung ist jedoch – wie so ziemlich jede andere Hypothese, die sich auf die *leges* bezieht – in Frage gestellt worden<sup>29</sup>. Die Regelungen zum Heer bilden keine Ausnahme, auch sie weisen Überschneidungen zwischen der *Lex Alamannorum* und der *Lex Baiuvariorum* auf, wobei hier auch im Lichte der Regelungen in den anderen Volksrechten nur vermutet werden kann, dass sie auf einem gemeinsamen älteren Normenschatz basieren, der sukzessiv erweitert wurde. Es ist allerdings festzuhalten, dass die *Lex Baiuvariorum* zum einen den König in bestimmten Zusammenhängen mitdenkt und zum anderen in ihrem Regelungsgehalt weitergeht als die *Lex Alamannorum*. Um die unterschiedliche Ausdifferenzierung zwischen *Lex Alamannorum* und *Lex Baiuvariorum* darzustellen, sollen sie im Weiteren getrennt betrachtet werden.

Die *Lex Alamannorum* enthält gegenüber den älteren fränkischen *leges* eine völlig neue Überlegung: So stellt sie es unter Strafe, ein fremdes Volk

26. Zur Gliederung Siems, « Das Lebensbild... », Art. zitiert, S. 41; Thomas Holzner, *Die Decreta Tassilonis. Regelungsgehalt, Verhältnis zur Lex Baiuvariorum und politische Implikationen*, Berlin, Duncker & Humblot, 2010, S. 33.

27. Zwar ist es evident, dass der Herzog in vielen Dingen die Position des Königs einnimmt, doch ist hier nicht zu entscheiden, in welchen gesellschafts-politischen Zusammenhängen die süddeutschen Rechte entstanden sind und wie sich das Verhältnis von Herzog und König gestaltete. Zur Abhängigkeit des Herzogs vom König siehe für die *Lex Baiuvariorum* Siems, « Das Lebensbild... », Art. zitiert, S. 48-53.

28. Als weiterer Amtsträger, der die Vergehen gegen die Heeresdisziplin zu bestrafen hat, wird der *comes* genannt, siehe z. B. *Lex Baiuvariorum*, *op. cit.*, 2, 4, S. 296-297.

29. Zur Theorie der Verwandtschaft siehe Clausdieter Schott, « Der Stand der Legesforschung », *Frühmittelalterliche Studien*, 13, 1979, S. 29-55, hier S. 40-41. Eine Gegenüberstellung der einzelnen Bestimmungen zur Identifizierung von Gemeinsamkeiten und Abweichungen findet sich bei Theodore John Rivers, *Contribution to the Criticism and Interpretation of the Lex Baiuvariorum. A Comparative Study of the Alamannic and Bavarian Code*, New York, University Microfilms, Diss. masch., 1973; Fastrich-Sutty, *Die Rezeption...*, *op. cit.*, S. 291-292, hingegen bestreitet eine wechselseitige Verwandtschaft und nimmt eine nicht mehr erhaltene Kirchenrechtssammlung als Vorlage an. Die große Übereinstimmung abwägend Hartmann, « Einige Fragen... », Art. zitiert, S. 324-328.



(gens) in die Provinz einzuladen, um dort feindlich und verwüstend Beute zu machen (*praedam vastet hostiliter*) oder Häuser anzuzünden<sup>30</sup>. Derjenige, der die Fremden in das Land geholt hat, soll mit dem Verlust des Lebens oder der Verbannung, dessen Ort der Herzog bestimmt, bestraft werden und sein Vermögen an den Fiskus gehen. Auffällig ist hier, dass nicht der mögliche Verlust von Menschenleben zum Thema gemacht wird, sondern Beute und Brandstiftung im Mittelpunkt stehen. Hervorgehoben werden also der Zusammenhang von Feindlichkeit, Beute und Brandstiftung. Der einfallenden Partei wird damit unterstellt, den Konflikt unter anderem auf Grund der Beute gesucht zu haben. Die Argumentation kennzeichnet das Vergehen dadurch eindeutig als ökonomisch schädigend. Die Strafe spiegelt daher das Vergehen: So soll derjenige, der das Volk geschädigt hat, eine ökonomische Wiedergutmachung leisten und entweder getötet oder exiliert werden. Aus der Bestimmung leitet sich in der *Lex Alamannorum* kein übergeordnetes Plünderungsverbot ab, vielmehr geht es bei dem Verbot der Plünderung darum, der Kollaboration mit dem Feind normativ zu begegnen.

Daneben enthält die *Lex Alamannorum* zwei an die älteren Bestimmungen angelehnte, aber stärker ausdifferenzierte Regelungen. So soll derjenige, der auf einem Kriegszug einen Streit anstiftet, durch welchen das Volk unter Waffen zusammenläuft und dort ein Kampf entsteht, bei dem einige getötet werden, dem Fiskus 600 *solidi* schulden und diejenigen, die dabei waren, sollen ihre Vergehen dreifach büßen<sup>31</sup>. Neben der Strafe für die Tötung eines Heergenossen wie sie hier gefordert wird, sieht die *Lex Alamannorum* außerdem die Sanktion des Diebstahls im Heer vor. Die jeweilige Höhe der Buße des Diebstahls bemisst sich daran, ob das Heer unter der Führung des Königs oder des Herzoges stand, wobei die Bußen für das Vergehen im vom König geführten Heer höher ausfallen. So soll derjenige, der etwas im vom König geführten Heer stiehlt, neunmal das Neungeld des Entwendeten zahlen. Wenn allerdings der Herzog das Heer befiehlt und bei dieser Fiskalsache

30. *Lex Alamannorum*, op. cit., 24, S. 84: *De homine qui gentem extraneam infra provinciam invitaverit. Si homo aliquis homo gentem extraneam infra provinciam invitaverit, ut ibi praeda vastent hostiliter vel domos incendat, et ille ex hoc probatus fuerit, aut vitam perdat aut in exilio exeat ubi dux miserit, et res eius infiscentur in publico.* Eine ähnliche Überlegung findet sich nur im *Edictus Rothari*, siehe *Leges Langobardorum* 4-5, ed. Friedrich Bluhme, MGH LL 4, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1868, S. 13. Siehe zur rechtlichen Rolle des Herzogs in diesem Falle Esders, « Late Roman Military Law... », Art. zitiert, bes. S. 15-16.

31. *Lex Alamannorum*, op. cit., 25, S. 85: 1. *De his, qui in exercitu litem commiserint, ita ut cum clamore populus concurrat cum armis et ibi pugna orta fuerit inter propria oste, et aliqui ibi occisi fuerint, ipse homo, qui hoc commisit, aut vitam perdat aut in exilium exat, et res eius infiscentur in publico.* 2. *Et illi aliquid, qui ibi aliquid commiserunt aut fecerunt, omnia, sicut lex habet, tripliciter solvat.*

etwas gestohlen wird, soll der Dieb dreifach das Neungeld zahlen oder sich mit einem Schwur reinigen<sup>32</sup>.

Beide Regelungen der *Lex Alamannorum* bewegen sich klar im Rahmen der Heeresdisziplinierung und zeigen auf, dass Streit und Diebstahl als Konfliktpotentiale gesehen wurden. Gleichzeitig spiegeln die Regelungen den Grund für die Einordnungen unter die Herzogsachen wieder: Der Herzog ist derjenige, der legitimiert ist, ein Heer zu befehligen und Krieg zu führen.

Erst anhand der *Lex Baiuvariorum* wird deutlich, warum die Regelungen zur Heeresdisziplin und der Vermeidung von Streit im Zusammenhang mit der Plünderung gesehen werden kann, denn die *Lex Baiuvariorum* führt den Streit und die Tötung im Heer mit der Plünderung in einer komplexen Bestimmung zusammen. Damit die Ausdifferenzierung, welche die *lex* vornimmt, deutlich wird, sollen im Weiteren die Regelungsgegenstände einzeln aufgeführt werden. Die Regelung beginnt mit der Fixierung der Norm zum Streit. So muss jemand, wenn er einen Streit im Heer anstiftet, das vom König oder dem Herzog der Provinz einberufen wurde, und dabei Menschen sterben, an den Fiskus 600 *solidi* zahlen. Wenn derjenige, der den Streit angestiftet hat, dabei einen anderen schlägt, verwundet oder ermordet, soll er die in der *lex* festgesetzten üblichen Bußen an den Geschädigten zahlen. Einen Verweis auf die älteren Regelungen kann man darin sehen, dass es sich der Täter als Gnade anrechnen soll, wenn der König oder Herzog ihm das Leben schenkt. Wer geringen Standes ist, soll hingegen vom Herzog nach seinem Ermessen bestraft werden<sup>33</sup>. Die *Lex Baiuvariorum* qualifiziert das Heer genauer als eines, das durch den König oder den Herzog der Provinz einberufen wurde. Damit stellt sie klar, dass es sich um eine Regelung für das öffentlich befehligte Heer handelt, dessen Führung entweder beim Herzog oder beim König lag. Zudem nimmt sie bei der Bestrafung eine Abstufung nach dem Status des Täters vor. Das Vergehen ist aus der Sicht der Gesetzgeber aber nicht nur gegen die Öffentlichkeit gerichtet, wie durch die herzogliche Bestrafung deutlich wird, sondern hat durch die Buße an den Geschädigten auch eine private Facette.

32. *Lex Alamannorum*, op. cit., 26, S. 86: 1. De his, qui in exercitu, ubi rex ordinaverit exercitum, si aliquis furtum fecerit, novem vicibus novigeldos solvat, quidquid involatus fuerit. 2. Si autem dux exercitum ordinaverit, et in illo fisco aliquid furaverit, tres novigeldos solvat; et si iurare voluerit, scundum qualitatem pecuniae iuret.

33. *Lex Baiuvariorum*, op. cit., 2, 4, S. 295-296: Si quis in exercitu quem rex ordinavit vel dux de provincia illa scandalum excitaverit infra proprium hostem, et ibi homines mortui fuerint, conponat in publico 600 sold. Et quisquis ibi aut percussiones aut plagas aut homicidium fecerit, conponat sicut in lege habet, unicuique secudum suam genealogiam. Et ille homo, qui haec commisit, benignum inputet regem vel ducem suum, si ei vitam concesserint. De minoribus autem hominibus, si in hoste scandalum commiserint, in ducis sit potestate, quale poena sustineant.

An diese ausführliche Regelung zum Streit fügt die *Lex Baiuvariorum* eine Erklärung an, wie der Streit entstehen könne. Begründet sei der Streit häufig dadurch, dass einige aus dem Heer Häuser oder Scheunen, in denen Getreide oder Heu gelagert wird, entdeckten, die sie dann zu verteidigen suchten. Das soll nicht geschehen, vielmehr soll jeder, der Pferdefutter oder Holz findet, davon nehmen was er will und keinem anderen den Raub verwehren. Wer der Bestimmung zuwiderhandele, soll eine Körperstrafe von 50 Hieben erhalten<sup>34</sup>. Indem die *Lex Baiuvariorum* den Streit mit der Plünderung zusammen denkt, eröffnet sie eine ganz spezifische Sicht auf das Plündern. So weist sie diesem keine legitimierende und damit stabilisierende Rolle zu, sondern deutlich einen destabilisierenden Charakter. Die Objekte, um die der Streit ausbrechen kann, können zudem nicht im ökonomisch langfristigen Sinne als besonders wertvoll gelten, vielmehr stellen sie einen unmittelbaren Wert dar: Getreide, Heu und Holz sind kriegsrelevante Ressourcen, die der Versorgung und Proviantierung dienen konnten. Dass hier das Pferdefutter eine explizite Nennung erfährt, mag daran liegen, dass Pferde zum einen für den Krieg besonders notwendig waren, zum anderen aber auch einen großen Teil der Versorgungsmittel als Nahrung benötigten<sup>35</sup>.

Auch das Plündern selber unterlag Regelungen: Innerhalb der Provinz sollte nur auf Befehl des Herzogs geplündert werden, denn niemand sollte ohne die Erlaubnis des Herzogs wie ein Feind mit Gewalt Heu oder Getreide rauben oder Häuser anzünden<sup>36</sup>. Für die Durchsetzung der Norm waren die

34. *Lex Baiuvariorum*, op. cit., 2, 4, S. 296-297: *Et ille usus eradicandus est, ut non fiat: Solet enim propter pabula equorum vel propter ligna fieri scandalum, quando aliqui defendere volunt casas vel scurias ubi fenum vel granum inveniunt. Hoc vetandum est, ne fiat. Ut si quis invenerit pabulam vel lingua, tollat quantum vult, et nemine vetet tollendi, ut per hoc scandalum non nascatur. Si quis hoc ausus fuerit facere vel contradicere aliquid quod facere lex vetat, ille tunc, si inventus fuerit, coram duce disciplinae hostili subiaceat vel ante comite suum, id est L percussiones accipiat.*

35. Zur Bedeutung der Pferde für die Kriegsführung und ihrer Versorgung siehe Bernard S. Bachrach, « Animals and Warfare in Early Medieval Europe », in id., *Armies and Politics in the Early Medieval West*, Aldershot, Variorum (Collected Studies Series), 1993, S. 707-751, hier S. 707-726.

36. *Lex Baiuvariorum*, op. cit., 2, 5, S. 297-299: *Si quis in exercitu infra provincia sine iussione ducis sui per fortiam hostilem aliquid praedare voluerit aut fenum tollere aut granum vel casas incendere, hoc omnino testamur, ne fiat. Et exinde curam habeat comis in suo comitatu; ponat enim ordinationem suam super centuriones et decanos et unusquisque provideat suos quos regit, ut contra legem non faciant. Et si aliquis praesumptiosus hoc fecerit, a comite illo sit requirendum cuius homo hoc fecit. Et si ille comis neglexerit inquirere quis hoc fecit, ille omnia de suis rebus restituat; tamen tempus requirendi habeat. Et si talis homo potens hoc fecerit, quem ille comis dstringere non potest, tunc dicat duci suo et dux illum dstringat secundum legem. Si liber est, XL solid. sit culpabilis et omnia similia restituat. Si servus hoc fecerit, capitale subiaceat sententiae; dominus vero eius omnia similia restituat, quia servo suo non contestavit, ut talia ne faceret. Quia si vosmet ipsos comeditis, cito deficitis. Comis tamen non neglegat custodire exercitum suum, ut non faciant contra legem in provincia sua.* Häufig werden bei der *Lex Baiuvariorum* auch Anklänge an das

Grafen zuständig, denn sie waren diejenigen, die direkte Befehlsgewalt über ihre Untergebenen hatten. Wenn dennoch geplündert wurde, war der Täter vor dem Graf zu verklagen. Wenn der Graf der Anklage nicht nachging, sollte er den Schaden aus dem eigenen Vermögen büßen. Wenn der Plünderer allerdings ein mächtiger Mann war, sollte der Herzog die Strafe vornehmen. Es findet sich auch eine Begründung für das Verbot<sup>37</sup>. So heißt es dort, dass die Plünderer schnell selber untergehen werden, wenn sie sich selber, d. h. ihr Land, verzehren. Der Rechtsatz zielt in besonderer Weise auf die Abgrenzung von legitimer und illegitimer Plünderung, so wurde Beutemachen und das in Brandsetzen von Häusern sogar in der eigenen Provinz als legitim angesehen, wenn es durch den Befehl des Herzogs abgedeckt war<sup>38</sup>. Die auffällige räumliche Einschränkung auf die Provinz wirft einige kaum zu beantwortende Fragen auf. Möglicherweise ist die Begrenzung auf die räumliche Beschränkung des Herzogsamtes auf das Herzogtum zurückzuführen und nur so zu verstehen, dass hier ein spezieller Schutz vor der Ausplünderung des eigenen Landes vorgenommen werden soll. Die Argumentationsweise der Begründung deutet jedenfalls daraufhin, dass die Schädigung des eigenen Volkes nicht intendiert war. Dass die räumlich Eingrenzung in Anbetracht des Herzogtums als beschränktem Raum gefasst wurde, erhellt ebenfalls, warum in der Bestimmung, im Gegensatz zu der vorherigen, nicht vom König die Rede ist. Zum Teil mag die Regelung wiederum auf den Gedanken der Ressourcenbeschaffung während des Kriegszuges zurückzuführen sein, die für die Heere ja auch schon im eigenen Land notwendig war. Hierhin gehört auch die Warnung, dass die Plünderer untergehen werden, wenn sie sich selber verzehren. Eine Verbindung zu den Bestimmungen zum Landesverrat,

---

westgotische Recht vermutet. Für die vorangegangene Regelung hat Fastrich-Sutty bei einem Vergleich allerdings zu Recht festgestellt: « Signifikante Gemeinsamkeiten sind nicht vorhanden. Daß hier beide Regelungen die gleiche Vorschrift des Codex Euricianus zugrunde liegt, erscheint unwahrscheinlich, vielmehr dürften Übergriffe eine typische Begleiterscheinung eines Kriegszuges darstellen, d. h. die Ähnlichkeiten zwischen den Textstellen gehen wohl auf einen gleichen Regelungsgegenstand zurück. » Fastrich-Sutty, *Die Rezeption...*, op. cit., S. 155-156.

37. Zu den Begründungen in der *Lex Baiuvariorum*, siehe Gerhard Köbler, « Die Begründungen in der *Lex Baiuvariorum* », in Götz Landwehr (Hrsg.), *Studien zu den germanischen Volksrechten. Gedächtnisschrift für Wilhelm Ebel*, Frankfurt a. M., Lang, 1982, S. 69-85.

38. Auch später lässt sich die Idee nachweisen, dass die vom Heer zu durchziehende Gebiete vor Plünderungen geschützt werden müssen und sich Aneignungsvorgänge auf dem Durchzug alleine auf die unmittelbare Versorgung beziehen sollen. So findet sich in einem Brief Karls des Großen ein Verbot nichts außer Gras, Wasser und Holz auf einem Heerzug anzurühren, siehe *Karoli ad Fulradum abbatem epistola*, ed. Alfred Boretius, MGH Capit. 1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1883, Nr. 75, S. 168.

der an anderen Stellen der *Lex Baiuvariorum* als Vergehen gekennzeichnet wird, kann hingegen wohl kaum gezogen werden, da die Stelle sich eindeutig auf ein vom Herzog geführtes Heer bezieht und damit dessen öffentliche Entsendung und Auftrag unterstreicht. Gleichzeitig nennt der Rechtsatz zum Landesverrat die Plünderung nicht als Merkmal des Vergehens<sup>39</sup>. Hier unterscheidet sich die *Lex Baiuvariorum* von der *Lex Alamannorum*: Es scheint ihr im Verbot der Plünderung im Herzogtum – ausgenommen die unter herzoglichem Befehl erfolgende – um die Vermeidung von Spannungen mit der Zivilbevölkerung bei gleichzeitiger Versorgungssicherheit des regulären Heeres zu gehen<sup>40</sup>. Dagegen hat die *Lex Alamannorum* das Plündern des eigenen Landes unter Verbot gestellt mit dem Ziel die Plünderung gemeinsam mit Feinden von außen zu unterdrücken. Aussagen über die Vorstellungen vom Plündern in anderen Gegenden können auf der Grundlage der Regelung der *Lex Baiuvariorum* allerdings nicht gemacht werden. So muss auch dunkel bleiben, ob außerhalb der Provinz zwischen legitimen und illegitimen Plünderungen unterschieden wurde.

In Bezug auf die Frage der Akkumulation und Distribution der Beute wird hier deutlich, dass der Herzog zwar nicht derjenige war, der die Beute an sich zog und verteilte, aber derjenige, der sie ermöglichte und damit legitimierte. Es muss offen bleiben, ob sich die verschrifteten Regelungen auf alle Arten der Beute erstreckten, denn wie auch schon in der vorangegangenen Bestimmung sind die Gegenstände, die als Beute genannt werden, Heu und Getreide. Wiederum scheint die *lex* Plünderungen im Rahmen der Versorgung anstatt einer längerfristigen Wertschöpfung zu denken. Das frühmittelalterliche Interesse an der Thematik aus genau dieser Perspektive verdeutlicht sich auch durch eine spätere Aufnahme des Rechtssatzes in die Sammlung des Benedictus Levita, der ebenfalls nur die Plünderung, die nicht durch den Herren befehligt ist, verbietet und dem Heu und dem Getreide auch noch das Klein- und Großvieh hinzufügt<sup>41</sup>.

39. Unter den Kirchensachen heißt es, dass wenn ein Bischof in feindlicher Verabredung Feinde in das Land holt und jene dieses zu Grunde richten, der Bischof verurteilt werden soll, *Lex Baiuvariorum*, op. cit., 1, 10, S. 283: [...] *de consensu hostili, si infra inimicos intraverit et eos perdere voluerit quos salvare debuit, pro istis culpis damnetur*. Außerdem findet sich der Landesverrat in den Herzogsachen. Hier zählt er zu den todeswürdigen Taten, siehe *Lex Baiuvariorum*, op. cit., 2, 1, S. 291-293.

40. Esders, « Spätantike und frühmittelalterliche Dukate... », Art. zitiert, S. 443-446.

41. [...] *si quis in exercitu infra regnum sine iussione dominica per vim hostilem aliquid praedari voluerit aut fenum tollere aut granum sive pecora maiora vel minora domusque infringere vel incendere, haec nec fiant, omnino prohibemus*, siehe Gerhard Schmitz, « Benedictus Levita und die *Lex Baiuvariorum*.

Die Bestrafung enthält ebenfalls eine Hierarchisierung: Sie wird im Gegensatz zur vorangegangenen Regelung nicht auf den Status alleine zurückgeführt, vielmehr wird die Stellung des Bestrafenden mitgedacht. Daran spiegelt sich eine Sensibilität für die Tatsache, dass sich nicht jeder Amtsträger gegen jede Statusgruppe durchsetzen konnte. Daneben bettet die Regelung das Plündern, indem sie jenes als feindlich definiert, in einen Denkhorizont der Feindlichkeit ein. Das Motiv der 'feindlichen Plünderung' findet sich in der *Lex Baiuvariorum* darüber hinaus in der Regelung zum Schutz der Besitzungen des Herzogs. In jener wird eine Verbindungslinie zwischen Gewaltanwendung, Feindlichkeit und Beute gezogen, denn auch in die Besitzungen des Herzogs darf niemand feindlich eindringen und sie plündern<sup>42</sup>. Die *Lex Baiuvariorum* kennzeichnet Plündern also eindeutig als eine Aktivität, die mit Feindschaft verbunden wird. In den Regelungen werden die Plünderungen meist nicht alleine genannt, sondern mit der Brandstiftung gemeinsam gedacht. Die Regelungen der *leges* stimmen mit der Verknüpfung von Plünderung und Brandstiftung mit historiographischen Berichten überein, die Plünderungen meistens im Rahmen größerer Verwüstung und Brandstiftung schildern<sup>43</sup>. Als feindliche Handlung verstanden, tritt hier dann auch die nicht explizit mitgedachte schädigende Facette der Plünderung offen zu Tage: Beute diente nicht nur der eigenen Bereicherung, sondern auch der Schädigung des Gegners, was sich in der engen Verkoppelung von Feindschaft, Beutemachen und Verwüstung durch Brand niederschlägt.

Die *Lex Baiuvariorum* bringt zwar den Streit in einen Zusammenhang mit der Plünderung, auffälliger Weise jedoch nicht den Diebstahl. Der Diebstahl wird in ihr als Einzelvergehen gewertet, das anderen Strafbestimmungen als in der *Lex Alamannorum* unterliegt und zudem auch das Diebesgut differenzierter als diese aufführt: Spannriemen, Halfter, Zaum und Filzdecke sowie unspezifizierte andere Gegenstände werden als mögliches Diebesgut benannt<sup>44</sup>. Wie schon in den Bestimmungen zur Plünderung werden keine Objekte von größerem längerfristigem Wert, sondern unmittelbar kriegswichtige Materialien angeführt. Die meisten davon scheinen wiederum auf die Pferdehaltung bzw. deren Einsatz bezogen zu sein. Der Diebstahl ist damit von der Plünderung

---

Eine quellenkritische Studie », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Kanonistische Abteilung*/128, 2011, S. 20-58, hier S. 28.

42. *Lex Alamannorum*, *op. cit.*, 34, 1, S. 91.

43. Redlich, *De praeda militari...*, *op. cit.*, S. 3.

44. *Lex Baiuvariorum*, *op. cit.*, 2, 6, S. 299-300: *Si quis in exercitu aliquid furaverit pastoriam capistrum frenum feltrum vel quaecumque involaverit et probatus fuerit, si servus est, perdat manus suas; dominus vero eius ipsam rem si habet aut similem reddat. Si autem liber homo hoc fecerit, cum XL solid redimat manus suas et quod tulit, reddat.*

getrennen und so konzipiert, dass er alleine eine heeresinterne Angelegenheit darstellt. Die Trennung von Diebstahl und Plünderung zeigt darüber hinaus, dass sie in unterschiedlichen rechtlichen Kategorien gedacht wurden.

Die von der Forschung häufig gestellte Frage, ob die *leges* die spezifischen Regelungsbedürfnisse der frühmittelalterlichen Gesellschaft widerspiegeln<sup>45</sup>, kann anhand der Betrachtung der Regelungen zum Heer und Beute positiv beantwortet werden, da die süddeutschen *leges* anscheinend neue Normen zu diesem Thema produzieren. Dagegen lässt sich kaum feststellen, welchem historischen Moment sie geschuldet sind. Die besondere Ausgestaltung der Rechtssätze zur Heeresdisziplin in den süddeutschen *leges* lässt allerdings vermuten, dass sie der Entstehung der *leges* in Grenzgebieten geschuldet war, denn gerade in den Grenzlagen musste die Verteidigungsfähigkeit erhalten bleiben, womit die speziellen Regelungen zur Heeresdisziplin eine gewisse Notwendigkeit dargestellt haben dürften<sup>46</sup>.

Alleine auf Grund der *leges* kann natürlich keine Aussage darüber gemacht werden, inwiefern die in ihnen versammelten Normen im Kriegsgeschehen umgesetzt wurden. Dennoch ist deutlich, dass sich innerhalb der *leges* ein sich aktualisierender rechtlicher Diskurs über das Beutemachen entwickelte, der eng mit der Einhaltung der Disziplin und dem Versuch, die Einheit des Heeres zu erhalten, in Zusammenhang stand. Die in der Forschung klassische Annahme, dass die Regulierung des Krieges ein Ausweis der Moderne ist, muss also modifiziert werden<sup>47</sup>.

45. Ist die Frage, inwiefern die *leges* Wirklichkeit spiegeln, lange kontrovers diskutiert worden, erschienen nun in neuerer Zeit Arbeiten, die sich gerade den soziokulturellen Reflexen der *leges* widmen. Zur Diskussion siehe z. B. Patrick Wormald, « *Lex Scripta and Verbum Regis. Legislation and Germanic Kingship, from Euric to Cnut* », in Peter H. Sawyer, Ian Wood (Hrsg.), *Early Medieval Kingship*, Leeds, School of History, 1977, S. 105-138, bes. S. 119 und S. 135-138; Harald Siems, « Zu Problemen der Bewertung frühmittelalterlicher Rechtstexte », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abteilung*/106, 1989, S. 291-305; Harald Siems, « Zum Weiterwirken römischen Rechts in der kulturellen Vielfalt des Frühmittelalters », in Gerhrad Dilcher, Eva-Maria Distler (Hrsg.), *Leges – Gentes – Regna: Zur Rolle von germanischen Rechtsgewohnheiten und lateinischer Schrifttradition bei der Ausbildung der frühmittelalterlichen Rechtskultur*, Berlin, Schmidt, 2006, S. 231-255. Für die Analyse der *leges* aus sozialgeschichtlicher Sicht siehe Siems, « Das Lebensbild... », Art. zitiert; Adelheid Krahe, « Das Bild der Sozialgeschichte in den *Leges Barbarorum* », in Hans-Georg Hermann, Thomas Gutmann, Joachim Rückert, Mathias Schmoeckel, Harald Siems (Hrsg.), *Von den leges barbarorum bis zum ius barbarum des Nationalsozialismus. Festschrift für Hermann Nehlsen zum 70. Geburtstag*, Köln, Böhlau, 2008, S. 77-98.

46. So zur *Lex Baiuvariorum* Esders, « Spätantike und frühmittelalterliche Dukate... », Art. zitiert.

47. Redlich, *De praeda militari...*, op. cit., bes. S. 3; Jutta Nowosadtko, Art. « Kriegsbeute », S. 171-173. Die Forschung zum Mittelalter hat schon länger betont, dass es bereits im

Ganz allgemein verweisen die Rechtstexte darauf, dass Plünderungen Teil der Kriegsführung waren, die zwar reglementiert, aber nicht durchgehend als illegitim charakterisiert wurden. Das hängt wohl nicht zuletzt damit zusammen, dass manche Formen der Plünderungen in den *leges* als legitimer und vielleicht auch notwendiger Teil der Ressourcenbeschaffung gekennzeichnet werden. Plünderungen, ob legitim oder illegitim, werden nicht als Teil der kriegerischen Auseinandersetzungen und damit im Sinne eines Kriegsrechtes zwischen zwei Parteien geregelt, vielmehr richtet sich der Blick der Gesetzgebung auf mehreren Ebenen auf interne Konflikte, die entweder mit Plünderungen einher- oder aus der Plünderung hervorgehen konnten.

Inhaltliche Leitlinie ist die Feindschaft. Sie spielt in den argumentativen Zusammenhängen rund um das Beutemachen eine große Rolle. Indem eine grundlegende Nähe von Feindlichkeit und Plündern hergestellt wird, verweisen die *leges* auf die gesellschaftsschädigende und destabilisierende Qualität, die dem Raub innewohnte. So stellen die *leges* das Plündern unter anderem im Zusammenhang mit der Kollaboration mit dem Feind dar. Sie entwickeln trotz dieses Bewusstseins keine Normierung des Plünderns in Bezug auf die Nichtkombattanten, denn selbst in der eigenen Provinz durfte anscheinend geplündert werden, wenn der Herzog dies erlaubte<sup>48</sup>. Vor allem die *Lex Baiuvariorum* zeigt daneben, dass die Plünderung ein großes Konfliktpotential in sich barg, formuliert sie doch eine Bestimmung über den Streit, der über die Beute ausbricht.

Die Forschung hat die Perspektive bisher stark auf die längerfristige Bereicherung und Legitimierung der eigenen Position durch Beute gelenkt; nach dem Blick in die süddeutschen *leges* muss dem Modell eine weitere Facette hinzugefügt werden. Plünderungen konnten nicht nur einem längerfristigen ökonomischen oder politischen Ziel dienen: Sie waren zudem einer weiteren ökonomischen Logik unterworfen, nämlich der in der Kriegssituation notwendigen Sicherung der Versorgung, der gerade der gesetzgeberische Zugriff galt. Die politische Motivation hinter der Beutenahme wird durch die *leges*

---

Mittelalter Versuche gegeben hat Kriegsgreuel einzuschränken, dabei aber vor allem auf die kirchliche Position verwiesen: Contamine, *War in the Middle Ages*, op. cit., S. 260-302; Ernst-Dieter Hehl, « Kirche, Krieg und Staatlichkeit im hohen Mittelalter », in Werner Rösener (Hrsg.), *Staat und Krieg. Vom Mittelalter bis zur Moderne*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000, S. 17-36; Werner Rösener, « Rittertum und Krieg im Stauferreich », in Rösener, *Staat und Krieg...*, op. cit., S. 37-63.

48. Michael Jucker, « Die Norm der Gewaltbilder. Zur Darstellbarkeit von Opfern und Tätern kriegerischer Gewaltexzesse in Bilderchroniken des Spätmittelalters », in Birgit Emich, Gabariela Signori (Hrsg.), *Kriegs-Bilder in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Berlin, Duncker & Humblot, 2009, S. 129-133.



kaum erhellt: so wird die Akkumulation und Distribution von Beute nicht explizit in den *leges* geregelt, implizit ergibt es sich aber, dass der Herzog wenigstens innerhalb der Provinz die Plünderungen regulierte.

Die süddeutschen *leges* setzen sich also durchaus differenziert mit legitimer und illegitimer Gewalt und Aneignung von Fremdeigentum im Heer auseinander und verweisen somit darauf, dass das Beutemachen als eine Kriegshandlung angesehen wurde, die großes Konfliktpotential in sich barg. Grundsätzlich zeigt sich, dass den *leges* eine Ordnungsvorstellung zu Grunde liegt, die selbst im Heer und Krieg die private Gewaltausübung in öffentlich legitimierte Bahnen lenken wollte.

Miriam CZOCK  
Universität Duisburg-Essen



# Gentile Königsherrschaft und das Gold der Reiterkrieger – eine Wechselbeziehung im ersten nachchristlichen Jahrtausend

Matthias Hardt

Dem Stellenwert von ‘Rauben – Plündern – Morden’ in Spätantike und Mittelalter ist in den vergangenen Jahren an verschiedener Stelle großes Interesse entgegen gebracht worden<sup>1</sup>. Tributzahlungen<sup>2</sup>, Plünderungen<sup>3</sup>, Gefangennahmen gehörten in Völkerwanderungszeit und frühem Mittelalter aber nicht nur zum kriegerischen Alltag in militärischen Auseinandersetzungen unterschiedlicher Ebenen, sondern der Zugriff auf die materielle Grundlage königlicher oder fürstlicher Herrschaft, den Schatz<sup>4</sup>, spielte auch im Verhältnis von gentilen *regna* und reiternomadischen Gruppen des ersten nachchristlichen Jahrtausends eine besondere Rolle. Am Beispiel des burgundischen Königsschatzes<sup>5</sup>, der im Nibelungenhort des Epos

1. Orsolya Heinrich-Tamaska (Hrsg.), *Rauben – Plündern – Morden. Nachweis von Zerstörung und kriegerischer Gewalt im archäologischen Befund*, Hamburg, Kovač (Tagungsbeiträge der Arbeitsgemeinschaft Spätantike und Frühmittelalter, 6/Studien zu Spätantike und Frühmittelalter, 5), 2013; Bryan Ward-Perkins, *Der Untergang des Römischen Reiches und das Ende der Zivilisation*, Darmstadt, Theiss, 2007, S. 21-39; Guy Halshall (Hrsg.), *Violence and Society in the Early Medieval West*, Woodbridge, Boydell Press, 1998.

2. Matthias Hardt, « Tribute und Jahrgelder in frühmittelalterlichen Königsschatzen als Faktoren der Münzdistribution in Ostmitteleuropa », in Marcin Wołoszyn (Hrsg.), *Byzantine Coins in Central Europe between the 5th and 10th Century*, Kraków, Polish Academy of Arts and Sciences (Polish Academy of Arts and Sciences, Institute of Archaeology University of Rzeszów/Moravia Magna Seria Polona, 3), 2009, S. 21-30.

3. Matthias Hardt, *Gold und Herrschaft. Die Schätze europäischer Könige und Fürsten im ersten Jahrtausend*, Berlin, Akademie-Verlag (Europa im Mittelalter. Abhandlungen und Beiträge zur historischen Komparatistik, 6), 2004, S. 161-187.

4. Matthias Hardt, « Gold, Prestige, Herrschaft. Warum der Schatz den König macht », in id., Orsolya Heinrich-Tamáška (Hrsg.), *Macht des Goldes, Gold der Macht. Herrschafts- und Jenseitsrepräsentation zwischen Antike und Frühmittelalter im mittleren Donauraum*, Weinstadt, BAG-Verlag (Forschungen zu Spätantike und Mittelalter, 2), 2013, S. 525-533.

5. Matthias Hardt, « The Nomad’s Greed for Gold. From the Fall of the Burgundians to the Avar Treasure », in Richard Corradini, Max Diesenberger, Helmut Reimitz (Hrsg.), *The Construction of Communities in the Early Middle Ages. Texts, Resources and Artefacts*, Leiden/Boston, Brill

fortlebt<sup>6</sup>, und des Schatzes aus dem Ring der Awaren, den Karl der Große zur Realisierung seiner Krönung zum Kaiser verwendete<sup>7</sup>, soll diesem Plündern auf königlich-fürstlicher Ebene im folgenden nachgegangen werden.

Über den Tod des hunnischen Königs Attila im Jahr 453 berichtete der Historiograph Jordanes in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts mit Bezug auf den byzantinischen Historiographen Priskos folgendes:

[Attila] hatte sich zur Zeit seines Todes ein Mädchen von sehr großer Schönheit, namens Ildiko, nach unzähligen Frauen, wie es bei jenem Volke Sitte war, zur Gattin gesellt. Als er sich nun bei der Hochzeit einer allzu großen Fröhlichkeit hingeeben und dann schwer von Wein und Schlaftrunkenheit sich rücklings niedergelegt hatte, erstickte ihn der Blutstrom, der sich ihm häufig aus der Nase ergoss, als ihm der gewohnte Ausgang versperrt war, dadurch, dass er sich den todbringenden Weg in den Schlund bahnte. So brachte dem kriegsberühmten Könige seine Trunkenheit ein schmachliches Ende. Als am folgenden Morgen bereits ein großer Teil des Tages verstrichen war, argwöhnten die königlichen Diener ein trauriges Ereignis. Nachdem sie ein lautes Geschrei erhoben, erbrachen sie die Tür und fanden den Attila tot ohne Wunde infolge des Blutsturzes, das Mädchen aber mit niedergeschlagener Miene und verhülltem Haupte weinend<sup>8</sup>.

Attila war also nicht im Krieg gestorben, sondern nach oder aufgrund einer zu ausgiebig begangenen Festnacht. Dies schien weder dem Bild zu entsprechen, das man sich in der gentilen Kriegergesellschaft von ihm machte, noch demjenigen der die Strafe Gottes herannahen sehenden Gegner des Königs<sup>9</sup>. Deshalb wusste schon der Illyrer Marcellinus Comes in

---

(The Transformation of the Roman World, 12), 2003, S. 95-107; Matthias Hardt, « Nomadische Gier nach Gold: Jahrgelder, Burgundenuntergang und Awarenschatz vor dem Hintergrund einer mobilen Lebensweise », in Alexander Weiß (Hrsg.), *Der imaginierte Nomade. Formel und Realitätsbezug bei antiken, mittelalterlichen und arabischen Autoren*, Wiesbaden, Reichert (Nomaden und Sesshafte, 8), 2007, S. 105-119.

6. Matthias Hardt, « Der Schatz der Nibelungen. Der soll Dir immer verborgen sein », *Damals. Das Magazin für Geschichte*, 43/3, 2011, S. 40-42.

7. Matthias Hardt, « Gold for the Coronation. The Avar Booty as the Basis for Charlemagne's Imperial Representation », in *The 58th International Sachsensymposium 1-5 September 2007*, Trondheim, Tapir Akad. Forlag (Vitark. Acta Archaeologica Nidrosiensia, 7), 2009, S. 52-61; Matthias Hardt, « Awarengold und nomen imperatoris. Zur Vorgeschichte der Kaiserkrönung Karls des Großen », in Matthias Becher, Stefanie Dick (Hrsg.), *Völker, Reiche und Namen im frühen Mittelalter*, München, Wilhelm Fink Verlag (MittelalterStudien, 22), 2010, S. 325-334.

8. Jordanes, *Getica* 49, ed. Theodor Mommsen, MGH [= Monumenta Germaniae Historica] Auct. ant. 5/1, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1882 [Neudruck, 1982], S. 53-138, hier S. 254.

9. Vgl. zum folgenden auch Matthias Hardt, « Attila – Atli – Etzel. Über den Wandel der Erinnerung an einen Hunnenkönig im europäischen Mittelalter », *Behemoth*, 2, 2009, S. 19-28 (<https://ojs.ub.uni-freiburg.de/behemoth/article/view/711>, eingesehen 12.12.2016).

der Fortsetzung der Chronik des Hydatius zu berichten, « Attila, der König der Hunnen, der Plünderer der europäischen Provinzen », sei « bei Nacht von Frauenhand erstochen worden »<sup>10</sup>, und bald wurde die Frau an Attilas Seite in der Historiographie zum Werkzeug des Aëtius stilisiert<sup>11</sup>.

Räumlich weit entfernt von römischer Chronistik war man sich ebenfalls sicher, dass Attila nicht an überreichlichem Alkoholgenuss gestorben sein konnte, sondern dass auch noch etwas anderes im Spiel gewesen sein musste. Das um 1270 auf Island aufgezeichnete ältere Atli-Lied der Lieder-Edda, welches wegen seiner stabreimenden Textstruktur sowie seiner inhaltlichen Elemente auf eine mündliche Überlieferung zurückzuführen ist und darum deutlich älter sein dürfte – die meisten Germanisten und Skandinavisten datieren es ins 9. Jahrhundert<sup>12</sup> –, erzählt die Geschichte von dem Hunnenkönig Atli, der aus Rache für die Ermordung ihrer Brüder von seiner Frau namens Gudrun umgebracht worden war. Diese wurde in der Dichtung vorgestellt als die Schwester burgundischer Könige, die Atli aus Goldgier an seinen Hof eingeladen habe. Der Königsschatz der Burgunder sei Attilas Ziel gewesen, weshalb er die Könige inhaftiert und mit dem Tod bedroht habe. Als letzter Überlebender schließlich habe Gunnar dem hortfordernden Hunnenkönig gemäß der die altnordische Alliteration beibehaltenden Übersetzung von Felix Genzmer geantwortet:

So wenig wird, Atli, ein Auge dich sehen, wie du selber, König, die Kleinode schaust!

Einzig bei mir ist allverhohlen der Hort der Niblunge: nicht lebt mehr Högni!

Immer war mir Zweifel, da wir zwei lebten: aus ist er nun, da nur ich lebe.

Nun hüte der Rhein der Recken Zwisthort, der schnelle, den göttlichen Schatz der Niblunge!

Im wogenden Wasser das Welschgold leuchte, doch nimmer an den Händen der Hunnensöhne<sup>13</sup>.

Nicht nur die beteiligten Personen aus der burgundischen Königsfamilie, sondern insbesondere die Bezugnahme auf den im Rhein versenkten

10. Marcellinus Comes, *Chron.* a. 454, 1, S. 86, ed. Theodor Mommsen, MGH Auct. ant. 11, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1894 [Neudruck, 1981], S. 37-108, hier a. 454, S. 86: *Attila rex Hunnorum, Europae orbator provinciae, noctu mulieris manu cultroque confoditur.*

11. Helmut de Boor, *Das Attila-Bild in Geschichte, Legende und heroischer Dichtung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1963, S. 20 und 22.

12. Hermann Reichert, « Attila in altnordischer Dichtung », in *Historisches Museum der Pfalz Speyer* (Hrsg.), *Attila und die Hunnen. Begleitbuch zur Ausstellung*, Stuttgart, Theiss, 2007, S. 349-355, hier S. 349-351.

13. *Die Edda. Götterdichtung, Spruchweisheit und Heldengesänge der Germanen*. Übertragen von Felix Genzmer und eingeleitet von Kurt Schier, Köln, Diederichs Verlag, 1981, S. 26-28 und S. 213.

Königsschatz zeigen, dass in diese im Norden aufgezeichnete Dichtung Motive eingeflossen waren, die einer Erzählung über die in das Jahr 436 zu datierende Zerschlagung des mittelrheinischen Burgunderreiches durch hunnische Foederaten des Aëtius entstammt haben dürften. Attila hatte mit dieser Aktion noch nichts zu tun gehabt, aber sein Tod an der Seite Ildikos, der zukünftigen Krimhild-Gudrun der späteren Dichtung, ließ den Schöpfern heroischer Dichtung den Zusammenhang so eindeutig erscheinen, dass Attilas Tod im alten Atli-Lied mit der Rache für den Überfall auf das Burgunderreich und das Ende seiner Könige verknüpft wurde.

Attila<sup>14</sup> ist sicher noch deutlich vor Dschinghis Khan der Inbegriff eines steppennomadischen Herrschers in der geschichtstradierenden Überlieferung des europäischen Mittelalters<sup>15</sup>. Dabei werden unterschiedliche Attila-Bilder deutlich. Die römisch-byzantinische Historiographie würdigte Attila als barbarischen Fürsten mit großen militärischen Fähigkeiten, trachtete aber danach, auch seine Verschlagenheit und Hinterlist zur Erklärung seiner Erfolge deutlich zu machen. In christlicher Geschichtsschreibung und Hagiographie wird er zum strafenden Instrument Gottes, zum *flagellum dei*. Die mündliche Tradition insbesondere wohl ostgermanisch-gotischer und später bairisch-oberdeutscher Gruppen überliefert seinen Hof als Heimstatt zahlreicher gentiler Könige und Ort großer Freigebigkeit. Den Tod in der letzten Hochzeitsnacht interpretierten Marcellinus Comes und andere römische Geschichtsschreiber als Mordanschlag im Auftrag des Aëtius; mündliche Überlieferung wohl burgundischen Ursprungs wandelte sein Ende neben der grimmigen Ildiko, Krimhild, zur blutrünstigen Rache für deren burgundische Brüder und trug das Bild vom gold-, oder besser gesagt in jeder Hinsicht gierigen Attila in den europäischen Norden<sup>16</sup>.

Tatsächlich hatte Attila mit gezielten militärischen Aktionen vor allem Jahrgelder erpresst, welche die römische Reichsadministration gern zu geben bereit war, wenn damit der Frieden erhalten werden konnte. Während Attilas mittelbarer Vorgänger Rua um 430 noch jährlich 350 römische Pfund Gold erhielt, also etwa 115 Kilogramm, so konnte bereits fünf Jahre später sein Bruder Bleda im Frieden von Margus eine Verdoppelung auf 700 Pfund, d. h. 230 Kilogramm jährlich, beim oströmischen Kaiser durchsetzen. Attila

14. Gerhard Wirth, *Attila. Das Hunnenreich und Europa*, Stuttgart/Berlin/Köln, Kohlhammer (Kohlhammer-Urban-Taschenbücher, 467), 1999.

15. Johannes Gießauf, *Barbaren, Monster, Gottesgeißeln. Steppennomaden im europäischen Spiegel der Spätantike und des Mittelalters*, Graz, Grazer Universitätsverlag (Habilitationen, Dissertationen und Diplomarbeiten der Universität Graz, 10), 2006.

16. De Boor, *Das Attila-Bild...*, *op. cit.*

erreichte im Jahr 447 durch gezielte Erhöhung des hunnischen Drucks auf die Provinzen an der unteren Donau, durch Drohungen und Plünderungen sogar die Erhöhung der Jahrgelder auf 2100 Pfund, d. h. 688 Kilogramm. Darüber hinaus vereinbarte er eine Einmalzahlung in Höhe von 6000 Pfund, entsprechend 1,965 Tonnen Gold<sup>17</sup>. Bereits ein grober Überschlag zeigt, dass bis zum Jahr 450, als der Bogen überspannt war und Byzanz die Gabe der Jahrgelder einstellte, bereits über neun Tonnen Gold an die Könige der Hunnen gegeben worden waren (9246 kg)<sup>18</sup>. In solche Berechnungen sind noch nicht jene Mengen von Edelmetallen und Edelsteinen eingerechnet, die anfielen, wenn es tatsächlich einmal gelang, einem gentilen Herrscher sein Herrschaftsinstrument, den königlichen Schatz, zu entwenden, wie es offenbar jenen Hunnen geglückt war, die im Jahr 436 das mittelrheinische Burgunderreich zerschlagen hatten<sup>19</sup>.

Nach Attilas Tod wollten gemäß der Überlieferung des Jordanes die zahlreichen Söhne Attilas das Reich unter sich aufteilen, « so dass die kriegerischen Könige mit ihren Völkern wie Sklaven verlost würden »<sup>20</sup>. Dagegen wehrten sich die unter Attila angesehenen Fürsten, insbesondere der Gepide Ardarich, der zum Anführer einer gentilen Koalition wurde, die sich gegen die Hunnen erhob. Am Fluss Nedao, irgendwo in Pannonien, kam es zur Schlacht, in der die Attila-Söhne unterlagen und vertrieben wurden. Wahrscheinlich nahmen die Sieger auch die Schatzkammern des Hunnenkönigs in Besitz. Mit dem daraus erworbenen Reichtum werden unter anderem die Ausstattungen der Fürstengräber von Apahida in der Nähe von Klausenburg in Siebenbürgen in Verbindung gebracht, die im Folgenden kurz beschrieben werden sollen. Im 1889 entdeckten Fürstengrab I fanden sich zahlreiche hervorragend gearbeitete Beigaben. Der Tote war mit einer goldenen Zwiebelknopffibel ausgestattet, deren Fuß in Durchbruchtechnik mit Mäandern und Rankenornamentik

17. Walter Pohl, « Konfliktverlauf und Konfliktbewältigung. Römer und Barbaren im frühen Mittelalter », *Frühmittelalterliche Studien*, 26, 1992, S. 165-207, hier S. 182.

18. Die Berechnung folgt Attila Kiss, « Die Goldfunde des Karpatenbeckens vom 5. bis zum 10. Jh. Angaben zu den Vergleichsmöglichkeiten der schriftlichen und archäologischen Quellen », *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungarica*, 38, 1986, S. 105-145, hier S. 108. Jan Iluk, « The Export of Gold from the Roman Empire to Barbarian Countries from the 4th to the 6th Centuries », *Münstersche Beiträge zur antiken Handelsgeschichte*, 4/1, 1985, S. 79-102, hier S. 87, kommt auf eine geringere an die Hunnen gegebene Goldmenge, immerhin bis zum Jahr 450 auch noch 5477 Kilogramm.

19. Reinhold Kaiser, *Die Burgunder* (Urban-Taschenbücher, 586), Stuttgart, Kohlhammer, 2004, S. 31-34.

20. Jordanes, *Getica*, 50, 259, in *Jordanis Gotengeschichte nebst Auszügen aus seiner Römischen Geschichte*, übers. von Wilhelm Martens, 2. Gesamtausgabe, Leipzig, Dyk, 1913, S. 86.

verziert war. Er trug einen massiven goldenen Kolbenarmring am Handgelenk und verfügte darüber hinaus über drei goldene Fingerringe, von denen einer die Inschrift OMHARVS führte. Eine goldene cloisonnierte Gürtelschnalle, Schuhschnallen, sechs große Goldanhänger mit Tierkopffenden und schließlich zwei getriebene silberne Krüge mit Pflanzenornamentik und bacchischen Szenen darauf vervollständigten die Ausstattung dieses Fürstengrabes I, das als Bestattung des in der schriftlichen Überlieferung allerdings nicht vorkommenden Omharus in die Literatur eingegangen ist<sup>21</sup>.

Im Jahr 1968 wurde etwa fünfhundert Meter von dieser Bestattung entfernt ein zweites Fürstengrab aufgedeckt. Unter den darin gefundenen Gegenständen ist besonders der cloisonnierte Taschenbeschlag mit zugehörigen Schnallen und Riemenzungen hervorzuheben. Am Fußende des Sarges stand eine hölzerne Truhe, in der sich Pferdezaumzeug befand, nämlich drei weitere Trensen, das Sattelzeug und ein Sattel, zu dessen Verzierung zwei 11,5 cm hohe Adlerfiguren dienten<sup>22</sup>.

Im Jahr 1963 wurde im 12 Kilometer von Apahida entfernten Ort Cluj-Someseni am linken Ufer des Somesch ein Hortfund entdeckt. Die Finder zerstückelten die goldenen, almandinverzierten Schmuckstücke mit einem Gesamtgewicht von 617,2 Gramm. Der bedeutendste Gegenstand ist ein mit Ösen für eine Tragkette versehenes Pectorale mit einem gleicharmigen Kreuz und flächendeckender Almandinverzierung auf der Vorderseite, von der 96 Stücke erhalten geblieben sind<sup>23</sup>.

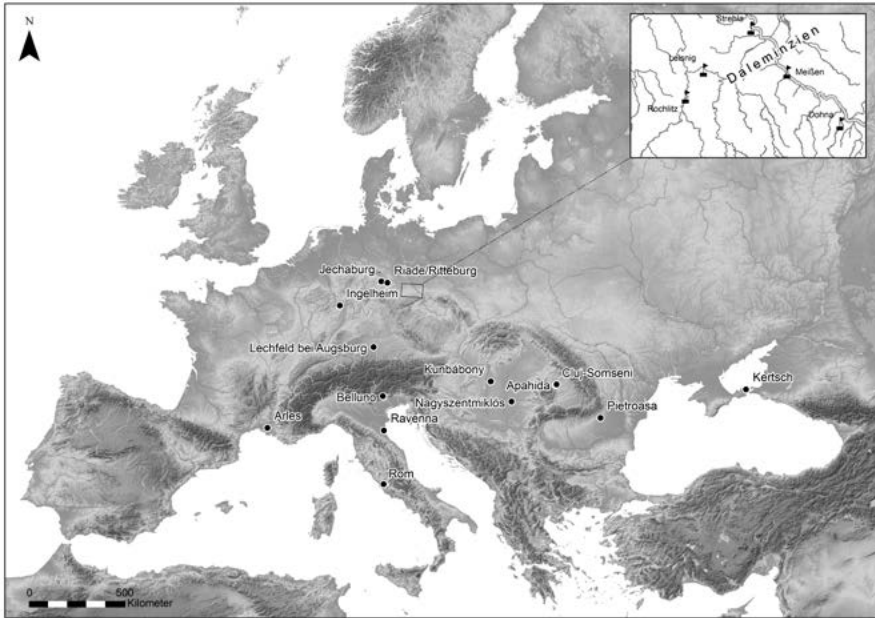
Der Goldreichtum von Fürstengräbern und Horten der Region am Somesch zeigt die Wandelbarkeit, die das ursprünglich römische Gold auf seinem Weg über die hunnischen Könige zu ihren germanisch-gentilen Erben durchlaufen konnte. Ihnen allen diente es in einem System von Gabentausch

21. Ed. Dezernat Kultur und Freizeit, Museum für Vor- und Frühgeschichte (Frankfurt am Main) et al., *Goldhelm, Schwert und Silberschätze. Reichtümer aus 6000 Jahren rumänischer Vergangenheit*, Frankfurt/Main, Stadt Frankfurt Dez. Kultur u. Wissenschaft, 1994, Nr. 102, S. 250-255; Alfred Wiczorek, Patrick Périn (Hrsg.), *Das Gold der Barbarenfürsten. Schätze aus Prunkgräbern des 5. Jahrhunderts n. Chr. zwischen Kaukasus und Gallien*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, Nr. 4, 9, S. 156-160.

22. Kurt Horedt, Dumitru Protase, « Das zweite Fürstengrab von Apahida (Siebenbürgen) », *Germania*, 50, 1972, S. 174-220; Goldhelm, Schwert und Silberschätze..., *op. cit.*, Nr. 101, S. 238-249; Wiczorek, Périn, *Das Gold der Barbarenfürsten...*, *op. cit.*, Nr. 4, 8, S. 147-155.

23. Kurt Horedt, Dumitru Protase, « Ein völkerwanderungszeitlicher Schatzfund aus Cluj-Someseni (Siebenbürgen) », *Germania*, 48, 1970, S. 85-98; Wiczorek, Périn, *Das Gold der Barbarenfürsten...*, *op. cit.*, Nr. 4, 11, S. 162-165.





Im Text genannte Landschaft, Orte und Fundorte.

Gestaltung: Klaus Cappenberg. Kartengrundlage: © EEA, Copenhagen 2003  
[European Environment agency].

und symbolischem Kapital der Durchsetzung von Herrschaft, den römischen Kaisern<sup>24</sup> ebenso wie den barbarischen Königen<sup>25</sup>. Nahezu drei Jahrhunderte später hatte sich an diesen Verhältnissen relativ wenig geändert. Nun wurden die Schätze der Awaren zum Ziel fränkischer Krieger, die mit ihrer Beute dem König der Franken zum Kaisertum verhelfen sollten:

Der bedeutendste Krieg von allen, die er führte, vom sächsischen abgesehen, [...] [war] der gegen die Awaren oder Hunnen. Er [Karl] führte ihn mit mehr Eifer als die andern und mit weit größeren Zurüstungen [...]. Wie viel Schlachten während desselben geschlagen, wieviel Blut vergossen wurde, wird dadurch bewiesen, dass Pannonien ganz unbevölkert ist und der Ort, wo vormals des Kagans Königsburg war, jetzt so verödet liegt, dass auch keine Spur menschlicher Behausung auf ihm zu entdecken ist. Der gesamte Adel der Hunnen kam in diesem Kriege um, ihr ganzer Ruhm ging unter. Alles Geld und die seit langer Zeit angehäuften Schätze fielen in die Hände der Franken,

24. Markus Beyeler, *Geschenke des Kaisers. Studien zur Chronologie, zu den Empfängern und zu den Gegenständen der kaiserlichen Vergabungen im 4. Jahrhundert n. Chr.*, Berlin, Akademie-Verlag, 2011.

25. Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit.; id., « Gold, Prestige, Herrschaft... », Art. zitiert.

kein Krieg, soweit Menschengedenken reicht, brachte diesen so viel Reichtum und Macht. Denn während man sie bis dahin beinahe als arm ansehen konnte, fand sich nun in der Königsburg eine solche Masse Gold und Silber, und in den Schlachten fiel so kostbare Beute an, dass man mit Recht glauben durfte, die Franken hätten gerechterweise den Hunnen das geraubt, was diese früher andern Völkern ungerechterweise geraubt hatten<sup>26</sup>.

Einhard's Schilderung verdeutlicht, welchen Eindruck die Awarenfeldzüge Karls des Großen auf die Zeitgenossen gemacht haben. Der Bericht des Karlsbiographen ist noch nicht ganz frei von der Propaganda der offiziellen Hofhistoriographie, in der die Aktionen gegen das Reitervolk in der ungarischen Tiefebene zunächst als Heidenkrieg, als gerechter Kampf gegen gefährliche Feinde der christlichen Kirche dargestellt wurden<sup>27</sup>. Wenig jüngere Überlieferungen jedoch, zu denen auch Einhard's Schriften gehören, lassen erkennen, dass handfeste politische und vor allem materielle Interessen den Frankenkönig leiteten, als er die entscheidenden Militäraktionen gegen das Zentrum des Awarereiches führen ließ<sup>28</sup>. Zwei Kommandounternehmen richteten sich auf das Zentrum der awarischen Herrschaft, auf den 'Ring', den Sitz der gentilen Führung der Reiternomaden<sup>29</sup>. Im Herbst des Jahres 795

26. Einhard, *Vita Karoli* 13, ed. Oswald Holder-Egger, MGH SS rer. Germ. 25, 6. Aufl., Hannover/Leipzig, Hahnsche Buchhandlung, 1911 [Neudruck 1965], S. 15-16: *Maximum omnium, quae ab illo gesta sunt, bellorum praeter Saxonicum [...] illud videlicet, quod contra Auares sive Hunos susceptum est. Quod ille et animosius quam cetera et longe maiori apparatu administravit. [...] Quot proelia in eo gesta, quantum sanguinis effusum sit, testatur vacua omni habitatore Pannonia et locus, in quo regia kagani erat, ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis appareat. Tota in hoc bello Hunorum nobilitas periit, tota gloria decidit. Omnis pecunia et congesti ex longo tempore thesauri direpti sunt. Neque ullum bellum contra Francos exortum humana potest memoria recordari, quo illi magis ditati et opibus aucti sint. Quippe cum usque in id temporis poene pauperes viderentur, tantum auri et argenti in regia repertum, tot spolia pretiosa in proeliis sublata, ut merito credi possit hoc Francos Hunis iuste eripuisse, quod Huni prius aliis gentibus iniuste eripuerunt.* Die Übersetzung ist an diejenige von Reinhold Rau, *Quellen zur karolingischen Reichsgeschichte*, Teil 1, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters; Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe, 5), 1980, S. 181 und 183, angelehnt.

27. Diese Tendenz der zeitgleichen Überlieferung zeigte eindringlich Josef Deér, « Karl der Große und der Untergang des Awarereiches », in Helmut Beumann (Hrsg.), *Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben*, Bd. 1, *Persönlichkeit und Geschichte*, Düsseldorf, Schwann Verlag, 1965, S. 726-791 [Neudruck in Josef Deér, Peter Classen (Hrsg.), *Byzanz und das abendländische Herrschertum*, Sigmaringen, Thorbecke, (Vorträge und Forschungen, 21), 1977, S. 285-372].

28. Vgl. Deér, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 731.

29. Vgl. Walter Pohl, *Die Awaren. Ein Steppenvolk in Mitteleuropa 567-822 n. Chr. (Frühe Völker)*, München, C. H. Beck, 1988, S. 319-320. Die Ermordung eines Khagans und eines weiteren reiternomadischen Würdenträgers, wahrscheinlich in Folge der Niederlage von 791, melden die *Annales regni Francorum* a. 796, ed. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 6, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1895 [Neudruck 1950], S. 98. Dazu Deér, « Karl der Große... »,

stieß von Italien her eine kleine Reitereinheit unter der Führung eines Slawen Woynimir in die ungarische Tiefebene vor und riss einen ersten Teil der dort aufgehäuften Schätze an sich. Markgraf Erich von Friaul, als Verantwortlicher für das Unternehmen, ließ sie nach Aachen senden<sup>30</sup>. Diese Schätze der Awaren stellten inzwischen das vorrangige Kriegsziel des Frankenkönigs dar<sup>31</sup>. Ohne auf Widerstand zu stoßen, drangen im Sommer des Jahres 796 diesmal größere Einheiten unter der Führung des italischen Unterkönigs Pippin und des Markgrafen Erich erneut in die Ebene vor, überquerten dort die Donau und besetzten den 'Ring' der Awaren. Dort wurden nun alle die Schätze erbeutet, die im Vorjahr nicht hatten weggebracht werden können. Pippin ließ zunächst einen Teil davon an den Hof seines Vaters nach Aachen schicken, den Rest brachte er selbst bei seiner Rückkehr dorthin mit<sup>32</sup>. Die nordhumbrischen Annalen betonen den Umfang dieser Schätze ganz besonders; demnach wurden bei der ersten Militäraktion im Herbst 795 allein

---

Art. zitiert, S. 760. Zum 'Ring' der Awaren vgl. Pohl, *Die Awaren...*, op. cit., S. 306-308; Walter Pohl, « The Regia and the Hring – Barbarian Places of Power », in Mayke de Jong, Frans Theuvs, Carine van Rhijn (Hrsg.), *Topographies of Power in the Early Middle Ages*, Leiden/Boston, Brill (The Transformation of the Roman World, 6), 2001, S. 439-466.

30. *Annales Laureshamenses, Alamannici, Guelferbytani et Nazariani*, ed. Georg Heinrich Pertz, MGH SS 1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1826 [Neudruck, 1963], S. 19-60, hier a. 795, S. 36: *Et in eo anno a parte Avarorum venerunt thesauri, magna multitudo, pro quibus dominus rex omnipotenti regi gratias agens, et distribuit ipsum thesaurum inter ecclesias et episcopos, seu abbates et comites; nec non et universos fideles suos de eodem thesauro mirifice honoravit.* Die meisten anderen Annalen melden die Ankunft aller Schätze zum Jahr 796. Zur Chronologie der auf den Abtransport der awarischen Schätze zielenden Unternehmungen in den Jahren 795 und 796, vgl. Pohl, *Die Awaren...*, op. cit., S. 319f. mit Anm. sowie Sigurd Abel, Bernhard Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Großen (789-814)*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1883, Bd. 2, S. 98-99. *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 796: *Sed et Heiricus dux Foro-iulensis missis hominibus suis cum Wonomyro Scavo in Pannonias hringum gentis Avarorum longis retro temporibus quietum, civili bello fatigatis inter se principibus, spoliavit [...] thesaurum priscorum regum multa seculorum prolixitate collectum domno regi Carolo ad Aquis palatium misit.*

31. Vgl. Deér, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 786.

32. *Annales Laureshamenses*, op. cit., a. 796: *et inde tulit thesauros multiplices et transmisit patri suo, et ipse postea cum exercitu suo et magnis thesauris Avarorum pervenit in Francia.* *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 796, S. 99: *Pippinus autem Hunis trans Tizam fluvium fugatis eorumque regia, quae, ut dictum est, hringus, a Langobardis autem campus vocatur, ex toto destructa, direptis pene omnibus Hunorum opibus ad patrem Aquisgrani hiberna habentem venit ac spolia regni, quae secum detulit, eidem praesentavit.* *Annales Sithienses*, ed. Georg Waitz, MGH SS 13, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1881 [Neudruck, 1963], S. 34-38, hier a. 796, S. 36: *Campus Hunorum primo per Ericum ducem Foro-iulensem, deinde per Pippinum, filium regis, subactus est, et omnes Hunorum opes ac thesauri sublatis sunt.* Zu den drei Etappen, in denen die Awarenbeute abtransportiert wurde, vgl. auch Deér, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 791.

fünfzehn, jeweils von vier Ochsen gezogene Wagen voller Gold, Silber und Seidenstoffe aus dem Awarengebiet weggeführt<sup>33</sup>.

Was hatte es tatsächlich mit diesen Schätzen auf sich? Hort- und Grabfunde aus der pannonischen Tiefebene zeigen, dass es sich bei den historiographischen Schilderungen keineswegs um die üblichen Nomadentopoi handelte, sondern dass die Awaren an ihren Sitzen wohl wirklich große Mengen der Beute und Jahrgelder aufgehäuft hatten, die sie in der Zeit seit 568 von ihren Nachbarn, insbesondere aus Byzanz, erpresst und zusammengerafft hatten. Was die Franken und ihre Helfer in den Jahren 795 und 796 an Donau und Theiß finden konnten, kann am Beispiel des Grabfundes von Kunbábony und des Hortes von Nagyszentmiklós deutlich gemacht werden. Dem wohl im 7. Jahrhundert bestatteten mutmaßlichen Khagan von Kunbábony, 1971 südlich von Budapest und 17 Kilometer östlich der Donau entdeckt<sup>34</sup>, wurden mit seiner Prunkausrüstung ungefähr drei Kilogramm Gold mitgegeben<sup>35</sup>. Neben den Waffen erschienen den Awaren vor allem ihre vielteiligen Gürtelgarnituren geeignet, Prestigetträger zu sein. Diejenigen aus Kunbábony bestanden aus einer zentralen, aus vielen einzelnen Goldschmiedearbeiten zusammengesetzten Goldschnalle mit Steineinlagen, einer Anzahl weiterer funktionsloser, sogenannter Pseudo-Schnallen und einer noch größeren Zahl von massiv gegossenen Riemenzungen, die in unterschiedlicher Länge senkrecht vom Gürtel herabhingen<sup>36</sup>. Der Grabfund enthielt auch ein 512,55 Gramm wiegendes goldenes Trinkgefäß<sup>37</sup> mit zellwerkverzieren Ornamentband sowie ein 227 Gramm schweres goldenes Trinkhorn<sup>38</sup>, wie es sich ebenfalls in Nagyszentmiklós befunden hat. Dieser 1799 entdeckte Hortfund, bestehend aus 23 Goldgefäßen mit einem Gewicht von etwa 10 Kilogramm, enthielt vor allem zwei Ensembles goldenen, teilweise mit Inschriften versehenen Trinkgeschirrs<sup>39</sup>. Der Schatzfund wird in der

33. *Ex vetustis Annalibus Nordhumbranis, Historiae regum Anglorum et Dacorum insertis*, ed. Georg Waitz, MGH SS 13, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1881 [Neudruck, 1963], S. 154-156, hier a. 795, S. 155: *sublatis inde 15 plaustris auro argentoque palliisque olosericis pretiosis repletis, quorum quodque quatuor trahebant boves.*

34. Elvira H. Tóth, Attila Horváth, Kunbábony. *Das Grab eines Awarenkhangans*, Kecskemét, Museumsselbstverl., 1992, S. 11-18.

35. *Ibid.*, S. 25-59.

36. *Ibid.*, Nr. 1-12, S. 25-32 mit Abb. 1-3 und 6 und 11.

37. *Ibid.*, Nr. 19, S. 35f. mit Abb. 9.

38. *Ibid.*, Nr. 20, S. 36 mit Abb. 8.

39. Csanád Bálint, *Der Schatz von Nagyszentmiklós. Archäologische Studien zur frühmittelalterlichen Metallgefäßkunst des Orients, Byzanz und der Steppe*, Budapest, Balassi Kiadó (*Varia archaeologica*

Forschung mit dem Khaganat der Awaren in Verbindung gebracht<sup>40</sup>. Ob er wirklich zu den Teilen des Awarenschatzes gehört hat, die vor den fränkischen Eroberern in Sicherheit gebracht werden konnten, mag dahingestellt bleiben<sup>41</sup>. Sicher gibt dieser Fund aber eine Vorstellung davon, wie man sich Gegenstände in dem von Karls des Großen Kriegerern geraubten Schatz vorstellen kann.

Was aber tat der Frankenkönig mit dem Gold der Reiternomaden? Die Reichsannalen wissen, dass Karl der Große, den sie als *vir prudentissimus et largissimus* bezeichnen, kurz nach dem Tod des Papstes Hadrian und dem Amtsantritt seines Nachfolgers Leo III. im Jahr 796 den Abt Angilbert mit einem großen Teil der Awarenbeute *ad limina apostolorum* geschickt habe<sup>42</sup>, auch um das mit Hadrian geschlossene Bündnis zu erneuern<sup>43</sup>. Das Gold der Awaren diente also dazu, bei Leo III. und der stadtrömischen Bevölkerung *largitio* zu demonstrieren, Freigebigkeit im Rahmen einer Repräsentation, die aufgrund ihrer goldenen Ausprägung in Rom, wo noch bis in die Zeit nach der Jahrhundertmitte Goldmünzen mit dem Abbild Konstantins V. und Leons IV. geprägt worden waren<sup>44</sup>, nur als kaiserliches Attribut verstanden werden konnte.

---

hungarica, 16b), 2010; Gyula László, Istvan Racz, *Der Goldschatz von Nagyszentmiklós*, Budapest/Wien, Corvina Kiadó, 1983, S. 49-180.

40. Walter Pohl, « Ergebnisse und Probleme der Awarenforschung », *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, 96, 1988, S. 247-274, hier S. 263; Pohl, *Die Awaren...*, op. cit., S. 182; Pohl, « The Regia and the Hring... », Art. zitiert, S. 446.

41. Vgl. Falko Daim, « Archäologie der Awaren », in *Reitervölker aus dem Osten. Hunnen und Awaren. Burgenländische Landesausstellung 1996, Begleitbuch und Katalog*, Eisenstadt, Amt der Burgenländischen Landesregierung, 1996, S. 199-201, hier S. 201.

42. *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 796, S. 98: *Quo accepta peracta Deo largitori omnium bonorum gratiarum actione idem vir prudentissimus atque largissimus et Dei dispensator magnam inde partem Romam ad limina apostolorum misit per Angilbertum dilectum abbatem suum; porro reliquam partem obtimatibus, clericis sive laicis, ceterisque fidelibus suis largitus esset*. Vgl. dazu Peter Classen, « Karl der Große, das Papsttum und Byzanz », in Helmut Beumann (Hrsg.), *Karl der Große...*, op. cit., Düsseldorf, Schwann Verlag, 1965, S. 537-608, hier S. 568 und Dieter Hägermann, *Karl der Große. Herrscher des Abendlandes*, Berlin/München, Propyläen Verlag, 2000, S. 358 und 367.

43. Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 568 mit Bezug auf *Epistola 93*, ed. Ernst Dümmler, MGH Epp. 4, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1895, S. 136; Hägermann, *Karl der Große...*, op. cit., S. 367-368.

44. Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 543 mit Anm. 17 und S. 554; Philip Grierson, *Byzantine Coins*, London, 1982, S. 169-170. Zur Prägung byzantinischer Goldmünzen in der Münze von Syracus im 7. und 8. Jahrhundert, vgl. Aldina Cultroni Tusa, « Monetazione e circolazione monetaria nella Sicilia bizantina », in *Bizantino-Sicula IV. Atti del I Congresso internazionale di Archeologia della Sicilia bizantina*, Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici

Wie eine wirklich kaiserliche Außendarstellung aussah, das wusste man am Hof des Frankenkönigs nicht nur durch zahlreiche Gesandtschaften oder durch die Gaben, die vom Kaiserhof überbracht worden waren<sup>45</sup>. Sehr gut sichtbar wurde sie zum Beispiel durch die Apsismosaiken aus San Vitale in Ravenna, einem von Karl mehrfach und zumal auf dem Weg<sup>46</sup> zu seinem Winteraufenthalt in Rom im Jahr 800 für eine Woche lang<sup>47</sup> aufgesuchten kaiserlichen Ort. Dort waren Justinian und Theodora<sup>48</sup> zu sehen, im Kreis ihrer Garden, Berater und des Hofstaates, im goldenen und edelsteinverzierten Prunk ihrer Kronen, Gewänder und mit den von ihnen überbrachten goldenen Gefäßen<sup>49</sup>.

---

(Quaderni del Istituto siciliano di Studi bizantini e neellenici, 15), 2002, S. 413-437, 419-421, 430-437 und Grierson, *Byzantine Coins*, op. cit., S. 151, 153 und 165-166.

45. Zu den byzantinisch-fränkischen Beziehungen der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts vgl. Ralph-Johannes Lilie, *Byzanz unter Eirene und Konstantin VI. (780-802). Mit einem Kapitel über Leon IV. (775-780) von Ilse Rochow*, Frankfurt-am-Main, Lang (Berliner Byzantinistische Studien, 2), 1996, S. 190-210; Constantine N. Tsirpanlis, « Byzantine Reactions to the Coronation of Charlemagne (780-813) », *Byzantina*, 6, 1974, S. 347-360, hier 347-355; zur Kenntnis des Orients auch Michael Borgolte, *Der Gesandtenaustausch der Karolinger mit den Abbasiden und mit den Patriarchen von Jerusalem*, München, Arceo-Ges. (Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung, 25), 1976. Zur kaiserlichen Selbstdarstellung vgl. Michael McCormick, *Eternal Victory. Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986; id., « Analyzing Imperial Ceremonies », *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik*, 35, 1985, S. 1-20.

46. Hubert Mordek, « Von Paderborn nach Rom – der Weg zur Kaiserkrönung », in Christoph Stiegemann, Matthias Wemhoff (Hrsg.), 799. *Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Große und Papst Leo III. in Paderborn. Beiträge zum Katalog der Ausstellung Paderborn 1999*, Mainz, Philipp von Zabern, 1999, S. 47-54, hier S. 51.

47. Johann Friedrich Böhmer, *Regesta Imperii I. Die Regesten des Kaiserreiches unter den Karolingern 751-918*, neu bearbeitet von Engelbert Mühlbacher, Innsbruck, Wagner, 1889, Bd. 1, Nr. 360b, S. 146.

48. Anne McClanan, *Representations of Early Byzantine Empresses. Image and Empire*, New York, Palgrave Macmillan, 2002, S. 120-148.

49. Friedrich Wilhelm Deichmann, *Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes*, Bd. 3, *Frühchristliche Bauten und Mosaiken von Ravenna*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1958, Tafeln 359 und 370-371; Ernst Kitzinger, *Byzantinische Kunst im Werden. Stilentwicklungen in der Mittelmeerkunst vom 3. bis zum 7. Jahrhundert*, Köln, DuMont (DuMont Dokumente), 1984, S. 167-180; Herbert Alexander Stützer, *Ravenna und seine Mosaiken*, Köln, DuMont (DuMont-Taschenbücher, 222), 1989, S. 66-90; Josef Deér, « Die Vorrechte des Kaisers in Rom (772-800) », *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, 15, 1957, S. 5-63 [Neudruck in Gunther Wolf (Hrsg.), *Zum Kaisertum Karls des Großen. Beiträge und Aufsätze*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft (Wege der Forschung, 38), 1972, S. 30-115, hier S. 60-61].

In Rom übte sich Karl der Große, der schon bei seinem Einzug am zwölften Meilenstein der via Nomentana wie ein Kaiser empfangen worden war<sup>50</sup>, dann auch im Umfeld des Weihnachtstages des Jahres 800<sup>51</sup>, nach Angaben der zeitnah verfassten *Vita Leonis III.*<sup>52</sup> des *Liber pontificalis* in kaiserlicher *largitio*, indem er außer einer Krone und vielen Gefäßen aus Gold eine dreißig Pfund schwere edelsteinverzierte Goldpatene mit seiner Nameninschrift an die Peterskirche übergab<sup>53</sup>. Die Gewohnheit, Schalen, Platten und Gefäße aus Edelmetall an Heerführer, Senatoren und Geistliche zu verschenken, gehörte zur Demonstration solcher kaiserlicher *largitio* seit der christlichen Spätantike<sup>54</sup>. Dies wird deutlich an einigen Beispielen, an die im folgenden erinnert werden soll. Den Kaiser in seiner ganzen Herrlichkeit zeigt das *Missorium Theodosius II.* aus Madrid<sup>55</sup>, und auch Constantius II. ist zu Pferd in großartig vergoldeter Ausstattung auf einer silbernen Schale dargestellt, die in Kertsch aufgefunden wurde<sup>56</sup>. Die *Largitionsschalen* des Licinius zeigen zudem, dass in der Spätantike auch deutlich sichtbare Nameninschriften auf diesem Geschirr aus Edelmetall üblich waren<sup>57</sup>. Schon die gentilen Könige der Völkerwanderungszeit ahmten diese namentlich gekennzeichnete

50. *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 800, S. 110; Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 578 und 590; Deér, « Die Vorrechte des Kaisers... », Art. zitiert, S. 81-83; Mordek, « Von Paderborn nach Rom... », Art. zitiert, S. 50.

51. Johannes Fried, *Der Weg in die Geschichte. Die Ursprünge Deutschlands bis 1024*, Berlin, Ullstein (Ullstein-Buch, 26517), 1998, S. 398-403; Janet L. Nelson, « Warum es so viele Versionen von der Kaiserkrönung Karls des Großen gibt », in Bernhard Jussen (Hrsg.), *Die Macht des Königs. Herrschaft in Europa vom Frühmittelalter bis in die Neuzeit*, München, C. H. Beck, 2005, S. 38-54.

52. Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 567 und 577.

53. *Vita Leonis* 3, 24, ed. Louis Duchesne, *Liber Pontificalis. Texte, introduction et commentaire*, Paris, 1892, Bd. 2, S. 8: *Sed et corona aurea cum gemmis maiores, quae pendet super altare, pens. Lib. LV; et patena aurea maiore cum gemmis diversis, legente KAROLO, pens. Lib. XXX; et calicem maiorem cum gemmis et ansis duabus, pens. Lib. LVIII.* Vgl. auch Nelson, « Warum es so viele Versionen... », Art. zitiert, S. 45-46, sowie Stefan Weinfurter, *Karl der Große. Der heilige Barbar*, München/Zürich, Piper, 2013, S. 236.

54. Roland Delmaire, « Les largesses impériales et l'émission d'argenterie du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle », in François Baratte (Hrsg.), *Argenterie romaine et byzantine. Actes de la table ronde*, Paris 11-13 octobre 1983, Paris, de Boccard, 1988, S. 113-122; Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit., S. 245-248.

55. Jutta Meischner, « Das *Missorium* des Theodosius in Madrid », *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, 3, 1996, S. 389-432; Friedhelm Winkelmann, Gudrun Gomolka-Fuchs, *Die byzantinische Kultur*, Stuttgart, Kohlhammer, 1988, S. 110; Kitzinger, *Byzantinische Kunst...*, op. cit., S. 61-64.

56. Winkelmann, Gomolka-Fuchs, *Die byzantinische Kultur...*, op. cit., S. 111.

57. Jochen Garbsch, Bernhard Overbeck, *Spätantike zwischen Heidentum und Christentum. Einführung und Katalog*, München, Prograph gmbH (Ausstellungskataloge der Prähistorischen Staatssammlung, 17), 1989, S. 64-67; Frank Kolb, « Das kaiserliche Zeremoniell », in Alexander

kaiserliche *largitio* nach, wie eine Silberschale mit der Inschrift des wandalischen Königs Gelimer zeigt, die in der Nähe von Belluno gefunden wurde (*Geilamir rex Vandalorum et Alanorum*)<sup>58</sup>. Zwar sind alle diese Stücke aus Silber gefertigt, aber einige wenige Funde spätantiker Zeitstellung zeigen, dass solche Schalen, wie in San Vitale dargestellt, auch in Gold gefertigt sein konnten. Zu den großartigsten Stücken dieser Art gehört die goldene Platte aus dem Schatz von Pietroasa in Rumänien, die gemeinsam mit einer Anzahl weiteren goldenen und edelsteinverzierten Tafelgeschirrs um die Mitte des 5. Jahrhunderts verborgen wurde<sup>59</sup>. Das in die Biographie Einhardts inserierte sogenannte Testament Karls des Großen verdeutlicht ein weiteres Mal, dass man auch an dessen Hof sowohl mit goldenen Platten wie mit bildnisverziertem silbernem Tafelgeschirr umging<sup>60</sup>.

Um eine solche Prunkentfaltung zu ermöglichen, war allerdings Gold vonnöten, das in der Karolingerzeit jedoch bereits äußerst selten geworden war<sup>61</sup>. Die Awarenbeute machte die Kaiserkrönung in dieser Hinsicht erst möglich, denn eine 'silberne' Repräsentation der Kaiserwürde wäre wohl nicht wirklich denkbar gewesen. Darauf könnte schließlich auch die nahezu singuläre Prägung eines Goldsolidus Karls des Großen hinweisen, der im Jahr 1996 im Bereich der Pfalz Ingelheim aufgefunden wurde<sup>62</sup>. Der 4,45 Gramm

Demandt, Josef Engemann (Hrsg.), *Konstantin der Große. Ausstellungskatalog*, Trier/Mainz, Philipp von Zabern, 2007, S. 173-178, hier S. 177.

58. Cécile Morrisson, Claude Brenot, Jean-Noël Barranton, « L'argent chez les Vandales. Plats et Monnaies », in François Baratte (Hrsg.), *Argentierie Romaine et Byzantine. Actes de la table ronde, Paris 11-13 octobre 1983*, Paris, de Boccard, 1988, S. 123-131.

59. Alexandru Odobescu, *Opere IV. Tezaurul de la Pietroasa*. Editie îngrijită, *Introducere Comentarii si Note de Mircea Babeș*, Bukarest, Editura Academiei Republicii Socialiste Romania (Studii arheologice de R. Harhoiu si Gh. Diaconu), 1976, S. 89-218; Goldhelm, *Schwert und Silberschätze...*, op. cit., Nr. 98, 2, S. 231.

60. Einhard, *Vita Karoli...*, op. cit., 33, S. 40: *Inter ceteros thesauros atque pecuniam tres mensas argenteas et auream unam praecipuae magnitudinis et ponderis esse constat*. Vgl. dazu auch Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 585-586; Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit., S. 28; Matthias Hardt, « Vererbte Königsschätze in Völkerwanderungszeit und frühem Mittelalter », in Brigitte Kasten (Hrsg.), *Herrscher- und Fürstentestamente im westeuropäischen Mittelalter*, Köln/Weimar, Böhlau (Norm und Struktur, 29), 2008, S. 125-143, hier S. 139-140.

61. Stanisław Suchodolski, « Vom Gold zum Silber », in *Lagom. Festschrift für Peter Berghaus zum 60. Geburtstag am 20. 11. 1979*, Münster, Numismatischer Verlag der Münzenhandlung H. Dombrowski, 1981, S. 97-104; Grierson, *Byzantine Coins*, op. cit., S. 156.

62. Der Münzfund ist gemeldet und abgebildet in *Geldgeschichtliche Nachrichten*, 32/177, 1997, S. 4 mit Farbabbildung im Titelblatt. Vgl. auch Gerd Rupprecht, Holger Grewe, « Späte Goldmünze Karls des Großen », *Archäologie in Deutschland*, 2, 1997, S. 50 sowie Peter Hugo Martin, « Eine Goldmünze Karls des Großen », *Numismatisches Nachrichtenblatt*, 8, 1997, S. 351-355. Die Goldprägung Karls des Großen deutete sich jedoch bereits an bzw. wurde



schwere Solidus aus der Münzstätte Arles mit der in *Dominus noster Karolus Imperator Augustus Rex Francorum et Langobardorum* aufzulösenden Umschrift auf dem wenig qualitativollen Avers stammt aus einem Siedlungsareal vor der Pfalz Ingelheim. Der Münzfund, der während einer regulären Grabung des Landesamts für Denkmalpflege zutage kam, wird wohl, trotz der Bedenken Bernd Kluges<sup>63</sup>, als Prägung aus der Herrschaftszeit des Kaisers, nicht als Nachprägung, anzusehen sein. Man wusste im Umfeld Karls des Großen, dass das Bild des Kaisers eigentlich in Gold geprägt gehörte, obwohl man zu seiner Zeit in größerem Umfang nur noch silberne und zudem deutlich leichtere Denare mit dem Kopf des Kaisers aussenden konnte<sup>64</sup>.

Die in dieser einzigartigen Prägung deutlich werdende Goldknappheit der Zeit Karls des Großen mag andeuten, auf welche Weise die Awarenbeute Voraussetzung gewesen ist für den letztendlich erfolgreichen Erwerb des *nomen imperatoris*<sup>65</sup> durch den König der Franken, das er nun im Wortsinne

---

fortgesetzt in wenigen, in ihrer Prägequalität ebenfalls schlechten Solidi aus Dorestad, vgl. Percy Ernst Schramm, *Herrschaftszeichen und Staatssymbolik. Beiträge zu ihrer Geschichte vom 3. bis zum 16. Jahrhundert*, Stuttgart, Hiersemann (Schriften der MGH, 13/1), 1954, Bd. 1, S. 288-290; Peter Berghaus, « Wirtschaft, Handel und Verkehr der Karolingerzeit im Licht numismatischen Materials », in Klaus Düwel, Herbert Jankuhn, Harald Siems, Dieter Timpe (Hrsg.), *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit in Mittel- und Nordeuropa*, Teil 4, *Der Handel der Karolinger- und Wikingerzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, philologisch-historische Klasse, 3/156), 1987, S. 69-85, hier S. 70.

63. Bernd Kluge, « Ein Ingelheimer Goldmünzfund », *Archäologie in Deutschland*, 1999, S. 34-37 und id., « *Nomen imperatoris et Christiana Religio. Das Kaisertum Karls des Großen und Ludwigs des Frommen im Licht der numismatischen Quellen* », in Christoph Stiegemann, Matthias Wemhoff (Hrsg.), *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit...*, op. cit., S. 82-90, hier S. 88-89, sowie id., « Karolingisches Münzwesen », in *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, 16, 2000, S. 314-317, S. 316 hält den Ingelheimer Solidus für eine posthume Prägung.

64. Kluge, « *Nomen imperatoris...* », Art. zitiert, S. 82-87; Philip Grierson, Mark Blackburn, *Medieval European Coinage with a Catalogue of the Coins in the Fitzwilliam Museum Cambridge*, Bd. 1, *The Early Middle Ages (5th-10th centuries)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, S. 206 und 209-210; Philip Grierson, « Money and Coinage under Charlemagne », in Helmut Beumann (Hrsg.), *Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben*, Bd. 1, *Persönlichkeit und Geschichte*, Düsseldorf, Schwann Verlag, 1965, S. 501-536, hier 518-524.

65. *Annales Laureshamenses...*, op. cit., a. 801, S. 38; Einhard, *Vita Karoli*, op. cit., 29, S. 34; Thomas Ertl, « Byzantinischer Bilderstreit und fränkische Nomentheorie. Imperiales Handeln und dialektisches Denken im Umfeld der Kaiserkrönung Karls des Großen », *Frühmittelalterliche Studien*, 40, 2006, S. 13-42; Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 579-580, 586-589 und 607; Arno Borst, « Kaisertum und Namentheorie im Jahre 800 », in Peter Classen, Peter Scheibert (Hrsg.), *Festschrift für Percy Ernst Schramm zu seinem siebzigsten Geburtstag von Schülern und Freunden zugeeignet*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1964, Bd. 1, S. 36-51; Helmut Beumann, « *Nomen imperatoris. Studien zur Kaiseridee Karls des Großen* », *Historische Zeitschrift*, 185, 1958, S. 515-549, hier

in der Tradition der spätantiken Kaiser<sup>66</sup> sowohl auf goldenem Tafelgeschirr als auch auf goldenen Münzen führte. Und so wird man auch durch diese seltene Emission darauf hingewiesen, dass der Awarenkrieg letztendlich nichts anderem diente, als das Gold der Khagane herbeizuschaffen, um mit dessen Hilfe jene Würde zu erringen, die den Frankenkönig im westlichen Teil des früheren Römischen Reiches über all jene gentilen Würdenträger erheben sollte, die sich seiner Herrschaft bisher widersetzen oder nicht bereit waren, sie anzuerkennen<sup>67</sup>. Und schließlich war das Awarengold auch notwendig, um die westliche Kaiserwürde überhaupt konkurrenzfähig erscheinen zu lassen gegenüber dem einzigen rechtmäßigen Kaiser: dem « Βασιλεὺς τῶν Ῥωμαίων (Basileus der Rhomäer) »<sup>68</sup>, von dem oder seiner aktuellen Vertreterin man zumindest annahm<sup>69</sup>, dass sie, wie in der Spätantike, zu einer goldenen Repräsentation in der Lage sein würden.

Der Zugewinn des Landes bis hin zur Donau war demgegenüber nur ein Nebeneffekt; die slawische Emanzipation des 9. Jahrhunderts beiderseits der Donau letztlich also das Ergebnis des Repräsentationsbedürfnisses eines Frankenkönigs, der seine multigentile Herrschaftsbildung nur noch unter einem goldenen kaiserlichen Hut zusammenhalten konnte. Der Schlüssel zur Erringung dieser goldenen Krone aber lag im Inneren der awarischen Residenz, des Ringes, dessen Eroberung ein zwingender Schritt auf dem Weg Karls zum Erfolg an den Gräbern der Apostel geworden war.

---

S. 521-537 [Neudruck, u. a. in id., *Wissenschaft vom Mittelalter. Ausgewählte Aufsätze*, Köln/Wien, Böhlau, 1972, S. 255-289].

66. Zur Vorbildfunktion Konstantins des Großen, vgl. auch Karl Hauck, « Karl als neuer Konstantin 777. Die archäologischen Entdeckungen in Paderborn in historischer Sicht », *Frühmittelalterliche Studien*, 20, 1986, S. 513-540, hier S. 528-533.

67. Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 587; Henry Mayr-Harting, « Warum 799 in Paderborn? », in Christoph Stiegemann, Matthias Wemhoff (Hrsg.), *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit...*, Mainz, Philipp von Zabern, 1999, S. 2-6, hier S. 5.

68. Classen, « Karl der Große... », Art. zitiert, S. 587, 594-595, 603.

69. Zum Kenntnisstand kaiserlicher Repräsentation im frühen Mittelalter vgl. Donald A. Bullough, « Die Kaiseridee zwischen Antike und Mittelalter », in Christoph Stiegemann, Matthias Wemhoff (Hrsg.), *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit...*, Mainz, Philipp von Zabern, 1999, S. 36-46, hier S. 39 und 45. Zur Goldprägung der Kaiserin Irene vgl. Grierson, *Byzantine Coins*, op. cit., S. 153-154 und 158; Philip D. Whitting, *Münzen von Byzanz*, München, Ernst Battenberg, 1973, S. 173; zur Frage der Leistungsfähigkeit byzantinischer Goldförderung nach der arabischen Expansion vgl. Speros Vryonis, « The Question of the Byzantine Mines », *Speculum*, 37, 1962, S. 1-17.

Als zum Ende des 9. Jahrhunderts die Ungarn in die pannonische Tiefebene kamen<sup>70</sup>, gab es dort kein Edelmetall mehr zu erbeuten. Weil aber auch diese Reiterkrieger ihr offenkundig nicht nur der Steppe eigenes Repräsentationsbedürfnis zu befriedigen hatten, blieb ihnen lediglich die Möglichkeit, sich entweder, wie zunächst geschehen, bei den ostfränkischen Herrschern militärisch zu verdingen, oder diese wenig später mit Plünderungszügen heimzusuchen<sup>71</sup>. Den Abschluss dieses Beitrages soll deshalb ein Auszug aus dem Kapitel 1, 38 der Sachsengeschichte des Widukind von Corvey<sup>72</sup> dienen, der über die Vorgeschichte der für Heinrich I. siegreichen Schlacht gegen die von ihm als Awaren bezeichneten Ungarn bei Riade, wohl Ritteburg an der Unstrut<sup>73</sup>, berichtet. Demnach habe der König sich auf einer Versammlung mit folgenden Worten an den *populus* gewandt:

Was wir jetzt noch tun müssen, ist uns gegen unsere gemeinsamen Feinde, die Awaren, vereint zu erheben. Bisher habe ich, um ihre Schatzkammer zu füllen, eure Söhne und Töchter ausgeplündert, nunmehr müsste ich die Kirchen und Kirchendiener plündern, da uns kein Geld mehr, nur das nackte Leben geblieben ist. Geht daher mit Euch zu Rate und entscheidet Euch, was wir in dieser Angelegenheit tun sollen. Soll ich den Schatz, der dem Dienst Gottes geweiht ist, nehmen und als Lösegeld für uns den Feinden Gottes geben? Oder soll ich nicht eher mit dem Gelde die Würde des Gottesdienstes erhöhen, damit uns vielmehr Gott erlöst, der wahrhaft sowohl unser Schöpfer als Erlöser ist?

Heinrichs Worte verfehlten ihre Wirkung nicht, seine Anhänger unterstützten seine Pläne:

Danach kamen die Gesandten der Ungarn zum König wegen der üblichen Geschenke; allein sie wurden von ihm abgewiesen und kehrten mit leeren Händen in ihr Land zurück. Als dies die Awaren hörten, beeilten sie sich,

70. György Györffy, « Die Landnahme der Ungarn aus historischer Sicht », in Michael Müller-Wille, Reinhard Schneider (Hrsg.), *Ausgewählte Probleme der europäischen Landnahmen des Früh- und Hochmittelalters. Methodische Grundlagendiskussion im Grenzbereich zwischen Archäologie und Geschichte*, Sigmaringen, Thorbecke (Vorträge und Forschungen, 41/2), 1994, S. 67-79; Károly Mesterházy, « Die Landnahme der Ungarn aus archäologischer Sicht », in Müller-Wille, Schneider, *Ausgewählte Probleme...*, *op. cit.*, Bd. 2, S. 23-65; Csanad Bálint, « Das Karpatenbecken von der Landnahme bis zur Staatsgründung », in Alfred Wiczorek, Hans-Martin Hinz (Hrsg.), *Europas Mitte um 1000. Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie*, Darmstadt, Theiss, 2000, Bd. 2, S. 555-563.

71. Ferenc Makk, « Die Ungarnzüge », in Wiczorek, Hinz, *Europas Mitte...*, *op. cit.*, S. 221-224.

72. Widukind von Corvey, *Rerum gestarum Saxoniarum* 1, 38, ed. Paul Hirsch, MGH SS rer. Germ. 60, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1935 [Neudruck, 1989], S. 55-57.

73. Michael Gockel, « Ritteburg », in *Die deutschen Königspfalzen, Thüringen*, bearbeitet von Michael Gockel, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2000, Bd. 2, S. 402-419, hier S. 418.

unverzüglich in großer Stärke und feindlicher Absicht in Sachsen einzudringen. Ihren Marsch nahmen sie durch Daleminzien und verlangten von ihren alten Freunden Hilfe. Diese aber wussten, dass sie nach Sachsen eilten und dass die Sachsen bereit waren, mit ihnen zu kämpfen, und warfen ihnen deshalb als Geschenk einen fetten Hund vor. [...] Das im Osten zurückgebliebene [ungarische] Heer aber erfuhr, dass eine Schwester des Königs, die den Thüringer Wido geheiratet hatte [...], eine Burg in der Nähe bewohne und viel Gold und Silber besitze. Deshalb begannen sie, die Burg so heftig zu bestürmen, dass sie sie, wenn nicht die Nacht die Kämpfenden am Sehen gehindert hätte, eingenommen hätten<sup>74</sup>.

Aus der fehlgeschlagenen Belagerung der Burg Widos, vielleicht der Jechaburg auf der Hainleite bei Sondershausen, entwickelte sich die ungarische Niederlage bei Riade. Die von Widukind berichtete Vorgeschichte zeigt auch für die Ungarn eben jene Gier nach Edelmetall, die auch schon bei Hunnen und Awaren festgestellt werden konnte. Erst die ungarischen Fehlschläge von Riade und schließlich auf dem Lechfeld bei Augsburg beendeten jene Wechselwirkung von gewonnenen und verlorenen Gold- und Silberschätzen, von denen die Beziehungen gentiler Könige und reiternomadischer Fürsten im ersten Jahrtausend geprägt waren. Auf beiden Seiten war man jetzt aufgrund des Mangels an stets wandelbarem Edelmetall gezwungen, auf eine andere Herrschaftsbasis umzusteigen: den Besitz von Grund und Boden<sup>75</sup>. Dessen Vermessung und Eingrenzung führte in der Tiefebene wohl auch zum Ende des nomadisierenden Lebens der neuen Herren und damit, ebenso wie die Christianisierung, zur Annäherung an die wirtschaftlichen und sozialen Verhältnisse des hochmittelalterlichen Europa.

Matthias HARDT  
GWZO, Universität Leipzig

74. Widukind von Corvey, *Res gestae Saxonicae*, op. cit., 1, 38. Übersetzung nach *Quellen zur Geschichte der sächsischen Kaiserzeit. Widukinds Sachsengeschichte, Adalberts Fortsetzung der Chronik Reginos, Liudprands Werke. Unter Benützung der Übersetzungen von Paul Hirsch, Max Büdinger und Wilhelm Wattenbach neu bearbeitet von Albert Bauer und Reinhold Rau*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters/Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe, 8), 1971, S. 75 und 77.

75. Vgl. dazu auch Hardt, *Gold und Herrschaft...*, op. cit., S. 303.

# Les Daleminciens face aux Francs

## Conflits, tribut et structures sociales (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)

Sébastien Rossignol

Les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles ont été une période clef pour l'histoire des Slaves occidentaux. Les annales et autres sources franques témoignaient pour la première fois d'une multitude de contacts entre Francs et Slaves sur les marges orientales des territoires francs et de l'existence de nombreuses peuplades et principautés inconnues auparavant. Alors que la Bohême, les Abodrites et la Pologne prenaient graduellement la forme de principautés appelées à devenir des acteurs majeurs dans la région, la majorité des peuplades entre Elbe, Saale et Oder ont été, au contraire, caractérisées par une grande instabilité. Nombreuses ont été celles dont les mentions dans les sources franques sont restées éphémères. Il s'avère difficile de cerner le sens qui doit être attaché aux dénominations à caractère ethnique par lesquelles elles ont été désignées. S'il reste toujours impossible de savoir ce que ces personnes pensaient des noms qui leur étaient attribués, on peut percevoir dans leur usage des catégorisations qui étaient utiles et pratiques pour les auteurs francs.

Les Daleminciens, peuplade qui est apparue dans les annales et chroniques franques aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, sont un exemple typique de ces peuplades slaves dont l'existence a laissé peu de traces dans les périodes subséquentes. Leurs interactions avec les Francs, telles que décrites dans les annales, ont été marquées par des relations conflictuelles, dans lesquelles les expéditions militaires, l'exaction d'un tribut et la prise d'otages de la part des Francs ont joué un rôle de premier plan. Il est donc justifié de se demander quelle a été la fonction de ces événements dans l'évolution du groupe connu des Francs sous le nom de Daleminciens.

Dans les pages suivantes, les mentions des Daleminciens dans les sources franques du début du IX<sup>e</sup> au début du XI<sup>e</sup> siècle seront examinées une à une dans leur contexte spécifique. Cette présentation sera suivie d'une synthèse de ce qui peut être déduit des sources concernant les Daleminciens et leurs spécificités par rapport aux autres peuplades slaves de la région.

## Les Daleminciens dans les annales franques

Les Daleminciens, comme de nombreuses autres peuplades slaves des régions riveraines de l'Elbe et de la Saale, sont apparus pour la première fois dans les annales franques au début du IX<sup>e</sup> siècle. Des relations conflictuelles entre Francs et Slaves ont été décrites par les annalistes durant tout le IX<sup>e</sup> siècle. D'après l'état actuel des recherches archéologiques, il semble que la région entre Saale et Elbe, où les Daleminciens étaient localisés, ait été densément peuplée à l'époque mérovingienne, avant de connaître un recul de population. Les premiers Slaves ne se seraient installés dans la région que durant la période dite slave moyenne, soit entre 750 et 800<sup>1</sup>.

La première mention des Daleminciens se trouve dans la *Chronique de Moissac*, dans la notice de l'année 805. Cette notice fait partie de la seconde partie de la chronique, sans doute compilée à partir d'une section perdue des *Annales de Lorsch* ou d'une autre œuvre annalistique aujourd'hui perdue<sup>2</sup>. On y retrouve un récit relativement détaillé des expéditions militaires entreprises par les Francs cette année-là, alors que plusieurs armées franques ont attaqué

1. Roman Grabolle, « [...] ac salam fluvium, qui Thuringos et Sorabos dividit [...] ». Das Gebiet der mittleren Saale als politisch-militärische Grenzzone im frühen Mittelalter », dans *Siedlungsforschung. Archäologie – Geschichte – Geographie*, 25, 2007, p. 164-171 ; Volker Herrmann, « Der "Limes Sorabicus" und Halle (Saale) im frühen Mittelalter », dans Felix Biermann, Thomas Kersting (éd.), *Siedlung, Kommunikation und Wirtschaft im westslawischen Raum. Beiträge der Sektion zur slawischen Frühgeschichte des 5. Deutschen Archäologenkongresses in Frankfurt an der Oder*, 4. bis 7. April 2005, Langenweißbach, Beier & Beran, 2007, p. 133 ; Hansjürgen Brachmann, *Slawische Stämme an Elbe und Saale. Zu ihrer Geschichte und Kultur im 6. bis 10. Jahrhundert – auf Grund archäologischer Quellen*, Berlin, Akademie Verlag, 1978, p. 249-250.

2. Wilhelm Levison, Heinz Löwe, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit und Karolinger. II. Heft. Die Karolinger vom Anfang des 8. Jahrhunderts bis zum Tode Karls des Großen*, Weimar, Böhlau, 1953, p. 187-188, 265-266 ; *Chronicon Moissiacense Maius: A Carolingian World Chronicle from Creation until the First Years of Louis the Pious*, d'après le manuscrit posthume d'Ir. J. M. J. G. Kats, préparé et révisé par David Claszen, Oegstgeest, mémoire de MPhil., 2012, vol. 1, p. 122-123. L'édition des MGH est désuète (*Chronicon Moissiacense*, éd. Georg Heinrich Pertz, MGH [= *Monumenta Germaniae Historica*] SS 1, Hanovre, Hahn, 1826, p. 280-313, et *Ex Chronico Moissiacensi*, éd. Georg Heinrich Pertz, MGH SS 2, Hanovre, Hahn, 1829, p. 257-259). La *Chronique de Moissac* a été éditée pour la première fois dans son entier et en tenant compte de tous les manuscrits, dans Kats, Claszen, *Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2. Il s'agit d'une chronique universelle dont la première partie a été rédigée à partir de nombreuses sources franques vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle ; la seconde partie se termine avec la notice de 818. Le texte complet de la chronique universelle est connu d'un manuscrit du XI<sup>e</sup> siècle, BNF ms. lat. 4886 ; certaines des notices ont été reprises dans un texte annalistique connu sous le nom d'*Annales d'Aniane*, portant sur la période 670-840 et connu d'un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, BNF ms. lat. 5941. Voir Kats, Claszen, *Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 1, p. 13-14.

la Bohême de différentes directions<sup>3</sup>. Charlemagne envoie son fils Charles le Jeune avec une armée chez les *Beuwidines* – soit en Bohême<sup>4</sup> –, et une autre, bavaoise, dirigée par le sénéchal Audulf et le comte Werner<sup>5</sup>. L'empereur envoie une troisième armée, saxonne, qui se dirige vers le *Wirinofelda* (Warnenfeld) et *Demelcion*. Ils se battent avec le « roi » (*rex*) des habitants de *Demelcion*, *Semela*, et s'en sortent vainqueurs. *Semela* leur donne deux de ses fils en otages. Les Saxons se rendent ensuite à *Fergunna*, puis jusqu'aux rives de l'*Ohře* (all. Eger), en Bohême, où ils rejoignent Charles le Jeune et les deux autres armées. Ils assiègent une place forte nommée *Canburg* et dévastent la région, puis reviennent tous ensemble en Francie<sup>6</sup>. Une quatrième armée remonte l'Elbe avec des navires et se rend dans les environs de Magdebourg, où elle dévaste la région appelée *Genewana*, avant de retourner en Francie<sup>7</sup>.

L'expédition en Bohême a également été mentionnée dans les *Annales royales franques*, mais on n'y dit rien des *Daleminciens*<sup>8</sup>. Cependant, il est indiqué dans la notice de 822 que les Sorabes habitent « une grande partie de la *Dalmatia*<sup>9</sup> »,

3. Guy Halsall, *Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, Londres/New York, Routledge, 2003, p. 147.

4. Dans le texte de BNF ms. lat. 5941, le nom de la peuplade se lit *Beuhydines* ; dans celui de BNF ms. lat. 4886, on lit *ad Beuwidines*. Kats, *Claszen, Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, a. 805, p. 142. Le nom *Beuwidines* serait en lien avec celui de la Bohême ; la variante *Cichu-Windones*, qui se trouve dans l'édition des MGH, n'est qu'une conjecture de Pertz. Voir Vaclav Novotný, *České dějiny. Dflu I. Část I. Od nejstarších dob do smrti kníže Oldřicha*, Prague, 1912, p. 266-267 ; Wenzel Wladiwoj Tomek, *Apologie der ältesten Geschichte Böhmens gegen die neueren Anfechter derselben*, Prague, Grég., 1863, p. 46 ; éd. Dagmar Bartoňková et al., *Magnae Moraviae Fontes Historici I. Annales et chronicae*, Prague/Brno, Státní Pedagog. Naklad, 1966, p. 60-61. À propos du nom des Tchèques, voir František Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, Sigmaringen, Thorbecke, 1980, p. 162-169. Je remercie David Kalhous pour la discussion à propos de ce passage.

5. Kats, *Claszen, Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, a. 805, p. 142. Audulf est nommé *sinescalcus* dans les *Annales Laurissenses* lorsqu'il dirige une armée franque en Bretagne en 786. Voir *Annales Laurissenses*, éd. Georg Pertz, MGH SS 1, Hanovre, 1826, a. 786, p. 168, et note 331 dans Kats, *Claszen, Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, p. 164 ; Andrea Stieldorf, *Marken und Markgrafen. Studien zur Grenzsicherung durch die fränkisch-deutschen Herrscher*, Hanovre, Hansche Buchhandlung (MGH Schriften, 64), 2012, p. 384. Werner était un comte en Bavière, voir Stieldorf, *Marken...*, op. cit., p. 404.

6. Kats, *Claszen, Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, a. 805, p. 142. Voir Ernst Schwarz, « *Daleminze und Lommatzsch* », *Zeitschrift für Ostforschung*, 18, 1969, p. 262.

7. Kats, *Claszen, Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, a. 805, p. 142.

8. *Annales regni Francorum*, éd. Georg Heinrich Pertz, Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 6, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1895, a. 805, p. 120.

9. *Annales regni Francorum*, éd. Pertz, Kurze, op. cit., a. 822, op. cit., p. 158 : *Ad Sorabos, quae natio magnam Dalmatiae partem optinere dicitur*.

soit le territoire des Daleminciens<sup>10</sup>. La notice laisse supposer un lien étroit, selon la perception des auteurs francs, entre Sorabes et Daleminciens.

Daleminciens et Sorabes n'agissaient cependant pas toujours conjointement. Une nouvelle expédition contre les Daleminciens a été mentionnée pour 856 dans les *Annales de Fulda*. Louis le Germanique se rend avec son armée chez les Sorabes ; des chefs (*duces*) des Sorabes se joignent à lui et ils combattent les *Dalmatae*. Louis vainc ces derniers, reçoit d'eux des otages et les rend tributaires avant de se rendre en Bohême<sup>11</sup>. L'annaliste ajoute que, durant cette expédition, les comtes Bardo et Erpf de même que plusieurs autres qui les ont accompagnés ont trouvé la mort<sup>12</sup>.

Les Daleminciens ont riposté en 880. Il est question des « *Sclavi*, qui sont appelés *Dalmatii* », auxquels se sont joints des insurgés de Bohême, des Sorabes, de même que « tous ceux des environs ». Ils ont reçu la nouvelle de la bataille qui venait d'avoir lieu en Saxe face aux Normands et qui s'est terminée par un massacre des Saxons. Ils en profitent pour attaquer la Thuringe et les Slaves habitant les rives de la Saale, qui sont alliés aux Thuringiens. Ils prennent du butin et incendient la région<sup>13</sup>. Cependant, ils se heurtent à Boppon, le comte de la marche sorabe, qui vient à leur rencontre et les défait, de sorte qu'il « ne resta plus personne de leur multitude<sup>14</sup> ».

Cette fois, donc, les Sorabes se sont battus aux côtés des Daleminciens. Les Sorabes, généralement localisés dans les environs de la Saale<sup>15</sup>, s'étaient

10. Schwarz, « Daleminze... », art. cité, p. 265, 267.

11. À propos de cette stratégie, voir Halsall, *Warfare...*, op. cit., p. 137.

12. *Annales Fuldenses sive Annales regni Francorum orientalis*, éd. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 7, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1891, a. 856, p. 47. Voir Eric J. Goldberg, *Struggle for Empire. Kingship and Conflict under Louis the German, 817-876*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2006, p. 246.

13. Voir Halsall, *Warfare...*, op. cit., p. 140 ; Gertraud Eva Schrage, « Zur Siedlungspolitik der Ottonen. Untersuchungen zur Integration der Gebiete östlich der Saale im 10. Jahrhundert », *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, 135, 1999, p. 235-236.

14. *Annales Fuldenses*, op. cit., a. 880, p. 94-95 : [...] ita eos prostravit, ut nullus de tanta multitudine remaneret. Voir Schlesinger, « Die Verfassung... », art. cité, p. 26 ; Stieldorf, *Marken...*, op. cit., p. 197-198. À propos de l'insurrection de 880, voir Jan Brankač, « Betrachtungen zur politischen Geschichte der elbbslawischen Stammesverbände im 9. Jahrhundert », dans Tadeusz Manteuffel, Aleksander Gieysztor (éd.), *L'Europe aux IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Aux origines des États nationaux*. Actes du colloque international tenu à Varsovie et Poznań du 7 au 13 septembre 1965, Varsovie, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1968, p. 403 ; Hansjürgen Brachmann, « Der Limes Sorabicus – Geschichte und Wirkung », *Zeitschrift für Archäologie*, 25, 1991, p. 186. À propos des comtes de la marche sorabe, voir *ibid.*, p. 180-181 ; Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 411-412.

15. Selon Eginhard, la Saale séparait la Thuringe et le territoire des Sorabes. Eginhard, *Vita Karoli*, éd. Georg H. Pertz, Georg Waitz, MGH SS rer. Germ. 25, Hanovre, Hahnsche



déjà insurgés contre les Francs en 816<sup>16</sup>. Selon Éginhard, Charlemagne les avait forcés à payer un tribut<sup>17</sup>. La « marche sorabe » a été mentionnée dans les *Annales de Fulda* dans les notices des années 849, 858, 873 et 880<sup>18</sup>.

À la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les Daleminciens ont aussi été mentionnés dans la première partie de la *Descriptio civitatum* du « Géographe de Bavière<sup>19</sup> » et dans la description géographique de l'Europe ajoutée à la traduction anglo-saxonne d'Orose<sup>20</sup>. Selon le « Géographe de Bavière », les Daleminciens auraient eu quatorze forteresses (*civitates*). Plusieurs fortins sont connus dans la région qui peuvent être attribués au IX<sup>e</sup> siècle, mais ils ne sont datés qu'approximativement par des tessons de céramique<sup>21</sup>. On sait toutefois que les Francs avaient, au cours du IX<sup>e</sup> siècle, érigé de nombreuses forteresses dans la région frontalière à l'ouest de la Saale : plusieurs d'entre elles sont nommées dans le *Registre des redevances du monastère de Hersfeld* (*Hersfelder Zehntverzeichnis*), rédigé

---

Buchhandlung, 1911, c. 15, p. 17-18. Voir Herrmann, « Der "Limes"... », art. cité, p. 134 ; Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 394.

16. *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 816, p. 143-144. Voir Schlesinger, « Die Verfassung... », art. cité, p. 26.

17. Eginhard, *Vita Karoli*, op. cit., c. 15, p. 18.

18. *Annales Fuldenses*, op. cit., a. 849, p. 38 ; a. 858, p. 51 ; a. 873, p. 81 ; a. 880, p. 95. À propos des Sorabes et de la Saale, voir Grabolle, « [...] ac salam fluvium... », art. cité, p. 156-162 ; Herrmann, « Der "Limes"... », art. cité, p. 135-136.

19. La première partie de ce texte a sans doute été écrite dans le dernier quart ou en tout cas dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Voir Sébastien Rossignol, « Überlegungen zur Datierung des Traktates des Sog. Bayerischen Geographen anhand paläographischer und kodikologischer Beobachtungen », dans Felix Biermann, Thomas Kersting, Anne Klammt (éd.), *Der Wandel um 1000. Beiträge der Sektion zur slawischen Frühgeschichte der 18. Tagung des Mittel- und Ostdeutschen Verbandes für Altertumsforschung in Greifswald, 23. bis 27. März 2009*, Langenweißbach, Beier & Beran, 2011, p. 305-316. À propos de ce texte, voir aussi id., « À propos du manuscrit du "Géographe de Bavière" », dans Jean-François Cottier, Martin Gravel, id. (éd.), *Ad libros ! Mélanges d'études médiévales offerts à Denise Angers et Joseph-Claude Poulin*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2010, p. 49-68.

20. *Text and Translation: the Three Parts of the Known World and the Geography of Europe North of the Danube According to Orosius' Historiae and Its Old English Version*, éd. Janet Bateley, Anton Englert, *Ohthere's Voyages. A Late 9<sup>th</sup>-Century Account of Voyages along the Coasts of Norway and Denmark and its Cultural Context*, Roskilde, Viking Ship Museum, 2007, p. 43. La traduction a sans doute été réalisée dans la dernière décennie du IX<sup>e</sup> siècle. Voir Janet Bateley, « Ohthere and Wulfstan in the Old English Orosius », dans id., Englert (éd.), *Ohthere's Voyages...*, op. cit., p. 21. Voir aussi Schwarz, « Daleminze... », art. cité, p. 262.

21. Gerhard Billig, « Zur Rekonstruktion der ältesten slawischen Burgbezirke im obersächsisch-meißnischen Raum auf der Grundlage des Bayerischen Geographen », *Neues Archiv für sächsische Geschichte*, n° 66, 1995, p. 47-57.

entre 881 et 891 mais se référant au moins en partie à des documents plus anciens<sup>22</sup>.

Ainsi, les Daleminciens sont apparus d'abord dans le cadre de conflits avec les Francs. C'étaient toujours les Francs qui les attaquaient – en 805 puis en 856 –, sauf en 880, lorsque les Daleminciens se sont insurgés en compagnie des Sorabes, sachant que les Francs étaient affaiblis. En 805, ils sont dirigés par un « roi », Semela<sup>23</sup>. Les objectifs des Francs semblent avoir été, dès le début, de rendre les Daleminciens dépendants d'eux en exigeant la prise d'otages et la levée d'un tribut<sup>24</sup>. Les Daleminciens étaient localisés non loin des Sorabes, mais leurs relations avec ceux-ci étaient changeantes : en 856, Francs et Sorabes se battaient contre les Daleminciens ; en 880, Sorabes et Daleminciens se révoltaient contre les Francs<sup>25</sup>. Il n'était pas inhabituel pour les groupes slaves décrits entre Elbe, Saale et Oder d'entrer en conflit les uns avec les autres<sup>26</sup>.

### Les Daleminciens dans l'œuvre de Widukind de Corvey

Les Daleminciens sont également apparus à plusieurs reprises dans l'œuvre de l'historien saxon Widukind de Corvey, écrite entre 967 et 973<sup>27</sup>. Le moine historien les présenta en relation avec les Hongrois dont les expéditions dévastatrices étaient l'un des principaux soucis d'Henri I<sup>er</sup>. Habitant une région de passage entre la Saxe et la plaine hongroise, les Daleminciens

22. *Urkundenbuch der Reichsabtei Hersfeld. Erster Band. I. Hälfte*, éd. Hans Weirich, Marburg, Kommissionsverlag der N. G. Elwert'schen Buchhandlung, 1936, p. 65-67. Voir Herrmann, « Der "Limes" ... », art. cité, p. 134 ; Heiner Lück, « Das Hersfelder Zehntverzeichnis. Eine wichtige Quelle für die frühmittelalterliche Geschichte des Saalkreises und seiner Umgebung », *Heimat-Jahrbuch Saalkreis*, 11, 2005, p. 12-18 ; Erich Neuß, *Besiedlungsgeschichte des Saalkreises und des Mansfelder Landes von der Völkerwanderungszeit bis zum Ende des 18. Jahrhunderts*, Weimar, Hermann Böhlhaus Nachfolger, 1995, p. 115-124.

23. *La Chronique de Moissac évoque également l'existence*, en 806, d'un rex des Sorabes, Milito. Ce dernier est un dux dans les *Annales royales franques*. Kats, Claszen, *Chronicon Moissiacense Maius...*, op. cit., vol. 2, a. 806, p. 143 ; *Annales regni Francorum*, op. cit., a. 806, p. 121. Voir Walter Schlesinger, « Die Verfassung der Sorben », dans id., *Mitteldeutsche Beiträge zur deutschen Verfassungsgeschichte des Mittelalters*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1961, p. 12-13.

24. Halsall, *Warfare...*, op. cit., p. 137.

25. Voir Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 395-397.

26. *Ibid.*, p. 398.

27. À propos de Widukind, voir, entre autres, Helmut Beumann, « Historiographische Konzeption und politische Ziele Widukinds von Corvey », dans *Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, 17 : *La storiografia altomedievale*, Spolète, Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1970, p. 857-894 ; Gerd Althoff, « Widukind von Corvey. Kronzeuge und Herausforderung », *Frühmittelalterliche Studien*, n° 27, 1993, p. 253-272.

auraient facilité les attaques des Hongrois, rendant nécessaire aux Saxons le contrôle de leur territoire.

Widukind raconte, probablement pour 906, une expédition conduite par Henri I<sup>er</sup> contre les Daleminciens. Son père lui a confié une armée pour attaquer la *Dalamantia*, contre laquelle il s'est lui-même battu longuement. Les *Dalamanci* font appel aux Hongrois qui viennent à leur rescousse<sup>28</sup>. Les Hongrois sont conduits par les Slaves en Saxe, où ils massacrent la population et accumulent du butin<sup>29</sup>. Ensuite, ils retournent en *Dalamantia*, où ils rencontrent d'autres Hongrois. Selon Widukind, les guerriers hongrois du second contingent sont mécontents de ceux du premier car ils ne leur ont pas demandé de les accompagner lors de l'expédition en Saxe. La seconde armée de Hongrois part donc à son tour dévaster la Saxe, alors que la première reste en *Dalamantia* et réduit la population à la misère, de telle sorte que, cette année-là, les Daleminciens doivent quitter leur région et se mettre au service d'autres peuples pour assurer leur subsistance<sup>30</sup>.

On croit que les Slaves qui avaient dévasté la Saxe en 902, tels que mentionnés dans les *Annales de Hildesheim* et dans les *Annales de Niederaltaich*, auraient été les Daleminciens, même s'il n'est pas exclu qu'il se soit agi des Sorabes<sup>31</sup>. Le texte conservé et connu sous le titre d'*Annales Hildesheimenses minores* est une compilation réalisée dans les années 20 ou 30 du XI<sup>e</sup> siècle à partir de la version perdue des *Annales Hildesheimenses maiores*, elle-même composée entre 974 et 984<sup>32</sup>. Les *Annales de Niederaltaich* sont une compilation du XI<sup>e</sup> siècle

28. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum Saxoniarum libri tres*, éd. Georg Waitz et al., MGH SS rer. Germ. 60, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1935, 1, 17, p. 27-28. Voir David S. Bachrach, *Warfare in Tenth-Century Germany*, Woodbridge, Boydell Press, 2012, p. 23-24; Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 411; Stieldorf, *Marken...*, op. cit., p. 401; Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, p. 193.

29. Pál Engel, *The Realm of St Stephen. A History of Medieval Hungary, 895-1526*, trad. par Tamás Pálosfalvy, Londres/New York, Tauris, 2001, p. 13.

30. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum...*, op. cit., 1, 20, p. 79-80. Selon Dralle, les Hongrois auraient été des sortes de *Oberherren* pour les Daleminciens. Lothar Dralle, *Slaven an Havel und Spree. Studien zur Geschichte des hevellisch-wilzischen Fürstentums (6. bis 10. Jahrhundert)*, Berlin, Duncker & Humblot, 1981, p. 107.

31. *Annales Hildesheimenses*, éd. Georg Waitz, MGH SS rer. Germ. 8, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1878, a. 902, p. 19; *Annales Althahenses maiores*, éd. W. von Gisebrecht, Edmund L.B. von Oefele, MGH SS rer. Germ. 4, Hanovre, Hahn, 1891, a. 902, p. 7 : *Slavi vastaverunt Saxoniam*. Voir Christian Lübke, *Regesten zur Geschichte der Slaven an Elbe und Oder (vom Jahr 900 an)*, vol. 2, *Regesten 900-983*, Berlin, Duncker & Humblot, 1985, 133, n° 1, p. 1.

32. Wilhelm Wattenbach, Robert Holtzmann, Franz-Josef Schmale, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Die Zeit der Sachsen und Salier. Erster Teil. Das Zeitalter des Ottonischen Staates (900-1050)*, Cologne/Graz, Böhlau, 1967, p. 40-46.

dont l'auteur s'est également servi, entre autres, des *Annales Hildesheimenses maiores*<sup>33</sup>. La notice de 902, identique dans les deux versions, provient probablement de cette œuvre perdue et aurait donc été composée bien après les événements. S'il s'est bien agi des Daleminciens, cela expliquerait l'expédition punitive d'Henri I<sup>er</sup> en 906 – qui n'est pas mentionnée dans les annales de Hildesheim et de Niederaltaich : il n'y est question que de l'expédition des Hongrois<sup>34</sup>. Puisque les Hongrois ont dû traverser la Bohême pour atteindre le territoire des Daleminciens puis la Saxe, on peut supposer qu'ils aient pu compter sur une sorte d'assentiment tacite en Bohême<sup>35</sup>.

Widukind a sans doute pu consulter les *Annales de Corvey*, qui mentionnent également l'expédition hongroise<sup>36</sup>. L'annaliste, cependant, ne dit rien des Daleminciens, ni de l'expédition d'Henri I<sup>er</sup> ; on croit donc que Widukind a pris ses informations de la tradition orale<sup>37</sup>. Christian Hanewinkel fait cependant remarquer que l'épisode sert à présenter Henri dans une lumière favorable en tant que vainqueur des Slaves, à une époque où les Saxons sont à la merci des raids hongrois<sup>38</sup>. Il est frappant qu'aucune source contemporaine ne mentionne les rôles d'Henri I<sup>er</sup> et des Daleminciens dans les conflits entre Hongrois et Saxons du début du X<sup>e</sup> siècle.

Enfin, les Daleminciens réapparaissent dans le récit de Widukind dans le contexte de l'expédition d'Henri I<sup>er</sup> qui lui a permis de conquérir Brandebourg durant l'hiver 928/929<sup>39</sup>. Henri part avec son armée pour

33. Jan Prelog, « *Annales Altahenses* », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 1, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1999 [1980], col. 661-662 ; Wattenbach, Holtzmann, Schmale, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter...*, op. cit., p. 545-548.

34. *Ungarii vastaverunt Saxoniam. Annales Hildesheimenses*, op. cit., a. 906, p. 19 ; *Annales Altahenses maiores*, op. cit., a. 906, p. 7.

35. Lübke, *Regesten...*, vol. 2, op. cit., n° 5, p. 19-20 ; n° 6, p. 20-22.

36. *Die Corveyer Annalen. Textbearbeitung und Kommentar*, éd. Joseph Prinz, Münster, Aschendorff, 1982, a. 906, p. 109 : *Ungarii in Saxoniam venerunt*.

37. Christian Hanewinkel, *Die politische Bedeutung der Elbslawen im Hinblick auf die Herrschaftsveränderungen im ostfränkischen Reich und in Sachsen von 887 bis 936 – Politische Skizzen zu den östlichen Nachbarn im 9. und 10. Jahrhundert*, thèse de doctorat, université de Münster, 2004, p. 127.

38. Hanewinkel, *Die politische Bedeutung...*, op. cit., p. 118-127.

39. Lübke, *Regesten...*, op. cit., vol. 2, n° 25, p. 40-42 ; Reinhard Eigenwill, « Beginn mit Landgewinn. Der Kriegszug König Heinrichs I. gegen die Daleminzier », dans Heinz Weise (éd.), *Mark Meißens. Von Meißens Macht zu Sachsens Pracht*, Leipzig, Brockhaus, 1989, p. 15-28 ; Bachrach, *Warfare...*, op. cit., p. 27-30 ; Bernard S. Bachrach, David Bachrach, « Early Saxon Frontier Warfare : Henry I, Otto I, and Carolingian Military Institutions », *Journal of Medieval Military History*, 10, 2012, p. 48-49 ; Jasper von Richthofen, « Besunzane – Milzener – Sorben », dans id. (éd.), *Besunzane – Milzener – Sorben. Die slawische Oberlausitz zwischen Polen, Deutschen und*

attaquer les « Slaves qui sont appelés *Hevelli* ». Henri pose son camp sur la glace de la rivière Havel pour faire le siège de la forteresse de Brandebourg, située sur une île du cours d'eau. Il la conquiert « par la faim, le fer et le froid ». Avoir saisi la place forte le rend maître de toute la région. Il se tourne ensuite vers la *Dalamantia* et assiège la forteresse « qui est appelée *Gana* ». Il la prend après vingt jours de siège. Il distribue le butin de la prise de *Gana* à ses guerriers, fait tuer tous les adultes et emmener les garçons et filles en captivité. Il se rend ensuite à Prague puis revient en Saxe<sup>40</sup>. Selon Lothar Dralle, Henri se serait attaqué aux Daleminciens et à la Bohême en punition pour avoir aidé les Hongrois. Toujours selon Dralle, le traitement particulièrement dur des Saxons envers les Daleminciens s'expliquerait par le fait que, contrairement aux *Hevelli* et aux habitants de la Bohême, ils étaient païens<sup>41</sup>.

Les Daleminciens se font à nouveau remarquer lors des événements précédant la bataille de Riade, lors de laquelle Henri I<sup>er</sup> vainc les Hongrois. Selon Widukind, en 933, Henri refuse de payer le tribut aux Hongrois. Ceux-ci se mettent en route ; ils doivent traverser la *Dalamantia*, le territoire de leurs « anciens alliés » (*antiqui amici*). Comme ils savent que les Saxons sont prêts au combat, les Daleminciens refusent cependant de se joindre aux Hongrois<sup>42</sup>. Ceux-ci continuent leur route et dévastent la Saxe<sup>43</sup>.

C'est la dernière mention explicite que fait Widukind des Daleminciens. Cependant, il raconte qu'en 936 Boleslas I<sup>er</sup> de Bohême, lors d'un conflit avec les Saxons, attaque l'*urbs* d'un *subregulus* dans la région frontalière ; il détruit

---

Tschechen. Biezuńczanie – Milczanie – Sorbowie. *Słowiańskie Łużyce Górne pomiędzy Polakami, Niemcami i Czechami, Görlitz-Zittau, Oettel*, 2004, p. 14-15 ; Stieldorf, *Marken...*, op. cit., p. 428.

40. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum...*, op. cit., 1,35, p. 49-51 : *Tali lege ac disciplina cum cives assuefaceret, repente irruit super Sclavos qui dicuntur Hevelli, et multis eos preliis fatigans, demum hieme asperrima castris super glaciem positis cepit urbem quae dicitur Brennaburg fame ferro frigore. Cumque illa urbe potitus omnem regionem signa vertit contra Dalamantiam, adversus quam olim reliquit ei pater militiam ; et obsidens urbem quae dicitur Gana, vicesima tandem die cepit eam. Preda urbis militibus tradita, puberes omnes interfecti, pueri ac puellae captivitati servatae. Post haec Pragam adiit cum omni exercitu, Boemorum urbem, regemque eius in deditionem accepit ; de quo quaedam mirabilia predicantur, quae quia non probamus, silentio tegi iudicamus. Frater tamen erat Bolizlavi, qui quamdiu vixit imperatori fidelis et utilis mansit. Igitur rex Boemias tributarias faciens reversus est in Saxoniam. Voir Lübke, *Regesten...*, op. cit., vol. 2, n° 27, p. 43-45 ; Bachrach, *Bachrach*, « Early Saxon Frontier Warfare... », art. cité, p. 49 ; Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, p. 197.*

41. Dralle, *Slaven...*, op. cit., p. 109. Voir aussi Matthew J. Strickland, « Killing or Clemency? Ransom, Chivalry and Changing Attitudes to Defeated Opponents in Britain and Northern France, 7-12th Centuries », dans Hans-Henning Kortüm (éd.), *Krieg im Mittelalter*, Berlin, Akademie Verlag, 2001, p. 103-104.

42. Selon David Bachrach, les Daleminciens auraient refusé leur aide aux Hongrois car ils étaient dorénavant soumis à la domination saxonne. *Bachrach, Warfare...*, op. cit., p. 36.

43. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum...*, op. cit., 1, 38, p. 55-56.

la forteresse, qui n'est jamais reconstruite<sup>44</sup>. On croit qu'elle se trouvait au nord des monts Métallifères<sup>45</sup>. Gertraud Eva Schrage croit que ce *subregulus* aurait été un « vassal » du roi saxon, mis en place pour s'assurer du contrôle de la région<sup>46</sup>.

Les textes annalistiques ne font cependant aucune mention des événements de 928/929 et 933 dans lesquels les Daleminciens auraient, selon Widukind, joué un rôle important ; pour 906, les annalistes ne mentionnent que le raid des Hongrois. L'impression qui se dégage est que l'importance du rôle des Daleminciens dans ces événements n'est apparue que *post eventum*, à l'époque de Widukind. Depuis la fondation de la forteresse de Meißen – mentionnée par Thietmar de Mersebourg, mais passée sous silence par Widukind<sup>47</sup> –, la région est devenue importante pour la politique ottonienne. Le rôle de région-tampon de la *Dalamantia*, entre Saxe et Bohême, lui a donné une importance stratégique dans la lutte contre les Hongrois, au centre de l'attention de l'historien de Corvey. On pourrait croire que, si Widukind insista autant sur les Daleminciens, c'est à cause de l'importance qu'avait prise la région par la suite, de même que parce que la victoire d'Henri I<sup>er</sup> sur les Daleminciens a joué, comme l'ont souligné Lothar Dralle et Christian Hanewinkel, un rôle clé dans la stratégie narrative du moine historien, les succès face aux Slaves faisant contraste avec les difficultés rencontrées face aux Hongrois.

Pendant, les travaux sur le site de Hof/Stauchitz<sup>48</sup>, malgré les résultats encore incertains – la forteresse n'est connue que par une photo aérienne, quelques tessons de céramique, ainsi que plus récemment par des sondages

44. *Ibid.*, 2, 3, p. 69-70.

45. Arne Schmid-Hecklau, *Die archäologischen Ausgrabungen auf dem Burgberg in Meißen. Die Grabungen 1959-1963*, Dresde, Landesamt für Archäologie, 2004, p. 16.

46. Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, p. 197.

47. Werner Coblenz, « Bemerkungen zur "urbs Gana" », *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift*, 16, 1973, p. 423-428 ; id., « Archäologische Betrachtungen zur Gana-Frage im Rahmen der älterlawischen Besiedlung des Gaus Daleminze », *Beiträge zur Archivwissenschaft und Geschichtsforschung*, 10, 1977, p. 354-370.

48. L'identification de cette forteresse avec la *Gana* de Widukind a d'abord été proposée par Werner Coblenz. Voir Coblenz, « Bemerkungen... », art. cité, p. 427-428 ; id., « Archäologische Betrachtungen... », art. cité, p. 358 ; Judith Oexle, Michael Strobel, « Auf den Spuren der "urbs, quae dicitur Gana", der Hauptburg der Daleminzier. Erste archäologische Untersuchungen in der slawischen Befestigung von Hof/Stauchitz », *Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege*, 46, 2004, p. 261-263 ; id., « "Gana" entdeckt », *Archäologie in Deutschland*, n° 1, 2005, p. 51-52.

géomagnétiques<sup>49</sup> et une fouille préliminaire réalisée en 2003<sup>50</sup> –, semblent indiquer une puissance remarquable des élites de l'endroit. Si le site peut être identifié avec *Gana* – la datation des fragments de céramique ne contredit pas cette interprétation, mais aucune datation plus précise n'est disponible<sup>51</sup> –, la forteresse aurait été située au centre du territoire des Daleminciens<sup>52</sup>, ce qui indiquerait sans doute une fonction politique et sociale, et non seulement militaire, de la construction<sup>53</sup>. La photo aérienne laisse voir les traces d'une grande densité de constructions à l'intérieur de la forteresse, ce qui est confirmé par la géomagnétique<sup>54</sup>; cependant, la fouille a démontré qu'il est difficile de distinguer les phases de construction<sup>55</sup>. Selon Judith Oexle et Michael Strobel, la forteresse aurait été construite en plusieurs phases datées vaguement par de la céramique de type slave<sup>56</sup>, dont la dernière a eu comme résultat une forteresse dont l'espace intérieur couvrait de 3 à 3,5 ha et dont les dimensions se comparent avec celles des grandes forteresses du Mecklembourg à la même époque<sup>57</sup>. On aurait donc affaire à des élites capables de rassembler suffisamment de ressources pour construire une place forte de grandes dimensions, dont les structures auraient été renouvelées à plusieurs reprises – ce qui indiquerait que son existence aurait continué à être pressentie comme nécessaire.

### Les Daleminciens dans la *Chronique de Thietmar de Mersebourg*

Les Daleminciens ont ensuite été mentionnés dans la *Chronique* composée par l'évêque Thietmar de Mersebourg au début du XI<sup>e</sup> siècle. Comme le territoire du diocèse de Mersebourg était adjacent à la région qui avait été peuplée par les Daleminciens dans les premières décennies du siècle précédent, on peut croire que Thietmar était bien informé. Or il apparaît clairement que, si le nom des Daleminciens lui était familier, il n'avait pour lui qu'une

49. Krzysztof Misiewicz, « Magnetische Messungen in der Fundstätte Gana (Hof/Stauchitz) », *Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege*, 46, 2004, p. 264-269.

50. Oexle, Strobel, « Auf den Spuren... », art. cité, p. 253.

51. La céramique semble dater des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, mais une analyse plus détaillée serait nécessaire. *Ibid.*, p. 263.

52. *Ibid.*, p. 262-263.

53. Sebastian Brather, *Archäologie der westlichen Slawen. Siedlung, Wirtschaft und Gesellschaft im früh- und hochmittelalterlichen Ostmitteleuropa*, 2<sup>e</sup> édition révisée, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008, p. 124-127.

54. Oexle, Strobel, « Auf den Spuren... », art. cité, p. 253.

55. *Ibid.*, p. 257.

56. *Ibid.*, p. 257-261.

57. *Ibid.*, p. 261, 263.

signification géographique ; il n'était plus aucunement question de la communauté slave décrite auparavant dans les sources franques et qui avait été dirigée au début du IX<sup>e</sup> siècle par le « roi » Semela.

Thietmar, résumant le récit de Widukind, raconte qu'Henri I<sup>er</sup> a été envoyé dans la « province » qui est appelée en tudesque *Deleminci*, mais que les Slaves nomment *Glomaci*<sup>58</sup>. Il explique ensuite que le nom de cette province ou *pagus* provient d'une source près de l'Elbe, que les Slaves vénèrent à cause de ses pouvoirs divinatoires<sup>59</sup>. Le linguiste Ernst Schwarz a démontré qu'il y a un lien direct entre *Deleminci* et *Glomaci*, qui représentent les prononciations allemande et slave du même nom. Le nom de la région serait très ancien : Tacite et Velleius Paterculus mentionnèrent *Delmatae*, *Delmatia* ou *Dalmatia*. L'étymologie d'origine préceltique, qui aurait désigné à l'origine des « gardiens de moutons », est la même que celle de la Dalmatie. Dans la région qui nous préoccupe, le nom aurait été, selon Schwarz, adopté d'abord par les Germains, puis par les Slaves, qui l'auraient repris de la population germanique locale<sup>60</sup>. Stanisław Rosik fait cependant remarquer que l'explication de Thietmar est probablement due avant tout à sa volonté de démontrer son érudition par une démonstration étymologique. L'évêque de Mersebourg procède de la même façon lorsqu'il explique que le *pagus Silensi* a obtenu son nom du lieu de culte sur le mont *Ślęza* (all. *Zobtenberg*)<sup>61</sup>. Selon Rosik, le nom du *pagus* ne proviendrait sans doute pas de celui de la montagne, mais plutôt de celui de la tribu slave des *Sleenzane*, mentionnée dans la seconde partie de la *Descriptio civitatum* du « Géographe de Bavière<sup>62</sup> ». Le statut de la région, désignée à la fois comme *pagus* et *provincia*, est ambigu : comme le remarque Laurence Leleu, Thietmar utilise *pagus* surtout pour des régions peuplées par les Slaves, mais *provincia* pour des districts situés en Saxe<sup>63</sup>. L'utilisation des deux termes témoigne sans doute du processus d'intégration de la région.

58. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, éd. Robert Holtzmann, MGH SS rer. Germ. N.S. 9, Berlin, Hahnsche Buchhandlung, 1935, 1, 3(2), p. 6.

59. *Ibid.*, 1, 3(3), p. 6. Voir Walter Schlesinger, *Kirchengeschichte Sachsens im Mittelalter*, vol. 1, *Von den Anfängen kirchlicher Verkündigung bis zum Ende des Investiturstreites*, Cologne/Graz, Böhlau, 1962, p. 89 ; Stanisław Rosik, *Interpretacja chrześcijańska religii pogańskich Słowian w świetle kronik niemieckich XI-XII wieku (Thietmar, Adam z Bremy, Helmold)*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 2000, p. 67 ; Schwarz, « Daleminze... », art. cité, p. 261-262.

60. *Ibid.*, p. 262-269.

61. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, op. cit., 6, 57(38), p. 344-345 ; 7, 59 (44), p. 472-473.

62. Stanisław Rosik, « Kształtowanie się Śląska (do 1163 r.). Czynniki integracji regionalnej », *Śląski kwartalnik historyczny Sobótka*, LXVII, 4, 2012, p. 43-46.

63. Laurence Leleu, « Les sources saxonnes et la spatialisation du pouvoir en Saxe, IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. Premiers résultats », dans Geneviève Bühner-Thierry, Steffen Patzold (éd.),



À l'époque de Thietmar, le territoire des Daleminciens avait été attribué au diocèse de Meißen, fondé en 968. Selon un diplôme de 971, Otton I<sup>er</sup> avait donné à l'évêque la « dixième part du tribut » qu'il recevait de cinq « provinces », soit *Dalaminza*, *Nisane*, *Diedesa*, *Milzsane* et *Lusiza*<sup>64</sup>. Thietmar relate ensuite que c'est tout près de là que l'évêque Arn de Würzburg avait été tué par des Slaves païens en 892, alors qu'il revenait d'une expédition franque en Bohême<sup>65</sup>. L'événement est aussi mentionné par Réginon de Prüm<sup>66</sup>. Un peu plus loin, Thietmar précise qu'Henri I<sup>er</sup> a fait « tributaires » les « régions » de Bohême, des *Deleminci*, des *Abodrites*, des *Wilces*, des *Hevellun* et des *Redarii*<sup>67</sup>. La région des Daleminciens est encore mentionnée lorsque Henri le Querelleur rencontre Boleslas II de Bohême à la frontière de son royaume et l'accompagne par les *pagi Niseni* et *Deleminci*<sup>68</sup>. Finalement, Thietmar raconte que le *pagus*, qui *Zlomizi dicitur*, a été dévasté en 1003 lors du conflit entre Henri II et Boleslas I<sup>er</sup> le Vaillant de Pologne<sup>69</sup>.

Bref, pour Thietmar, les Daleminciens étaient les habitants d'un *pagus* tout près de son siège épiscopal. Le nom n'avait pour lui qu'une signification géographique, même s'il savait qu'il avait désigné à l'origine une peuplade vaincue par Henri I<sup>er</sup>.

L'évêque de Mersebourg a aussi été le premier à mentionner la fondation de la forteresse de Meißen, qui, selon la *communis opinio* actuelle, aurait été construite afin de contrôler le territoire nouvellement soumis des Daleminciens<sup>70</sup>. Thietmar, cependant, ne fait aucun lien entre la soumis-

---

Territorium. Problèmes méthodologiques et possibilités d'une comparaison des espaces politiques en France et en Allemagne, Tübingen, 3-4 novembre 2011. *Raum und Politik : Wahrnehmung und Praxis im Frankenreich und seinen Nachfolgereichen vom 9. bis zum 13. Jahrhundert*, 2013 (<http://hdl.handle.net/10900/47064>, consulté le 25 août 2016).

64. MGH DD O I, éd. Theodor Sickel, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1879-1884, n° 406 (971), p. 553. À propos de la fondation des évêchés de Merseburg, Zeitz et Meißen, voir MGH D O I, *op. cit.*, n° 366, p. 502-503. Voir Schlesinger, *Kirchengeschichte...*, *op. cit.*, p. 21 ; André Thieme, Manfred Kobuch, « Die Landschaft Nisan vom 10. bis 12. Jahrhundert – Siedlung, Herrschaft, Kirche », dans Uwe John, Karlheinz Blaschke (éd.), *Geschichte der Stadt Dresden*, vol. 1, *Von den Anfängen bis zum Ende des Dreißigjährigen Krieges*, Stuttgart, Theiss, 2005, p. 63-87.

65. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, *op. cit.*, 1, 4(3), p. 6-8.

66. Réginon de Prüm, *Chronicon*, éd. Friedrich Kurze, MGH SS rer. Germ. 50, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1890, a. 892, p. 140. Voir Hanewinkel, *Die politische Bedeutung...*, *op. cit.*, p. 114-115.

67. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, éd. Holtzmann, *op. cit.*, 1, 9(6), p. 14.

68. *Ibid.*, 4, 5(4), p. 136.

69. *Ibid.*, 5, 36(22), p. 262. Voir Schlesinger, *Kirchengeschichte...*, *op. cit.*, p. 74.

70. Christian Lübke, « Die Burg Meißen », dans Alfried Wiczorek, Hans-Martin Hinz (éd.), *Europas Mitte um 1000. Beiträge zur Geschichte, Kunst und Archäologie. Handbuch zur Ausstellung*,

sion des Daleminciens et la fondation de Meißen. Gertraud Eva Schrage fait remarquer que Meißen n'est jamais mentionnée en lien avec des événements s'étant produits entre 929 et 968, date de fondation de l'évêché<sup>71</sup>. On notera également que Meißen aurait été fondée en 932 et que les Daleminciens, selon Widukind, auraient encore existé en tant que groupe indépendant, bien que soumis aux Saxons, durant les années 930. Thietmar ne mentionne pas l'*urbs Gana* non plus, bien qu'il ait utilisé l'œuvre de Widukind<sup>72</sup>. Selon Thietmar, Henri I<sup>er</sup> érige la place forte de Meißen vers 932 sur une colline boisée, après avoir défriché la forêt. On lui donne le nom Misni, d'après la rivière voisine, la Meisa. Le roi saxon y installe une garnison qui force les Milzeni de la région à payer un tribut (*census*)<sup>73</sup>. Meißen devient la résidence d'un margrave de même que, depuis 968, un siège épiscopal. Dans une charte de 979, un certain Thietmar est nommé margrave dans le *pagus Nikiki vel Mezumroka* et dans le *pagus Dalminze*, dont le chef-lieu aurait été Meißen<sup>74</sup>. La forteresse est conquise en 984 par Boleslas le Vaillant, avant d'être reprise par le margrave saxon Ekkehard, puis de retomber temporairement aux mains de Boleslas le Vaillant en 1002<sup>75</sup>. On peut penser que Meißen n'a pas été fondée pour contrôler directement le territoire des Daleminciens, mais celui des Milzeni, bien que la nouvelle forteresse ait ensuite servi à dominer un territoire plus vaste.

Selon un morceau de bois attribué par dendrochronologie à l'année 928, il semble qu'Henri ait en fait peut-être fait restaurer à Meißen des fortifications qui existaient déjà<sup>76</sup>. Les fouilles archéologiques ont démontré l'existence d'une nouvelle forteresse construite vers 930 et contenant une grande densité

---

Stuttgart, Theiss, 2000, vol. 2, p. 701-702 ; Lübke, *Regesten...*, op. cit., vol. 2, n° 28, p. 45 (avec références bibliographiques) ; Thieme, Kobuch, « Die Landschaft Nisan... », art. cité, p. 64 ; Eigenwill, « Beginn... », art. cité, p. 16-18 ; Bachrach, « Early Saxon Frontier Warfare... », art. cité, p. 49-50 ; von Richthofen, « Besunzane – Milzener – Sorben », art. cité, p. 14.

71. Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, p. 204.

72. Coblenz, « Archäologische Betrachtungen... », art. cité, p. 357.

73. Thietmar de Mersebourg, *Chronicon*, op. cit., 1, 16(9), p. 22. Voir Lübke, *Regesten...*, vol. 2, op. cit., n° 37, p. 56-57.

74. MGH D O II, éd. Theodor Sickel, Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1894, n° 195, p. 222-223. Voir Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, p. 213, 222. Le *pagus Dalaminza* est mentionné comme étant sous la juridiction du comte Richtag en 983 dans MGH D O II, op. cit., n° 270, p. 313-314.

75. Lübke, « Die Burg Meißen », art. cité, p. 701-702 ; Schmid-Hecklau, *Die archäologischen Ausgrabungen...*, op. cit., p. 14-17.

76. Gerhard Billig, « Die frühe Geschichte des Meißner Burgberges bis zum Ende des 12. Jahrhunderts », dans *Im Zentrum der Macht. Meißner Burgberg und Wettiner im Mittelalter*, Dresde, Sandstein, 2011, p. 12 ; Andreas Christl, « Zur Baugeschichte des Burgberges im Mittelalter », dans *Im Zentrum der Macht...*, op. cit., p. 17-22.

de constructions. On a pu identifier un chemin de bois qui a été installé vers 930 et a existé jusque vers 960, avec des bâtiments de bois de chaque côté. Des phases de restauration des bâtiments sont datées de 978-983, vers 1000, vers 1030 et vers 1090. La forteresse semble avoir été habitée en permanence. Des fondements antérieurs ont été découverts sous la cathédrale, dont les plus anciens peuvent éventuellement être identifiés avec l'église construite en 968 pour le nouvel évêché ; il se serait agi d'une église de type *Saalkirche* (église à nef unique)<sup>77</sup>. En outre, la présence de céramique de type *Zabrušany* en Saxe, dans la vallée de l'Elbe et au nord-ouest de la Bohême, étudiée par Martina Kotková, indique des contacts entre les deux régions dans la seconde moitié du x<sup>e</sup> et au début du xi<sup>e</sup> siècle. Selon les recherches les plus récentes, il semble que la céramique de ce type trouvée au nord des monts Métallifères ait été produite dans la région et n'ait pas été importée de Bohême ; cela indiquerait des déplacements de personnes et des contacts entre les populations des deux régions<sup>78</sup>.

### Qui étaient les Daleminciens ?

Les Daleminciens sont apparus dans les sources franques comme un groupe indépendant tout au long du ix<sup>e</sup> siècle. Lors de la première mention, en 805, ils étaient dirigés par un « roi ». Leur organisation hiérarchique s'était peut-être développée sous l'influence de leurs voisins, les Sorabes, pour lesquels plusieurs *reges* et *duces* étaient connus au viii<sup>e</sup> et dans la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup>. Les Francs ont alors exigé des Daleminciens des otages et probablement déjà un tribut. La mention répétée de prise d'otages, en 805

77. Billig, « Die frühe Geschichte... », art. cité, p. 12-13 ; Christl, « Zur Baugeschichte... », art. cité, p. 17-18.

78. Martina Kotková, « Keramik des Zabrušaner Kreises als Quelle für die Kontakte zwischen Sachsen und Nordwestböhmen im Frühmittelalter », *Arbeits- und Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege*, n° 48/49, 2006/2007, p. 139-153 ; id., Jan-Michael Lange, « Beziehungen zwischen Nordwestböhmen und dem sächsischen Elbtal im frühen Mittelalter anhand der Keramik des Zabrušaner Kreises », *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, n° 38, 2010, p. 43-83. La voie fluviale n'était pas nécessairement la plus utilisée ; on se déplaçait par voie terrestre. Voir Christian Zscheschang, Nadine Sohr, Martina Kotková, « Früh- und hochmittelalterliche Siedlung und Kommunikation im nordböhmisches Elbtal », *Acta Onomastica*, n° XLVII, 2006, p. 497-507.

79. Walter Schlesinger croyait que les Daleminciens avaient au départ fait partie des Sorabes, avant de s'émanciper de ces derniers. Il semble qu'aient existé à la fin du viii<sup>e</sup> siècle parallèlement plusieurs *reges* des Sorabes. Voir Schlesinger, « Die Verfassung... », art. cité, p. 12-13, 45-46. Voir aussi Brachmann, « Der "Limes"... », art. cité, p. 186. Selon Jan Brankač, les Sorabes auraient déjà formé un groupe cohérent avant de s'installer dans la région entre Elbe et Saale. Voir Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 392.

puis en 822, permet également de supposer une éventuelle forme d'intégration, permettant un rapprochement des élites des Daleminciens avec les Francs. Le paiement du tribut était sans doute pour les Slaves une façon comode d'éviter les problèmes<sup>80</sup>.

À la fin du IX<sup>e</sup> siècle, cependant, les Daleminciens ont tenté, comme d'autres groupes slaves à la même époque, de secouer le joug franc et de se libérer du tribut; mais, en fin de compte, ils ont dû à nouveau se soumettre aux Francs. Malgré quelques révoltes ponctuelles, on peut croire que les Slaves se soient faits à l'idée de payer un tribut. Des actions de pillage ont été mentionnées lorsque les Daleminciens ont attaqué les Francs en 880, de même que lorsque les Hongrois ont dévasté la Saxe; elles n'ont pas été mentionnées explicitement dans le cas des expéditions franques, avec la seule exception de la prise de Gana racontée par Widukind, qui s'est terminée avec le massacre des ennemis vaincus. La prise de butin semble donc avoir été perçue comme légitime par les Francs lors d'expéditions punitives ou de conquête, mais il semble aussi que, contrairement à la levée de tribut, ce n'ait pas été une mesure régulière. Le fruit du pillage allait aux guerriers en expédition, alors que le tribut, en principe, était destiné au roi des Francs<sup>81</sup>.

Dans les premières décennies du X<sup>e</sup> siècle, si on peut croire les sources tardives, il semble que les Daleminciens aient été à nouveau attaqués, soumis et confirmés dans leur relation tributaire par Henri I<sup>er</sup>, dans le cadre des entreprises de plus vaste envergure de ce dernier, visant avant tout à protéger la Saxe des Hongrois. Le territoire des Daleminciens avait une position stratégique, non pas nécessairement parce que ces derniers étaient particulièrement dangereux, mais parce que c'est par là qu'arrivaient les Hongrois lorsqu'ils entreprenaient des raids en Saxe. Malgré tout, si la forteresse de Hof/ Stauchitz peut bel et bien être attribuée aux Daleminciens, on peut croire que les Saxons avaient affaire à un ennemi sérieux. Suite aux politiques d'Henri I<sup>er</sup>, il semble que, dorénavant, le paiement d'un tribut ne suffisait plus et que la politique saxonne visait une véritable intégration. Les décennies suivantes ont vu l'apparition d'un évêché sur le territoire des Daleminciens et le début d'une organisation administrative s'appuyant sur des districts appelés *burgwards*<sup>82</sup>.

80. Simon Coupland, « The Frankish Tribute Payments to the Vikings and Their Consequences », *Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte*, 26/1, 1999, p. 57-75; Timothy Reuter, « Plunder and Tribute in the Carolingian Empire », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/35, 1985, p. 75-94.

81. *Ibid.*, p. 78-83.

82. Brachmann, « Der "Limes"... », art. cité, p. 202-203. À propos des *burgwards* sur le territoire des Daleminciens, voir Gerhard Billig, *Die Burgwardorganisation im obersächsisch-meißnischen Raum. Archäologisch-archivalisch vergleichende Untersuchungen*, Berlin, Deutscher Verlag

À la fin du x<sup>e</sup> et au début du xi<sup>e</sup> siècle, il n'était plus question des Daleminciens comme d'une peuplade, mais comme des habitants d'un *pagus*. Il ne restait plus rien de leur organisation indépendante<sup>83</sup>. Selon David Bachrach, Henri I<sup>er</sup> se serait assuré du contrôle de leur territoire par l'érection de nombreuses forteresses où il aurait installé des garnisons<sup>84</sup>. Ce qui est arrivé aux élites des Daleminciens reste cependant une énigme. Il en va de même pour les Sorabes, dont les *reges* et *duces* ne sont plus mentionnés au x<sup>e</sup> siècle. Peut-être certains membres des élites des Daleminciens et des Sorabes appartenaient-ils au groupe de chefs slaves qui auraient été, selon Widukind, assassinés par le margrave Gero<sup>85</sup>. Widukind raconte en outre explicitement le massacre des habitants de la forteresse *Gana* lors de la conquête du territoire des Daleminciens.

On se souvenait encore des Daleminciens dans les années 60 du x<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Widukind, alors que leur forteresse *Gana* était détruite depuis plus d'une trentaine d'années. Au début du xi<sup>e</sup> siècle, cependant, lorsque Thietmar écrivait sa chronique, on avait tout oublié de leur importance. Si Henri I<sup>er</sup> avait vraiment construit la forteresse de Meißen pour s'assurer du contrôle du territoire des Daleminciens, comme le soupçonnent plusieurs historiens, mais ce dont nous n'avons aucune preuve directe, personne ne s'en souvenait à l'époque d'Henri II. On remarquera que d'autres peuplades de la région, les *Siusli*, les *Colodici*, les *Milzeni* et les *Lunsici*, toutes connues des sources franques au ix<sup>e</sup> siècle, ont également cessé d'être mentionnées en tant que peuplades indépendantes au cours du x<sup>e</sup> siècle et que leurs noms sont également devenus ceux de districts administratifs ou *pagi* à l'époque de Thietmar<sup>86</sup>. Dans les siècles suivants, il semble qu'Allemands et Slaves aient cohabité pacifiquement sur l'ancien territoire des Daleminciens<sup>87</sup>. Selon Jan

---

der Wissenschaften, 1989 ; id., « Zur Rekonstruktion der ältesten slawischen Burgbezirke im obersächsisch-meißnischen Raum auf der Grundlage des Bayerischen Geographen », *Neues Archiv für sächsische Geschichte*, 66, 1995, p. 27-67. À propos de l'intégration du territoire des Daleminciens dans l'orbe franc, voir Schrage, « Zur Siedlungspolitik... », art. cité, *passim*.

83. Voir Brankač, « Betrachtungen... », art. cité, p. 412.

84. Bachrach appuie son argumentation sur les recherches archéologiques ; il cite plusieurs forteresses qui auraient été érigées dans la région suite à l'expédition d'Henri I<sup>er</sup> en 929. Il se réfère à des fouilles récentes comme à d'autres plus anciennes. Voir Bachrach, *Warfare...*, op. cit., p. 30-32. Voir aussi Herrmann, « Der "Limes"... », art. cité, p. 135.

85. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum...*, op. cit., 2, 20, p. 84. L'épisode aurait eu lieu en 939. Voir Schlesinger, « Die Verfassung... », art. cité, p. 22.

86. Schlesinger, « Die Verfassung... », art. cité, p. 11-12, 22.

87. Ernst Schwarz, « Deutsche und Sorben im Gau Daleminze », *Zeitschrift für Ostforschung*, 18, 1969, p. 239-261 ; Eigenwill, « Beginn... », art. cité, *passim*.

Brankačċ, si les Sorabes, Daleminciens et autres peuplades slaves de la région n'ont pas, à terme, développé de principautés semblables à celles de Pologne et de Bohême, cela est dû à la fois à des développements internes – l'absence de dynasties comme les Piasts et les Přemyslides, capables de s'imposer face aux élites de la région – et à des facteurs externes – l'attitude agressive des Francs<sup>88</sup>.

### Francs, Daleminciens et Linons

Le destin des Daleminciens présente plusieurs parallèles avec celui de la peuplade slave des Linons, dont l'habitat sur les rives du cours moyen de l'Elbe a été étudié par un projet interdisciplinaire réalisé entre 2004 et 2010<sup>89</sup>. Les Linons ont aussi fait leur première apparition dans les sources franques au début du IX<sup>e</sup> siècle ; comme les Daleminciens, ils ont été attaqués par les Francs à plusieurs reprises, et ceux-ci ont exigé d'eux le paiement d'un tribut<sup>90</sup>. Cependant, contrairement aux Daleminciens, aucun « roi » ou chef des Linons n'a été mentionné et il n'a jamais été explicitement question de prises d'otages. Comme les Daleminciens, les Linons se sont insurgés contre les Francs dans les dernières décennies du IX<sup>e</sup> siècle, avant de se soumettre à nouveau<sup>91</sup>.

Dans le cas des Daleminciens comme dans celui des Linons, c'était toujours les Francs qui initiaient les conflits<sup>92</sup>. Certes, les expéditions militaires

88. Brankačċ, « Betrachtungen... », art. cité, p. 414-417.

89. Karl-Heinz Willroth, « DFG-Projekt : Die slawische Besiedlung an der unteren Mittelbe. Untersuchungen zur ländlichen Besiedlung, zum Burgenbau, zu Besiedlungsstrukturen und zum Landschaftswandel. Einführung », *Archäologisches Nachrichtenblatt*, 12/3, 2007, p. 261-263.

90. Sébastien Rossignol, « Die Linonen zwischen Tat und Wort. Die Schriftquellen über die Entwicklung an der unteren Mittelbe unter Berücksichtigung der interdisziplinären Forschungsergebnisse », dans Hans-Jürgen Beug et al. (éd.), *Die slawische Besiedlung an der unteren Mittelbe*, Wiesbaden, Reichert, 2013, p. 135-136 ; id., « Aufstieg und Fall der Linonen. Misslungene Ethnogenese an der unteren Mittelbe », dans Karl-Heinz Willroth, Jens Schneeweiß (éd.), *Slawen an der Elbe*, Neumünster, Wachholtz, 2011, p. 16-19 ; Felix Biermann, Norbert Goßler, « Zwischen Freund und Feind. Die Linonen und ihre Nachbarn im frühen und hohen Mittelalter », dans Felix Biermann, Thomas Kersting, Anne Klammt (éd.), *Siedlungsstrukturen und Burgen im westslawischen Raum*, Langenweißbach, Beier & Beran, 2009, p. 137-139.

91. Rossignol, « Die Linonen... », art. cité, p. 136 ; id., « Aufstieg... », art. cité, p. 19.

92. Janet L. Nelson, « Violence in the Carolingian World and the Ritualization of Ninth-century Warfare », dans Guy Halsall (éd.), *Violence and Society in the Early Medieval West*, op. cit., p. 90 ; Thomas Lienhard, « Les combattants francs et slaves face à la paix : crise et nouvelle définition d'une élite dans l'espace oriental carolingien au début du IX<sup>e</sup> siècle », dans François Bougard,

étaient en soi une source de prestige pour les souverains francs<sup>93</sup> et servaient à renforcer la position des élites franques<sup>94</sup>. Cependant, dans le cas des Daleminciens et des Linons, l'objectif concret des Francs semble avoir été d'exiger le paiement régulier d'un tribut. Des cas connus ailleurs laissent croire qu'il peut s'être agi de paiements annuels<sup>95</sup>. Si le pillage n'a que rarement été mentionné, cela ne veut pas dire qu'il n'a pas eu lieu ; on peut croire que les guerriers francs ne se gênaient pas lors des nombreuses expéditions<sup>96</sup>. Le tribut, en principe, devait être remis au roi franc ; probablement une partie du butin de pillage également<sup>97</sup>. Cependant, Widukind raconte un épisode laissant croire qu'il était normal au x<sup>e</sup> siècle pour les milites prenant part à une expédition de recevoir une partie du tribut obtenu par un margrave<sup>98</sup>. Le tribut était certes une source de revenus pour les Francs, mais il s'agissait aussi d'un moyen de démontrer un lien de dépendance politique<sup>99</sup>. Selon les annalistes francs, les Slaves qui refusaient de payer le tribut étaient des rebelles, ils refusaient d'obéir<sup>100</sup>. Il est cependant évident que les relations conflictuelles entre Francs, Linons et Daleminciens étaient dues non pas à l'hostilité des Slaves, mais bien à la politique agressive des autorités franques.

Timothy Reuter croyait que tributs et pillages chez les Slaves auraient contribué au renforcement du royaume franc oriental sous Louis le Germanique et Arnulf de Carinthie<sup>101</sup>. La stabilisation des relations avec les Francs et le paiement régulier d'un tribut peuvent également avoir contribué au renforcement des structures organisationnelles des groupes slaves. Dans le cas des Linons, le fait que les premières forteresses aient été construites à l'époque des

---

Laurent Feller, Régine Le Jan (éd.), *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 253-263.

93. Thomas Scharff, *Die Kämpfe der Herrscher und der Heiligen. Krieg und historische Erinnerung in der Karolingerzeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, p. 83-86, 103-105.

94. Lienhard, « Les combattants... », art. cité, p. 263.

95. Reuter, « Plunder... », art. cité, p. 76.

96. *Ibid.*, p. 76-78.

97. *Ibid.*, p. 78-80.

98. Widukind de Corvey, *Rerum gestarum...*, *op. cit.*, 2, 30, p. 91-92. Les milites, frustrés de ne pas avoir reçu leur part du tribut (*donativa vel tributaris premia*), s'insurgent contre le margrave Gero. Voir Sébastien Rossignol, « *Dominatio regionis. Die Politik der Ottonen gegenüber den Slawen an Elbe und Ostsee in komparatistischer Sicht. Ein Beitrag zum Projekt "Slawen an der unteren Mittelelbe"* », *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift*, 48, 2007, p. 240-241.

99. Reuter, « Plunder... », art. cité, p. 87.

100. Scharff, *Die Kämpfe...*, *op. cit.*, p. 171-174.

101. Reuter, « Plunder... », art. cité, p. 92-94. Selon Guy Halsall, cependant, les possibilités d'avancement et d'enrichissement par le butin avaient perdu en importance au ix<sup>e</sup> siècle par rapport à la période précédente. Halsall, *Warfare...*, *op. cit.*, p. 90-91.

premiers conflits avec les Francs laisse croire à un lien direct entre les combats avec les Francs et le renforcement des structures sociales des Slaves<sup>102</sup>. Le tribut réclamé par les Francs a pu éventuellement contribuer à structurer de manière plus stable la société tribale des Linons. Chez les Daleminciens, toutefois, comme chez leurs voisins les Sorabes, l'existence d'un groupe d'élites a été mentionnée dès le départ par les annalistes francs. Les Daleminciens étaient dirigés par un « roi » et donnèrent des otages aux Francs, ce qui laisse supposer qu'une certaine complexité sociale existait déjà chez ce groupe slave avant son apparition dans les annales franques. De nouvelles fouilles archéologiques dans la région permettront peut-être d'éclaircir certains aspects des changements sociaux parmi les habitants de la région.

La fin du IX<sup>e</sup> siècle correspondit à une période d'affaiblissement de la puissance royale franque dans les marges orientales de l'Empire, ce dont les Daleminciens et les Linons ont profité pour tenter, en vain, de se libérer de leurs devoirs tributaires<sup>103</sup>. Cette fois, il semble que ce soit plutôt les Francs qui étaient sur la défensive. Contrairement aux Daleminciens, les Linons n'ont plus été mentionnés dans les sources franques au X<sup>e</sup> siècle. Suite aux fouilles de Lenzen-Neuehaus et de Lenzen-Burgberg, on peut croire que leurs forteresses ont été détruites lors des combats de 929 sur les rives de l'Elbe<sup>104</sup>. La nouvelle forteresse qui a été érigée dans la région plusieurs années plus tard l'a probablement été, comme le suggèrent les développements ultérieurs de la région, à l'initiative des Abodrites qui avaient pris le contrôle de ce territoire<sup>105</sup>. La disparition des Linons en tant que groupe indépendant suite aux combats de 929 semble avoir eu lieu à la même époque que l'expédition

102. Biermann, Goßler, « Zwischen Freund... », art. cité, p. 147. Felix Biermann, Heike Kennecke, « Slawenzeitliche Burgen im Lenzener Raum – Lenzersilge, Lenzen-Neuehaus, Lenzen-Burgberg », dans Beug et al. (éd.), *Die slawische Besiedlung an der unteren Mittelbe*, op. cit., p. 71. La plus ancienne forteresse de la région, Lenzen-Neuehaus, est datée par la céramique aux alentours de 800.

103. Rossignol, « Die Linonen... », art. cité, p. 139-140.

104. Biermann, Goßler, « Zwischen Freund... », art. cité, p. 141-149 ; Jens Schneeweiß, « Siedlungsgeschichtliche Forschungen am Hühbeck : Der slawische Burgwall im Elbholz », dans Felix Biermann, Thomas Kersting, Anne Klammt (éd.), *Siedlungsstrukturen und Burgen im westslawischen Raum, Langenweißbach, Beier & Beran*, 2009, p. 121-130 ; Biermann, Kennecke, « Slawenzeitliche Burgen... », art. cité, p. 72-74. À propos de la bataille de 929, voir Rossignol, « Die Linonen... », art. cité, p. 143-147, et Felix Biermann, « Die Schlacht bei Lunkini 929 », dans Beug et al. (éd.), op. cit., p. 151-158.

105. Heike Kennecke, « Die slawenzeitliche Befestigung von Lenzen an der Elbe », dans Willroth, Schneeweiß (éd.), *Slawen an der Elbe*, op. cit., p. 39-56 ; Biermann, Kennecke, « Slawenzeitliche Burgen... », art. cité, p. 75-76.



saxonne contre l'*urbs Gana*, ce dernier événement ayant été apparemment suivi d'un déclin rapide des Daleminciens en tant que force politique.

Le x<sup>e</sup> siècle a vu, sous l'influence de la montée en puissance de la Saxe ottonienne et de la principauté des Abodrites, de même que de la fin des incursions hongroises, une restructuration complète de la région à l'est de l'Elbe et de la Saale, qui a eu pour conséquence la disparition définitive des structures tribales des Linons et des Daleminciens. Dans les deux cas, le nom de ces groupes slaves s'est perpétué, mais il n'avait dorénavant qu'un sens géographique. Le nom des Linons est réapparu au xi<sup>e</sup> siècle dans l'œuvre d'Adam de Brême en tant que *regio* ou *provincia* de la principauté des Abodrites<sup>106</sup>. Comme c'était le cas avec les Daleminciens à la même époque, il semble que leur nom ait désormais eu un sens avant tout territorial, alors que, à l'époque d'Adam de Brême, plus rien n'était connu des structures tribales qui avaient existé au ix<sup>e</sup> siècle.

Il est impossible de savoir à quoi a ressemblé la société des Daleminciens avant les premiers contacts avec les Francs, ou la manière dont les Daleminciens se percevaient et s'identifiaient. Cependant, la présence d'un « roi » dès le début du ix<sup>e</sup> siècle permet de supposer qu'existait alors déjà une forme de stratification sociale, semblable à celle des Sorabes. Les relations entre Francs et Daleminciens semblent avoir, de manière générale, bien fonctionné aussi longtemps que les Slaves acceptaient de payer un tribut. Ils devaient donc reconnaître une position de subordination. L'envoi d'otages slaves chez les Francs contribua sans doute à stabiliser la situation.

Il est difficile d'expliquer comment, au cours du x<sup>e</sup> siècle, les Daleminciens ont disparu en tant que peuplade perçue comme indépendante. Comme pour les Linons à la même époque, nous n'avons aucune indication claire sur ce que sont devenues leurs élites. Peut-être, après tout, qu'après plus d'un siècle d'une coopération qui, sauf quelques altercations, avait assez bien fonctionné, avec le paiement d'un tribut et l'envoi d'otages, l'intégration des élites des Daleminciens était-elle suffisamment avancée pour que la conquête définitive de *Gana* n'ait eu qu'une signification surtout symbolique. Les Daleminciens n'auraient guère pu perdre une indépendance qu'ils n'auraient plus réellement eue depuis longtemps. Cependant, on peut aussi croire, et cela apparaît sans doute plus probable, que la disparition de leurs élites – qui, si l'attribution du site de Hof/Stauchitz s'avère correcte, présentaient encore dans les premières décennies du x<sup>e</sup> siècle une puissance réelle – ait été la conséquence d'une politique saxonne qui visait à les décimer physiquement de manière violente.

106. Rossignol, « Die Linonen... », art. cité, p. 147-148.

En attendant d'éventuelles nouvelles fouilles archéologiques éclairant certains aspects du développement interne de la société des Daleminciens, il sera difficile d'en savoir plus. Cependant, l'étude parallèle du destin d'autres peuplades slaves mentionnées dans les sources franques des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles pourrait, avec l'apport d'une approche comparative, permettre de mieux comprendre les spécificités de l'histoire des Daleminciens et des Slaves de l'Elbe et de la Saale au haut Moyen Âge.

Sébastien ROSSIGNOL

Memorial University, Terre-Neuve-et-Labrador

# Quand les vikings attaquaient... des vikings

## Pratiques et logiques de la prédation dans le monde scandinave (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)

Lucie Malbos

Le caractère guerrier des vikings a suscité depuis longtemps un vif intérêt et de nombreuses études<sup>1</sup>, à travers des épisodes célèbres tels que le siège de Paris entre 885 et 887, les raids en Méditerranée ou encore la conquête d'une grande partie de l'Angleterre au IX<sup>e</sup> siècle. De nombreux textes occidentaux (les *Annales royales franques* notamment), ainsi que des productions scandinaves, comme les poèmes scaldiques et inscriptions runiques sur des pierres, s'en font largement l'écho, sans oublier les restes de navires de guerre ou les armes retrouvées dans de nombreuses tombes. Cependant, les sources textuelles à notre disposition, exclusivement occidentales avant le second millénaire, créent un effet de prisme qui a conduit à mettre l'accent sur les répercussions négatives de ces attaques pour les sociétés occidentales. En France, cette image du Viking doit beaucoup aux romantiques, inspirés par des textes comme le *Siège de Paris par les Normands* du moine Abbon de

1. Les ouvrages publiés au cours du XX<sup>e</sup> siècle sur les Vikings et les raids en Europe ne manquent pas : la requête « Viking » dans le répertoire bibliographique en ligne SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>), par exemple, ne donne pas moins de 480 titres en français et autant en anglais (requête faite en décembre 2013). On pourra se référer, sur ce sujet, à : Jean-Marie Levesque (éd.), *Dragons et drakkars : le mythe viking de la Scandinavie à la Normandie, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Caen, musée de Normandie, 1996. Pour des travaux récents, on pourra se référer notamment à : Pierre Bauduin, *Le monde franc et les Vikings (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, 2009 ; Anne-Marie Flambarb Hélicher (éd.), *La progression des Vikings, des raids à la colonisation*, Rouen, Publications de l'université de Rouen et du Havre, 2003 ; Guy Halsall, *Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, op. cit. ; Karol Modzelewski, *L'Europe des barbares : Germains et Slaves face aux héritiers de Rome*, Paris, Aubier, 2006 ; Peter H. Sawyer, *The Age of the Vikings*, Londres, Hodder & Stoughton, 1971 [1962] ; id., « The Viking expansion », dans *The Cambridge History of Scandinavia*, t. 1, *Prehistory to 1520*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 105-120 ; Gareth Williams, « Raiding and warfare », dans Stefan Brink (éd.), *The Viking World*, Londres/New York, Routledge, 2008, p. 190-203. Concernant les tributs payés aux Vikings, on pourra se référer notamment à : Simon Coupland, « The Frankish tribute payments to the Vikings and their consequences », *Francia*, 26/1, Stuttgart, 1999, p. 57-75.

Saint-Germain-des-Prés, pour qui le *Nortmannus*, l'homme du Nord, est un païen féroce et cruel<sup>2</sup>, appartenant à un peuple « barbare », composé de « lourdauds » (*gurði*)<sup>3</sup> : difficile de choisir des termes plus péjoratifs et méprisants pour désigner ces envahisseurs. Le tableau qui se dégage des sagas islandaises est toutefois très différent : ces textes, évoquant les raids du point de vue des vikings eux-mêmes, nous dépeignent les exploits de valeureux guerriers en des termes bien plus laudatifs. Les sagas foisonnent ainsi de termes évoquant le courage, la bravoure, les actes héroïques ou encore la loyauté des vikings<sup>4</sup>. Les vertus guerrières et héroïques sont donc à la fois omniprésentes et glorifiées dans les sociétés scandinaves.

La prédation est ainsi une pratique valorisée dans les textes nordiques. L'expression « il(s) accosta/èrent et pillà/èrent » (*gjorde han landgang og herjet*), tantôt au singulier tantôt au pluriel, revient de façon récurrente au fil de ces récits<sup>5</sup>. Or, *herja* est un verbe qui, en ancien norrois, signifie « piller » ; mais c'est également, dans la mythologie nordique, le nom de l'une des Valkyries (mentionnée dans le poème *Nafnaþulur*, inséré dans l'Edda en prose<sup>6</sup>). Or les noms de ces guerrières ne sont pas choisis au hasard : il s'agit bien souvent de termes évoquant des valeurs importantes aux yeux des vikings, telles que *hilda* ou *gunnr*, deux mots norrois pour désigner la « bataille » ; ou *Þrúðr* pour le « pouvoir ». L'existence de la Valkyrie *Herja*, personnification du pillage, souligne donc la dimension positive de cette pratique chez les vikings : il s'agit par conséquent d'un aspect essentiel à considérer pour appréhender le monde scandinave du premier Moyen Âge.

2. Abbon, *Le siège de Paris par les Normands*, éd. Henri Waquet, Paris, Les Belles Lettres, 1942, p. 40, v. 263 et 318-319 : *Prelia Normanni exacuunt crudelia sane ; Impius atque ferox sevus crudelis et atrox, / Captivos perimens [...]*.

3. *Ibid.*, p. 54, v. 531.

4. Le vieux norrois *dengr*, « “brave”, au sens précis d'homme d'honneur, de personnage à la fois courageux, généreux et digne », selon la définition de François-Xavier Dillmann, apparaît par exemple dans nombre de sagas et d'inscriptions runiques (François-Xavier Dillmann, *Les magiciens dans l'Islande ancienne : études sur la représentation de la magie islandaise et de ses agents dans les sources littéraires norroises*, Uppsala, Kungl. Gustav Adolfs Akademien för svensk folkkultur, 2006, ici p. 230-231 : voir aussi note n° 120 p. 231).

5. Voir par exemple Snorri Sturluson, *Óláfs Saga Tryggvasonar*, éd. Bjarni Aðalbjarnarson, *Heimskringla*, Reykjavík, Hið íslenska fornritafélag, I, 1941, p. 225-372 (chap. 21) ; id., *Óláfs Saga Helga*, éd. Bjarni Aðalbjarnarson, *Heimskringla*, op. cit., II, 1945, p. 3-415, chap. 8.

6. Edda Snorra Sturlusonar, *Nafnaþulur og Skáldatal*, éd. Guðni Jónsson, Reykjavík, *Íslendingasagnaútgáfan*, 1949. Pour Rudolf Simek, ce nom est étymologiquement lié au verbe *herja* (Rudolf Simek, « Herja », dans *Dictionary of Northern Mythology*, Cambridge, D.S. Brewer, 2007 [1993], p. 143).

## Piller n'est pas voler : la prédation dans le système de valeurs scandinave

En mettant en évidence, dans son célèbre article « Commerce in the Dark Ages » (1959), ce qu'il nomme des « alternatives au commerce<sup>7</sup> », Philip Grierson est le premier à insister sur les formes d'échanges et de transferts autres que strictement commerciaux, qu'il s'agisse de don, de vol, de pillage, de tribut, ou encore de rançon. Il reste toutefois très malaisé pour l'historien de tracer une ligne de séparation nette entre les différentes catégories : qu'est-ce qui relève par exemple du butin de guerre, du pillage lors d'un raid ou encore du simple vol<sup>8</sup> ? Dans une de ses lois, le roi Ine de Wessex († 726) estime ainsi nécessaire de définir les différents types d'agresseurs auxquels un propriétaire peut être confronté dans son royaume : « On parle de "voleurs" jusqu'à sept hommes ; à partir de sept et jusqu'à 35 [on parle] de "bande" ; au-delà on parle d'"armée"<sup>9</sup>. » Bien qu'il s'agisse ici du monde anglo-saxon et non du monde scandinave, cet extrait n'en demeure pas moins très intéressant, mettant en évidence une première distinction à opérer, en fonction du nombre de personnes en jeu : on ne se livre pas au pillage tout seul.

Dans le contexte de l'arrivée des vikings en Europe occidentale, un véritable « clash entre deux civilisations avec des codes d'honneur et pratiques rituelles différents », selon les termes de l'archéologue danois Ole Crumlin-Pedersen<sup>10</sup>, on peut se demander comment les contemporains de ces raids pensaient la prédation. Pour tenter de répondre à cette question, on ne va pas partir ici du point de vue des moines occidentaux, qui relatent abondamment – mais de manière fortement biaisée – ces événements dans les textes de l'époque, mais plutôt de celui des Scandinaves eux-mêmes, afin de repenser les pratiques prédatrices dans leur propre système de valeurs.

Pour ce faire, on convoquera notamment quelques passages de sagas islandaises, en restant toutefois conscient que l'usage de cette source ne va pas sans

7. Philip Grierson, « Commerce in the Dark Ages: A Critique of the Evidence », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/9, 1959, p. 123-140, réimprimé dans id., *Dark Age Numismatics*, Londres, Variorum Reprints, 1979, ici p. 140.

8. Jean-Pierre Devroey, *Économie rurale et société dans l'Europe franque (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles)*, t. 1, *Fondements matériels, échanges et lien social*, Paris, Belin, 2003, p. 176.

9. *Deofas we hatað oð VII men ; from VII hlōð oð XXXV ; siððan bið here*: *Lois d'Ine*, dans *The Laws of the Earliest English Kings* [1922], éd. Frederick L. Attenborough, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 36-61, ici p. 40-41.

10. Ole Crumlin-Pedersen, « The ships of Viking-Age and medieval traders and settlers », dans *Archaeology and the Sea in Scandinavia and Britain*, Roskilde, Viking Ship Museum, 2010, p. 95-124, ici p. 100 : *clash of civilisations with two different codes of honour and ritual habits*.

poser un certain nombre de problèmes pour l'historien, du fait notamment d'un important décalage chronologique entre l'époque des événements relatés et le temps de la rédaction. Ces sources tardives, qui reflètent les valeurs de la société qui les a vues naître – l'Islande des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>11</sup> –, peuvent-elles être employées pour la compréhension des sociétés scandinaves des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles ? Une approche hypercritique qui prévalait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et encore largement dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle tendait à en exclure la possibilité. On considérait alors que ces sources, rédigées dans un contexte très particulier, l'Islande, qui connaissait alors de profonds bouleversements socio-économiques, n'étaient qu'une présentation idéalisée de l'époque viking, perçue par les Islandais comme une sorte d'âge d'or. Elles ne seraient ainsi que la mise par écrit, dans une société christianisée et pacifiée, des souvenirs d'une société païenne héroïque<sup>12</sup>. Les chercheurs ont donc pendant longtemps souligné les inexactitudes, invraisemblances, voire contradictions de ces textes, les rejetant dans le domaine des contes et légendes<sup>13</sup>. Toutefois, une nouvelle lecture de ces textes a récemment succédé à cette approche, et les commentateurs actuels, comme Jesse L. Byock<sup>14</sup>, François-Xavier Dillmann<sup>15</sup> ou Patricia Pires Boulhosa<sup>16</sup>, semblent s'accorder sur une approche plus nuancée, considérant que, par certains aspects, les sagas peuvent être utilisées comme des sources historiques, et dénonçant une dichotomie entre histoire et fiction trop réductrice. En effet, comme le souligne William Ian Miller, dans ce genre entre littérature et histoire, marqué par un style concis, plus que les

11. Le poète et historien islandais Snorri Sturluson écrit par exemple en Islande aux alentours de 1225 seulement (voir par exemple Sverre Bagge, « Snorri's Life and Authorship », dans *Society and Politics in Snorri Sturluson's Heimskringla*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 11-14).

12. Stefán Einarsson, « The Sagas », dans *A History of Icelandic Literature*, New York, The American-Scandinavian Foundation, 1957, p. 122-135.

13. En 1957, Sigurður Nordal écrivait encore que « l'historien moderne tendra, pour plusieurs raisons, à rejeter ces sagas en tant que documents historiques. Il se méfie de façon générale d'une longue tradition orale, et le récit évoquera davantage pour lui l'art du romancier que la scrupuleuse austérité du chroniqueur. » (Sigurður Nordal, *The Historical Element in the Icelandic Family Sagas*, Glasgow, Jackson, 1957, p. 14, cité et traduit dans : Jesse L. Byock, *L'Islande des Vikings*, Paris, Aubier, 2007, p. 173).

14. *Ibid.*

15. François-Xavier Dillmann, « Introduction », dans *Histoire des rois de Norvège (Heimskringla)*, t. 1 : *Des origines mythiques de la dynastie à la bataille de Svold*, Paris, Gallimard, 2000, p. 7-40, ici p. 13. Cet auteur rend hommage à ce propos aux travaux du Norvégien Bagge, en particulier *Society and Politics in Snorri Sturluson's Heimskringla*, *op. cit.*

16. Patricia Pires Boulhosa, « Mediaeval Icelandic Sagas: Methodological Considerations », dans *Icelanders and the Kings of Norway. Mediaeval Sagas and Legal Texts*, Leyde, Brill, 2005, p. 5-42.

rois et pays bien réels évoqués par ces récits, ce sont les sujets de préoccupation des personnages, les valeurs qu'ils incarnent et les grands thèmes qu'ils portent, tous propres à l'époque concernée, qui sont précieux pour l'historien<sup>17</sup>. D'autre part, la date de rédaction tardive des sagas occulte l'ancienneté de certaines sources utilisées par les poètes<sup>18</sup>, ces textes mettant par écrit une tradition orale<sup>19</sup> bien plus ancienne. Plusieurs strophes scaldiques remontent ainsi peut-être à l'époque des événements relatés<sup>20</sup>, et leur métrique complexe rend peu probables d'importantes modifications de leur texte par la suite<sup>21</sup>. Quant aux scaldes eux-mêmes, si la plupart étaient islandais, tout porte à croire qu'ils avaient une excellente connaissance de la Scandinavie continentale, en particulier de la Norvège, nombre d'entre eux ayant été poètes à la cour des rois norvégiens dont ils chantent les exploits<sup>22</sup>, à commencer par Snorri Sturluson, « l'Islandais [...] le plus proche de la Norvège, de ses institutions et de ses coutumes », selon F.-X. Dillmann<sup>23</sup>. En l'absence de sources scandinaves datant de la période viking, difficile donc de renoncer totalement à ces récits pour mener une étude des pratiques et logiques de prédation et de leur perception par les Scandinaves au Moyen Âge. À condition de se livrer à une lecture prudente et critique, et de les compléter par les informations apportées par l'archéologie, ces textes peuvent nous aider à explorer cette société lointaine « de l'intérieur<sup>24</sup> ».

À travers la lecture des sagas islandaises, on peut par ailleurs constater que raids et pillage sont des pratiques totalement intégrées dans le système de

17. William Ian Miller, « The commitment to plausibility », dans *Audun and the Polar Bear: Luck, Law, and Largesse in a Medieval Tale of Risky Business*, Leyde/Boston, Brill, 2008, p. 15-21.

18. Dans le Prologue à son *Heimskringla*, Snorri Sturluson revient sur les sources qu'il a utilisées : il évoque par exemple les « vieux récits », les « listes généalogiques », les « vieux chants » et les « poèmes épiques », et mentionne certains auteurs, en particulier le prêtre Ari le Savant (« Prologue », dans *Histoire des rois de Norvège*, op. cit., p. 51-54). Roberta Frank, « Skaldic Poetry », dans Carol J. Clover, John Lindow (éd.), *Old Norse-Icelandic literature: a Critical Guide*, Ithaca/New York/Londres, Cornell University Press, 1985, p. 157-196.

19. Le mot contient, dans son étymologie même, l'idée d'oralité, puisqu'il dérive du vieux norrois *segja* (« dire », « parler », « raconter »).

20. Alistair Campbell, *Skaldic Verse and Anglo-Saxon History*, Londres, London University College, 1971.

21. Bagge, *Society and Politics in Snorri Sturluson's Heimskringla*, op. cit., p. 11.

22. Roberta Frank, « Skaldic Poetry », art. cité, p. 181.

23. François-Xavier Dillmann, « Introduction », art. cité, ici p. 13.

24. Lotte Hedeager, *Iron Age Myth and Materiality. An Archaeology of Scandinavia AD 400-1000*, Londres/New York, Routledge, 2011, p. 3. Voir également, dans cet ouvrage s'intéressant aux « mentalités » scandinaves des v<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècles, le chapitre « Written sources on the pre-Christian past » (*ibid.*, p. 21-32).

valeurs de ce monde et parfaitement acceptées, à certaines conditions toutefois. C'est ce qui ressort notamment du chapitre 46 de la *Saga d'Egill, fils de Grím le Chauve*. Egill Skallagrímsson, qui aurait vécu au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, est souvent considéré comme le premier et le plus grand des scaldes islandais<sup>25</sup>, mais on ignore le degré de fiabilité de la saga qui lui est consacrée. L'identité de l'auteur fait elle-même largement débat : traditionnellement, on l'attribue au poète et historien islandais Snorri Sturluson (1179-1241), sans qu'aucune certitude n'ait pu être établie. Cette saga, qui fait partie des plus connues, évoque à la fois des personnages historiques et des personnages semi-historiques ayant vécu aux <sup>ix</sup><sup>e</sup> et <sup>x</sup><sup>e</sup> siècles, mais n'a vraisemblablement pas été écrite avant la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> ou le début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Classée parmi les sagas islandaises, elle n'a pas la dimension historique des sagas royales<sup>27</sup>. Elle constitue toutefois une source intéressante, dans la mesure où elle entretient davantage de liens avec l'histoire de la Norvège et de l'Angleterre que toutes les autres sagas islandaises<sup>28</sup>. Quant aux strophes scaldiques qu'on y trouve, elles font partie intégrante du texte (contrairement aux sagas royales), mais sont, selon l'éditeur Bjarni Einarsson, probablement antérieures au reste du texte<sup>29</sup>. Cela reste par conséquent un texte précieux pour tenter de comprendre la Scandinavie du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle mais probablement aussi celle des siècles précédents<sup>30</sup>. À la lecture de ce récit, on constate rapidement qu'Egill ne faisait pas que des vers : il se livrait également volontiers au pillage, à l'occasion de raids menés outre-mer. Au cours d'une de ces attaques, lancée sur une ferme côtière dans la région de Courlande (en actuelle Lettonie)<sup>31</sup>, Egill et ses hommes se heurtent à la résistance du paysan et de sa famille, et sont capturés. Ils parviennent cependant à s'échapper pendant la nuit, non sans avoir volé les richesses du fermier avant de s'enfuir ; mais, sur le chemin du navire, Egill, réalisant, submergé de

25. Jónas Kristjánsson, « Scaldic poetry », dans *Eddas and Sagas. Iceland's Medieval Literature*, Reykjavík, Hið íslenska bókmenntafélag, 1988, p. 83-114.

26. Gwyn Jones, pour qui l'auteur de cette saga est, sans trop de doutes possibles, Snorri Sturluson, situe la date d'écriture dans les années 1220-1225 (Gwyn Jones, « Date and authorship », dans *Egils Saga Skallagrímssonar*, Syracuse, Syracuse University Press, 1960, p. 16-23).

27. Bjarni Einarsson, « Afterword », dans *Egils Saga*, éd. Bjarni Einarsson, Londres, Viking Society for Northern Research, 2003, p. 183-189, ici p. 183.

28. *Ibid.*, p. 184.

29. *Ibid.*

30. C'est également la position de G. Jones, pour qui, « plus que n'importe quelle autre saga, la *Saga d'Egill* est le texte d'un historien », témoignant des changements politiques survenus en Norvège au cours de la seconde moitié du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle (« Introduction », dans *Egils Saga Skallagrímssonar*, *op. cit.*, p. 1-29, ici p. 23).

31. Voir carte ci-contre.





Carte des lieux cités (carte Lucie Malbos)

honte, qu'ils se sont comportés comme de vulgaires voleurs, déclare : « Cette conduite est mauvaise et indigne de guerriers. Nous avons volé les biens de ce paysan, sans qu'il le sache. Jamais cette honte n'aurait dû retomber sur nous. Retournons à l'instant à la ferme et faisons-lui savoir ce qui se passe<sup>32</sup>. » Les termes ici choisis par l'auteur, *hermannlig* et *skömm*, sont très forts et présentés comme antinomiques : la « honte », contraire à toutes les qualités d'un

32. Þessi ferð er allill ok eigi. Vér höfum stólit fé bónda [c'est-à-dire un paysan, propriétaire et libre : donc pas un guerrier], svá at hann veit eigi til. Skal oss aldregi þá henda. Föllum nú aftr til bæjarins ok látum þá vita, hvat títt er (Egils Saga, op. cit., p. 65).

« guerrier », doit être évitée à tout prix. Egill fait alors demi-tour, met le feu à la ferme et tue tous ses occupants. Il peut ensuite retourner à son navire avec son butin, cette fois acquis dignement : son honneur est désormais sauf. À travers cet extrait, il apparaît donc clairement que, dans la société scandinave, le pillage est à distinguer du simple vol : ce dernier est clairement rejeté comme déshonorant, tandis que le raid est présenté comme une activité noble, permettant d'acquérir au contraire gloire et prestige (en plus du butin rapporté). Le pillard victorieux rentre chez lui avec richesses et renommée, indispensables pour s'élever dans cette société. Loin de notre conception moderne et dévalorisante du raid et du pillage, ces activités sont considérées par les contemporains comme à la fois enrichissantes et valorisantes.

La définition stricte de « piller » (« dépouiller avec violence », selon la première acception du *Grand Robert*<sup>33</sup>) ne saurait ainsi suffire à décrire ce que cette pratique représente dans les sociétés scandinaves. Le raid viking dépasse de loin la simple accumulation de richesses dans la violence ; à ces deux éléments de définition, il faut en ajouter un troisième, indissociable des deux premiers : il y a aussi une question d'honneur en jeu dans le pillage. Cette notion ne peut être pleinement cernée si l'on ne joint pas à l'acquisition de biens matériels le gain de prestige, plus difficile à mesurer mais tout aussi important. Au chapitre 39 de la *Saga d'Harald Sigurðarsonar*, le dénommé Hakon Ivarsson, qui prend part à des raids depuis son jeune âge, y a ainsi acquis un « grand prestige », devenant le « plus renommé des hommes<sup>34</sup> ».

Les lois du roi Ine ont permis de mettre en évidence la distinction opérée en fonction du nombre de personnes impliquées ; les sagas soulignent que le comportement de ces hommes contribue également à la définition des différentes catégories d'agresseurs. Au voleur, seul et agissant plus ou moins en cachette, s'opposent nettement les pillards, opérant en groupe<sup>35</sup>, au vu et au su de tous : honte au voleur, gloire aux pillards.

La prédation a également une dimension politique, car elle fournit aux élites des richesses à redistribuer à leurs fidèles. Ces richesses sont essentielles pour maintenir le pouvoir des grands dans le cadre d'une économie de prestige et d'une société ostentatoire, afin de s'attacher des hommes nouveaux et de conserver les anciens fidèles, comme cela transparait par exemple tout

33. « Piller » (sens I.1.), dans *Le Grand Robert de la langue française* (version électronique 2.0 reprenant la dernière édition du *Grand Robert de la langue française*, parue en 2001), 2005.

34. *Hann var þegar á unga aldri í herförum og aflaði sér þar mikillar fremdar og gerðist Hákon hinn ágætasti maður* (Snorri Sturluson, *Haralds Saga Sigurðarsonar*, éd. Bjarni Aðalbjarnarson, *Heimskringla*, op. cit., III, p. 68-202, chap. 39).

35. En « groupe » (ou « bande ») davantage que dans le cadre d'une véritable armée toutefois, pour reprendre la distinction faite dans la loi d'Ine (*supra* : note 9, p. 193).

au long du poème épique anglo-saxon *Beowulf* : le roi Hrothgar, pour récompenser Beowulf, lui offre, entre autres choses, une précieuse épée, un heaume et une cotte de maille. Ces « dons de grand prix accordés devant les guerriers » font la fierté du héros ; et il y va ici de l'honneur et du prestige du roi, puisque, en agissant ainsi, il « n'encourra aucun reproche<sup>36</sup> ». Les mentions de dons d'objets précieux pour récompenser ou s'attacher des fidélités abondent également dans les sagas<sup>37</sup>. La provenance de tous ces objets et métaux précieux est rarement mentionnée de façon explicite, mais il paraît très vraisemblable qu'une partie d'entre eux étaient issus de pillages.

Ces richesses remplissaient donc une « fonction politique vitale », selon les termes employés par Timothy Reuter<sup>38</sup>, en créant et renforçant les liens politiques, en déterminant le pouvoir militaire (et donc également politique). Leur circulation jouait un rôle essentiel dans le système de gouvernement, faisant de la fortune à la fois un signe de prestige et un élément indispensable pour fonder une autorité militaire et politique : on reconnaît un chef en recevant ses largesses. La quête des richesses va par conséquent de pair avec leur redistribution : rois et princes des sagas sont ainsi « à la fois cupides et généreux<sup>39</sup> », ce qu'illustre la récurrence de l'adjectif *mildr* (« généreux ») dans les sagas pour les qualifier<sup>40</sup>. La générosité est une qualité essentielle à tout bon prince<sup>41</sup>, qui doit être à la fois « hardi aux armes » et « avide de biens et de pouvoir », « pillant pour la gloire et le pouvoir », selon les termes

36. *Beowulf*, éd. André Crépin, Paris, Le Livre de poche, 2007, p. 102-105, v. 1020-1049.

37. Voir par exemple la *Saga de saint Olaf* (Snorri Sturluson, *Óláfs Saga ins helga*, op. cit., p. 3-415 ; traduction Régis Boyer, Paris, Payot & Rivages, 2007, chap. 162, p. 307-308).

38. Timothy Reuter, « Plunder and Tribute in the Carolingian Empire », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/35, 1985, p. 75-94, ici p. 87.

39. Devroey, *Économie rurale...*, op. cit., p. 185, citant ici Aaron J. Gurevič, « Représentations et attitudes à l'égard de la propriété pendant le haut Moyen Âge », *Annales E.S.C.*, 27/3, mai/juin 1972, p. 523-547, ici p. 538 : « L'opposition entre la cupidité et la générosité n'existait pas dans les représentations des sagas scandinaves, car l'avidité avec laquelle les chefs recherchaient des trésors avait un caractère spécifique : ils étaient à la fois cupides et généreux. »

40. Par exemple dans Sturluson, *Haralds Saga Sigurðarsonar*, op. cit., chap. 28.

41. Les *kenningar* (associations d'idées à la base de la poésie scaldique) ne manquent pas sous la plume des scaldes pour vanter la libéralité des chefs dont ils font l'éloge : la générosité est une qualité essentielle à tout bon prince. On trouve par exemple le terme *hringstríði* (« adversaire de l'anneau », c'est-à-dire celui qui brise les anneaux en métal précieux pour les distribuer, donc un homme généreux) dans *Óláfs Saga ins helga*, op. cit., chap. 103 ; *ormláðs Hati* (« adversaire du domaine du serpent »), c'est-à-dire l'adversaire de l'or de Fafnir, en d'autres termes le guerrier qui distribue généreusement l'or (*ibid.*, chap. 112) ; ou encore *hoddstríðir* (l'« adversaire du trésor ») dans Sturluson, *Haralds Saga Sigurðarsonar*, op. cit., chap. 24.

qualifiant les rois Olaf le saint et Harald Sigurdarson à la fin de la *Saga d'Harald Sigurdarson*<sup>42</sup>.

Don et prédation constituent les deux faces de la circulation des biens de prestige ; et derrière cette dimension politique du pillage, qui permet d'huiler les relations personnelles et de créer de la hiérarchie, sont présentes les trois composantes qui permettent d'affirmer un statut social : *richesse, prestige et pouvoir*. Le pillage a partie liée avec les trois aspects.

Le pillage a un rôle social, politique et militaire<sup>43</sup>, mais aussi économique. En effet, guerres et conflits, loin d'être des obstacles fondamentaux aux échanges, n'arrêtent pas le commerce, contribuant même directement à la mise en place de flux différents, autres que strictement commerciaux. Toute une économie du pillage se met en place, à travers la remise en circulation du butin, sous forme de métaux précieux mais aussi d'esclaves, alimentant les marchés européens jusqu'en Méditerranée. Le butin, sous des formes pouvant être très diverses, représente par conséquent une composante essentielle du raid : objets précieux, bétail<sup>44</sup>, esclaves, tout ce qui a de la valeur (et qui peut donc être ensuite revendu, échangé, donné...) est bon à piller. Guerre et commerce ne sont ainsi pas exclusifs, bien au contraire : la première contribue à alimenter le second<sup>45</sup>.

### L'apport de la culture matérielle : le pillard pillé

Traditionnellement, on s'est surtout intéressé à l'aspect offensif du Viking<sup>46</sup>, perçu avant tout comme celui qui attaque ; pourtant, dans un premier Moyen Âge marqué par les conflits en tous genres, il devait aussi bien souvent se défendre, comme en témoigne une strophe scaldique insérée dans

42. *Deir voru báðir hinir vitrustu og hinir vopndjörfustu, menn ágjarnir til fjár og ríkis [...] Haraldur herjaði til frægðar sér og ríkis* (Sturluson, *Haralds Saga Sigurdarsonar*, op. cit., chap. 100).

43. Sur ces questions, voir aussi Charlotte Hedenstierna-Jonson, « Social and Political Formations in the Scandinavian Areas, 8<sup>th</sup>-10<sup>th</sup> Century. The Martial Perspective », dans Francisco Jesús Fernández Conde, Cesar García de Castro Valdés (éd.), *Symposium Internacional : Poder y simbología en Europa, siglos VIII-X. Territorio Sociedad y Poder. Revista de Estudios Medievales*, Anejo, 2, Oviedo, Universidad de Oviedo, 2009, p. 89-104.

44. Au chapitre 71 de la *Saga d'Egill*, lors d'un raid en Frise : « Les vikings avaient transporté un important butin sur le rivage, ainsi que du bétail (*Víkingar höfðu haft mikit herfang ofan ok strandhögg*) » (*Egils Saga*, op. cit., p. 129).

45. Pour un développement plus complet sur cet aspect, on pourra se référer notamment à Klavs Randsborg, « Les activités internationales des Vikings : raids ou commerce ? », *Annales E.S.C.*, 36/5, 1981, p. 862-868.

46. C'est encore largement le cas par exemple dans le chapitre consacré aux Normands par Marc Bloch dans *La société féodale* (Paris, Albin Michel, 1939, p. 28-66).

la *Saga de saint Olaf*, où l'attaque (*sœkja*) et la défense (*verja*) sont mises sur le même plan : « Nul homme ne fut plus ardent à défendre sa terre ni à passer à l'attaque<sup>47</sup>. » Cette phrase amène à se demander quel était l'adversaire sous-entendu : contre qui s'agissait-il de se défendre ? Dans la plupart des cas, contre d'autres vikings. En effet, contrairement à ce que pourraient nous laisser penser les récits des moines francs ou anglo-saxons, les chrétiens d'Europe occidentale n'étaient pas les seules victimes des pillards venus du Nord. Les sagas sont ainsi pleines de mentions d'attaques de Scandinaves par des vikings, notamment de la péninsule danoise du Jutland par des Norvégiens ou de la Scanie (au sud de l'actuelle Suède) par des Danois. Alors qu'il est encore l'allié du roi danois Sven II, Harald III de Norvège se présente, au chapitre 48 de la *Saga d'Harald Sigurðarsonar*, comme le « protecteur du pays », assurant la défense du territoire « contre les vikings qui ne cessaient de ravager l'empire des Danois<sup>48</sup> ». L'auteur de la *Saga d'Hakon le Bon* souligne également que, à cette époque (la première moitié du x<sup>e</sup> siècle), les Danois pillaient fréquemment la région du Viken en Norvège, tandis que le Norvégien Hakon se livrait de son côté au pillage dans la péninsule danoise du Jutland : Norvégiens et Danois étaient ainsi tantôt les attaquants, tantôt les attaqués, et devaient par conséquent « défendre leur pays », idée revenant à de multiples reprises dans différentes sagas<sup>49</sup>. Après ses déprédations dans la péninsule jutlandaise, Hakon poursuit sa route vers l'île de Seeland, où il se livre également au pillage, massacre une partie de la population, fait des prisonniers de guerre (dont il tirera des rançons) et exige des tributs<sup>50</sup>, recourant ainsi aux différentes formes de prédation. Au terme de cette série de raids, à l'automne, il regagne le Viken avec un immense butin. Ces extraits tendent par conséquent à montrer que la qualification de « vikings », loin de désigner l'ensemble de la civilisation scandinave des VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles<sup>51</sup>, ne s'applique qu'à une partie

47. *Görr lézk grund at verja gæðfrœkn ok til sœkja, [...] engr mannr* (Sturluson, *Óláfs Saga ins helga*, op. cit., chap. 96).

48. [...] *landvarmamaður fyrir víkingum er mjög herjuðu á Danaveldi* (id., *Haralds Saga Sigurðarsonar*, op. cit., chap. 48).

49. Voir également dans la strophe scaldique insérée dans la *Saga de saint Olaf* : *supra*, note 37, p. 200.

50. Snorri Sturluson, *Hákonar saga góða*, dans *Heimskringla*, I, éd. Bjarni Aðalbjarnarson, Reykjavík, Hið íslenska fornritafélag, 1941, p. 150-197.

51. Confusion pourtant désormais largement passée dans l'usage courant (comme en atteste par exemple le titre retenu pour l'exposition franco-germano-danoise de 1992 et son catalogue : Association française d'action artistique, Nordisk ministerråd, Conseil de l'Europe (éd.), *Les Vikings... : les Scandinaves et l'Europe : 800-1200*, Paris/Oslo, Association française d'action artistique/Conseil nordique des ministres, 1992 ; *Viking og Hvidekrist. Norden og Europa 800-1200*,

assez limitée de cette dernière, constituée de petits groupes de pirates, sillonnant les mers européennes et s'y livrant au pillage<sup>52</sup>.

Les inscriptions runiques livrent elles aussi quelques informations sur ces questions. Ainsi, sur l'une des pierres runiques retrouvées à proximité du site commercial de Hedeby (ou « Haithabu » en allemand), l'*Erikstein*, datant de la fin du x<sup>e</sup> siècle, l'inscription gravée évoque la mémoire d'un dénommé Erik, tombé lors d'une attaque lancée sur ce port : « Thorulf, le suivant de Sven, a élevé cette pierre à la mémoire de son associé Eric, qui a trouvé la mort quand les guerriers assiégeaient Haithabu ; il était un capitaine et un guerrier bien né<sup>53</sup>. »

Ces quelques mots, peu détaillés comme la plupart des inscriptions runiques et centrés sur le défunt et le commanditaire de la pierre, ne précisent pas qui étaient les assaillants, mais peut-être s'agissait-il une fois encore de Norvégiens, comme à nouveau au siècle suivant, lors de la destruction finale de ce port marchand. On ne sait en effet pas précisément à quel moment Hedeby a cessé d'exister, mais il est assez probable que le site ait été incendié au cours des luttes qui ont opposé les rois norvégien Harald III Sigurdsson et danois Sveinn II Ulfsson au xi<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup> : Harald dévaste alors la péninsule

---

pour la version danoise. Cette confusion est parfois entretenue par les historiens, tant scandinaves qu'anglo-saxons et continentaux.

52. Ce qualificatif n'a à l'origine aucune dimension ethnique, désignant avant tout l'activité d'un groupe élitaire scandinave, la *víking*, mot féminin en vieux norrois, qui désigne toute expédition militaire montée dans le but de s'enrichir, en se livrant au pillage ou à des transactions commerciales (sans que les deux se distinguent clairement : le viking est tantôt guerrier ou pirate, tantôt commerçant en fonction des opportunités). À l'origine, il s'agit donc plus d'un mode de vie, d'un type d'activité que d'une personne. On ne peut donc que se ranger aux côtés d'Alban Gautier lorsqu'il en conclut qu'« il serait donc plus logique d'écrire "viking" sans majuscule, comme "pirate" » (Alban Gautier, « Comment ils émergent des brumes scandinaves », *Historia spécial*, 23, mai-juin 2015, p. 18-19). Barry Cunliffe souligne par ailleurs les différences dans le choix des termes selon les sources, « viking » apparaissant davantage dans les sources anglo-saxonnes pour désigner les pirates et colons venus de Scandinavie, tandis que les sources carolingiennes préfèrent parler de *Normanni* (Barry Cunliffe, *Facing the Ocean. The Atlantic and its Peoples, 8000 BC-AD 1500*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 493). Sur cette question, voir aussi : Stefan Brink, « Who were the Vikings ? », dans id., Neil Price (éd.), *The Viking World*, Londres/New York, Routledge, 2008, p. 4-7, ici p. 5.

53. Stéphane Lebecq, *Marchands et navigateurs frisons du haut Moyen Âge*, vol. 2, *Corpus des sources écrites*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1983, p. 447-449 (traduction et translittération).

54. Harald, qui réclame le Danemark alors que les Danois ont préféré élire Sven, entend reprendre ce royaume par les armes ; il envahit alors le Jutland et le dévaste jusqu'à Hedeby.



Copie de l'Erikstein, datant du x<sup>e</sup> siècle et trouvée en 1796. L'original se trouve au Wikinger Museum Haithabu, au sud-ouest d'Hedeby (cliché Lucie Malbos).

du Jutland jusqu'à son extrémité sud, à Hedeby<sup>55</sup>. Si l'on en croit les traces archéologiques (attestant qu'un important incendie a bien ravagé ce site<sup>56</sup>), ainsi qu'une strophe scaldique insérée dans la *Saga d'Harald Sigurðarsonar* nous rapportant qu'« Hedeby fut réduite en cendres<sup>57</sup> », il semble que le site ne se soit jamais relevé de ce désastre, peut-être directement provoqué par d'autres vikings. Les attaques du Jutland par des Norvégiens semblent bien monnaie courante à cette époque.

Si les hommes du Nord sont indéniablement agressifs envers l'extérieur (c'est-à-dire le reste de l'Europe), il apparaît qu'ils ne le sont pas moins entre eux. Les sociétés scandinaves ont donc également besoin de se défendre : les fortifications retrouvées en Scandinavie en attestent. De tels ouvrages ont pu servir à se protéger de diverses menaces venues du monde extérieur : le rempart du Danevirke, par exemple, est édifié au sud de la péninsule du Jutland, non loin de Hedeby, pour protéger les terres danoises des Saxons, Slaves et Francs<sup>58</sup> ; mais ces fortifications ont également pu servir à se défendre contre des menaces scandinaves. Les découvertes faites récemment par les archéologues contribuent à jeter une lumière nouvelle sur ces thématiques. En effet, jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, on pensait que le monde scandinave était largement dépourvu de fortifications avant la fin du x<sup>e</sup> siècle (époque des remparts autour de Birka et Hedeby, ou encore des forteresses circulaires d'Harald à la Dent Bleue au Danemark), mais la situation a aujourd'hui été profondément bouleversée. Le projet *Strongholds and Fortifications in Central Sweden AD 400-1100*<sup>59</sup>, lancé en 1999, visait par exemple à revenir sur le rôle de la guerre et des conflits dans le développement des sociétés scandinaves elles-mêmes et a permis de montrer que des fortifications existaient à Birka probablement

55. Edith Marold, « Hedeby: an "International" Trading Place for Danes, Swedes, Norwegians, Germans, Frisians and Slavonic People. The linguistic and Literary Evidence », *Offa*, 58, 2001, p. 13-20.

56. Herbert Jankuhn, *Haithabu: ein Handelsplatz der Wikingerzeit*, Neumünster, Karl Wachholtz Verlag, 1986, p. 223.

57. *Brendr vas upp með endum allr [...] Heiðabœr* (Sturluson, *Haralds Saga Sigurðarsonar*, op. cit., chap. 34).

58. Hellmuth Andersen, *Til hele rigets værn. Danevirkes arkæologi og historie*, Højbjerg, Moesgård & Wormianum, 2004 ; Andres Siegfried Dobat, « Danevirke Revisited : An Investigation into Military and Socio-political Organisation in South Scandinavia (c. AD 700 to 1100) », *Medieval Archaeology*, 52, Londres, 2008, p. 27-67.

59. Hedenstierna-Jonson, « Social and Political Formations in the Scandinavian Areas... », art. cité, ici p. 97-98 ; Lena Holmquist Olausson, « The fortification of Birka. Interaction between Land and Sea », dans Anne Nørgård Jørgensen, John Pind, Lars Jørgensen (éd.), *Maritime Warfare in Northern Europe. Technology, Organisation, Logistics and Administration, 500 BC-1500 AD*, Copenhagen, National Museum of Denmark, 2002, p. 159-167.



depuis les débuts de ce site commercial suédois, dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle : un rempart était déjà présent, prolongé par un système de pieux plantés dans l'eau. À ces infrastructures défensives s'ajoutait la présence d'une garnison, implantée sur la petite colline fortifiée située au sud du site principal, dans la partie occidentale de l'île de Björkö, et où l'on a retrouvé en particulier de nombreuses armes. Cette découverte a entraîné le développement de nouvelles recherches, comme la thèse de la Suédoise Charlotte Hedenstierna-Jonson, portant sur les aspects martiaux de Birka<sup>60</sup>, axe jusqu'alors largement délaissé par les archéologues et les historiens, qui s'intéressaient avant tout aux dimensions économique et commerciale de ce site portuaire. De telles recherches ont ainsi permis de mettre en évidence les structures défensives assurant la protection de Birka, mais aussi d'envisager les possibles fonctions politico-militaires (et pas seulement économiques et commerciales) de ce site.

Ces découvertes faites en Suède dans la région du lac Mälär sont d'autant plus intéressantes que l'on sait par ailleurs, grâce à l'une des rares sources textuelles de l'époque, la *Vita Anskarii*<sup>61</sup>, que Birka a en effet dû faire face à une attaque danoise vers 845. Cette source hagiographique, rédigée par le moine Rimbart dans les années 870, même si elle doit elle aussi être utilisée avec précaution<sup>62</sup>, nous apporte de précieux renseignements sur la Scandinavie du IX<sup>e</sup> siècle, tout particulièrement sur Birka, où Ansgar et Rimbart ont eu l'occasion de se rendre, ce qui donne à leur texte une couleur locale qui fait précisément défaut aux textes des chroniqueurs et analystes se lançant dans la description géographique de la Scandinavie, des mœurs de ses peuples et de ses évolutions politiques. Au chapitre 19, Rimbart nous raconte comment le roi suédois Anund, alors en exil chez les Danois, propose à ces derniers,

60. Charlotte Hedenstierna-Jonson, *The Birka Warrior. The Material Culture of a Martial Society* (PhD Dissertation), Stockholm, Stockholms Universitet, 2006.

61. Rimbart, *Vita Anskarii*, éd. Georg Waitz, M.G.H. *Scriptores rerum Germanicarum*, vol. 55, Hanovre, Hansche Buchhandlung, 1884 ; *Vie de saint Anschaire*, éd. Jean-Baptiste Brunet-Jailly, Paris, Éditions du Cerf, 2011.

62. L'objectif de Rimbart est en effet de faire d'Ansgar, mort peu de temps avant, un modèle à suivre, tout en donnant des indications aux futurs missionnaires de Corbie en partance pour le Nord sur ce à quoi ils doivent s'attendre (voir James T. Palmer, « Rimbart's *Vita Anskarii* and Scandinavian Mission in the Ninth Century », *Journal of Ecclesiastical History*, 55/2, 2004, p. 235-256). Ian Wood rappelle par ailleurs que ce texte est fortement marqué par l'histoire juridique de l'archevêché de Hambourg-Brême. L'auteur tente en effet de réaffirmer et de justifier la fusion des deux sièges. Cette fusion fut confirmée par le pape Nicolas I<sup>er</sup> en 864, soit peu avant le début probable de la rédaction de la *Vita Anskarii* entre 865 et 876 : Ian Wood, « Hamburg and Bremen », dans *The Missionary Life. Saints and the Evangelisation of Europe, 400-1050*, Harlow, Longman, 2001, p. 123-141.

en échange de leur aide pour reconquérir son royaume, le pillage de Birka. Le choix de ce site (qui fait alors pourtant partie du territoire qu'il revendique) est tout sauf anodin : Rimbert précise que c'est la fortune des marchands qu'il abrite, ainsi que l'abondance des marchandises et des richesses s'y accumulant qui contribuent largement à le motiver<sup>63</sup>. Birka échappe finalement au pillage : tout d'abord grâce au paiement d'un tribut de cent livres d'argent<sup>64</sup>, puis parce que les Danois, « acceptant difficilement cet accord<sup>65</sup> », pillent à la place une cité slave. Naturellement, Rimbert présente cette issue comme un véritable miracle, le roi Anund allant même jusqu'à faire la paix avec les Suédois qu'il menaçait, preuve que le « Seigneur Jésus-Christ [...] est le vrai Dieu<sup>66</sup> ». Cet épisode reste néanmoins bien révélateur des pratiques des vikings (qu'il s'agisse de piller ou d'imposer des tributs), y compris entre eux, les Danois refusant de repartir sans s'être livrés au pillage. En définitive, le lieu pillé importe peu en lui-même : seuls comptent sa richesse et donc le butin qui peut y être fait. Le roi Hakon tue ainsi tous les guerriers se trouvant sur sa route, sans s'attarder sur leur appartenance ethnique, qu'ils soient « danois ou vendes », précise le texte<sup>67</sup>, et ne craint pas de ravager, piller et soumettre à tribut différentes régions des mers du Nord et de la Baltique<sup>68</sup> : du Jutland danois à la Gothie (probablement l'île de Gotland) où il termine son parcours, en passant par l'île de Seeland et la Scanie, franchissant l'Øresund, détroit entre le Danemark et la Suède ; nulle région ne semble pouvoir en réchapper.

Contrairement à ce que pourraient laisser penser les écrits des moines occidentaux, l'Europe chrétienne était donc loin d'être la seule victime des raids vikings : trop centrés sur cette partie de l'Europe, les textes de l'époque ont tendance à nous faire oublier que, en matière de raid comme de piraterie en mer<sup>69</sup>, l'appartenance à un groupe ethnique ou politique importe finale-

63. [...] *vicum memoratum Birca, quod ibi multi essent negotiatores divites et abundantia totius boni atque pecunia thesaurorum multa* (Rimbert, *Vita Anskarii*, op. cit., chap. XIX).

64. [...] *pro redemptione ipsius vici centum libras argenti persolverent, sicque pacem haberent* [...] (ibid.).

65. [...] *Dani graviter huiusmodi ferentes conventionem* [...] (ibid.).

66. [...] *domini [...] Iesu Christi, quem probastis Deum verum esse* [...] (ibid.).

67. Sturluson, *Hákonar Saga góða*, op. cit., chap. 8.

68. « Le roi Hakon mit le cap à l'est et rangea la Scanie, dont il ravagea tout le littoral (*herjaði alt*) ; il leva des tributs et des impôts (*tók gjöld ok skatta*) sur ce pays et tua tous les vikings qu'il rencontra, qu'ils fussent danois ou vendes (*drap alla vikinga, hvar sem hann fann, bæði Dani ok Vindr*). Puis il fit voile vers l'est jusqu'en Gothie, où il guerroya (*herjaði*) avant de prélever de lourds tributs sur ce pays » (ibid., chap. 8).

69. Rimbert nous rapporte par exemple comment, vers 830, le navire qui transporte Ansgar vers la Suède est attaqué par des pirates en pleine mer (Rimbert, *Vita Anskarii*, op. cit., chap. X).

ment peu ; seule la richesse du site ou du navire marchand attaqué entre en compte. Il est ainsi intéressant de noter que, derrière le « bloc » que formaient les *Nortmanni* aux yeux des moines occidentaux, se dissimule une réalité beaucoup plus complexe, constituée de divers groupes (que l'on pourrait qualifier d'ethniques ou de culturels), aux intérêts très différents, voire antagonistes, ce qui explique que les pratiques de prédation au sein même du monde scandinave, bien que nettement moins visibles dans les sources occidentales, soient nombreuses. Le personnage d'Asmund, dans la *Saga d'Harald Sigurðarsonar*, en est une parfaite illustration : en bon Viking, il se livre au pillage « à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du pays », c'est-à-dire à la fois à l'étranger et au Danemark<sup>70</sup>. Le recours au corpus des sagas islandaises, bien que plus tardif, permet ainsi de rééquilibrer quelque peu notre vision des choses, trop largement dépendante des écrits occidentaux et de leur présentation (nécessairement biaisée) des choses.

Au final, ce n'est pas tant la victime (à travers son origine, son statut) qui importe que sa richesse. Les vikings ne choisissent pas au hasard les cibles de leurs attaques : ils pillent monastères chrétiens<sup>71</sup> comme ports commerçants scandinaves (à l'instar de Birka ou de Hedeby), car ils savent pouvoir y constituer un large butin. Ce dernier ne représente certes pas la seule dimension du pillage mais il n'en constitue pas moins un aspect essentiel : on ne monte pas un raid dans le seul but d'amasser des richesses mais on part rarement pour la seule gloire, ne serait-ce que parce que les richesses rapportées en sont la matérialisation, la preuve de la victoire.

Au tournant de l'an mil, la Scandinavie, qui vivait jusqu'alors sous les auspices d'Odin, Thor, Frigg, Freyr..., est marquée par un changement majeur : progressivement, le christianisme, introduit dans le Nord au cours des siècles précédents, s'enracine définitivement en terre scandinave<sup>72</sup>. Quel fut alors l'impact de la christianisation sur les anciennes représentations vikings ? La prédation telle qu'elle était conçue dans le système de valeurs païen pourrait en effet sembler assez peu compatible avec la religion chrétienne et le message qu'elle cherche à véhiculer, cherchant à œuvrer avant tout « pour la paix », expression qui revient notamment dans des textes de loi un peu plus tardifs<sup>73</sup>.

70. Sturluson, *Haralds Saga Sigurðarsonar*, op. cit., chap. 49.

71. Lindisfarne en Angleterre en 793 ou Jumièges et Saint-Wandrille sur le continent en 841, pour ne citer que quelques-uns des exemples rapportés par les différents annalistes occidentaux.

72. Else Roesdahl, « The Old and the New Religion », dans id., *The Vikings*, Londres, Penguin Books, 1998 [1987], p. 147-167.

73. Voir par exemple les lois du Gulathing, rédigées sous Olaf III mais avec des références à des lois plus anciennes, attribuées à Olaf le Saint dans les années 1020 (Laurence Marcellus Larson,

Mais ce serait oublier un peu vite que, à la même époque, la prédation demeure légitime dans le monde carolingien, sans que la morale chrétienne y trouve rien à redire. Ce serait également omettre que les sagas sont rédigées dans une Scandinavie devenue chrétienne. Dans les faits, la christianisation ne semble donc pas avoir eu de répercussion majeure sur la perception des pratiques prédatrices en Scandinavie. Dans cette partie septentrionale de l'Europe, la conversion ne fut en effet pas synonyme d'arrêt brutal des pratiques païennes : il faut davantage y voir un long processus d'assimilation des valeurs chrétiennes. Probablement encore une preuve que la conversion de la Scandinavie a constitué un processus original, fait de syncrétisme et d'adaptation<sup>74</sup>, mais ceci est une autre histoire...

Lucie MALBOS

Université de Poitiers / CESCO (UMR 7302)

---

*The Earliest Norwegian Laws: Being the Gulathing Law and the Frostathing Law*, New York, Columbia University Press, 1935, p. 26), qui s'ouvrent sur les statuts de l'Église, selon lesquels chacun doit « prier le Saint Christ pour la paix » (*ibid.*, p. 35).

74. Voir notamment Geneviève Bühner-Thierry, « Qui est le dieu le plus fort ? La compétition entre païens et chrétiens en Scandinavie au IX<sup>e</sup> siècle d'après la *Vita Anskarii* », dans Alban Gautier, Céline Martin (éd.), *Échanges, communications et réseaux dans le haut Moyen Âge. Études et textes offerts à Stéphane Lebecq*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 165-179.

# Methoden, Bedeutung und Legitimation der Aneignung von fremdem Eigentum von der Spätantike zum frühen Mittelalter – Zusammenfassung und Diskussion

Laury Sarti

**T**ributzahlungen, Plünderungen, und Gefangennahmen waren in der Spätantike und noch mehr im frühen Mittelalter ein prägendes Element des zeitgenössischen Lebens und der Gesellschaft. Aus diesem Grund berühren wissenschaftliche Untersuchungen zu verwandten Themen nicht nur Fragen zur Kriegsführung, zur Funktion von Gewalt, zur Bedeutung materiellen Besitzes oder den Methoden der Unterwerfung und Herrschaftsausübung, sondern auch jene des alltäglichen zwischenmenschlichen Miteinanders. Ein gesteigertes Interesse an solchen Fragestellungen belegen nicht zuletzt rezente Tagungen zu Themen wie ‘Kriegsbeuteopfer und Fürstengräber im Barbaricum’ (Schleswig 2006)<sup>1</sup>, ‘Lohn der Gewalt’ (Gießen 2010)<sup>2</sup>, ‘Rauben – Plündern – Morden’ (Bremen 2011)<sup>3</sup>, ‘Faire la paix et se défendre’ (Paris 2010)<sup>4</sup>, ‘Gewaltgemeinschaften’ (Gießen 2015),<sup>5</sup> oder ‘Gewalt, Krieg und Gender im Mittelalter’ (Hannover 2016)<sup>6</sup>. Ein Blick

1. Angelika Abegg-Wigg (Hrsg.), *Aktuelle Forschungen zu Kriegsbeuteopfern und Fürstengräbern im Barbaricum*. Internationales Kolloquium, Neumünster, Wachholtz (Schriften des Archäologischen Landesmuseums. Ergänzungsreihe, 4), 2008. Pia Bockius und Alexander Schie möchte ich an dieser Stelle sehr herzlich für die gründliche Durchsicht danken.

2. Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg (Hrsg.), *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, Ferdinand Schöningh (Krieg in der Geschichte, 72), 2011.

3. Orsolya Heinrich-Tamaska (Hrsg.), *Rauben – Plündern – Morden. Nachweis von Zerstörung und kriegerischer Gewalt im archäologischen Befund*, Hamburg, Dr. Kovač (Tagungsbeiträge der Arbeitsgemeinschaft Spätantike und Frühmittelalter, 6), 2013.

4. Gisela Naegle, *Frieden schaffen und sich verteidigen im Spätmittelalter. Faire la paix et se défendre à la fin du Moyen Âge*, München, Oldenbourg, 2011.

5. Siehe den Tagungsbericht in <http://www.hsozkult.de/conferencereport/id/tagungsberichte-6134> (eingesehen 31.08.2016).

6. Siehe das Tagungsprogramm in [https://www.uni-due.de/imperia/md/content/geschichte/aktuelles/tagungs\\_programm\\_vw\\_29-06-2016.pdf](https://www.uni-due.de/imperia/md/content/geschichte/aktuelles/tagungs_programm_vw_29-06-2016.pdf) (eingesehen 31.08.2016).

auf die Neuerscheinungen der letzten Jahre verrät ebenfalls ein zunehmendes Interesse am Krieg, der Gewalt und dem Militär am Übergang zwischen Antike und Mittelalter<sup>7</sup>.

Ziel der mit diesem Band vorliegenden Beiträge war erstmals eine eingehende Beschäftigung mit dem Phänomen der Aneignung fremden Eigentums seit der Spätantike und bis zum Ende des Frühmittelalters. Dabei wurde u. a. der Frage nachgegangen, welche gesellschaftlichen Funktionen solche Vorgehensweisen einnahmen, wie sich diese rechtfertigten und inwiefern diese sogar als legitim erachtet werden konnten. In den folgenden Abschnitten wird nun versucht, die dabei dargelegten Überlegungen und die erzielten Ergebnisse zusammenzufassen, um sie anschließend hinsichtlich ihrer Bedeutung für unser Verständnis dieser Epoche zu diskutieren.

Die Praxis, sich fremdes Eigentum anzueignen, ist nicht erst seit der altgriechischen Zeit verbreitet gewesen, sondern geht bis weit in die frühe Menschheitsgeschichte zurück<sup>8</sup>. In der Spätantike und vor allem im frühen Mittelalter stellte das Erwerben von Gütern im militärischen Kontext nicht

7. Siehe z. B. Gregory I. Halfond, *The Medieval Way of War. Studies in Medieval Military History in Honor of Bernard S. Bachrach*, Ashgate, Routledge, 2015; Christoph Rass (Hrsg.), *Krieg, Militär und Mobilität*, Paderborn, Schöningh (Studien zur Historischen Migrationsforschung, 30), 2015; Stefan Esders, « Nordwestgallien um 500. Von der militarierten spätrömischen Provinzgesellschaft zur erweiterten Militäradministration des merowingischen Königiums », in Mischa Meier, Steffen Patzold (Hrsg.), *Chlodwigs Welt. Organisation von Herrschaft um 500*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Roma aeterna, 3), 2014, S. 339-361; Hans-Henning Kortüm, « Militärische Gewaltkultur. Eine Problemskizze », in Barbara Segelken (Hrsg.), *Kaiser und Kalifen. Karl der Große und die Mächte am Mittelmeer um 800*, Darmstadt, Philipp von Zabern, 2014, S. 130-143; Leif Inge Ree Petersen, *Siege Warfare and Military Organization in the Successor States (400-800 AD). Byzantium, the West and Islam*, Leiden, Brill, 2013; Laury Sarti, *Perceiving War and the Military in Early Christian Gaul (ca. 400-700 A.D.)*, Leiden/Boston, Brill (Early Middle Ages, 22), 2013; Paul J. E. Kershaw, *Peaceful Kings. Peace, Power, and the Early Medieval Political Imagination*, Oxford, Oxford University Press, 2011; Frank Daubner (Hrsg.), *Militärsiedlungen und Territorialherrschaft in der Antike*, Berlin, De Gruyter (Topoi. Berlin Studies of the Ancient World, 3), 2010; Margo Kitts, Axel Michaels (Hrsg.), *State, Power, and Violence*, Wiesbaden, Harrassowitz (Ritual Dynamics and the Science of Ritual, 3), 2010; Christoph Kaindel, Andreas Obenaus (Hrsg.), *Krieg im mittelalterlichen Abendland*, Wien, Mandelbaum (Krieg und Gesellschaft), 2010; Andreas Holzem (Hrsg.), *Krieg und Christentum. Religiöse Gewalttheorien in der Kriegserfahrung des Westens. Einführung*, Paderborn, Ferdinand Schöningh (Krieg in der Geschichte, 50), 2009; Susanna A. Throop, Paul R. Hyams (Hrsg.), *Vengeance in the Middle Ages. Emotion, Religion, and Feud*, Burlington, Ashgate, 2009; Harold A. Drake (Hrsg.), *Violence in Late Antiquity. Perceptions and Practices*, Aldershot, Routledge, 2007.

8. Siehe Peter Krentz, « War », in Philip Sabin, Hans van Wees, Michael Whitby (Hrsg.), *The Cambridge History of Greek and Roman Warfare*, Bd. 1, *Greece, the Hellenistic World and the Rise of Rome*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, S. 147-185, besonders S. 170-173.

nur ein taktisches Vorgehen oder eine Methode der Bereicherung dar, sondern auch ein grundlegendes Mittel zur Durchsetzung und zur Wahrung von Herrschaft<sup>9</sup> sowie zur Gewinnung von Anerkennung, Ansehen und Einfluss. Die Aneignung selbst konnte auf unterschiedliche Weise stattfinden.

Eine seit der Antike beliebte, wohl auch da bequeme und dabei meist effektive Methode der Aneignung fremden Eigentums war das Einfordern von Tributzahlungen<sup>10</sup>. Hierbei ist zu differenzieren zwischen einmaligen, meist in Aussicht oder im Anschluss einer militärischen Konfrontation getätigten (und damit kaum vom Lösegeld zu unterscheidenden) Leistungen<sup>11</sup> und jährlichen Zahlungsaufforderungen. Letztere setzten die Möglichkeit oder das Ziel einer langfristigeren Unterwerfung voraus<sup>12</sup>, wobei selbst ein nur subjektiv als verändert empfundenen Kräfteverhältnis gerne die Verweigerung der Zahlungen zur Folge hatte (S. Rossignol)<sup>13</sup>. Bei den Tributzahlungen kann weiterhin unterschieden werden zwischen Forderungen als Ausgleichszahlung für geleisteten oder in Aussicht gestellten Schutz vor gemeinsamen Feinden und solchen, wo der Empfänger als Gegenleistung Schonung verspricht<sup>14</sup>. Tributzahlungen stellten auch eine nicht uninteressante Alternative zum Selbst-geplündert-werden dar, denn auch wenn mit solchen Zahlungen immer noch ein erheblicher Verlust und damit eine wirtschaftliche Schädigung einherging, wurde damit immerhin die Gewalt und

9. Siehe hierzu zuletzt Rodolphe Keller, « Pillages et butins dans la représentation du pouvoir à l'époque carolingienne », *Médiévales*, 62, 2012, S. 135-152. Siehe auch Gerald Schwedler, « Ritualisiertes Beutemachen. Das Jagdzeremoniell Karls des Großen », in Claus Ambos, Stephan Hotz, Gerald Schwedler (Hrsg.), *Die Welt der Rituale. Von der Antike bis heute*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005, S. 181-187.

10. Siehe z. B. Caesar, *De bello Gallico* 1, 36; 1, 44, ed. Marieluise Deissmann, *De bello Gallico. Der Gallische Krieg*, Stuttgart, Reclam (Universal-Bibliothek, 9960), 1980; *Amm. Res Gestae* 14, 8, 4; 22, 7, 9, ed. John C. Rolfe, *Ammianus Marcellinus. Res Gestae*, 3 Bde., London, Harvard University Press (The Loeb Classical Library, 300, 315 und 331), 1935-1940. Siehe auch Simon Coupland, « The Frankish Tribute Payments to the Vikings and their Consequences », *Francia*, 26/1, 1999, S. 57-75.

11. Siehe z. B. *Origo Gentis Langobardorum* 1, ed. Georg Waitz, *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum*, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1878, S. 1-6.

12. Siehe z. B. Jordanes, *Getica* 49, ed. Theodor Mommsen, MGH [= Monumenta Germaniae Historica] Auct. ant. 5/1, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1882 [Neudruck 1982]; *Chronicarum quae dictuntur Fredegarii Scholastici Libri IV*, 4, 45; 4, 74, ed. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1888, S. 1-193.

13. Greg., *Libri historiarum X* 2, 33; 4, 14, ed. Bruno Krusch, Wilhelm Levison, MGH SS rer. Merov. 1/1, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1951; *Chron. Fredegarii, op. cit.*, 4, 45. Die hier und im Folgenden in Klammern genannten Namen verweisen jeweils auf die in diesem Band vorgelegten Beiträge.

14. Siehe Greg., *Hist., op. cit.*, 1, 32; 4, 14; 9, 29. Vgl. *Origo Gentis Langobardorum, op. cit.*, 1.

Willkür, die mit der Plünderung selbst verbunden war, abgewendet (G. Halsall und G. Berndt)<sup>15</sup>. In der Kaiserzeit konnten solche Zahlungen als Garantie für den Schutz vor auswärtigen Feinden und damit als Mittel zur Wahrung des römischen Friedens aufgefasst werden (B. Rossignol).

Bemerkenswert ist hier die Nähe zu den Steuern, die von der spätrömischen Bevölkerung ebenfalls als eine Art des Tributs und der Unterdrückung, zum Teil auch als ungerechtfertigter Raub empfunden wurden<sup>16</sup>, so z. B. nachdem für die Versorgung der Heere immer höhere Steuern verlangt worden waren. Auch diese sollten die römische Bevölkerung vor militärischen Übergriffen schützen. Wie im Beitrag von B. Rossignol mit Recht bemerkt wird, war für die nicht-betroffenen Bevölkerungsteile die Notwendigkeit derart hoher Zahlungen aber oft nicht nachvollziehbar, auch wenn sie vom gewährleisteten Schutz profitierten. Dort, wo die Steuerforderungen das verkräftbare Maß überschritten, lässt sich aber schwer abschätzen, inwiefern deren Folgen den möglichen Schädigungen durch kriegerische Übergriffe noch grundsätzlich vorzuziehen waren, auch da eine zu hohe Steuerlast Menschen in die Unfreiheit treiben konnte<sup>17</sup>. Eine Einschätzung der jeweiligen Risiken und der möglichen Auswirkungen auf das Leben der Menschen ist hier zumindest mit Blick auf konkrete Einzelschicksale möglich.

Seit der Spätantike kehrte sich die bis hierhin dargestellte Situation allmählich um. Die Kaiser stellten militärisch überlegenen Barbarengruppen<sup>18</sup> zunehmend Tribute als Gegenleistung für Schonung in Aussicht<sup>19</sup>. Damit war das Einfordern von Tributen auch für die Barbaren zu einer interessanten Alternative zur Beutenahme geworden (vgl. G. Berndt), da sie auf diese Weise auch ohne direkte Gewaltanwendung am Gegner in den Genuss der erhofften Reichtümer kamen. Im Gegensatz zur Kaiserzeit wurden diese Zahlungen aber nicht mehr grundsätzlich an einen zentral organisierten Staat (B. Rossignol) oder, wie es im frühen Mittelalter oft der Fall war, in den

15. Siehe auch die Diskussion zur Effektivität solcher Zahlungen in Coupland, « The Frankish Tribute... », Art. zitiert.

16. Salvianus, *De Gubernatione Dei libri VII* 4, 6; 5, 6; 5, 7, ed. Wilhelm von Hartel, *Salviani Presbyteri Massiliensis Opera Omnia*, Wien, F. Tempsky (CSEL, 8), 1883, S. 1-200. Siehe auch Sidonius, *Epistolae* 7, 12, 3, ed. Christian Luetjohann, *MGH Auct. ant.* 8, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1887; *Chron. Fredegarii, op. cit.*, 3, 80; 4, 24.

17. Salvianus, *De Gubernatione Dei, op. cit.*, 5, 8.

18. Der Begriff 'Barbar' wird hier und im Folgenden als wertfreie Benennung der Nicht-Römer verwendet.

19. Siehe hierzu auch Salvianus, *De Gubernatione Dei, op. cit.*, 6, 18; Prokopios, *Secret History* 11, ed. Henry B. Dewing, *Procopius. History of the Wars*, 3 Bde., Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press (The Loeb Classical Library, 107, 173, 217), 1916/1924/1928.



königlichen Schatz gezahlt (S. Rossignol), sondern auch an vergleichsweise kleine mobile Kriegergruppen. Diese teilten zumindest einen Teil der erhaltenen Güter direkt unter sich auf<sup>20</sup>, denn im Gegensatz zu den Tributen, die an staatsähnliche Gefüge gezahlt wurden, verwendeten Gruppen wie die seit dem 5. Jahrhundert in Italien allmählich sesshaft werdenden Ostgoten die erhaltenen Zahlungen offenbar auch zur Deckung der eigenen Grundversorgung (G. Berndt). Die Tributforderungen hatten damit auch in dieser Hinsicht die Funktion der Beutenahme im Rahmen eines Kriegszuges übernommen<sup>21</sup>.

Lösegeldforderungen hatten ebenfalls das Potential, Reichtum ohne unmittelbare Gewaltanwendung zu erbringen. Solche Zahlungen konnten z. B. als Gegenleistung für die Freilassung einer zuvor gefangen genommenen Person verlangt werden (G. Berndt und M. Lykaki)<sup>22</sup>. Wie der Beitrag von G. Berndt zeigt, war die Chance, solche Zahlungen im Rahmen eines Loskaufes zu erhalten, relativ gut, und das, obwohl die verlangten Summen im Vergleich zum Preis auf dem Sklavenmarkt merklich höher waren. Dies erklärt sich durch die Tatsache, dass der Loskauf oft die einzige Möglichkeit war, dem Betroffenen die Sklaverei zu ersparen<sup>23</sup>. Folglich stellten Gefangene eine überaus beliebte Beute dar, eine Entwicklung, von der bald auch die römische und später die byzantinische Bevölkerung vermehrt betroffen war (B. Rossignol und M. Lykaki)<sup>24</sup>.

Für ein Heer auf Kriegszug bot sich die Gefangennahme besonders dort an, wo diese keine unkalkulierbaren Risiken für den eigenen Ab- oder Rückzug mit sich brachte (G. Halsall)<sup>25</sup>. Die auf diese Weise mitgeführten Personen konnten nicht nur als Druckmittel für Geldzahlungen eingesetzt werden. Ähnlich wie Geiseln<sup>26</sup> konnten militärische sowie zivile Gefangene

20. Siehe Jordanes, *Getica*, op. cit., 48.

21. Cf. Jean-Pierre Bodmer, *Der Krieger der Merowingerzeit und seine Welt. Eine Studie über Kriegertum als Form der menschlichen Existenz im Frühmittelalter*, Diss. Zürich, Fretz & Wasmuth (Geist und Werk der Zeiten, 2), 1957, S. 108; Karen R. Dixon, Pat Southern, *The Late Roman Army*, London, Routledge, 2000, S. 172-175.

22. Zur Definition von Löse- und Schutzgeldern und deren Erscheinungsformen, siehe Guido M. Berndt, « Beute, Schutzgeld und Subsidien. Formen der Aneignung materieller Güter in gotischen Kriegergruppen », in Horst Carl, Hans-Jürgen Bömelburg (Hrsg.), *Lohn der Gewalt. Beutepraktiken von der Antike bis zur Neuzeit*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, S. 121-148, hier S. 128.

23. Der Freikauf konnte aber auch verweigert werden, siehe Greg., *Hist.*, op. cit., 3, 15.

24. Siehe z. B. Salvianus, *De Gubernatione Dei*, op. cit., 1, 4; Greg., *Jul.* 7, 13, ed. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 1/2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1885.

25. Siehe Greg., *Hist.*, op. cit., 9, 31; Chron. *Fredegarii*, op. cit., 4, 69.

26. Siehe hierzu Joel Allen, *Hostages and Hostage-Taking in the Roman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006; Adam J. Kosto, *Hostages in the Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

auch effektiv eingesetzt werden, um besiegte oder unterlegene Gruppen zu schwächen oder gefügig zu halten<sup>27</sup>. Darüber hinaus konnten diejenigen Gefangenen, die nicht z. B. gegen eine Lösegeldsumme ausgelöst oder gegen Gefangene im feindlichen Lager eingetauscht werden konnten (M. Lykaki), von der raubenden Gesellschaft wiederum zum eigenen Vorteil eingesetzt werden, so z. B. als Sklaven, als Militär und in manchen Fällen sogar als Ehefrauen. Die somit aufgenommenen Gruppen führten dafür ihre Sitten und Gebräuche in die für sie neue Gesellschaft ein.

Am häufigsten erwähnt und damit am besten belegt ist die Beutenahme als solche, d. h. das bewaffnete Plündern von Gebäuden und das Rauben von mehr oder weniger wertvollen Gegenständen sowie Erntegut, Vieh und Personen<sup>28</sup>. Die frühmittelalterlichen Quellen enthalten zunehmend Berichte über selbst großangelegte Plünderungen, die nicht selten ganze Landstriche verwüstet hinterließen<sup>29</sup>. Neben der eigenen Bereicherung konnte das Verwüsten und Plündern auch als militärische Strategie eingesetzt werden, mit dem Zweck, einen Gegner zu schädigen, zu schwächen und nach Möglichkeit zu erniedrigen (M. Czock, G. Halsall, M. Lykaki und S. Rossignol). Vor allem für den davon betroffenen Herrschaftsträger bedeutete die damit offensichtlich gewordene Unfähigkeit, die eigene Bevölkerung vor kriegerischen Übergriffen zu schützen, eine nicht zu unterschätzende Gefährdung der eigenen Autorität und Legitimität (G. Halsall und B. Rossignol)<sup>30</sup>. In diesem Fall konnte ein Gegenangriff als einzige oder zumindest als die vorzuziehende Lösung erscheinen (G. Halsall)<sup>31</sup>. Plünderungen sind aber auch außerhalb des Kriegskontextes in den Quellen bezeugt, wo sie dann selbst gegen die eigene Bevölkerung und offensichtlich mit dem alleinigen Ziel der Bereicherung durchgeführt wurden<sup>32</sup>. Zumindest in der Kaiserzeit war der

27. Siehe z. B. Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 9, 7; 9, 18; 9, 24; 10, 3; 10, 11; *Chron. Fredegarii*, *op. cit.*, 4, 37; 4, 78; 4, 87.

28. Siehe hierzu vor allem Timothy Reuter, « Plunder and Tribute in the Carolingian Empire », *Transactions of the Royal Historical Society*, 5/35, 1985, S. 75-94; Susumu Yamauchi, « Looting of Men and Legal Theories in Medieval and Early Modern Europe », *Hitotsubashi Journal of Law and Politics*, 23/2, 1995, S. 13-32; sowie die Beiträge in Carl, Bömelburg, *Lohn der Gewalt...*, *op. cit.*

29. Siehe z. B. Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 4, 42; 5, 13; 5, 31; 7, 10; 7, 21; 8, 30; 10, 9; *Chron. Fredegarii*, *op. cit.*, 4, 20; 4, 37; *Liber Historiae Francorum* 22, 37, 53, ed. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1888, S. 215-328.

30. Vgl. Keller, « Pillages et butins... », Art. zitiert, S. 142.

31. Siehe Greg., *Hist.*, *op. cit.*, 3, 7; 10, 9. Siehe aber auch *ibid.* 6, 19.

32. *Ibid.*, 5, 49; 10, 5.

Frieden durch ein solches nicht-militärisches Räubertum aber noch kaum gefährdet (B. Rossignol)<sup>33</sup>.

Für die Täter stellte jede Form der Beutenahme eine vergleichsweise einfache und zugleich lukrative Form der Bereicherung dar (M. Czock), egal ob dies durch Plündern, Tribut- oder Lösegeldforderungen, Gefangennahme oder Raub geschah. Neben menschlichem und tierischem Raubgut konnte im Prinzip alles Bewegliche erbeutet werden, darunter sowohl wertvolle Stoffe, Geschirr oder Schmuck aus Gold, Silber wie auch Edelmetallen oder seltenen Steinen – was Kirchen zu einem beliebten Ziel werden ließ<sup>34</sup> – aber auch alltägliche Gegenstände wie Waffen, Kleidung oder Nahrung (M. Hardt)<sup>35</sup>.

Die Herrschaftsträger, die unter den Hauptbegünstigten jeder im Rahmen eines Kriegszuges durchgeführten Plünderung gewesen sein dürften (vgl. M. Lykaki und S. Rossignol) – auch wenn die Quellen sich hierzu kaum äußern<sup>36</sup> –, waren besonders auf Gelegenheiten des Erwerbs von Wertgütern angewiesen. Reichtum war für die Etablierung und Festigung von Herrschaft unabdingbar (G. Berndt und M. Hardt). Der reine Materialwert war in diesem Zusammenhang von zweitrangiger Wichtigkeit. Im Folgenden soll auf die Frage nach dieser über das Materielle hinausgehenden Bedeutung der Aneignung fremden Eigentums und der dabei erbeuteten Güter eingegangen werden.

Im hier behandelten Zeitraum wurde bei Plünderungen meist nicht zwischen eigenen und fremden Gruppen oder Territorien unterschieden, denn nicht selten waren offenbar beide gleichermaßen von solchen Gewaltübergriffen betroffen (siehe M. Czock und L. Malbos)<sup>37</sup>. Es scheint

33. Inwiefern in diesem Fall noch von einer ansonsten offenbar konzeptionell vorhandenen Unterscheidung zwischen Plünderung und Raub (vgl. B. Rossignol, M. Czock, L. Malbos) ausgegangen werden kann, ist schwer zu entscheiden.

34. Siehe u. a. Greg., *Hist., op. cit.*, 7, 35; Greg., *Jul., op. cit.*, 7; Greg., *Glor. Mart.* 104, ed. Bruno Krusch, MGH SS rer. Merov. 1/2, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1885. Siehe auch Miriam Czock, « "Wo gesündigt wird, kann der Sieg nicht gewonnen werden". Plünderung von Kirchen im Krieg in den Werken Gregors von Tours (538-594) », in Bodo Gundelach (Hrsg.), *Blicke auf das Mittelalter. Aspekte von Lebenswelt, Herrschaft, Religion und Rezeption. Festschrift Hanna Vollrath zum 65ten Geburtstag*, Herne, Schäfer, 2004, S. 13-23.

35. Siehe Greg., *Hist., op. cit.*, 5, 15; 6, 31; 6, 45; 7, 2. Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 78.

36. Dagegen sprechen würde Greg., *Hist., op. cit.*, 2, 27. Ähnlich Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 78. Siehe auch die Diskussion in 79-80, sowie die Feststellung bezüglich der Lösegeldzahlungen in Berndt, « Beute, Schutzgeld und Subsidien... », Art. zitiert, S. 128-129.

37. Siehe auch Greg., *Hist., op. cit.*, 3, 11; 7, 35.

keine prinzipielle Schonung der Eigenen gegeben zu haben. Wo aber eine Bevölkerungsgruppe grundsätzlich und im Gegensatz zu einer anderen verschont bleibt, konnte kriegerischer Beutenahme auch identitätsstiftende Bedeutung zukommen. Eine solche Unterscheidung zwischen Fremden und Eigenen lässt sich im ostgotischen Italien insofern feststellen, als dass dort die einheimische Bevölkerung vorwiegend von barbarischen Kriegergruppen heimgesucht wurde (G. Berndt). Diese Situation stellt aber keinen Dauerzustand dar, denn sobald die Goten nicht mehr auf den Erwerb materieller Güter durch Plünderungen angewiesen waren, gaben sie diese Methode zur Sicherung des eigenen Auskommens auf. Sie kamen erst wieder auf diese zurück, als ihre Situation dies erforderte.

Die Erfahrung, selbst Opfer eines Beutezuges geworden zu sein, dürfte bei den meisten Betroffenen schon alleine wegen der damit verbundenen Angst und Brutalität einen bleibenden Eindruck hinterlassen haben. B. Rossignol hat zu Recht darauf hingewiesen, dass die gewaltsame Entwendung eines wertvollen Objekts, insofern diesem eine besondere Bedeutung zugemessen wurde, Auswirkungen auf das kollektive Bewusstsein haben konnte, und dies selbst dann, wenn der Verlust keine wirtschaftlichen Konsequenzen hatte. Weitreichendere Auswirkungen auf das Leben der Menschen hatten hingegen wiederholte Beutezüge oder das Plündern von Städten, welche solchen Übergriffen gegenüber viel verwundbarer waren als ländliche Gegenden (B. Rossignol).

Eine zentrale Frage, die sich mit Blick auf die Angreifer stellt, ist, welche Bedeutung dem Plündern und vor allem der dabei gewonnenen Beute zukam. Letztere war kaum alleine wegen ihres reinen Tauschwertes, d. h. als Mittel zur Steigerung der eigenen Lebensqualität, für die Herrscher und Kriegsteilnehmer attraktiv. Beute, Tribute und Gefangene stellten vielmehr sichtbare Zeugnisse für die militärische Unterwerfung (G. Halsall), die politische Suprematie (S. Rossignol) und das aus einem Sieg hervorgehende Ansehen und die Ehre dar (L. Malbos und B. Rossignol)<sup>38</sup>. Besonders wertvollem oder sogar seltenem Raubgut kam zwangsläufig eine besonders hohe symbolische Bedeutung und Wirkungskraft zu. In jedem Fall bezeugte Beutegut die kurzfristige Überlegenheit über andere Personen. Da aus der Sicht der Zeitgenossen ein Sieg oft die nachträgliche Legitimierung eines

38. Siehe hierzu und zur Beutenahme allgemein Malte Prietzel, *Kriegführung im Mittelalter. Handlungen, Erinnerungen, Bedeutungen*, Paderborn, Ferdinand Schöningh (Krieg in der Geschichte, 32), 2006, S. 109-118 sowie die Diskussion in Helmut Castritius, « Barbaren ante portas. Die gentes zwischen Beutemachen und Ansiedlung am Beispiel von Bazas », *Millenium. Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des 1. Jahrtausends*, 6, 2009, S. 281-294.

auf diese Weise erfolgreich beendeten Krieges<sup>39</sup> und des verantwortlichen Herrschers<sup>40</sup> implizierte, war die im militärischen Rahmen gewonnene Beute auch als Beleg für Rechtmäßigkeit für die Durchsetzung und Festigung von Herrschaft von größter Bedeutung (G. Halsall und M. Hardt).

Die Macht eines Potentaten oder Königs hing darum auch vom Zugang zu Reichtümern ab. Diese werden in den Quellen gerne als Schatz (lat. *thesaurus*) bezeichnet und konnten beeindruckende Ausmaße haben (M. Hardt)<sup>41</sup>. Der Erwerb oder die erfolgreiche Verteidigung eines solchen Schatzes wurde in manchen Fällen sogar mit der Erlangung oder Festigung von Herrschaft gleichgesetzt, und auch der Sturz eines Königs oder die Machtübernahme eines neuen Potentats waren gerne mit einem Besitzerwechsel des jeweiligen Schatzes verbunden. Das Bedürfnis nach neuen Besitztümern stellt auch ein gängiges Motiv für einen Krieg oder eine andere Art des militärischen Einsatzes dar (G. Halsall).

In der römischen Antike und dem byzantinischen Osten wurde die gewonnene Beute gerne im Rahmen von Triumphzügen vor einer möglichst breiten Öffentlichkeit zur Schau gestellt (M. Lykaki)<sup>42</sup>. Bis ins frühe Mittelalter wurden die auf militärischem Wege erworbenen Güter, darunter reich verzierte Waffen, Schmuck oder wertvolle und auffällige Gewänder, aber auch gerne von ihren Besitzern getragen (G. Halsall)<sup>43</sup>. Durch eine solche

39. Phillip Wynn, « Wars and Warriors in Gregory of Tours' Histories I-IV », *Francia*, 28/1, 2002, S. 1-35, hier S. 10-33.

40. Thomas Scharff, « Reden über den Krieg. Darstellungen und Funktionen des Krieges in der Historiographie des Frühmittelalters », in Manuel Braun, Cornelia Herberichs (Hrsg.), *Gewalt im Mittelalter. Realitäten – Imaginationen*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005, S. 65-80, hier S. 73-76.

41. Siehe nicht zuletzt die Mitgift der Königstochter Rigunthe in Greg., *Hist., op. cit.*, 6, 45. Siehe auch Matthias Hardt, « Royal Treasures and Representation in the Early Middle Ages », in Walter Pohl, Helmut Reimitz (Hrsg.), *Strategies of Distinction. The Construction of Ethnic Communities, 300-800*, Leiden, Brill (The Transformation of the Roman World, 2), 1998, S. 255-280, hier 260 und 272; Matthias Hardt, *Gold und Herrschaft. Die Schätze europäischer Könige und Fürsten im ersten Jahrtausend*, Berlin, Akademie Verlag (Europa im Mittelalter, 6), 2004. Ein zunehmendes Interesse am königlichen Schatz ist eindrücklich im *Liber Historiae Francorum* bezeugt, siehe Richard A. Gerberding, *The Rise of the Carolingians and the 'Liber historiae Francorum'*, Oxford, Clarendon Press (Oxford Historical Monographs), 1987, S. 34-35.

42. Siehe noch Greg., *Hist., op. cit.*, 2, 38. Zum Triumph, siehe die hervorragende Studie von Michael McCormick, *Eternal Victory. Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium, and the Early Medieval West*, Cambridge, Cambridge University Press (Past and Present Publications, 24), 1990.

43. Siehe vor allem auch die Befunde in den sogenannten Fürstengräbern, siehe z. B. Heiko Steuer, « Helm und Ringschwert. Prunkbewaffnung und Rangabzeichen germanischer Krieger. Eine Übersicht », in Hans-Jürgen Häßler (Hrsg.), *Studien zur Sachsenforschung*, Bd. 6, Hildesheim,

Zurschaustellung konnte ein Herrschaftsträger für jeden sichtbar seinen gehobenen Status, seine Überlegenheit und damit seine Macht zur Schau stellen und sich somit von den übrigen Bevölkerungsteilen abheben<sup>44</sup>. Diese Bedeutung von Sichtbarkeit und Selbstdarstellung erklärt auch, warum das im Laufe des frühen Mittelalters zunehmend seltener gewordene Gold so wichtig für die Repräsentation von Herrschaft war und auch im Rahmen der karolingischen Kaiserkrönung nicht auf dieses Edelmetall verzichtet werden konnte (M. Hardt).

Eine weitere Methode, um die eigene Machtposition mit Hilfe von Beutestücken effektiv auszubauen oder zu stärken, war das Geschenke machen. Auf diese Weise konnte nicht nur die eigene Überlegenheit, sondern auch die für die Repräsentation von Herrschaft so wichtige Freigiebigkeit (lat. *largitas*)<sup>45</sup> unter Beweis gestellt werden, wodurch wiederum das eigene Prestige gesteigert wurde. Im Idealfall spiegelten die jeweils ausgetauschten Güter das Rangverhältnis zwischen Geber und Nehmer wider<sup>46</sup>. Die gleiche Vorgehensweise ermöglichte es auch neue Anhänger zu gewinnen (M. Hardt)<sup>47</sup>. Besonders wertvolle und/oder seltene Objekte ergaben die prestigeträchtigsten Geschenke<sup>48</sup>. Durch Geschenke konnte ein Potentat nicht nur andere Krieger und Große an seinen Erfolgen unmittelbar teilhaben lassen, sondern auch ihre Gunst gewinnen, sei es indem sie für zuvor geleistete Dienste belohnt wurden oder aber indem versucht wurde potentielle Gefolgsleute oder Verbündete an sich zu binden. In beiden Fällen konnte ein Herrscher im Gegenzug Unterstützung und Loyalität erwarten (L. Malbos).

---

August Lax (Veröffentlichungen der urgeschichtlichen Sammlungen des Landesmuseums zu Hannover, 34), 1987, S. 189-236, sowie die Beiträge in Alfried Wiczorek et al. (Hrsg.), *Die Franken, Wegbereiter Europas. 5. bis 8. Jahrhundert n. Chr.*, 2. Aufl., Mainz, Philipp von Zabern, 1997, S. 691-706.

44. Ähnlich Hardt, « Royal Treasures... », Art. zitiert, S. 278-279.

45. Siehe Jürgen Hannig, « Ars donandi. Zur Ökonomie des Schenkens im frühen Mittelalter », in Richard Van Dülmen (Hrsg.), *Armut, Liebe, Ehre. Studie zur historischen Kulturforschung*, Frankfurt-am-Main, Fischer-Taschenbuch-Verlag, 1988, S. 11-37, hier S. 17 und 37.

46. Hannig, « Ars donandi... », Art. zitiert, S. 17-20; Curta, « Merovingian and Carolingian Gift Giving... », *Speculum*, 81, 2006, S. 676.

47. Siehe auch Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 82-85.

48. Zum Geschenkaustausch siehe insgesamt Florin Curta, « Merovingian and Carolingian Gift Giving », Art. zitiert, S. 671-699. Siehe auch Dietrich Claude, « Beiträge zur Geschichte der frühmittelalterlichen Königsschätze », *Early Medieval Studies*, 7, 1973, S. 5-24, besonders S. 12; Hannig, « Ars donandi... », Art. zitiert. Siehe auch Gerd Althoff, « Demonstration und Inszenierung. Spielregeln der Kommunikation in mittelalterlicher Öffentlichkeit », *Frühmittelalterliche Studien*, 27, 1993, S. 27-50, hier S. 40.

Die Bedeutung des Geschenkeauschs erklärt, warum sich Könige immer wieder gegen das unkontrollierte Plündern einsetzten<sup>49</sup>. Die offensichtliche Unfähigkeit, solches Vorgehen zu verhindern, konnte als Symptom für Schwäche und mangelnde Autorität gedeutet werden<sup>50</sup>. Außerdem dürfte es im Interesse eines jeden Herrschers gelegen haben, zu verhindern, dass andere (potentielle) Potentate in den Besitz prestigeträchtiger Güter kamen. Es bestand die Gefahr, dass Usurpatoren oder andere Machthungrige solche Gegenstände dazu nutzten, um die eigene Position zu stärken, was z. B. zur Fraktionierung vorhandener Machtverhältnisse führen konnte, ein Zustand, der für das merowingische Gallien des späten sechsten Jahrhunderts gut bezeugt ist<sup>51</sup>.

Strategien wie das Einfordern von Tributen oder Geiseln waren seit der Antike ein gängiges Mittel zur Stabilisierung von Herrschaft und zur Unterdrückung feindlicher Gruppen<sup>52</sup>. Gefangene konnten als Druckmittel oder als Beleg des guten Willens eingesetzt und als Gegenleistung für erfahrenes oder in Aussicht gestelltes Entgegenkommen zurückgegeben werden (M. Lykaki). Die Beutenahme konnte sogar stabilisierend wirken, wo sie als Bestrafung für aufwieglerisches Verhalten angewendet wurde<sup>53</sup>. Beutenahme und Beutegeschenke konnten außerdem zur Disziplinierung und Belohnung der eigenen Truppen eingesetzt werden. Ähnlich wie bei der reinen Geschenkgabe konnte auch bei der Verteilung des Raubgutes auf die Rangordnung gegenüber des Begünstigten geachtet und damit auf diese Einfluss genommen werden (G. Berndt und B. Rossignol; ähnlich M. Lykaki). Durch das Plündern des Besitzes der örtlichen Bevölkerung und deren Felder konnte außerdem die Versorgung von Heeren gesichert und damit wieder die Autorität des jeweiligen Heerführers gestärkt werden (B. Rossignol)<sup>54</sup>.

Die im Kontext der Aneignung fremden Eigentums erworbenen Gegenstände wurden nicht nur von den Herrschern an die eigene Anhängerschaft weitergereicht, sondern konnten auch in die entgegengesetzte Richtung vergeben werden, so z. B. wenn ein Gefolgsmann oder

49. Siehe Greg., Jul., *op. cit.*, 13; Greg., Hist., *op. cit.*, 2, 37; 4, 14. Siehe auch die Überlegungen in Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 80.

50. Siehe Greg., Hist., *op. cit.*, 8, 30.

51. Siehe z. B. die Usurpation des Gundowald, welcher wohl von Byzanz aus mit einem nicht unbeträchtlichen Schatz ausgestattet worden war. Walter Goffart, « The Frankish Pretender Gundowald, 582-585. A Crisis of Merovingian Blood », *Francia*, 39, 2012, S. 1-27.

52. Siehe Coupland, « The Frankish Tribute... », Art. zitiert; Allen, *Hostages...*, *op. cit.*, S. 53-62.

53. Siehe die Plünderung von Clermont 532 unter Theuderich, Greg., Hist., *op. cit.*, 3, 12.

54. Siehe aber auch Greg., Hist., *op. cit.*, X 3, wonach ein aus Italien zurückkehrende Heer die eigenen Waffen und Kleidung gegen Lebensmittel tauschte.

Militär dem eigenen König einen Teil seiner Beute zukommen ließ<sup>55</sup>. Als Gegenleistung konnten diese auf Grundstücke, Privilegien oder Ämter hoffen, vielleicht auch nur auf allgemeine Gunst und Anerkennung. Im Gegensatz zum Beutegut konnten solche Ehren das persönliche Prestige längerfristig steigern und damit die eigene Stellung und den gesellschaftlichen Einfluss erhöhen (G. Halsall und L. Malbos)<sup>56</sup>. Auch der Raub und die anschließende Heirat einer gesellschaftlich höher gestellten Frau konnte das eigene Ansehen längerfristig steigern, im Fall einer potentiellen Erbin sogar Zugang zu Reichtum und Macht gewähren, denn die geschädigte Familie hatte kaum eine andere Wahl, als die unfreiwillige Ehe anzuerkennen, wenn sie ihr eigenes Ansehen nicht völlig verlieren wollte<sup>57</sup>.

Gewalttätige Handlungen wie das Plündern, das Fordern von Tributen und die Gefangennahme wurden im christlich geprägten Mittelalter nicht durchgängig negativ bewertet. Dies deutet auf der einen Seite auf ein uns fremdes Moralempfinden hin, zeigt aber auch wie sehr sich das Christentum und die sich graduell militarisierende Welt des frühen Mittelalters bis zum Ende des ersten Jahrtausends angenähert hatten.

Mehrere Beiträge in diesem Band zeigen auf, wie sehr sich die mittelalterliche Perspektive und (Be)Wertung von gewalttätigen Vorgängen von der unsrigen unterschieden. Erfolgreiche Plünderungen und Gefangennahmen wurden nicht nur als Akt der Barbarei im Rahmen einer enthemmten Kriegsführung verstanden, sondern auch als Beleg für Erfolg, Ehre, Legitimität und Macht. Wertvolles Beutegut konnte auf eine privilegierte gesellschaftliche Stellung hindeuten. In der spätantiken und frühmittelalterlichen Welt, in der der Pflege zwischenmenschlicher Kontakte und Beziehungen in allen Bereichen des gesellschaftlichen und politischen Lebens eine zentrale Bedeutung zukam<sup>58</sup>, wurde der Wert von Besitztümern offensichtlich zuerst mit Blick auf die Aufmerksamkeit, die anhand dieser erregt werden konnte, gemessen, d. h. anhand ihres subjektiven Wertes und nur sekundär anhand ihrer praktischen Verwendbarkeit und ihres Nutzens (G. Halsall, ähnlich B. Rossignol). Der Beute kam damit eine besondere Bedeutung zu, da sie als Nachweis für den eigenen Erfolg auf die im Kampf unter Beweis gestellten Fähigkeiten und die damit erworbene Ehre verwies.

55. Reuter, « Plunder and Tribute... », Art. zitiert, S. 81-82.

56. Ähnlich auch Keller, « Pillages et butins... », Art. zitiert, S. 149.

57. Siehe Sylvie Joye, *La femme ravie. Le mariage par rapt dans les sociétés occidentales du haut Moyen Âge*, Turnhout, Brepols (Haut Moyen Âge, 12), 2012.

58. Siehe Gerd Althoff, *Family, Friends and Followers. Political and Social Bonds in Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.



Die Kriterien, anhand derer gewalttätiges Vorgehen bewertet wurde, sind nicht mit modern-westlichen Wertvorstellungen zu vergleichen. Auch beeinflusste die Teilnahme an kollektiven Handlungen wie einem Beutezug die subjektive Wahrnehmung solchen Verfahrensweisen gegenüber, indem diese Erfahrung das moralische Empfinden prägte, denn als Teilnehmer eines solchen Vorgehens kann dem Einzelnen schnell moralisch fragwürdiges Handeln legitim erscheinen. Insgesamt erwecken die frühmittelalterlichen Quellen den Eindruck, dass die Beutenahme als ein legitimes, wenn auch irreguläres, Mittel zur Eroberung oder Bestrafung empfunden werden konnte. Die Wertung von Beutenahme hängt aber auch von dem individuellen kulturellen Hintergrund ab, weshalb die Frage nach ihrer Legitimierung immer auch aus dem Blickwinkel des jeweils Betroffenen heraus gestellt und beantwortet werden muss.

Problematisch ist die Untersuchung der zeitgenössischen Wahrnehmung kriegerischer Handlungen dort, wo die Quellen lediglich die Perspektive einer einzigen Person oder einer Partei wiedergeben, wie im Fall der Daleminzier (S. Rossignol). Solche Gruppen, die ausschließlich ihrer Beutezüge wegen in den Quellen Erwähnung fanden, sind dort kaum objektiv dargestellt. Eine einzelne Quelle kann darüber hinaus nur eine Vorstellung von der Wahrnehmung eines einzelnen Autors, bestenfalls seines Umfeldes, liefern. Dort wo eigene Darstellungen fehlen, ist es darum kaum möglich, einen objektiven Eindruck von einem fremden Volk und dessen Selbstverständnis zu gewinnen, denn wir verfügen lediglich über ein Feindbild<sup>59</sup>. Umso problematischer ist es zu versuchen, aus derart einseitigen Aussagen vermeintlich objektive Schlüsse mit Blick auf die zeitgenössische Wahrnehmung von Legitimität und Unrecht zu ziehen. So hätten sich z. B. die Wikinger mit Sicherheit nicht in der Rolle des 'Barbaren' oder des 'Instruments Gottes' wiedergefunden, die ihnen die zeitgenössischen Autoren gerne zuschrieben<sup>60</sup>. Ihre Handlungsweise war

59. Siehe Heinrich von Stietencron, « Töten im Krieg. Grundlagen und Entwicklungen », in id., Jörg Rüpke (Hrsg.), *Töten im Krieg*, München, Alber (Veröffentlichungen des Instituts für Historische Anthropologie, 6), 1995, S. 17-56, hier S. 47-48; Michael Kleinen, « Frühmittelalterliche Kämpfer zwischen christlicher Religion und barbarischem Kriegerum », in Ansgar Köb, Peter Riedel (Hrsg.), *Emotion, Gewalt und Widerstand. Spannungsfelder zwischen geistlichem und weltlichem Leben in Mittelalter und Früher Neuzeit*, München, Wilhelm Fink (MittelalterStudien des Instituts zur Interdisziplinären Erforschung des Mittelalters und seines Nachwirkens, 9), 2007, S. 81-102, besonders S. 89-97.

60. Siehe z. B. den Brief Alcuins von 793, *Epistolae* 20, ed. Ernst Dümmler, MGH Epp 4, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1895, S. 56-158; Flodoard von Reims, *Historia Remensis* 4, 5, ed. Martina Stratmann, Georg Waitz, MGH SS 36, Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1998, S. 380.

vielmehr aus ihrer prekären wirtschaftlichen Lage und dem daraus entstandenen Selbstverständnis erwachsen (cf. L. Malbos).

Eine vergleichbar objektive Einschätzung mittelalterlicher Wertvorstellungen ermöglichen die frühmittelalterlichen Gesetze. Die bajuwarischen und alamannischen *Leges* enthalten wichtige Hinweise darauf, dass die kriegerische Aneignung fremden Eigentums zumindest unter bestimmten Umständen als legitim erachtet werden konnte (M. Czock). Bemerkenswert ist, dass zwischen Raub und Plünderung differenziert wurde, eine Unterscheidung, die auch in anderen Kulturbereichen festgestellt werden kann (B. Rossignol und L. Malbos). Hier findet sich wieder die Idee, dass der Repräsentant der königlichen Herrschaft, in diesen beiden Fällen der Herzog (lat. *dux*), darüber zu entscheiden hatte, wann eine Plünderung, selbst des eigenen Gebietes, als legitim verstanden werden konnte. Davon ausgenommen waren im Prinzip nur kriegsrelevante Ressourcen. Der Zusammenhalt des Heeres, dessen Versorgung und Disziplinierung, hatten aber auch hier die höchste Priorität (M. Czock).

Obwohl die Spätantike und vor allem das frühe Mittelalter zweifelsohne von Krieg und anderen bewaffneten Vorgehensweisen geprägt waren, deuten die Quellen an, dass es durchaus klare Vorstellungen legitimer und illegitimer Gewaltanwendung und damit ein Bewusstsein für die Notwendigkeit, vor allem letztere einzuschränken, gegeben haben muss<sup>61</sup>. Die gesellschaftlichen Voraussetzungen und Prioritäten, unter denen dies geschehen konnte, unterschieden sich aber grundsätzlich von den heutigen.

Mit dem graduellen Zerfall römischer Herrschaft und der Zivilisation im Westen Europas und der für sie charakteristischen institutionellen Gliederung und Verwaltung hatte sich dort eine Gesellschaft herausgebildet, in der der unmittelbare zwischenmenschliche Kontakt eine zentrale Bedeutung und Funktion eingenommen hatte. Dieser Umstand spiegelt sich in der zunehmenden Bedeutung äußerer Repräsentation durch das persönliche Auftreten und die Begleitung sowie den Austausch von Geschenken wider. Diese waren grundlegende Faktoren beim Aufbau und der Festigung von Ansehen und Macht. Die Aneignung fremden Eigentums und die auf diese Weise gewonnenen Güter nahmen in diesem Zusammenhang wichtige Funktionen ein.

---

61. Siehe hierzu aber auch die Diskussion in Gerd Althoff, « Schranken der Gewalt. Wie gewalttätig war das „finstere Mittelalter“? », in Horst Brunner (Hrsg.), *Die Kriege im Mittelalter und in der Frühen Neuzeit. Gründe, Begründungen, Bilder, Bräuche, Recht*, Wiesbaden, Reichert (*Imagines medii aevi*, 3), 1999, S. 1-23, besonders S. 23.

Mit Sicherheit wäre die mittelalterliche Welt ohne eine weiträumige Verbreitung der hier behandelten Praktiken der Aneignung fremden Eigentums eine andere gewesen. Wir stehen aber noch am Anfang der Erforschung frühmittelalterlicher Vorgehensweisen, Strategien, Werte, und Selbstverständlichkeiten, wie sie in diesem Band mit Blick auf unterschiedliche Gesellschaften, Quellen und Fragestellungen angesprochen wurden. Viele Aspekte wie die Wechselbeziehung zwischen Raubwirtschaft, Herrschaft und Gesellschaft, die zeitgenössische Perspektive und Legitimation solcher Vorgehensweisen, die verwendete Terminologie, die Stellung von Kriegsgefangenen, oder auch die Möglichkeiten, die reiche Beute selbst einem gewöhnlichen Kriegsteilnehmer eröffnen konnte, lassen damit auch für nachkommende Untersuchungen viele interessante Fragen offen.

Laury SARTI  
Albert-Ludwigs-Universität Freiburg



# Abstracts

Rodolphe KELLER — *Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au Moyen Âge : remarques introductives*

Contemporary evidence demonstrates to any modern audience that war and plundering were legitimate methods of enrichment in the societies of the past. The meeting in Frankfurt am Main provided the opportunity to demonstrate how the practice of the forcible seizure of goods was a key aspect of social practices in several Late Antique and early medieval societies. For a long time, this practice remained more or less ignored by historical research, because it was not considered to be part of 'great' history. Although at the end of the nineteenth century several German historians considered the issue from a legal and institutional perspective, it was only in the 1950s, drawing inspiration from the work of anthropologists, that scholars started considering war and plunder as important realities of the ancient and medieval world, as illustrated by the works of Georges Duby, Philip Grierson and, more recently, Timothy Reuter. Thanks to their efforts, the topic now receives the attention it deserves.

One of the purposes of the introductory paper was to offer a possible conceptualization of the research field. Inspired by Amerindian anthropology, the concept of 'predation' seemed better equipped than the more semantically simple 'plundering' to define a social reality which included other forms of coercive seizure in the context of war, including taking human captives and tributes. To understand fully the concept of predation as a social phenomenon, it must be considered in conjunction with a wide range of material transactions such as the donation of gifts and the exchange of goods and property. Like all such transactions, predation represents the physical expression of a specific form of social relation: war. The works of the economic anthropologist Marshall Sahlins can help here, by showing how gifts and predation are opposite poles in a sphere of varied social transactions.

Thus, the purpose of the meeting was not just about considering how the practice of predation is undertaken, but also about understanding its social, economic, political and cultural dimensions. What role does predation play in social relations? What is the economic impact of plundering and tribute taking? How and when is predation considered a legitimate behaviour? And especially, what is its importance in the construction of power? The discussions at the meeting led to some answers, but they also paved the way for further studies.

Benoît ROSSIGNOL — *Limitem restitueret, praedam militibus daret : l'empire romain en difficulté face aux défis de la prédation, des derniers Antonins à la Tétrarchie*

The aim of this paper is to question the practice of plundering and taking booty in the Roman empire from the late Antonine period to the fourth century. Despite the proclamations of internal peace in the imperial ideology, the Roman empire always knew a situation of low intensity predation through piracy and banditry, especially in connection with slave trading. These threats were varied, unevenly distributed, and could grow near frontier zones or during periods of political troubles and absent authority. With the Danubian wars of Marcus Aurelius, barbarian raiders seeking out booty threatened anew the provinces and even Italy. At the end of the Severan dynasty, the threats increased and became a vital challenge for the imperial power, especially in the 250s and 260s. Nevertheless, the real impact of these raids is discussed and difficult to assess. The Roman Empire had to adapt: defensive wars were ruinous for the state and the legitimacy of Emperors depended on victory. The good emperor had to protect his provinces from barbarian plundering, return the booty to his subject and plunder the barbarians. The booty became a political and ideological stake for the imperial power especially in relation with the soldiers and the provincial subjects, as shown by the examples of Postumus or Aurelianus. The situation never disappeared and in the fourth and fifth century the late Roman historiography emphasized this stake when narrating the third century crisis and its usurpations.

Guy HALSALL — *Predatory Warfare – the Moral and the Physical*

This paper argues that although one could take considerable wealth in early medieval warfare this was, at least in the period before the middle of the ninth century, not usually done through plundering but instead through battle and the taking of tribute (in turn brought about by the threat of battle). It then moves on to argue that the principal rewards in early medieval warfare were not physical objects ('loot') so much as intangibles such as prestige, honour and patronage. Even the payment of tribute may have been more important as a political display to an audience of the powerful men of the respective realms than as an exchange of objects.

Guido M. BERNDT — *Gewaltsame Ressourcenbeschaffung – Zu einigen raubwirtschaftlichen Praktiken gotischer Kriegergruppen*

After the death of Attila and the subsequent rapid dissolution of his impressive multi-ethnic confederation, several Gothic factions emerged that made their living as independent warrior-bands. However, the annual tributes and the subsidies extorted from the Eastern Roman Empire were insufficient, as the Goths were not able to supply themselves from the territories that were granted to them. It appears as if they made no efforts to produce the required aliments themselves. For this reason, these goods had to be appropriated, at least to a significant extent, by means of subsistence economy. In order to get hold of the resources required, the Gothic leaders once more adopted rapine methods. To be successful, the ability to apply violence was of utmost importance. The sole presence of these Gothic warriors could suffice

to receive the goods claimed. This impressive warrior band, first under the guidance of three Amal brothers, was founded in 493, under their leader Theoderic, the Ostrogothic Kingdom in Italy. They did not only fill their pockets by pillaging native settlements but also by extorting regular ransom payments from the local population. Using the example of the Ostrogoths, this paper deals with the different strategies used to provide resources by means of rapine. It shows that, depending on the temporary socio-economic situation, the Goths developed different strategies, characterised by varying intensities of a 'robber economy'.

Marilia LYKAKI — *L'économie du pillage et les prisonniers de guerre : Byzance, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle*

This contribution regards the economy of plunder and the general idea of warfare booty during the medio-byzantine period. In particular, it questions the issue of prisoners of war as part of the loot as well as their role in economic and social life. It is a military, diplomatic, and social issue that also affects the spheres of culture and communication. The study is based on narrative and legislative sources as well as evidence provided by hagiological sources. The latter is of great interest, being indicative of situations that official byzantine sources neglect or describe fragmentarily.

The research begins at a time when attitudes towards prisoners of war inherited from the Roman world were changing under the impact of Christianity; it ends at a time when the exchange of prisoners with the Arabs became a routine and the wars with the Bulgarians were in full swing. The frequent wars of this time resulted in an important economic activity with a social dimension. Captivity was a transitional situation, leading either to slavery or to freedom. Meanwhile, one can see the captives adapting various roles; soldiers, farmers, carriers of ideology and knowledge. Hence, this paper will discuss the inclusion of prisoners of war in the economic life and the productive role they could occupy. A characteristic of the period under consideration lies in the exchange of prisoners between Byzantium and the Arabs as a regular practice. The paper also discusses to the economic impact of prisoners ransoming – privately or organized by the Church –, their eventual decline into slave-trade products and their exchange.

Miriam CZOCK — *Fortia hostile aliquid praedare – Plünderung, Raub, Diebstahl und die Heeresdisziplin in den süddeutschen leges*

Previous studies on plunder stressed its economic, symbolic and political value. Although this approach has been highly helpful in understanding the practices of plunder in the middle ages, it relies mostly on historiographical sources. The present study shifts the perspective and analyzes two early medieval legal sources, which have only been evaluated on the topic of military discipline. It uses the *Lex Alamannorum* and *Lex Baiuvariorum* because they include a broader spectrum of prohibitions than the older Frankish *leges* and asks if these legal texts reflect the same intersections of economic calculation, violence and political potential which are so central to historiography. The evidence of the *leges* rather than stressing the long-term value of booty and political benefits gained from plunder focuses on the critical need for provision

on military campaign. The South German *leges* did not prohibit plunder as such; rather they did try to regulate the practice to prevent internal conflict as well as to restrain the damaging and destabilizing effect it had. So they ruled out plundering in collaboration with an enemy. Another aspect of legal concern were conflict over booty. Although the *leges* were highly aware of the hostile aspect of plunder and its damaging effects on group cohesion at least the *Lex Baiuvariorum* did not restrict plundering one's own province, if the duke did order it. Overall they are shaped by the idea to regulate plunder to discourage disruptions to society as well as the necessity to control private violence by public power even in times of war.

Matthias HARDT — *Gentile Königsherrschaft und das Gold der Reiterkrieger – eine Wechselbeziehung im ersten nachchristlichen Jahrtausend*

During the first millennium, there was a noteworthy relationship between mounted nomads such as the Huns, the Avars, and the Hungarians, and the kingdoms that had emerged in the West subsequent to the fall of the Roman Empire, like the Burgundians, the Goths, the Gepids and the Franks. This relation was characterized by a continuous exchange of large amounts of gold and silver, including Roman precious metal captured or blackmailed by the nomadic warriors. After victorious battles, they could again fall into the hands of kings like the Gepid Ardarich or the Frank Charlemagne. This paper aims at establishing the different uses of precious metal from the perspective of such rulers and what common notions and images the knowledge about these treasures could carry beyond the Migration Period and into the European Middle Ages.

Sébastien ROSSIGNOL — *Les Daleminciens face aux Francs. Conflits, tribut et structures sociales (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*

This paper studies the evidence concerning the Daleminciens, a Slavic tribe mentioned in the Frankish documentary sources from the ninth to the early eleventh century and located in the area east of the Saale River, on the eastern fringes of the Frankish Empire. The Daleminciens were described since the early ninth century as an independent group having a chieftain and a group of elites. From early on, the Franks displayed an aggressive attitude towards the Daleminciens, attacking them and requesting hostages and the payment of a tribute. Even though isolated insurrections are mentioned in the later ninth century, it can be presumed that the Daleminciens generally accepted the payment of a tribute and the political subordination to the Franks connected with it. An aggressive policy resumed in the early tenth century with an expedition by the Saxon ruler Henry I, followed by the conquest in 929 of a fortress defended by the Daleminciens in Gana. Henry's primary goal was to protect Saxony from the incursions of the Hungarians, who usually made their way to Saxony through Bohemia and the territory of the Daleminciens. Little is known of what happened subsequently to the Daleminciens, except that in the early eleventh century the area where they had lived was described as a *pagus* or *provincia* belonging to the diocese of Meißen. Their territory was understood as a geographical unit, with no connection to the social structures of the tribe known to have been located there earlier. The tri-



butary status of the Dalemicians might have contributed to stabilizing their social structures in the course of the ninth century, but it appears that they already had at the beginning of the century, like their neighbours the Sorbs, some kind of social hierarchy. What happened to their elites in the later tenth century remains unclear. The ruling members of the tribe had perhaps already attained, following the sending of hostages, a strong level of integration with their Saxon counterparts, but it might appear more likely that they have been violently decimated by the Saxons following the conquest of *Gana*. One way or another, a parallel can be drawn between the destiny of the Dalemicians and that of the Linons on the Elbe, another of these ninth-century Slavic tribes. Just like that of the Dalemicians, the territory of the Linons has been the theatre of dramatic military events in the early tenth century, culminating with the conquest of strongholds along the Elbe in 929. In addition, just like that of the Dalemicians, the territory of the Linons was also later known as a geographical unit.

Lucie Malbos — *Quand les vikings attaquaient... des vikings. Pratiques et logiques de la prédation dans le monde scandinave (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)*

Texts and archaeology largely focus on the warlike aspects of Scandinavian societies, a topic which is far from new. However, recent archaeological excavations, with a new reading of written sources, have considerably helped to redefine predatory practices within the Scandinavian value system. Beyond the traditional point of view of Western monks describing attacks by these “heathen hordes”, “barbarian and cruel”, one may wonder how these practices were seen by Scandinavian people themselves. Far from our modern idea of plunder, collecting booty during a war expedition was one of the most important activities in Scandinavian societies, a source of wealth and prestige distinct from mere theft. Plundering is not stealing, as an episode in Egil’s Saga reminds us. Essential in social and political relationships, due to the process of wealth redistribution, predation played also an economical role by putting part of the spoils back into circulation.

This reflection is also an opportunity to consider the status of the “Viking”, long seen as an attacking warrior and seldom as a man protecting his land, property and family: he was the assailant, not the victim. However, sagas are full of stories about Northmen fighting to repel assaults, often by other Scandinavian people. Recent discoveries of fortifications older than the 10th century (like in the Swedish emporium of Birka) show they could attack but also had learnt how to defend themselves. Were motives of these attacks on Vikings by Vikings, largely forgotten by traditional historiography, so different from raids on Western Europe? More than the victim’s status or origin, it was above all his wealth that mattered, during attacks on Christian monasteries as on Scandinavian ports, as we try to show through archaeological sources (fortifications, runic stones) and textual ones (sagas, hagiographic narratives).

Laury SARTI — *Methoden, Bedeutung und Legitimation der Aneignung von fremdem Eigentum von der Spätantike zum frühen Mittelalter – Zusammenfassung und Diskussion*

The pillaging, the taking of prisoners and the pressing of tributes are three different means to come into the possession of goods that until then had belonged to someone else. The present analysis surveys the assumptions highlighted by the papers in the present volume to subsequently discuss them in view of our understanding of late Roman and early medieval society. To this end, it focuses on the different methodologies used, the social significance and repercussions of such actions and the goods gained, as well as contemporary legitimisation, in order to make some more general remarks with regard to predatory practices.

# Index

## A

- Abbon de Saint-Germain-des-Prés/Abbo von Saint-Germain-des-Prés (auteur/Autor) 161
- Abodrites/Abodriten 139, 151, 158-159
- Adam de Brême/Adam von Bremen (auteur/Autor) 159
- Aegina (île/Insel) 94
- Aelius Aristide/Aelius Aristides (auteur/Autor) 30
- Aëtius (général romain/römischer Heerführer) 123-124
- Afrique/Africa 62, 75, 85
- Agathias (auteur/Autor) 74
- Égypte 94-95
- Aix-la-Chapelle/Aachen (Allemagne/Deutschland) 129
- Alamans/Alamannen 22
- Al-Balādhurī (auteur/Autor) 95
- Albanie/Albanien 77
- Alfred de Wessex/Alfred of Wessex (roi anglo-saxon/angelsächsischer König) 56
- Allectus/Allektus (homme politique romain/römischer Politiker) 47
- Al-Mukaddasi (auteur/Autor) 95
- Alypius de Thagaste/Alypius von Thagaste (évêque/Bischof) 33
- Amale/Amaler 69, 70, 72, 76-82, 87
- Amida (aujourd'hui Diyarbakir/aujourd'hui, Turquie/Türkei) 95
- Anastase I<sup>er</sup>/Anastasius I. (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 75
- Anastase le Sinaïte/Anastasios Sinaites (auteur/Autor) 96
- Anazarbe (ville en Cilicie/Stadt in Kilikien) 95
- Angelsächsische Chronik 65
- Angilbert (abbé/Abt) 131
- Annales Cambriae 57
- Annales de Corvey/Annalen von Corvey 146, 148
- Annales de Fulda/Annalen von Fulda 142-143
- Annales de Hildesheim/Annalen von Hildesheim 145-146
- Annales de Lorsch/Annalen von Lorsch 140
- Annales de Niederrhein/Annalen von Niederrhein 145
- Annales de Northumbrie 129
- Annales Hildesheimenses minores 145
- Annales regni Francorum 161
- Anschaire de Brême/Ansgar von Bremen 175
- Antonin le Pieux/Antoninus Pius (empereur/Kaiser) 32-33
- Anund (roi suédois/schwedischer König) 175-176
- Arabes/Araber 90, 93-95, 97-99, 101
- argent 23, 37, 45, 75, 98-99, 128, 130, 134, 138, 176, 185
- aristocratie/Aristokratie 7, 12, 14, 23, 39, 54, 58-62, 65
- Arkadioupolis (Turquie/Türkei) 86
- Arles (France/Frankreich) 135
- armée/Armee 9, 14, 23-24, 27, 31, 36, 39, 41, 43-49, 51, 69, 71, 82, 89-91,

- 93, 97, 99, 101-102, 107, 109-115, 117, 119, 138, 140-142, 145-146, 163, 168, 182-183, 189, 192  
 armes 7, 21, 23, 42, 59, 63, 73, 80, 111, 130, 161, 169, 175, 185, 187  
 Arn de Würzburg/Arno von Würzburg (évêque/Bischof) 151  
 Arnulf de Carinthie/Arnulf von Kärnten (souverain carolingien/karolingischer Herrscher) 157  
 Asie Mineure 93, 95, 97  
 Attila (roi des Huns/Hunnenkönig) 72, 75, 83, 87, 122-125  
 Auchendavy (fort romain/ römisches Militärlager) 32  
 Augsburg/Augsburg (Allemagne/ Deutschland) 29, 34, 36, 46, 138  
 Aurélien/Aurelianus (empereur romain/ römischer Kaiser) 27, 40, 47, 49  
 Autun (France/Frankreich) 43  
 Auvergne (France/Frankreich) 57  
 Avars/Awaren 22, 24, 122, 127-131, 134-139  
 Avidius Cassius (chef d'armée/ Heerführer) 44  
 Avit de Vienne/Avitus von Vienne (évêque/Bischof) 84  
 Awaren 22, 24, 122, 127-131, 134-139
- B**
- Babai (roi des Sarmates/ Sarmatenkönig) 79, 87  
 Bachrach, Bernard S. 55  
 Bachrach, David 55, 155  
 Balkans/Balkan 86, 93-94, 97, 99-100  
 Baltique/Baltikum 176  
 bannissement 111  
 Barthélemy, Dominique 21  
 Basques/Basken 63-64, 66  
 bataille 50, 53, 60-63, 71, 73, 75, 79, 89, 91, 97, 125, 127-128, 137  
 Bauern 81, 166-167  
 Benedictus Levita (auteur/Autor) 115  
 Bénévent/Beneventum (Italie/Italien) 23  
 Beowulf 23, 169  
 Berthouville (France/Frankreich) 37  
 Besitz 62, 68, 116, 125, 138, 179, 187, 189-190  
 Bestrafung 110-114, 116, 146-147, 189, 191  
 bétail 61-62, 64, 68, 73, 170, 184  
 Beute 7-8, 10-11, 13, 15, 23-24, 27-28, 31-33, 36-37, 39, 44-49, 51, 76, 85, 89-93, 96, 100-101, 104-107, 111, 115-119, 127-128, 130, 142, 145, 147, 154, 157, 163, 168, 170-171, 176-177, 183, 186-187, 190, 193  
 Beuwidines 141  
 Bible de Wulfila/Wulfila-Bibel 74  
 Birka (Suède/Schweden) 174-177  
 Birley, Eric 32  
 Bleda (souverain hun/hunnischer Herrscher) 124  
 Bluntschli, Johann Caspar 10  
 Bohême/Böhmen 139, 141-142, 146-148, 151, 153, 156  
 Boleslas I<sup>er</sup> le Vaillant/Bolesław I. der Tapfere (roi de Pologne/König von Polen) 147, 151-152  
 Boleslas II de Bohême/Bolesław II. der Fromme (roi de Pologne/König von Polen) 151  
 Bömelburg, Hans-Jürgen 104  
 Boppon/Boppo (comes) 142  
 boucle de ceinture 126, 130  
 Brandenbourg/Brandenburg 146-147  
 Brandstiftung 42, 111, 116, 142, 174  
 Brankaik, Jan 156  
 Bretagne 32  
 Bulgares/Bulgaren 90, 94, 99-100  
 burgwards 154  
 Buße 111-112  
 butin/Beute 7-8, 10-11, 13, 15, 23-24, 27-28, 31-33, 36-37, 39, 44-49, 51, 76, 85, 89-93, 96, 100-101, 104-107, 111, 115-119, 127-128, 130, 142,

145, 147, 154, 157, 163, 168, 170-171, 176-177, 183, 186-187, 190, 193  
Byock, Jesse L. 164

## C

Caillé, Alain 19  
Caius Macrinus Decianus (gouverneur romain/römischer Verwalter) 34  
Calgacus (chef calédonien/kaledonischer Anführer) 28  
Campanie 75  
Canburg (place forte/Festung) 141  
Carausius (chef d'armée romain/römischer Feldherr) 47  
Carl, Horst 104  
Carolingiens 16, 22, 105  
Carthage 34, 85  
Carus (empereur romain/römischer Kaiser) 45  
casque 59  
Cassiodor/Cassiodorus (auteur/Autor) 70  
Cerialis (légal romain/römischer Legat) 28  
Charlemagne (souverain carolingien/karolingischer Herrscher) 24, 122, 131, 133, 141, 143  
Charles le Jeune (souverain carolingien/karolingischer Herrscher) 141  
châtiment corporel 113  
Chattes/Chatten 31, 46  
chevaux 23, 27, 113  
Childebert I<sup>er</sup>/Childebert I. (roi des Francs/Frankenkönig) 84  
Childebert II/Childebert II. (roi des Francs/Frankenkönig) 66  
Chosroès/Chosrau (souverain Sassanide/Herrscher der Sassaniden) 90  
Chronique anglo-saxonne 65  
Chronique de Moissac/Chronik von Moissac 140  
Claude/Claudius (empereur romain/römischer Kaiser) 16, 18, 31, 33, 50

Clermont-Ferrand (France/Frankreich) 95  
Clovis I<sup>er</sup>/Chlodwig I. (roi des Francs/Frankenkönig) 22-24, 65  
Cluj-Someseni (Roumanie/Rumänien) 126  
Commode/Commodus (empereur romain/römischer Kaiser) 32, 35-36  
comte (comes) 114, 129  
conflit 22, 25, 28, 36, 38-40, 43-45, 50, 71, 80-82, 111, 118, 144, 146-147, 151, 156, 158, 170, 174  
Constance II/Constantius II. (empereur romain/römischer Kaiser) 133  
Constantin V (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 92  
Constantin VII Porphyrogénète (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 91  
Constantinople (ville/Stadt) 8, 75, 78-79, 90, 95, 97  
Contamine, Philippe 14  
Coudry, Marianne 13  
Courlande (région en Lettonie/Region in Lettland) 166  
Crète 94  
Crumlin-Pedersen, Ole 163  
Cyprien de Carthage/Cyprian von Karthago (évêque/Bischof) 33-35

**D**

Dacie/Dakien 37, 40, 44  
Daleminciens/Daleminzier 138, 139-160, 191  
Dalheim (Luxembourg/Luxemburg) 29, 38  
Danois/Dänen 21, 171, 175-176  
Danube (fleuve/Fluss) 33-34, 44, 46, 79, 125, 129-130, 136  
Demelcion 141  
démonstration/Demonstration 67, 76, 91, 97, 133, 150  
Deogratias (évêque/Bischof) 85

- depraedatio* 21, 25  
 Descola, Philippe 17-18  
*Descriptio civitatum* 143, 150  
 Dexippe/Dexippos (auteur/Autor) 29, 43, 48, 50  
 Diebstahl 76, 103, 107, 112, 116-117  
 Dillmann, François-Xavier 164-165  
 Dioclétien/Diokletian (empereur romain/römischer Kaiser) 35, 47  
 Dion Cassius/Cassius Dio (auteur/Autor) 34, 45  
 discipline guerrière 103, 107, 109-110, 112, 117, 189, 192  
 distribution 24, 54, 73, 76, 105, 107, 115, 119  
 Donau (fleuve/Fluss) 33-34, 44, 46, 79, 125, 129-130, 136  
 Dralle, Lothar 147-148  
 Dschinghis Khan (khan mongol/Khan der Mongolen) 124  
 Duby, Georges 11-13, 17  
 duc (*dux*) 61, 109-116, 118-119, 192  
 Dumont, Louis 16  
 Durrës/Dyrrhachium (Albanie/Albanien) 77
- E**
- East-Anglia 7  
 Ecgfrith de Northumbrie/Ecgfrith von Northumbrien (roi anglo-saxon/angelsächsischer König) 57  
*Éclogue/Eclogus* 92, 100-101  
 Écosse 58  
 Edda 123, 162  
 Edelmetalle 169-170  
 Éduens 43  
 Égine (île/Insel) 94  
 Éginhard (auteur/Autor) 128, 134, 143  
 Église 98, 100, 128, 153  
 Égypte 94-95  
 Ehre 163, 168-169, 186, 190  
 Einarsson, Bjarni 166,  
 Einhard (auteur/Autor) 128, 134, 143
- Elbe (fleuve/Fluss) 139-141, 144, 150, 153, 156, 158-160  
 Empire byzantin/Byzantinisches Reich 8, 89-102, 122, 124-125, 130, 183, 187  
 emprisonnement 47, 81, 83-87, 90-91, 93, 95-97, 102, 121, 171, 179, 183-186, 189-190, 193  
 Ennode de Pavie/Ennodius von Pavia 84  
 envie de guerre/Kriegslust 105  
 épée 60, 63, 67-68, 70, 86, 169  
 Épiphane de Pavie/Epiphanius von Pavia 84  
 Epirus (region sur les Balkans/Region auf der Balkanhalbinsel) 77  
 Éric de Friaul/Erich von Friaul (margrave/Markgraf) 129  
 Erzgebirge 148, 153  
 esclaves 9, 23, 27, 33, 35, 61-62, 72, 83-84, 86, 90, 94, 100, 125, 170, 184  
 Eutrope/Eutropius (auteur/Autor) 47-48
- F**
- Feindschaft 20, 116, 118, 157  
 femmes/Frauen 16, 32-33, 35, 72, 84, 95, 101, 122-123, 184, 190  
 Fergunna 141  
 fermiers 81, 166-167  
 Firmus, Marcus Cocceius (centurion romain/Zenturio) 32-33  
 fisque/Fiskus 18, 25, 32, 41, 45-46, 87, 92, 99-100, 111-112, 182  
 Föderaten (*fæderati*) 69, 124  
 Francie orientale/*Francia orientalis* 20, 22, 25  
 Francs/Franken 9, 14, 21-24, 39, 127-128, 130, 135, 139-140, 142-144, 153-154, 156-159, 171, 174  
 Frauen 16, 32-33, 35, 72, 84, 95, 101, 122-123, 184, 190  
 Freigiebigkeit (*largitas*) 131, 133-134, 188  
 Freikauf 32, 35-36, 84, 95, 98

Freyr (déesse/Gottheit) 177  
 Frieden 19-21, 28, 32-35, 78, 98, 107,  
 124, 176-177, 179, 185  
 Frigg (dieu/Gottheit) 177  
 Frisons/Friesen 22  
 Friul/Friaul (Italie/Italien) 61  
 Fürstengrab 59, 125-126, 130, 179

## G

Galates/Gallater 33-34  
 Garamantes/Garamanten 31-32  
 Gaule/Gallien 28, 55-56, 65, 84, 189  
 Gefangenschaft 47, 81, 83-87, 90-91,  
 93, 95-97, 102, 121, 171, 179, 183-  
 186, 189-190, 193  
 Gefolgschaft 7, 14, 19, 24, 31, 34, 69,  
 77, 79, 80-81, 97, 148, 154, 158, 165,  
 188-189  
 Geisel 78, 109, 140-142, 144, 154, 156,  
 158-159, 183, 189  
 générosité (*largitas*) 131, 133-134, 188  
 Genewana 141  
 Gengis Khan (khan mongol/Khan  
 der Mongolen) 124  
 Genséric/Geiserich (roi des Vandales/  
 König der Vandalen) 75, 85  
 Genzmer, Felix 123  
 Gepides/Gepiden 125  
 Gesandtschaft 77, 85-86, 132, 137  
 Geschenk 17, 37, 82, 85, 126, 132,  
 137-139, 188, 189  
 Gesetze (*leges*) 33-34, 63, 84, 98-99,  
 106-110, 112, 177, 192  
 Gewalt 15, 17, 20-21, 25, 38, 40, 65, 72,  
 76-77, 82, 85-87, 107, 113, 119, 159,  
 168, 179-181, 190-191  
 Gewaltgemeinschaften 15, 179  
 Godfrid/Gudfred (roi danois/  
 Dänenkönig) 21  
 Gold 23-24, 45, 53-54, 56, 58-66, 68,  
 73, 121, 123-126, 128, 130-131, 133-  
 136, 138, 149, 162, 164, 185, 188

Gondebaud/Gundobad (roi des  
 Burgondes/Burgunderkönig) 84  
 Goths/Goten 65, 69-87, 124, 186  
 Gotland 176  
 Gräber 59, 125-126, 130, 135-136, 179  
 Graf (*comes*) 114, 129  
 Grèce/Griechenland 79, 82  
 Grégoire de Tours/Gregor von Tours  
 (évêque/Bischof) 22-23, 62, 64, 67  
 Grierson, Philip 12-13, 163  
 Groot, Huig (de) 10  
 guerre 7-12, 14-17, 19-24, 27, 30,  
 33-34, 36, 39-41, 43-46, 49-50,  
 53-58, 60-63, 65-68, 73, 87, 89-93,  
 96-101, 103-105, 112-113, 117, 119,  
 122, 127-128, 161, 163, 170-171,  
 174, 179-180, 187, 192  
 guerrier 7, 17-21, 23, 25, 60, 64, 66,  
 70-72, 76-84, 87, 97, 100, 127, 131,  
 145, 147, 154, 157, 161-162, 167-  
 169, 172, 176, 188  
 gunnr 162  
 Gürtelschnalle 126, 130  
 Guthlac (aristocrate anglo-saxon/  
 angelsächsischer Adliger) 7, 64

## H

habitat 156  
 Hadrien/Hadrian (pape/Papst) 131  
 Häduer 43  
 Hagenbach (Allemagne/  
 Deutschland) 28, 36-37  
 Haithabu (établissement danois/  
 dänische Siedlung) 172, 174, 177  
 Hakon Ivarsson (Viking de Norvège/  
 norwegischer Wikinger) 168  
 Hanewinkel, Christian 146, 148  
 Harald à la Dent Bleue/Harald  
 Blauzahn (roi du Danemark  
 et de la Norvège/König von  
 Dänemark und Norwegen) 174

- Harald III Sigurdarson (roi de la Norvège/König von Norwegen) 171-172
- Harald Klak (chef danois/dänischer Anführer) 21
- Hâroûn-ibn-Yahya (prisonnier/ Gefangener) 95
- Hawkal, Ibn 95
- Hébreux/Hebräisch 8
- Hedeby (établissement danois/dänische Siedlung) 172, 174, 177
- Hedenstierna-Jonson, Charlotte 175
- Heeresdisziplin 103, 107, 109-110, 112, 117, 189, 192
- Helm 59
- Henri I<sup>er</sup>/Heinrich I. (roi Ottonien/ ottonischer König) 20, 137, 144-148, 150-152, 154-155
- Henri II/Heinrich II. (roi Ottonien/ ottonischer König) 20, 151, 155
- Héraclée/Herakleios (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 93
- herja 162
- Hermann de Souabe/Herrmann von Schwaben (duc/Herzog) 20
- Hérodien/Herodian (auteur/Autor) 44, 46
- Herrschaft 25, 72-73, 76, 79, 87, 104-105, 121, 125, 127-128, 136, 179, 181, 185, 187-189, 192-193
- Hersfeld (Allemagne/Deutschland) 143
- Hérules/Heruler 43, 79
- Herzog (dux) 61, 109-116, 118-119, 192
- hilda 162
- Hildesheim (Allemagne/ Deutschland) 145-146
- Hippone/Hippo (Algérie/Algerien) 33
- Histoire Auguste/Historia Augusta* 27, 49-50
- Hongrie 8, 70, 137-138, 144-148, 154
- honneur 163, 168-169, 186, 190
- hostilité 20, 116, 118, 157
- Hrothgar (roi danois mythique/ mythischer Dänenkönig) 169
- Humm, Michel 13
- Huns/Hunnen 9, 71, 74, 76, 87, 123, 125, 127-128, 138
- Huntzinger, Hervé 35
- I**
- Illyrie/Illyrien (région des Balcons/ Balkanregion) 77
- incastellamento* 58
- incendie volontaire 42, 111, 116, 142, 174
- Ine de Wessex/Ine von Wessex (roi anglo-saxon/angelsächsischer König) 163
- Ingelheim (Allemagne/ Deutschland) 134-135
- interdiction 109, 111, 114-115
- Ioannès Tzimiskès/Ioannes Skylitzès (auteur/Autor) 96
- Irlande/Irland 57, 61
- Isidore de Séville/Isidor von Sevilla (auteur/Autor) 21
- Italie/Italien 28, 34, 57, 61, 72, 82, 85, 87, 129, 183, 186
- ivresse 122
- J**
- Joannes Laurentius Lydus/Johannes Lydos (auteur/Autor) 75
- Jordanes (auteur/Autor) 70, 77, 79, 122, 125
- Jucker, Michael 15, 105
- Julien de Tolède/Julian von Toledo (auteur/Autor) 64
- Justinien I<sup>er</sup>/Justinianus I. (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 84, 98, 132
- K**
- kaisaragild 74
- Kaminiatès/Kaminiates (auteur/ Autor) 97
- Kampanien 75



- Karl der Große (souverain carolingien/  
karolingischer Herrscher) 24, 122,  
131, 133, 141, 143
- Karl der Jüngere (souverain carolingien/  
karolingischer Herrscher) 141
- Karolinger 16, 22, 105
- Karthago 34, 85
- Khagan 130, 136
- Kirche 98, 100, 128, 153
- Klausenburg (Transylvanie/  
Siebenbürgen) 125
- Kleinasien 93, 95, 97
- Kluge, Bernd 135
- Konflikt 22, 25, 28, 36, 38-40, 43-45,  
50, 71, 80-82, 111, 118, 144, 146-  
147, 151, 156, 158, 170, 174
- König (rex) 20-22, 31, 44, 60-61, 63-67,  
84, 87, 105, 110-112, 114, 122-127,  
133-135, 137-138, 141, 144, 148,  
150, 152-154, 156-159, 163, 165,  
168-172, 175-176, 187, 189-190
- Königtum 14
- Konstantin V. (empereur byzantin/  
byzantinischer Kaiser) 92
- Konstantin VII. Porphyrogennetos  
(empereur byzantin/byzantinischer  
Kaiser) 91
- Konstantinopel (ville/Stadt) 8, 75,  
78-79, 90, 95, 97
- Köpstein, Helga 99
- Körperstrafe 113
- Kotková, Martina 153
- Kreta 94
- Krieg 7-12, 14-17, 19-24, 27, 30, 33-34,  
36, 39-41, 43-46, 49-50, 53-58,  
60-63, 65-68, 73, 87, 89-93, 96-101,  
103-105, 112-113, 117, 119, 122,  
127-128, 161, 163, 170-171, 174,  
179-180, 187, 192
- Krieger 7, 17-21, 23, 25, 60, 64, 66,  
70-72, 76-84, 87, 97, 100, 127, 131,  
145, 147, 154, 157, 161-162, 167-  
169, 172, 176, 188
- Krimhild 124
- Kunbábony (trouvaille/Hortfund) 130
- ## L
- Langobarden 22-23, 61, 65
- Latour, Bruno 68
- Le Goff, Jacques 11
- Lechfeld 138
- légation 77, 85-86, 132, 137
- Lehmann, Karl 11
- Leleu, Laurence 150
- Lenzen 158
- Léon I<sup>er</sup>/Leo I. (empereur romain/  
römischer Kaiser) 75, 77, 80
- Léon II/Leo II. (empereur byzantin/  
byzantinischer Kaiser) 80, 85
- Léon III/Leo III. (empereur byzantin/  
byzantinischer Kaiser) 92
- Léon III/Leo III. (pape/Papst) 131
- Léon IV/Leo IV. (empereur byzantin/  
byzantinischer Kaiser) 131
- Léon VI/Leo VI. (empereur byzantin/  
byzantinischer Kaiser) 93, 95-96
- Lepelley, Claude 33
- Leptis (cité en Tripolitaine/Stadt in  
Tripolitaniens) 31
- Lévi-Strauss, Claude 16, 18
- Lex Alamannorum 108, 110-112, 115-  
116, 192
- Lex Baiuvariorum 108, 110, 112-113,  
115-116, 118
- Lex Salica 109
- Liber pontificalis 133
- Liberius 84
- Licinius Crassus 44
- Linons/Linonen 156-159
- lois (leges) 33-34, 63, 84, 98-99, 106-  
110, 112, 177, 192
- Lois Militaires 100
- Lombards 22-23, 61, 65
- Lösegeld 14, 16, 34, 82-83, 85-87, 98,  
137, 163, 171, 181, 183-185
- Lot, Ferdinand 10, 93

Louis le Germanique/Ludwig der Deutsche (souverain carolingien/karolingischer Herrscher) 25, 142, 157  
 Louis le Pieux/Ludwig der Fromme (souverain carolingien/karolingischer Herrscher) 64, 67

## M

Macédoine/Makedonien 79  
 Mainz (Allemagne/Deutschland) 48, 57  
 Mälär (lac/See) 175  
 Malchos 76, 85-86  
 Marc Aurèle 34-36, 45-46  
 Marcellinus Comes (auteur/Autor) 122, 124  
 Marcien/Markian (empereur romain/römischer Kaiser) 70  
 Marcomans/Markomannen 46  
 Marcus Cocceius Firmus (centurion romain/Zenturio) 32-33  
 Marcus Simplicinius Genialis 34  
 Maurice/Maurikios (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 50, 91  
 Mauss, Marcel 12, 18  
 Maxime/Maximus (évêque/Bischof) 84  
 Mayence 48, 57  
 Mecklembourg/Mecklemburg 149  
 Meißen 148, 151-152, 155  
 Mercie/Mercia 7, 24, 65  
 Mésie 35  
 Mésopotamie/Mesopotamien 44-45  
 métaux précieux 169-170  
 Michel le Syrien/Michael der Syrer 95  
 Michelet, Jules 9  
 mildr 169  
 Miller, William Ian 164  
 Moesien 35  
 monnaie 90, 131, 136  
 Monts Métallifères 148, 153  
 munus 25  
 Münzen 90, 131, 136

## N

Nagyszentmiklós (trouaille/Hortfund) 130  
 Nauplion 94  
 Nedao (fleuve/Fluss) 125  
 Neupotz (Allemagne/Deutschland) 28, 36-37  
 Nibelung/Nibelungen 121  
 Nicéphore Phokas/Nikephoros Phokas (empereur byzantin/byzantinischer Kaiser) 97  
 nomades/Nomaden 9, 32, 121, 124, 128, 130-131, 138  
 Nordhumbrische Annalen 129  
 North, Douglass 41, 56  
 Norvégiens/Norweger 165, 171-172, 174  
 Numérien/Numerian (empereur romain/römischer Kaiser) 45  
 Numidie/Numidien 34

## O

Odénath 45  
 Oder (fleuve/Fluss) 139, 144  
 Odin 177  
 Odoacre/Odoaker 75  
 Oea (cité en Tripolitaine/Stadt in Tripolitaniens) 31-32  
 Oexle, Judith 149  
 Olaf le saint, roi 170  
 or 23-24, 45, 53-54, 56, 58-66, 68, 73, 121, 123-126, 128, 130-131, 133-136, 138, 149, 162, 164, 185, 188  
 Øresund 176  
 Orose/Orosius 143  
 Ostanglien 7  
 otage 78, 109, 140-142, 144, 154, 156, 158-159, 183, 189  
 Otton I<sup>er</sup>/Otto I. (empereur ottonien/ottonischer Kaiser) 151  
 Ovinus Tertullus 35

## P

paix 19-21, 28, 32-35, 78, 98, 107, 124, 176-177, 179, 185  
 Palestine/Palestina 94-95  
 Palmyre/Palmyra 36, 49  
 Pannonie/Pannonien 34, 70-71, 77-79, 86, 125, 127  
 Parthes/Parther 44  
 patricius 82  
 Paul Diacre/Paulus Diaconus (auteur/Autor) 61  
 Pavie/Pavia (Italie/Italien) 24  
 Péloponnèse/Peloponnesse 94  
 pénitence 111-112  
 Perses/Persien 41  
 peuples fédérés (*fæderati*) 69, 124  
 Pferde 23, 27, 113  
 Phillippopolis 83  
 Phokis (village/Dorf) 94  
 pillage 7-9, 11-12, 14, 16, 25, 28, 31-32, 36-37, 39, 41, 43-44, 46, 49, 54, 56, 60, 63-64, 68, 78, 89-91, 93-94, 97, 101, 103, 105, 107, 109, 111-119, 121, 125, 154, 157, 162-163, 165-166, 168-172, 170-172, 176-177, 179, 182, 184-186, 190, 192  
 Pires Boulhosa, Patricia 164  
 Plattensee (Lac en Hongrie/See in Ungarn) 70  
 Plünderung 7-9, 11-12, 14, 16, 25, 28, 31-32, 36-37, 39, 41, 43-44, 46, 49, 54, 56, 60, 63-64, 68, 78, 89-91, 93-94, 97, 101, 103, 105, 107, 109, 111-119, 121, 125, 154, 157, 162-163, 165-166, 168-172, 170-172, 176-177, 179, 182, 184-186, 190, 192  
 Polanyi, Karl 12  
 Pologne/Polen 139, 151, 156  
 Polybe/Polybius 49  
 Pomponius 31-32, 35, 46  
 possession 62, 68, 116, 125, 138, 179, 187, 189-190  
 Postume/Postumus 43, 47-49

pouvoir 25, 72-73, 76, 79, 87, 104-105, 121, 125, 127-128, 136, 179, 181, 185, 187-189, 192-193  
 Prague/Prag 147  
 préfet/Präfekt 81  
 présents 17, 37, 82, 85, 126, 132, 137-139, 188, 189  
 Prestige 23-24, 39-40, 106, 157, 168-170, 188, 190  
 Priscus/Priskos (auteur/Autor) 76, 122  
 Probus, Marcus Aurelius (empereur romain/römischer Kaiser) 47  
 Procopé/Prokop (auteur/Autor) 74-75  
 province/Provinz 21, 27-28, 33-34, 46, 51, 71, 79, 91, 111-115, 118-119, 125, 150-151  
 punition divine 122  
 punition 110-114, 116, 122, 146-147, 189, 191

## R

rachat 32, 35-36, 84, 95, 98  
 Rache 20-21, 123-124  
 rançon 14, 16, 34, 82-83, 85-87, 98, 137, 163, 171, 181, 183-185  
 rapina 25, 76  
 rapine 76, 103, 107, 112, 116-117  
 Ratiaria 83  
 ravage 33, 45, 57, 94, 116  
 Rechtsgeschichte 10, 107  
 Redlich, Fritz 14  
 Reichtum 8-9, 22, 24, 31, 36-37, 45-46, 56, 59, 61, 63, 66, 89-90, 97, 100, 125, 128, 166, 168-169-170, 176-177, 183, 185, 190  
 Reims (France/Frankreich) 57  
 représentation/Repräsentation 30, 36, 51, 131, 134, 136, 177, 188, 192  
 république/Republik 28  
 Reuter, Timothy 14, 16, 54, 95, 105, 157, 169  
 Rhin/Rhein 34, 37, 40, 46, 48, 66, 123  
 Riade 137-138, 147

- richesse 8-9, 22, 24, 31, 36-37, 45-46, 56, 59, 61, 63, 66, 89-90, 97, 100, 125, 128, 166, 168-169-170, 176-177, 183, 185, 190
- Rimbert, moine 175-176
- Robert le Fort/Robert der Starke 62
- roi (rex) 20-22, 31, 44, 60-61, 63-67, 84, 87, 105, 110-112, 114, 122-127, 133-135, 137-138, 141, 144, 148, 150, 152-154, 156-159, 163, 165, 168-172, 175-176, 187, 189-190
- Rome/Rom 8-9, 13, 27-28, 40-41, 43-44, 69, 74, 131-133
- Romulus Augustule/Romulus Augustulus (empereur romain/römischer Kaiser) 75
- Rosik, Stanisław 150
- royauté 14
- Russie/Russland 92
- S**
- Saale 139-140, 142-144, 159-160
- Saga d'Hakon le Bon 171
- Saga d'Harald Sigurðarsonar 168, 170-171, 174, 177
- Saga de saint Olaf 171
- Sahara 31
- Sahlins, Marshall 18-19, 195
- San Vitale, Ravenna 132, 134
- Sarmates/Sarmaten 34, 79, 87
- Sarrasins 8
- Saxons/Sachsen 22-23, 138, 141-142, 145-147, 152, 154, 174
- Scandinavie 23, 39, 165-166, 174-175, 177-178
- Schatz 7-8, 22, 24, 29, 37, 44, 46, 58-61, 67, 121-125, 131, 134, 137, 183, 187
- Schlacht 50, 53, 60-63, 71, 73, 75, 79, 89, 91, 97, 125, 127-128, 137, 142, 147, 162
- Schottland 58
- Schrage, Gertraud Eva 148, 152
- Schwarz, Ernst 150
- Schwert 60, 63, 67-68, 70, 86, 169
- Searle, Eleanor 15
- Sedulius Scottus 61
- Séleucie du Tigre/Seleukia am Tigris (ville/Stadt) 44
- Semela 141, 144, 150
- sénateurs/Senatoren 45, 75, 133
- Septime Sévère/Septimus Severus (empereur romain/römischer Kaiser) 35, 44
- sépulture de chef 59, 125-126, 130, 179
- Siedlung 156
- Silber 23, 37, 45, 75, 98-99, 128, 130, 134, 138, 176, 185
- Silvanus 48
- Singidunum (ville/Stadt) 79
- Skallagrimsson, Egill 166
- Skandinaviens 23, 39, 165-166, 174-175, 177-178
- Skires/Skiren 79
- Sklaven 9, 23, 27, 33, 35, 61-62, 72, 83-84, 86, 90, 94, 100, 125, 170, 184
- Slaves/Slaven 8, 22, 62, 139-140, 142, 144-148, 150-151, 154-160, 174
- Snorri Sturluson (auteur/Autor) 165-166
- Sorabes/Sorben 141-142, 144-145, 153, 155-156, 158-159
- Sozopetra (ville/Stadt) 97
- Staffordshire Hoard 59, 61, 63
- Stauchitz 148, 154, 159
- Stobi (ville/Stadt) 79, 81
- Strafe Gottes 122
- Strafe 110-114, 116, 122, 146-147, 189, 191
- Strategikon 50
- Strobel, Michael 149
- subsides/Subsidien 77, 82, 86
- Suebes/Sueben 79
- Suède/Schweden 171, 175-176
- suite 7, 14, 19, 24, 31, 34, 69, 77, 79, 80-81, 97, 148, 154, 158, 165, 188-189

- Sutton Hoo 59  
 Sven II/Swen II. (roi danois/dänischer König) 171  
 Syrie/Syrien 94-95
- T**
- Tacite/Tacitus (auteur/Autor) 28, 31, 150  
 Taktika 93, 95, 98  
 Tarse (ville/Stadt) 97  
 Tartares/Tartaren 9  
 Testart, Alain 18  
 Theodahat (roi des Goths/ Gotenkönig) 75  
 Théodoric le Grand/Theoderich der Große (roi des Goths/ Gotenkönig) 65-66, 72, 78-82, 87  
 Théodoric Strabon/Theoderich Strabon 77, 80  
 Théodose II/Theodosius II. (empereur/ Kaiser) 133  
 Théophile 95, 97  
 Thessalonique/Thessaloniki (ville/ Stadt) 80-81, 97  
 Thierry I<sup>er</sup>/Theuderich I. (roi des Francs/ Frankenkönig) 23, 57, 84  
 Thierry, Augustin 9  
 Thietmar de Mersebourg/Thietmar von Merseburg (auteur/Autor) 148-152, 155  
 Thiudimir (roi des Goths/ Gotenkönig) 69, 79-80  
 Thor 177  
 Thrace/Thrakien 31, 81-82, 86  
 Thysdrus 46  
 töten 83, 94, 98-99, 109, 147  
 Tours (ville/Stadt) 24  
 Trajan (empereur romain/römischer Kaiser) 43-44  
 trésor de Pietroasa/Schatz von Pietroasa (Roumanie/Rumänien) 134  
 trésor 7-8, 22, 24, 29, 37, 44, 46, 58-61, 67, 121-125, 131, 134, 137, 183, 187
- tribut/Tribut 9, 12, 14, 16, 18-19, 23, 25, 28, 53, 63-64, 74-76, 105, 139, 143-144, 147, 151-152, 154, 156-159, 163, 171, 176, 179, 182-183, 185-186, 189-190
- Trunkenheit 122  
 tuer 83, 94, 98-99, 109, 147  
 Tyane (ville/Stadt) 49
- U**
- Ukraine 37  
 Ungarn 8, 70, 137-138, 144-148, 154
- V**
- Valkyries 162  
 Vandales/Vandalen 9, 75, 85  
 Vannius (roi/König) 31  
 Vattel, Emmerich (de) 10  
 Velleius Paterculus (auteur/Autor) 150  
 vengeance 20-21, 123-124  
 Verbannung 111  
 Verbot 109, 111, 114-115  
 Verfassungsgeschichte 11  
 Verteilung 24, 54, 73, 76, 105, 107, 115, 119  
 Verwüstung 33, 45, 57, 94, 116  
 Veyne, Paul 17  
 Via Nomentana 133  
 Victorinus (commandant/ Heerführer) 43  
 Vieh 61-62, 64, 68, 73, 170, 184  
 Vikings 8-11, 15-16, 53, 57, 61-62, 161-165, 168, 170-171, 174., 176-177, 191  
 violence 15, 17, 20-21, 25, 38, 40, 65, 72, 76-77, 82, 85-87, 107, 113, 119, 159, 168, 179-181, 190-191  
 Viveiro de Castro, Eduardo 17
- W**
- Waffen 7, 21, 23, 42, 59, 63, 73, 80, 111, 130, 161, 169, 175, 185, 187  
 Wamba (roi/König) 64, 66  
 Warlord 72, 77, 86

- Weinhold, Karl 11  
Werner (comte/Graf) 141  
Werner de Strasbourg 20  
Widukind de Corvey/Widukind von  
    Corvey (auteur/Autor) 137-138, 144-  
    148, 150, 152, 154-155, 157  
Wikinger 8-11, 15-16, 53, 57, 61-62,  
    161-165, 168, 170-171, 174, 176-  
    177, 191
- Wilces 151  
Wirinofelda 141
- Z**
- Zénobie de Palmyre 49  
Zonaras 48  
Zosime/Zosimus (auteur/Autor) 48

# Table des matières

Remerciements	
Rodolphe Keller et Laury Sarti	5
Prédation et sociétés de l'Antiquité tardive au Moyen Âge : remarques introductives	
Rodolphe Keller	7
<i>Limitem restitueret, praedam militibus daret</i> : l'Empire romain en difficulté face aux défis de la prédation, des derniers Antonins à la Tétrarchie	
Benoît Rossignol	27
Predatory Warfare – the Moral and the Physical	
Guy Halsall	53
Gewaltsame Ressourcenbeschaffung – Zu einigen raubwirtschaftlichen Praktiken gotischer Kriegergruppen	
Guido M. Berndt	69
L'économie du pillage et les prisonniers de guerre : Byzance, VII <sup>e</sup> -X <sup>e</sup> siècle	
Marilia Lykaki	89
<i>Fortia hostile aliquid praedare</i> – Plünderung, Raub, Diebstahl und die Heeresdisziplin in den süddeutschen leges	
Miriam Czock	103
Gentile Königsherrschaft und das Gold der Reiterkrieger – eine Wechselbeziehung im ersten nachchristlichen Jahrtausend	
Matthias Hardt	121
Les Daleminciens face aux Francs. Conflits, tribut et structures sociales (IX <sup>e</sup> -XI <sup>e</sup> siècle)	
Sébastien Rossignol	139

Quand les vikings attaquaient... des vikings. Pratiques et logiques de la prédation dans le monde scandinave (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)

*Lucie Malbos*

161

Methoden, Bedeutung und Legitimation der Aneignung von fremdem Eigentum von der Spätantike zum frühen Mittelalter  
– Zusammenfassung und Diskussion

*Laury Sarti*

179

Abstracts

195

Index

201